

~~18~~  
~~18~~

COLLECTION  
COMPLETE  
DES  
ŒUVRES  
DE  
MR. de VOLTAIRE.  
DERNIERE EDITION.  
TOME CINQUIEME.

*Seconde partie.*



COLLECTION

COMPLETE

REVISED

840

49153



~~F. V. de II~~  
SECONDE SUITE  
DES  
MELANGES  
DE  
LITTÉRATURE,  
D'HISTOIRE,  
DE PHILOSOPHIE &c.



---

M. DCC. LXX.



RECEIVED

LIBRARY USE

F. D. C. I. X. X.



*EPITRE DEDICATOIRE*  
DU TRADUCTEUR  
DE L'ECOSSAISE,  
A MONSIEUR LE COMTE  
DE LAURAGUAIS.

MONSIEUR,



A petite bagatelle que j'ai l'honneur de mettre sous votre protection, n'est qu'un prétexte pour vous parler avec liberté.

Vous avez rendu un service éternel aux beaux arts & au bon goût, en contribuant par votre générosité à donner à la ville de Paris un théâtre moins indigne d'elle. Si on ne voit plus sur la scène *César & Ptolomée*, *Athalie* & *Joad*, *Méropé* & son fils entourés & pressés d'une foule de jeunes gens; si les spectacles ont plus de décence, c'est à vous seul qu'on en est redevable. Ce bienfait est d'autant plus

confidérable , que l'art de la tragédie & de la comédie est celui dans lequel les Français se font distingués davantage : il n'en est aucun dans lequel ils n'ayent de très illustres rivaux , ou même des maîtres. Nous avons quelques bons philosophes ; mais , il faut l'avouer , nous ne sommes que les disciples des *Newton*, des *Lockes*, des *Galilées*. Si la France a quelques historiens , les Espagnols , les Italiens , les Anglais même nous disputent la supériorité dans ce genre. Le seul *Massillon* aujourd'hui passé chez les gens de goût pour un orateur agréable ; mais qu'il est encor loin de l'Archevêque *Tillotson* aux yeux du reste de l'Europe ! Je ne prétends point peser le mérite des hommes de génie ; je n'ai pas la main assez forte pour tenir cette balance. Je vous dis seulement comment pensent les autres peuples ; & vous savez , Monsieur , vous qui dans votre première jeunesse avez voyagé pour vous instruire , vous savez que presque chaque peuple a ses hommes de génie qu'elle préfère à ceux de ses voisins.

Si vous descendez des arts de l'esprit pur à ceux où la main a plus de part , quel peintre oserions-nous préférer aux grands peintres d'Italie ? C'est dans le seul art des *Sophocles* que toutes les nations s'accordent à donner la préférence à la nôtre ; c'est pourquoi dans plusieurs villes d'Italie la bonne compagnie se rassemble pour représenter nos pièces , ou dans notre langue , ou en Italien ; c'est ce qui fait qu'on trouve des théâtres Français à Vienne & à Petersbourg.

Ce

Ce qu'on pouvait reprocher à la scène Française, était le manque d'action & d'appareil. Les tragédies étaient souvent de longues conversations en cinq actes. Comment hasarder ces spectacles pompeux, ces tableaux frappans, ces actions grandes & terribles, qui bien ménagées font un des plus grands ressorts de la tragédie ? Comment apporter le corps de *César* sanglant sur la scène ? Comment faire descendre une Reine éperdue dans le tombeau de son époux, & l'en faire sortir mourante de la main de son fils, au milieu d'une foule qui cache & le tombeau & le fils & la mère, & qui énerve la terreur du spectacle par le contraste du ridicule ?

C'est de ce défaut monstrueux que vos seuls bienfaits ont purgé la scène ; & quand il se trouvera des génies qui sauront allier la pompe d'un appareil nécessaire, & la vivacité d'une action également terrible & vraisemblable, à la force des pensées, & surtout à la belle & naturelle poésie, sans laquelle l'art dramatique n'est rien ; ce sera vous, Monsieur, que la postérité devra remercier.

Mais il ne faut pas laisser ce soin à la postérité ; il faut avoir le courage de dire à son siècle, ce que nos contemporains font de noble & d'utile. Les justes éloges font un parfum qu'on réserve pour embaumer les morts. Un homme fait du bien ; on étouffe ce bien pendant qu'il respire ; & si on en parle, on l'ex-ténue, on le défigure : n'est-il plus ? on exagère son mérite pour abaisser ceux qui vivent.

Je veux du moins que ceux qui pourront lire ce petit ouvrage sachent qu'il y a dans Paris plus d'un homme estimable & malheureux secouru par vous ; je veux qu'on sache que tandis que vous occupez votre loisir à faire revivre par les soins les plus coûteux & les plus pénibles un art utile perdu dans l'Asie qui l'inventa, vous faites renaître un secret plus ignoré, celui de soulager par vos bienfaits cachés la vertu indigente.

Je n'ignore pas qu'à Paris il y a dans ce qu'on appelle le monde, des gens qui croient pouvoir donner des ridicules aux belles actions, qu'ils sont incapables de faire ; & c'est ce qui redouble mon respect pour vous.

P. S. Je ne mets point mon inutile nom au bas de cette épître, parce que je ne l'ai jamais mis à aucun de mes ouvrages ; & quand on le voit à la tête d'un livre ou dans une affiche, qu'on s'en prenne uniquement à l'afficheur ou au libraire.





A MESSIEURS  
LES PARISIENS. \*

MESSIEURS,

**J**E suis forcé par l'illustre Mr. F....., de m'exposer vis-à-vis de vous. Je parlerai sur le ton du sentiment & du respect; ma plainte sera marquée au coin de la bienséance, & éclairée du flambeau de la vérité. J'espère que M. F..... sera confondu vis-à-vis des honnêtes gens qui ne sont pas accoutumés à se prêter aux méchancetés de ceux qui n'étant pas sentimentés, font métier & marchandise d'insulter le tiers & le quart, sans aucune provocation, comme dit Cicéron dans l'oraison pro Murena, pag. 4.

Messieurs, je m'appelle Jérôme Carré, natif de Montauban; je suis un pauvre jeune homme sans fortune; & comme la volonté me charge d'entrer dans Montauban, à cause que Mr. L. F. . . . de P. . . . . m'y persécute, je suis venu implorer la protection des Parisiens. J'ai traduit la comédie de l'Ecoffaise de Mr. Hume. Les comédiens Français, & les Italiens, voulaient la représenter: elle aurait peut-être été jouée cinq ou six fois, & voilà que Mr. F. . . . . employe son autorité & son crédit, pour empêcher ma traduction de paraître; lui qui encourageait tant les jeunes gens quand  
il

\* Cette plaisanterie fut publiée la veille de la représentation.

il était Jésuite, les opprime aujourd'hui : il a fait une feuille entière contre moi ; il commence par dire méchamment que ma traduction vient de Genève, pour me faire suspecter d'être hérétique.

Ensuite il appelle Mr. Hume, Mr. Home ; & puis il dit que Mr. Hume le prêtre, auteur de cette pièce, n'est pas parent de Mr. Hume le philosophe. Qu'il consulte seulement le journal Encyclopédique du mois d'Avril 1758. journal que je regarde comme le premier des cent soixante & treize journaux qui paraissent tous les mois en Europe, il y verra cette annonce page 137.

L'auteur de Douglas est le Ministre Hume, parent du fameux David Hume, si célèbre par son impiété.

Je ne sçais pas si Mr. David Hume est impie : s'il l'est, j'en suis bien fâché, & je prie Dieu pour lui comme je le dois ; mais il résulte que l'auteur de l'Ecoffaïse est Mr. Hume le prêtre, parent de Mr. David Hume ; ce qu'il falait prouver, & ce qui est très indifférent.

J'avoïe à ma honte que je l'ai crû son frère ; mais qu'il soit frère ou cousin, il est toujours certain qu'il est l'auteur de l'Ecoffaïse. Il est vrai que dans le journal que je cite, l'Ecoffaïse n'est pas expressément nommée ; on n'y parle que d'Agis & de Douglas ; mais c'est une bagatelle.

Il est si vrai qu'il est l'auteur de l'Ecoffaïse, que j'ai en main plusieurs de ses lettres, par lesquelles il me remercie de l'avoir traduite ; en voici une que je soumets aux lumières du charitable lecteur.

My dear translator, mon cher traducteur, you have comitted many a blunder in yr. performance,

mancee , vous avez fait plusieurs balourdises dans votre traduction : you have quite impoverish'd the character of Wasp , and you have blotted his chastisement at the end of the drama , - vous avez affaibli le caractère de Frélon , & vous avez supprimé son châtement à la fin de la pièce.

Il est vrai , & je l'ai déjà dit , que j'ai fort adouci les traits dont l'auteur peint son Wasp , ( ce mot Wasp veut dire Frélon ) ; mais je ne l'ai fait que par le conseil des personnes les plus judicieuses de Paris. La politesse Française ne permet pas certains termes que la liberté Anglaise employe volontiers. Si je suis coupable , c'est par excès de retenüe ; & j'espère que Messieurs les Parisiens , dont je demande la protection , pardonneront les défauts de la pièce en faveur de ma circonspection.

Il semble que Mr. Hume ait fait sa comédie uniquement dans la vüe de mettre son Wasp sur la scène , & moi j'ai retranché tout ce que j'ai pû de ce personnage ; j'ai aussi retranché quelque chose de Mylady Alton , pour m'éloigner moins de vos mœurs , & pour faire voir quel est mon respect pour les dames.

Mr. F. . . . , dans la vüe de me nuire , dit dans sa feuille pag. 114 , qu'on l'appelle aussi Frélon , que plusieurs personnes de mérite l'ont souvent nommé ainsi. Mais , Messieurs , qu'est-ce que cela peut avoir de commun avec un personnage Anglais dans la pièce de Mr. Hume ? Vous voyez bien qu'il ne cherche que de vains prétextes pour me ravir la protection , dont je vous supplie de m'honorer.

Voyez , je vous prie , jusqu'où va sa malice : il  
dit ,

*dit, page 115. que le bruit courut longtems qu'il avait été condamné aux galères ; & il affirme, qu'en effet, pour la condamnation, elle n'a jamais eu lieu : mais, je vous en supplie, que ce Monsieur ait été aux galères quelque tems, ou qu'il y aille, quel rapport cette anecdote peut-elle avoir avec la traduction d'un drame Anglais ? Il parle des raisons qui pouvaient, dit-il, lui avoir attiré ce malheur. Je vous jure, Messieurs, que je n'entre dans aucune de ces raisons ; il peut y en avoir de bonnes, sans que Mr. Hume doive s'en inquiéter : qu'il aille aux galères ou non, je n'en suis pas moins le traducteur de l'Ecoffaïse. Je vous demande, Messieurs, votre protection contre lui. Recevez ce petit drame avec cette affabilité que vous témoignez aux étrangers.*

*J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,*

MESSIEURS,

*Votre très humble & très obéissant  
serviteur, JÉRÔME CARRÉ,  
natif de Montauban, demeurant dans  
l'impasse de St. Thomas du Louvre ;  
car j'appelle impasse, Messieurs, ce que  
vous appelez cu de sac : je trouve  
qu'une rue ne ressemble ni à un cu ni  
à un sac : je vous prie de vous servir  
du mot d'impasse, qui est noble, sonore,  
intelligible, nécessaire, au lieu de  
celui de cu, en dépit du Sr. F. . . . .  
ci devant J. . . . .*

AVER-

---



---

## A V E R T I S S E M E N T.

Cette Lettre de Mr. Jérôme Carré eut tout l'effet qu'elle méritait. La pièce fut représentée au commencement d'Août 1760. On commença tard, & quelqu'un demandant pourquoi on attendait si longtems? C'est aparemment, répondit tout haut un homme d'esprit, que F. . . . est monté à l'hôtel-de-ville. Comme ce F. . . . avait eu l'inadvertance de se reconnaître dans la comédie de l'*Ecoffaise*, quoique Mr. Hume ne l'eût jamais eu en vûe, le public le reconnut aussi. La comédie était sçue de tout le monde par cœur avant qu'on la jouât, & cependant elle fut reçue avec un succès prodigieux. F. . . . fit encor la faute d'imprimer dans je ne sçais quelles feuilles, intitulées l'*Année Littéraire*, que l'*Ecoffaise* n'avait réuffi qu'à l'aide d'une cabale composée de douze à quinze cent personnes, qui toutes, disait-il, le haïssaient & le méprisaient souverainement. Mais Mr. Jérôme Carré était bien loin de faire des cabales: tout Paris sçait assez qu'il n'est pas à portée d'en faire; d'ailleurs il n'avait jamais vû ce F. . . ., & il ne pouvait comprendre pourquoi tous les spectateurs s'obstinaient à voir F. . . . dans *Frélon*. Un avocat à la seconde représentation s'écria, Courage, Mr. Carré, vengez le public; le parterre & les loges applaudirent à ces paroles par des battemens de mains qui ne finissaient point.

point. *Carré*, au sortir du spectacle, fut embrassé par plus de cent personnes. Que vous êtes aimable, Mr. *Carré*, lui disait-on, d'avoir fait justice de cet homme, dont les mœurs sont encor plus odieuses que la plume! Eh, Messieurs, répondait *Carré*, vous me faites plus d'honneur que je ne mérite; je ne suis qu'un pauvre traducteur d'une comédie pleine de morale & d'intérêt.

Comme il parlait ainsi sur l'escalier, il fut barbouillé de deux baisers par la f. . . . de F. . . . ; Que je vous suis obligée, dit-elle, d'avoir puni mon m. . . ! mais vous ne le corrigerez point. L'innocent *Carré* était tout confondu; il ne comprenait pas comment un personnage Anglais pouvait être pris pour un Français nommé F. . . . ; & toute la France lui faisait compliment de l'avoir peint trait pour trait. Ce jeune homme apprit par cette aventure combien il faut avoir de circonspection: il comprit en général que toutes les fois qu'on fait le portrait d'un homme ridicule, il se trouve toujours quelqu'un qui lui ressemble.

Ce rôle de *Frélon* était très peu important dans la pièce; il ne contribua en rien au vrai succès; car elle reçut dans plusieurs provinces les mêmes applaudissemens qu'à Paris. On peut dire à cela que ce *Frélon* était autant estimé dans les provinces que dans la capitale: mais il est bien plus vraisemblable que le vif intérêt qui régné dans la pièce de Mr. *Hume* en a fait tout le succès. Peignez un faquin, vous ne réussirez qu'auprès de quelques personnes:

intéressez , vous plairez à tout le monde.

Quoi qu'il en soit , voici la traduction d'une lettre de Mylord *Boldthinker* au prétendu *Hume* , au sujet de sa pièce de l'*Ecoffaise*.

„ Je crois , mon cher *Hume* , que vous avez  
 „ encor quelque talent ; vous en êtes comptable  
 „ à la nation ; c'est peu d'avoir immolé ce vi-  
 „ lain *Frélon* à la risée publique , sur tous les  
 „ théâtres de l'Europe , où l'on joue vo-  
 „ tre aimable & vertueuse *Ecoffaise* : faites  
 „ plus , mettez sur la scène tous ces vils  
 „ persécuteurs de la littérature , tous ces hy-  
 „ pocrites noircis de vices , & calomniateurs de  
 „ la vertu ; traînez sur le théâtre , devant le  
 „ tribunal du public , ces fanatiques enragés ,  
 „ qui jettent leur écume sur l'innocence ; & ces  
 „ hommes faux , qui vous flattent d'un œil , &  
 „ qui vous menacent de l'autre , qui n'osent par-  
 „ ler devant un philosophe , & qui tâchent de  
 „ le détruire en secret : exposez au grand jour  
 „ ces détestables cabales qui voudraient replon-  
 „ ger les hommes dans les ténèbres.

„ Vous avez gardé trop longtemps le silence ;  
 „ on ne gagne rien à vouloir adoucir les per-  
 „ vers ; il n'y a plus d'autre moyen de rendre  
 „ les lettres respectables , que de faire trembler  
 „ ceux qui les outragent : c'est le dernier parti  
 „ que prit *Pope* avant de mourir : il rendit ri-  
 „ dicules à jamais , dans sa *Dunciade* , tous ceux  
 „ qui devaient l'être : ils n'osèrent plus se mon-  
 „ trer , ils disparurent ; toute la nation lui aplau-  
 „ dit ; car si dans les commencemens la mali-  
 „ gnité donna un peu de vogue à ces lâches

„ enne-

„ ennemis de *Pope*, de *Swift* & de leurs amis,  
 „ la raison reprit bientôt le dessus. Les *Zoïles*  
 „ ne sont soutenus qu'un tems. Le vrai talent  
 „ des vers est une arme qu'il faut employer à  
 „ venger le genre humain. Ce n'est pas les *Pan-*  
 „ *tolabes* & les *Nomentanus* seulement qu'il faut  
 „ effleurer ; ce sont les *Anitus* & les *Mélitus*  
 „ qu'il faut écraser. Un vers bien fait transmet  
 „ à la dernière postérité la gloire d'un homme  
 „ de bien , & la honte d'un méchant. Travail-  
 „ lez , vous ne manquerez pas de matière , &c.





## P R E F A C E.

**L** A comédie dont nous présentons la traduction aux amateurs de la littérature, est \* de Monsieur HUME, pasteur de l'Eglise d'Edimbourg, déjà connu par deux belles tragédies, jouées à Londres : il est parent & ami de ce célèbre philosophe Mr. Hume, qui a creusé avec tant de hardiesse & de sagacité les fondemens de la métaphysique & de la morale ; ces deux philosophes font également honneur à l'Ecosse leur patrie.

La comédie intitulée L'ECOSSAISE, nous parut un de ces ouvrages qui peuvent réussir dans toutes les langues, parce que l'auteur peint la nature, qui est partout la même : il a la naïveté & la vérité de l'estimable Goldoni, avec peut-être plus d'intrigue, de force, & d'intérêt. Le dénoûment, le caractère de l'héroïne, & celui de Fréeport, ne ressemblent à rien de ce que nous connaissons sur les théâtres de France ; & cependant, c'est la nature pure. Cette pièce paraît un peu dans le goût de ces romans Anglais qui ont fait tant de fortune : ce sont des touches semblables, la même peinture des mœurs, rien de recherché, nulle envie

\* On sent bien que c'était une plaisanterie d'attribuer cette pièce à Mr. Hume.

Seconde Suite des Mélanges, &c.



envie d'avoir de l'esprit, & de montrer misérablement l'auteur, quand on ne doit montrer que les personnages ; rien d'étranger au sujet ; point de tirade d'écolier, de ces maximes triviales qui remplissent le vuide de l'action. C'est une justice que nous sommes obligés de rendre à notre célèbre auteur.

Nous avoions en même tems que nous avons cru, par le conseil des hommes les plus éclairés, devoir retrancher quelque chose du rolle de Frélon, qui paraissait encor dans les derniers actes : il était puni, comme de raison, à la fin de la pièce ; mais cette justice qu'on lui rendait, semblait mêler un peu de froideur au vif intérêt qui entraîne l'esprit vers le dénoüement.

De plus, le caractère de Frélon est si lâche, & si odieux, que nous avons voulu épargner aux lecteurs la vue trop fréquente de ce personnage, plus dégoutant que comique. Nous convenons qu'il est dans la nature : car dans les grandes villes, où la presse jouit de quelque liberté, on trouve toujours quelques-uns de ces misérables qui se font un revenu de leur impudence, de ces Arétins subalternes qui gagnent leur pain à dire & à faire du mal, sous le prétexte d'être utiles aux belles-lettres, comme si les vers qui rongent les fruits & les fleurs pouvaient leur être utiles.

L'un des deux illustres savans, & pour nous exprimer encor plus correctement, l'un de ces deux hommes de génie, qui ont présidé au Dictionnaire Encyclopédique, à cet ouvrage nécessaire au genre humain, dont la suspension fait gémir l'Europe ; l'un de ces deux grands hommes, dis-je, dans des essais qu'il s'est amusé à faire sur l'art de la

comédie, remarque très judicieusement, que l'on doit songer à mettre sur le théâtre les conditions & les états des hommes. L'emploi du Frélon de Mr. Hume est une espèce d'état en Angleterre : il y a même une taxe établie sur les feuilles de ces gens-là. Ni cet état, ni ce caractère, ne paraissent dignes du théâtre en France ; mais le pinceau Anglais ne dédaigne rien ; il se plaît quelquefois à tracer des objets, dont la bassesse peut révolter quelques autres nations. Il n'importe aux Anglais que le sujet soit bas, pourvu qu'il soit vrai. Ils disent que la comédie étend ses droits sur tous les caractères, & sur toutes les conditions ; que tout ce qui est dans la nature doit être peint ; que nous avons une fausse délicatesse, & que l'homme le plus méprisable peut servir de contraste au plus galant-homme.

J'ajouterai, pour la justification de Mr. Hume, qu'il a l'art de ne présenter son Frélon que dans des momens où l'intérêt n'est pas encor vif & touchant. Il a imité ces peintres qui peignent un crapaud, un lézard, une couleuvre dans un coin du tableau, en conservant aux personnages la noblesse de leur caractère.

Ce qui nous a frappé vivement dans cette pièce, c'est que l'unité de tems, de lieu, & d'action y est observée scrupuleusement. Elle a encor ce mérite rare chez les Anglais, comme chez les Italiens, que le théâtre n'est jamais vuide. Rien n'est plus commun & plus choquant, que de voir deux acteurs sortir de la scène, & deux autres venir à leur place sans être appelés, sans être attendus : ce défaut insupportable ne se trouve point dans l'Ecossoise.

Quant au genre de la pièce, il est dans le haut comique, mêlé au genre de la simple comédie. L'honnête homme y sourit de ce sourire de l'ame préférable au rire de la bouche. Il y a des endroits attendrissans jusqu'aux larmes ; mais sans pourzant qu'aucun personnage s'étudie à être patétique: car de même que la bonne plaisanterie consiste à ne vouloir point être plaisant, ainsi, celui qui vous émeut ne songe point à vous émouvoir ; il n'est point rhétoricien, tout part du cœur. Malheur à celui qui tâche, dans quelque genre que ce puisse être !

Nous ne savons pas si cette pièce pourrait être représentée à Paris ; notre état, & notre vie, qui ne nous ont pas permis de fréquenter souvent les spectacles, nous laissent dans l'impuissance de juger quel effet une pièce Anglaise ferait en France.

Tout ce que nous pouvons dire, c'est que malgré tous les efforts que nous avons faits pour rendre exactement l'original, nous sommes très loin d'avoir atteint au mérite de ses expressions, toujours fortes, & toujours naturelles.

Ce qui est beaucoup plus important, c'est que cette comédie est d'une excellente morale, & digne de la gravité du sacerdoce, dont l'auteur est revêtu, sans rien perdre de ce qui peut plaire aux honnêtes gens du monde.

La comédie ainsi traitée est un des plus utiles efforts de l'esprit humain. Il faut convenir que c'est un art, & un art très difficile. Tout le monde peut compiler des faits & des raisonnemens. Il est aisé d'apprendre la trigonométrie : mais tout art demande un talent, & le talent est rare.

Nous

Nous ne pouvons mieux finir cette préface que par ce passage de notre compatriote Montagne sur les spectacles.

„ J'ai soutenu les premiers personnages és tra-  
 „ gédies Latines de Bucanam, & de Guerante,  
 „ & de Muret, qui se représentèrent à notre  
 „ collège de Guienne avec dignité. En cela, An-  
 „ dreas Goveanus notre principal, comme en tou-  
 „ tes autres parties de sa charge, fut sans com-  
 „ paraison le plus grand principal de France,  
 „ & m'en tenait-on maître ouvrier. C'est un exer-  
 „ cice que je ne mesloïe point aux jeunes enfans  
 „ de maison, & ai vû nos princes depuis s'y adon-  
 „ ner en personne, à l'exemple d'aucuns des an-  
 „ ciens, honnestement & louablement : il est loisi-  
 „ ble même d'en faire mestier aux gens d'honneur  
 „ & en Grèce. Aristoni tragico actori rem a-  
 „ perit : huic & genus, & fortuna honesta erant :  
 „ nec ars, quia nihil tale apud græcos pudori  
 „ est, ea deformabat. Car j'ai toujours accusé  
 „ d'impertinence ceux qui condamnent ces esbate-  
 „ ments, & d'injustice ceux qui empeschent l'en-  
 „ trée de nos bonnes villes aux comédiens qui le  
 „ valent, & envient au peuple ces plaisirs pu-  
 „ blics. Les bonnes polices prennent soin d'assem-  
 „ bler les citoyens, & les rallier comme aux offices  
 „ sérieux de la dévotion, aussi aux exercices &  
 „ jeux. La société & amitié s'en augmente, &  
 „ puis on ne leur concède des passetemps plus réglés  
 „ que ceux qui se font en présence de chacun, &  
 „ à la vie même du magistrat ; & trouverais rai-  
 „ sonnable que le prince à ses dépends en gratifiast  
 „ quelquefois la commune ; & qu'aux villes popu-

33 leuses il y eût des lieux destinés , & desposés pour  
 33 ces spectacles ; quelque divertissement de pires  
 33 actions & occultes. Pour revenir à mon pro-  
 33 pos , il n'y a tel que d'allécher l'appétit & l'af-  
 33 fection , autrement on ne fait que des asnes char-  
 33 gés de livres ; on leur donne à coups de foïet ,  
 33 en garde , leur pochette pleine de science ; la-  
 33 quelle , pour bien faire , il ne faut pas seulement  
 33 loger chez soi , il la faut épouser.



LE CAFFE,  
O U  
L'ECOSSAISE,  
C O M É D I E,

Par Monsieur H U M E ;

*Traduite en Français par Jérôme Carré ;*

Représentée à Paris au mois d'Août 1760.

N O U V E L L E E D I T I O N  
corrigée & augmentée.

---

*J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu.*

---

---

A C T E U R S.

M<sup>re</sup>. FABRICE, tenant un Caffé avec des  
apartemens.

LINDANE, Ecoffaife.

Le Lord MONROSE, Ecoffaïs.

Le Lord MURRAI.

POLLY, suivante.

FRÉEP<sup>ORT</sup>, *qu'on prononce* FRIP<sup>ORT</sup>,  
gros négociant de Londres.

FRELON, écrivain de feuilles.

Lady ALTON, *on prononce* Lédy.

Plusieurs Anglais qui viennent au Caffé.

Domestiques.

Un Meflager d'Etat.

*La fcène est à Londres.*



LE CAFFÉ,  
O U  
L'ECOSSAISE,  
C O M É D I E.

---

ACTE PREMIER.

---

SCENE PREMIERE.

( La Scène représente un Caffé & des chambres sur les ailes , de façon qu'on peut entrer de plain-pied des appartemens dans le Caffé. \* )

\* On a fait hauffer & baiffer une toile au théâtre de Paris , pour marquer le passage d'une chambre à une autre ; la vraisemblance & la décence ont été bien mieux observées à Lyon , à Marseille & ailleurs. Il y avais sur le théâtre un cabinet à côté du caffè. C'est ainsi qu'on aurait dû en user à Paris.

FRÉLON (*dans un coin , auprès d'une table sur laquelle il y a une écritoire & du café , lisant la gazette.*)

Que de nouvelles affligeantes ! des graces répandues sur plus de vingt personnes ! aucunes sur moi ! Cent guinées de gratification à un bas officier , parce qu'il a fait son devoir ; le beau mérite ! Une pension à l'inventeur d'une machine qui ne sert qu'à soulager des ouvriers ! une à un pilote ! des places à des gens de lettres ! & à moi rien ! Encor - encor - & à moi rien. (*Il jette la gazette & se promène.*) Cependant , je rends service à l'Etat , j'écris plus de feuilles que personne , je fais enchérir le papier - . . . & à moi rien ! - Je voudrais me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déjà quelque chose à dire du mal ; si je peux parvenir à en faire , ma fortune est faite. J'ai loué des sots , j'ai dénigré les talens ; à peine y a-t-il là de quoi vivre. Ce n'est pas à médire , c'est à nuire qu'on fait fortune.

(*au maître du Café.*)

Bon jour , Monsieur Fabrice , bon jour. Toutes les affaires vont bien , hors les miennes : - j'enrage.

F A B R I C E.

Mr. Frélon , Mr. Frélon , vous vous faites bien des ennemis.

F R É L O N.

Oui , je crois que j'excite un peu d'envie.

F A.

F A B R I C E.

Non, sur mon ame, ce n'est point du tout ce sentiment là que vous faites naître : écoutez ; j'ai quelque amitié pour vous ; je suis fâché d'entendre parler de vous comme on en parle. Comment faites-vous donc pour avoir tant d'ennemis, Mr. Frélon ?

F R É L O N.

C'est que j'ai du mérite, Mr. Fabrice.

F A B R I C E.

Cela peut être, mais il n'y a encore que vous qui me l'avez dit ; on prétend que vous êtes un ignorant ; cela ne me fait rien ; mais on ajoute que vous êtes malicieux, & cela me fâche, car je suis bon homme.

F R É L O N.

J'ai le cœur bon ; j'ai le cœur tendre ; je dis un peu de mal des hommes ; mais j'aime toutes les femmes, Mr. Fabrice, pourvû qu'elles soient jolies ; & pour vous le prouver, je veux absolument que vous m'introduisiez chez cette aimable personne qui loge chez vous, & que je n'ai pû encor voir dans son appartement.

F A B R I C E.

Oh pardy, Mr. Frélon, cette jeune personne-là n'est guères faite pour vous ; car elle ne se vante jamais, & ne dit de mal de personne.

F R É L O N.

Elle ne dit de mal de personne, parce qu'elle  
ne

ne connaît personne. - N'en feriez-vous point amoureux, mon cher Mr. Fabrice?

F A B R I C E.

Oh non; elle a quelque chose de si noble dans son air, que je n'ose jamais être amoureux d'elle: d'ailleurs sa vertu. . . .

F R É L O N.

Ah ah ah ah, sa vertu! . .

F A B R I C E.

Oui, qu'avez-vous à rire? est-ce que vous ne croyez pas à la vertu, vous? Voilà un équipage de campagne qui s'arrête à ma porte: un domestique en livrée qui porte une malle: c'est quelque seigneur qui vient loger chez moi.

F R É L O N.

Recommandez-moi vite à lui, mon cher ami.

S C E N E II.

Le Chevalier MONROSE, FABRICE,  
FRELON.

M O N R O S E.

**V**ous êtes Monsieur Fabrice, à ce que je crois?

F A B R I C E.

A vous servir, Monsieur.

MONROSE.

M O N R O S E.

Je n'ai que peu de jours à rester dans cette ville. O Ciel ! daigne m'y protéger.... Infortuné que je suis !.... On m'a dit que je serais mieux chez vous qu'ailleurs, que vous êtes un bon & honnête homme.

F A B R I C E.

Chacun doit l'être. Vous trouverez ici, Monsieur, toutes les commodités de la vie, un appartement assez propre, table d'hôte si vous daignez me faire cet honneur, liberté de manger chez vous, l'amusement de la conversation dans le Caffé.

M O N R O S E.

Avez-vous ici beaucoup de locataires ?

F A B R I C E.

Nous n'avons à présent qu'une jeune personne, très belle & très vertueuse.

F R É L O N.

Eh oui, très vertueuse, eh, eh.

F A B R I C E.

Qui vit dans la plus grande retraite.

M O N R O S E.

La jeunesse & la beauté ne sont pas faites pour moi. Qu'on me prépare, je vous prie, un appartement où je puisse être en solitude.... Que de peines !... Y a-t-il quelque nouvelle intéressante dans Londres ?

F A B R I C E.

F A B R I C E.

Monfieur Frélon peut vous en inftruire , car il en fait ; c'eft l'homme du monde qui parle & qui écrit le plus ; il eft très utile aux étrangers.

M O N R O S E ( *en fe promenant.* )

Je n'en ai que faire.

F A B R I C E.

Je vais donner ordre que vous foyez bien fervi. ( *il fort.* )

F R É L O N.

Voici un nouveau débarqué : c'eft un grand feigneur fans doute , car il a l'air de ne fe foucier de perfonne. Mylord , permettez que je vous préfente mes hommages , & ma plume.

M O N R O S E.

Je ne fuis point Mylord ; c'eft être un fot de fe glorifier de fon titre , & c'eft être un fauffaire de s'arroger un titre qu'on n'a pas. Je fuis ce que je fuis ; quel eft votre emploi dans la maifon ?

F R É L O N.

Je ne fuis point de la maifon , Mr. ; je paffe ma vie au caffé , j'y compofe des brochures , des feuilles : je fers les honnêtes gens. Si vous avez quelque ami à qui vous vouliez donner des éloges , ou quelque ennemi dont on doive dire du mal , quelque auteur à protéger ou à décrier , il n'en coûte qu'une piftole par paragraphe. Si vous voulez faire quelque connoiffance agréable ou utile , je fuis encor votre homme.

M O N-

MONROSE.

Et vous ne faites point d'autre métier dans la ville ?

FRÉLON.

Monfieur , c'est un très bon métier.

MONROSE.

Et on ne vous a pas encor montré en public ; le cou décoré d'un collier de fer de quatre pouces de hauteur ?

FRÉLON.

Voilà un homme qui n'aime pas la littérature.

## SCÈNE III.

FRÉLON ( *se remettant à sa table.* ) *Plusieurs personnes paraissent dans l'intérieur du Caffé.*  
MONROSE *avance sur le bord du Théâtre.*

MONROSE.

**M**Es infortunes font-elles assez longues , assez affreuses ? errant , proscrit , condamné à perdre la tête dans l'Ecosse ma patrie : j'ai perdu mes honneurs , ma femme , mon fils , ma famille entière : une fille me reste , errante comme moi , misérable , & peut-être déshonorée ; & je mourrai donc sans être vengé de cette barbare famille de *Murray* qui m'a persécuté , qui m'a tout ôté , qui m'a rayé du nombre des vivans ! car enfin , je n'existe plus ; j'ai perdu jusqu'à  
mon

mon nom, par l'arrêt qui me condamne en Écosse; je ne suis qu'une ombre qui vient autour de son tombeau.

( *Un de ceux qui sont entrés dans le Café frappant sur l'épaule de Frélon qui écrit.* )

Eh bien, tu étais hier à la pièce nouvelle; l'auteur fut bien applaudi; c'est un jeune homme de mérite, & sans fortune, que la nation doit encourager.

U N A U T R E.

Je me foucie bien d'une pièce nouvelle. Les affaires publiques me désespèrent; toutes les denrées sont à bon marché; on nage dans une abondance pernicieuse; je suis perdu, je suis ruiné.

F R É L O N ( *écrivant.* )

Cela n'est pas vrai, la pièce ne vaut rien, l'auteur est un sot, & ses protecteurs aussi; les affaires publiques n'ont jamais été plus mauvaises; tout renchérit; l'Etat est anéanti, & je le prouve par mes feuilles.

U N S E C O N D.

Tes feuilles sont des feuilles de chêne; la vérité est que la philosophie est bien dangereuse, & que c'est elle qui nous a fait perdre l'île de Minorque.

MONROSE ( *toujours sur le devant du théâtre.* )

Le fils de Mylord Murrai me payera tous mes malheurs. Que ne puis-je au moins, avant de périr, punir par le sang du fils, toutes les barbaries du père!

U N

UN TROISIEME INTERLOCUTEUR (*dans le fond.*)

La pièce d'hier m'a paru très bonne.

F R E L O N.

Le mauvais goût gagne ; elle est détestable.

LE TROISIEME INTERLOCUTEUR.

Il n'y a de détestable que tes critiques.

L É S E C O N D.

Et moi je vous dis que les philosophes font  
baïsser les fonds publics , & qu'il faut envoyer  
un autre ambassadeur à la Porte.

F R E L O N.

Il faut siffler la pièce qui réussit , & ne pas  
souffrir qu'il se fasse rien de bon.

( *Ils parlent tous quatre en même tems.* )

UN INTERLOCUTEUR.

Va , s'il n'y avait rien de bon , tu perdrais le  
plus grand plaisir de la satire. Le cinquième acte  
surtout a de très grandes beautés.

LE SECOND INTERLOCUTEUR.

Je n'ai pû me défaire d'aucune de mes mar-  
chandises.

L E T R O I S I E M E.

Il y a beaucoup à craindre cette année pour  
la Jamaïque ; ces philosophes la feront prendre.

F R E L O N.

Le quatrième & le cinquième acte sont pi-  
toyables.

*Seconde Suite des Mélanges &c.* C MON

MONROSE (*se retournant.*)

Quel fabat !

LE PREMIER INTERLOCUTEUR.

Le gouvernement ne peut pas subsister tel qu'il est.

LE TROISIÈME INTERLOCUTEUR.

Si le prix de l'eau des Barbades ne baisse pas, la patrie est perdue.

M O N R O S E.

Se peut-il que toujours, & en tout pays, dès que les hommes sont rassemblés, ils parlent tous à la fois ! quelle rage de parler, avec la certitude de n'être point entendu !

Mr. FABRICE (*arrivant avec une serviette.*)

Messieurs, on a servi ; surtout, ne vous querrellez point à table, ou je ne vous reçois plus chez moi. (*à Monrose.*) Mr. veut-il nous faire l'honneur de venir dîner avec nous ?

Le Chevalier MONROSE.

Avec cette cohue ? non, mon ami ; faites-moi apporter à manger dans ma chambre. (*Il se retire à part & dit à Fabrice.*) Ecoutez, un mot, Mylord Falbrige est-il à Londres ?

F A B R I C E.

Non, mais il revient ici quelquefois ?

Le Chevalier MONROSE.

Est-il vrai qu'il vient ici quelquefois ?

FABRICE.

COMÉDIE.

35

FABRICE.

Il m'a fait cet honneur.

Le Chevalier MONROSE.

Cela suffit : bon jour. Que la vie m'est odieuse ! ( *Il sort.* )

FABRICE.

Cet homme là me paraît accablé de chagrins & d'idées. Je ne serais point surpris qu'il allât se tuer la haut ; ce serait dommage , il a l'air d'un honnête homme. ( *Les survenants sortent pour diner. Frélon est toujours à la table où il écrit. Ensuite Fabrice frappe à la porte de l'appartement de Lindane.* )

---

SCÈNE IV.

FABRICE, Madlle POLLY, FRELON.

FABRICE.

**M**Ademoiselle Polly, Mdlle Polly!

POLLY.

Eh bien, qu'y a-t-il, notre cher hôte?

FABRICE.

Seriez-vous assez complaisante pour venir dîner en compagnie?

POLLY.

Hélas je n'ose, car ma maîtresse ne mange point ;

C 2

point : comment voulez - vous que je mange ?  
Nous sommes si tristes !

F A B R I C E.

Cela vous égaiera.

P O L L Y.

Je ne peux être gaie ; quand ma maîtresse souffre , il faut que je souffre avec elle.

F A B R I C E.

Je vous enverrai donc secrètement ce qu'il vous faudra. ( *Il sort.* )

F R E L O N ( *se levant de sa table.* )

Je vous suis , Mr. Fabrice. - Ma chère Polly , vous ne voulez donc jamais m'introduire chez votre maîtresse ? vous rebutez toutes mes prières ?

P O L L Y.

C'est bien à vous d'oser faire l'amoureux d'une personne de sa sorte !

F R E L O N.

Eh de quelle sorte est-elle donc ?

P O L L Y.

D'une sorte qu'il faut respecter : vous êtes fait tout au plus pour les suivantes.

F R E L O N.

C'est-à-dire que si je vous en contais , vous m'aimeriez ?

P O L L Y.

Affûrement non.

F R E L O N.

FRELON.

Et pourquoi donc ta maîtresse s'obstine-t-elle à ne me point recevoir, & que la suivante me dédaigne ?

POLLY.

Pour trois raisons ; c'est que vous êtes bel esprit, ennuyeux & méchant.

FRELON.

C'est bien à ta maîtresse, qui languit ici dans la pauvreté, & qui est nourrie par charité, à me dédaigner.

POLLY.

Ma maîtresse pauvre ! qui vous a dit cela, langue de vipère ? ma maîtresse est très riche : si elle ne fait point de dépense, c'est qu'elle hait le faste : elle est vêtue simplement par modestie : elle mange peu, c'est par régime ; & vous êtes un impertinent.

FRELON.

Qu'elle ne fasse pas tant la fière : nous connaissons sa conduite ; nous savons sa naissance ; nous n'ignorons pas ses aventures.

POLLY.

Quoi donc ? que connaissez-vous ? que voulez-vous dire ?

FRELON.

J'ai partout des correspondances.

POLLY.

O ciel ! cet homme peut nous perdre. Mr. Frélon, mon cher Mr. Frélon, si vous savez

quelque chose , ne nous trahissez pas.

FRELON.

Ah ah, j'ai donc deviné, il y a donc quelque chose, & je suis le cher Mr. Frélon. Ah ça, je ne dirai rien; mais il faut. . .

POLLY.

Quoi?

FRELON.

Il faut m'aimer.

POLLY.

Fi donc; cela n'est pas possible.

FRELON.

Ou aimez-moi, ou craignez-moi: vous savez qu'il y a quelque chose.

POLLY.

Non, il n'y a rien. sinon que ma maîtresse est aussi respectable que vous êtes haïtable: nous sommes très à notre aise, nous ne craignons rien, & nous nous moquons de vous.

FRELON.

Elles sont très à leur aise: de là je conclus qu'elles meurent de faim: elles ne craignent rien, c'est-à-dire qu'elles tremblent d'être découvertes: . . . Ah je viendrai à bout de ces avanturieres, ou je ne pourrai. Je me vengerai de leur insolence. Mépriser Mr. Frélon!

( Il sort. )

SCENE

## SCÈNE V.

LINDANE (*sortant de sa chambre, dans un  
deshabillé des plus simples.*) POLLY.

## L I N D A N E.

AH ma pauvre Polly, tu étais avec ce vilain homme de Frélon : il me donne toujours de l'inquiétude : on dit que c'est un esprit de travers, & un cœur de boüe, dont la langue, la plume & les démarches sont également méchantes ; qu'il cherche à s'infinuer partout pour faire le mal s'il n'y en a point, & pour l'augmenter s'il en trouve. Je serais fortie de cette maison qu'il fréquente, sans la probité & le bon cœur de notre hôte.

## P O L L Y.

Il voulait absolument vous voir ! & je le rembarrais....

## L I N D A N E.

Il veut me voir ! & Mylord Murrai n'est point venu ! il n'est point venu depuis deux jours !

## P O L L Y.

Non, Madame ; mais parce que Mylord ne vient point, faut-il pour cela ne diner jamais ?

## L I N D A N E.

Ah ! souvien-toi surtout de lui cacher toujours ma misère, & à lui, & à tout le monde ;

je veux bien vivre de pain & d'eau ; ce n'est point la pauvreté qui est intolérable, c'est le mépris : je fais manquer de tout , mais je veux qu'on l'ignore.

P O L L Y.

Hélas , ma chère maîtresse, on s'en aperçoit assez en me voyant : pour vous , ce n'est pas de même ; la grandeur d'ame vous soutient : il semble que vous vous plaisiez à combattre la mauvaise fortune ; vous n'en êtes que plus belle ; mais moi je maigris à vue d'œil : depuis un an que vous m'avez prise à votre service en Écosse , je ne me reconnais plus.

L I N D A N E.

Il ne faut perdre ni le courage ni l'espérance : je supporte ma pauvreté , mais la tienne me déchire le cœur. Ma chère Polly , qu'au moins le travail de mes mains serve à rendre ta destinée moins affreuse : n'ayons d'obligation à personne ; va vendre ce que j'ai brodé ces jours ci. (*Elle lui donne un petit ouvrage de broderie.*) Je ne réussis pas mal à ces petits ouvrages. Que mes mains te nourrissent & t'habillent : tu mas aidée : il est beau de ne devoir notre subsistance qu'à notre vertu.

P O L L Y.

Laissez-moi baiser , laissez-moi arroser de mes larmes ces belles mains qui ont fait ce travail précieux. Oui, Madame, j'aimerais mieux mourir auprès de vous dans l'indigence, que de servir des reines. Que ne puis-je vous consoler !

LINDANE.

## L I N D A N E.

Hélas ! Mylord Murrai n'est point venu ! lui que je devrais haïr , lui le fils de celui qui a fait tous nos malheurs ! Ah ! le nom de Murrai nous fera toujours funeste : s'il vient , comme il viendra sans doute , qu'il ignore absolument ma patrie , mon état , mon infortune.

## P O L L Y.

Savez-vous bien que ce méchant Frélon se vante d'en avoir quelque connaissance ?

## L I N D A N E.

Eh comment pourrait-il en être instruit , puisque tu l'ès à peine ? Il ne fait rien , personne ne m'écrit , je suis dans ma chambre comme dans mon tombeau : mais il feint de savoir quelque chose pour se rendre nécessaire. Garde-toi qu'il devine jamais seulement le lieu de ma naissance. Chère Polly , tu le fais , je suis une infortunée , dont le père fut pros crit dans les derniers troubles , dont la famille est détruite : il ne me reste que mon courage. Mon père est errant de désert en désert en Ecosse. Je serais déjà partie de Londres pour m'unir à sa mauvaise fortune , si je n'avais pas quelque espérance en Milord Falbrige. J'ai su qu'il avait été le meilleur ami de mon père. Personne n'abandonne son ami. Falbrige est revenu d'Espagne , il est à Windsor ; j'attens son retour. Mais hélas ! Murrai ne revient point. Je t'ai ouvert mon cœur ; songe que tu le perces du coup de la mort , si tu laisses jamais entrevoir l'état où je suis.

## P O L L Y.

POLLY.

Et à qui en parlerais-je ? je ne fors jamais d'au-  
près de vous ; & puis , le monde est si indifférent  
sur les malheurs d'autrui !

LINDANE.

Il est indifférent , Polly , mais il est curieux ;  
mais il aime à déchirer les blessures des infortu-  
nés : & si les hommes sont compatissans avec  
les femmes , ils en abusent ; ils veulent se faire un  
droit de notre misère ; & je veux rendre cette  
misère respectable. Mais , hélas ! Mylord Murrai  
ne viendra point ?

SCÈNE VI.

LINDANE , POLLY , FABRICE

*( avec une serviette. )*

FABRICE.

**P**ardonnez - Madame - Mademoiselle - je ne fais  
comment vous nommer , ni comment vous  
parler : vous m'imposez du respect. Je fors de  
table pour vous demander vos volontés : - je ne  
fais comment m'y prendre.

LINDANE.

Mon cher hôte , croyez que toutes vos at-  
tentions me pénètrent le cœur ; que voulez-vous  
de moi ?

FABRICE.

F A B R I C E.

C'est moi qui voudrais bien que vous voulussiez - avoir quelque volonté. Il me semble que vous n'avez point diné hier.

L I N D A N E.

J'étais malade.

F A B R I C E.

Vous êtes plus que malade, - vous êtes triste : - entre nous, pardonnez : - il paraît que votre fortune n'est pas comme votre personne.

L I N D A N E.

Comment ? quelle imagination ! je ne me suis jamais plainte de ma fortune.

F A B R I C E.

Non, vous dis-je, elle n'est pas si belle, si bonne, si désirable que vous l'êtes.

L I N D A N E.

Que voulez-vous dire ?

F A B R I C E.

Que vous touchez ici tout le monde, & que vous l'évitez trop. Ecoutez ; je ne suis qu'un homme simple, qu'un homme du peuple ; mais je vois tout votre mérite, comme si j'étais un homme de la cour : ma chère Dame, un peu de bonne chère : nous avons là-haut un vieux gentilhomme avec qui vous devriez manger.

L I N D A N E.

Moi, me mettre à table avec un homme, avec un inconnu ?

F A B R I C E.

F A B R I C E.

C'est un vieillard qui me paraît tout votre fait. Vous paraissez bien affligée, il paraît bien triste aussi : deux afflictions mises ensemble peuvent devenir une consolation.

L I N D A N E.

Je ne veux, je ne peux voir personne.

F A B R I C E.

Souffrez au moins que ma femme vous fasse sa cour : daignez permettre qu'elle mange avec vous pour vous tenir compagnie. Souffrez quelques soins....

L I N D A N E.

Je vous rends grace avec sensibilité, mais je n'ai besoin de rien.

F A B R I C E.

Oh je n'y tiens pas ; vous n'avez besoin de rien, & vous n'avez pas le nécessaire.

L I N D A N E.

Qui vous en a pû imposer si témérairement ?

F A B R I C E.

Pardon !

L I N D A N E.

Ah ! Polly, il est deux heures, & Mylord Murrai ne viendra point !

F A B R I C E.

Eh bien, Madame, ce Mylord dont vous parlez, je fais que c'est l'homme le plus vertueux  
de

de la cour : vous ne l'avez jamais reçu ici que devant témoins ; pourquoi n'avoir pas fait avec lui honnêtement , devant témoins , quelques petits repas que j'aurais fournis ? C'est peut-être votre parent ?

L I N D A N E.

Vous extravaguez , mon cher hôte.

FABRIGE ( *en tirant Polly par la manche.* )

Va , ma pauvre Polly ; il y a un bon diner tout prêt dans le cabinet qui donne dans la chambre de ta maîtresse , je t'en avertis. Cette femme-là est incompréhensible. Mais qui est donc cette autre Dame qui entre dans mon café comme si c'était un homme ? elle a l'air bien furibond.

P O L L Y.

Ah ! ma chère maîtresse , c'est Mylady Alton ; celle qui voulait épouser Mylord : je l'ai vuë une fois roder près d'ici : c'est elle.

L I N D A N E.

Mylord ne viendra point , q'en est fait , je suis perdue : pourquoi me suis-je obstinée à vivre ?  
( *Elle rentre.* )



SCENE

## SCENE VII.

Lady ALTON ( *ayant traversé avec colère le théâtre, & prenant Fabrice par le bras.* )

**S**uivez-moi, il faut que je vous parle.

FABRICE.

A moi, Madame?

LADY ALTON.

A vous, malheureux.

FABRICE.

Quelle diableffe de femme!

*Fin du premier acte.*



ACTE

## ACTE II.

## SCÈNE I.

Lady ALTON, FABRICE.

LADY ALTON.

**J**E ne crois pas un mot de ce que vous me dites, Mr. le caffetier. Vous me mettez toute hors de moi-même.

FABRICE.

Eh bien, Madame, rentrez donc toute dans vous-même.

LADY ALTON.

Vous m'osez assurer que cette avanturière est une personne d'honneur, après qu'elle a reçu chez elle un homme de la cour : vous devriez mourir de honte.

FABRICE.

Pourquoi, Madame ? Quand Mylord y est venu, il n'y est point venu en secret, elle l'a reçu en public, les portes de son appartement ouvertes, ma femme présente. Vous pouvez mépriser mon état, mais vous devez estimer ma probité ; & quant à celle que vous appelez une avanturière, si vous connaissiez ses mœurs, vous les respecteriez.

LADY

L A D Y A L T O N .

Laissez-moi, vous m'importunez.

F A B R I C E .

Oh quelle femme ! quelle femme !

L A D Y A L T O N , (*elle va à la porte de Lindane ;  
& frappe rudement.*)

Qu'on m'ouvre.

## S C E N E I I .

L I N D A N E , L a d y A L T O N .

L I N D A N E .

**E**H qui peut frapper ainsi ? & que vois-je ?

L A D Y A L T O N .

Répondez-moi : Mylord Murrai n'est-il pas venu ici quelquefois ?

L I N D A N E .

Que vous importe, Madame ? &amp; de quel droit venez-vous m'interroger ? suis-je une criminelle ? êtes-vous mon juge ?

L A D Y A L T O N .

Je suis votre partie : si Mylord vient encor vous voir, si vous flattez la passion de cet infidèle, tremblez : renoncez à lui, ou vous êtes perdue.

L I N D A N E .

L I N D A N E.

Vos menaces m'affermiraient dans ma passion pour lui, si j'en avais une.

L A D Y A L T O N.

Je vois que vous l'aimez, que vous vous laissez séduire par un perfide; je vois qu'il vous trompe, & que vous me bravez: mais sachez qu'il n'est point de vengeance à laquelle je ne me porte.

L I N D A N E.

Eh bien Madame, puisqu'il est ainsi, je l'aime.

L A D Y A L T O N.

Avant de me venger, je veux vous confondre; tenez, connaissez le traître, voilà les lettres qu'il m'a écrites; voilà son portrait qu'il m'a donné; ne le gardez pas au moins, il faut le rendre, ou je....

L I N D A N E (*en rendant le portrait.*)

Qu'ai-je vû, malheureuse!.. Madame...

L A D Y A L T O N.

Eh bien!...

L I N D A N E (*en rendant le portrait.*)

..... Je ne l'aime plus.

L A D Y A L T O N.

Gardez votre résolution & votre promesse: sachez que c'est un homme inconstant, dur, orgueilleux, que c'est le plus mauvais caractère....

*Seconde Suite des Mélanges &c.* D L I N-

L I N D A N E.

Arrêtez, Madame; si vous continuiez à en dire du mal, je l'aimerais peut-être encore. Vous êtes venue ici pour achever de m'ôter la vie; vous n'aurez pas de peine. - Polly, c'en est fait; vien m'aider à cacher la dernière de mes douleurs.

P O L L Y.

Qu'est-il donc arrivé, ma chère maîtresse, & qu'est devenu votre courage?

L I N D A N E.

On en a contre l'infortune, l'injustice, l'indigence. Il y a cent traits qui s'émoussent sur un cœur noble; il en vient un qui porte enfin le coup de la mort.

( Elles sortent. )

## S C E N E I I I.

Lady ALTON, FRELON.

L A D Y A L T O N.

Q Uoi ! être trahie, abandonnée pour cette petite créature ! ( à Frelon ) Gazettier littéraire, approchez; m'avez-vous servie? avez-vous employé vos correspondances? m'avez-vous obéi? avez-vous découvert quelle est cette insolente qui fait le malheur de ma vie?

F R E L O N.

J'ai rempli les volontés de votre grandeur;

deur ; je fais qu'elle est Ecoffaife , & qu'elle se cache.

L A D Y A L T O N .

Voilà de belles nouvelles !

F R E L O N .

Je n'ai rien découvert de plus jusqu'à présent.

L A D Y A L T O N .

Et en quoi m'as-tu donc servie ?

F R E L O N .

Quand on découvre peu de chose , on ajoute quelque chose , & quelque chose avec quelque chose fait beaucoup. J'ai fait une hypothèse.

L A D Y A L T O N .

Comment, pédant ! une hypothèse !

F R E L O N .

Oui , j'ai supposé qu'elle est mal intentionnée contre le Gouvernement.

L A D Y A L T O N .

Ce n'est point supposer , rien n'est posé plus vrai : elle est très mal intentionnée , puis qu'elle veut m'enlever mon amant.

F R É L O N .

Vous voyez bien que dans un temps de trouble , une Ecoffaife qui se cache est une ennemie de l'Etat.

L A D Y A L T O N .

Je ne le vois pas ; mais je voudrais que la chose fût.

D 2

FRELON,

FRELON,

Je ne le parierais pas , mais j'en jurerais.

LADY ALTON.

Et tu serais capable de l'affirmer devant des gens de conséquence ?

FRELON.

Je suis en relation avec des personnes de conséquence. Je connais fort la maîtresse du valet de chambre d'un premier commis du Ministre : je pourrais même parler aux laquais de Mylord votre amant , & dire que le père de cette fille , en qualité de mal-intentionné , l'a envoyée à Londres comme mal-intentionnée. Je suppose même que le père est ici. Voyez-vous ? cela pourrait avoir des suites , & on mettrait votre rivale , pour ses mauvaises intentions , dans la prison où j'ai déjà été pour mes feuilles.

LADY ALTON.

Ah ! je respire ; les grandes passions veulent être servies par des gens sans scrupule ; je veux que le vaisseau aille à pleines voiles , ou qu'il se brise. Tu as raison ; une Ecossaïse qui se cache dans un temps où tous les gens de son pays sont suspects , est sûrement une ennemie de l'État ; tu n'es pas un imbécille , comme on le dit. Je croyais que tu n'étais qu'un barbouilleur de papier , mais je vois que tu as en effet des talens. Je t'ai déjà récompensé ; je te récompenserai encore. Il faudra m'instruire de tout ce qui se passe ici.

FRELON.

F R E L O N.

Madame , je vous conseille de faire usage de tout ce que vous faurez , & même de ce que vous ne faurez pas. La vérité a besoin de quelques ornemens ; le mensonge peut être vilain , mais la fiction est belle ; qu'est-ce , après tout , que la vérité ? la conformité à nos idées : or ce qu'on dit est toujours conforme à l'idée qu'on a quand on parle ; ainsi il n'y a point proprement de mensonge.

L A D Y A L T O N.

Tu me parais subtil : il semble que tu ayes étudié à St. Omer \*. Va , di-moi seulement ce que tu découvriras , je ne t'en demande pas davantage.

\* Autrefois on envoyait plusieurs enfans faire leurs études au collège de St. Omer.

S C È N E I V.

Lady ALTON, FABRICE.

L A D Y A L T O N.

**V**Oilà , je l'avouë , le plus impudent , & le plus lâche coquin qui soit dans les trois royaumes. Nos dogues mordent par instinct de courage , & lui par instinct de bassesse ; à présent que je suis un peu plus de sang froid , je pense qu'il me ferait haïr la vengeance. Je sens que je prendrais contre lui le parti de ma

D 3 rivale :

rivale : elle a dans son état humble une fierté qui me plait : elle est décente ; on la dit sage ; mais elle m'enlève mon amant , il n'y a pas moyen de pardonner. ( à Fabrice qu'elle aperçoit agissant dans le café. ) Adieu , mon maître , faisons la paix ; vous êtes un honnête homme , vous ; mais vous avez dans votre maison un vilain griffonneur.

F A B R I C E.

Bien des gens m'ont déjà dit , Madame , qu'il est aussi méchant que Lindane est vertueuse & aimable.

L A D Y A L T O N.

Aimable ! tu me perces le cœur.

S C E N E V.

MR. FRIPORT, ( *vêtu simplement , mais proprement , avec un large chapeau* ) FABRICE.

F A B R I C E.

AH ! Dieu soit béni , vous voilà de retour , Mr. Friport ; comment vous trouvez-vous de votre voyage à la Jamaïque ?

MR. F R I P O R T.

Fort bien , Mr. Fabrice. J'ai gagné beaucoup , mais je m'ennuie. ( *au garçon du café.* ) Eh ! du chocolat ; les papiers publics ; - on a plus de peine à s'amuser qu'à s'enrichir.

FABRICE.

F A B R I C E.

Voulez-vous les feuilles de Frélon?

F R I P O R T.

Non, que m'importe ce fatras? Je me soucie bien qu'une araignée dans le coin d'un mur marche sur sa toile pour fucer le sang des mouches! Donnez les gazettes ordinaires. Qu'y-a-t-il de nouveau dans l'Etat?

F A B R I C E.

Rien pour le présent.

F R I P O R T.

Tant mieux; moins de nouvelles, moins de sottises. Comment vont vos affaires, mon ami? Avez-vous beaucoup de monde chez vous? Qui logez-vous à présent?

F A B R I C E.

Il est venu ce matin un vieux gentilhomme qui ne veut voir personne.

F R I P O R T.

Il a raison: les hommes ne sont pas bons à grand'chose, fripons ou fots: voilà pour les trois quarts; & pour l'autre quart il se tient chez soi.

F A B R I C E.

Cet homme n'a pas même la curiosité de voir une femme charmante que nous avons dans la maison.

F R I P O R T.

Il a tort. Et quelle est cette femme charmante?

D 4

F A B R I C E.

F A B R I C E.

Elle est encor plus singulière que lui ; il y a quatre mois qu'elle est chez moi , & qu'elle n'est pas fortie de son appartement ; elle s'appelle Lindane , mais je ne crois pas que ce soit son véritable nom.

F R I P O R T.

C'est sans doute une honnête femme , puisqu'elle loge ici.

F A B R I C E.

Oh ! elle est bien plus qu'honnête ; elle est belle , pauvre & vertueuse : entre nous , elle est dans la dernière misère ; & elle est fière à l'excès.

F R I P O R T.

Si cela est , elle a bien plus tort que votre vieux gentilhomme.

F A B R I C E.

Oh point ; sa fierté est encor une vertu de plus ; elle consiste à se priver du nécessaire , & à ne vouloir pas qu'on le fache : elle travaille de ses mains pour gagner de quoi me payer , ne se plaint jamais , dévore ses larmes ; j'ai mille peines à lui faire garder pour ses besoins l'argent de son loyer ; il faut des ruses incroyables pour faire passer jusqu'à elle les moindres secours ; je lui compte tout ce que je lui fournis , à moitié de ce qu'il coûte : quand elle s'en aperçoit , ce sont des querelles qu'on ne peut apaiser , & c'est la seule qu'elle ait eu dans la maison : enfin , c'est un prodige de malheur ,  
de

de noblesse & de vertu : elle m'arrache quelquefois des larmes d'admiration & de tendresse.

F R I P O R T.

Vous êtes bien tendre ; je ne m'attendris point , moi ; je n'admire personne , mais j'estime . . . Écoutez ; comme je m'ennuie , je veux voir cette femme là , elle m'amusera.

F A B R I C E.

Oh ! Mr. elle ne reçoit presque jamais de visites. Nous avons un Mylord qui venait quelquefois chez elle , mais elle ne voulait point lui parler sans que ma femme y fût présente : depuis quelque temps il n'y vient plus , & elle vit plus retirée que jamais.

F R I P O R T.

J'aime qu'on se retire : je hais la cohue aussi-bien qu'elle : qu'on me la fasse venir ; où est son appartement ?

F A B R I C E.

Le voici de plain-pied au café.

F R I P O R T.

Allons , je veux entrer.

F A B R I C E.

Cela ne se peut pas.

F R I P O R T.

Il faut bien que cela se puisse ; où est la difficulté d'entrer dans une chambre ? Qu'on m'apporte chez elle mon chocolat & les gazettes. ( *Il tire sa montre.* ) Je n'ai pas beaucoup de temps

temps à perdre , mes affaires m'appellent à deux heures.

( Il pousse la porte & entre. )

S C E N E V I.

LINDANE ( paraissant toute effrayée , ) POLLY  
la suit. MR. FRIPORT , MR. FABRICE.

L I N D A N E.

**E**H mon Dieu ! qui entre ainsi chez moi avec tant de fracas ? Monsieur , vous me paraissez peu civil , & vous devriez respecter davantage ma solitude & mon sexe.

F R I P O R T.

Pardon. - ( à Fabrice. ) Qu'on m'apporte mon chocolat , vous dis-je.

F A B R I C E.

Oui , Mr. si Madame le permet.

( FRIPORT s'assied près d'une table , lit la gazette , & jette un coup d'œil sur Lindane & sur Polly : il ôte son chapeau & le remet. )

P O L L Y.

Cet homme me paraît familier.

F R I P O R T.

Madame , pourquoi ne vous asséiez-vous pas quand je suis assis ?

L I N D A N E.

Mr. c'est que vous ne devriez pas l'être , c'est que

que je suis très étonnée , c'est que je ne reçois point de visite d'un inconnu.

F R I P O R T.

Je suis très connu ; je m'appelle Friport , loyal négociant , riche ; informez - vous de moi à la bourse.

L I N D A N E.

Mr. , je ne connais personne en ce pays - là , & vous me feriez plaisir de ne point incommoder une femme à qui vous devez quelques égards.

F R I P O R T.

Je ne prétends point vous incommoder ; je prends mes aises , prenez les vôtres ; je lis les gazettes , travaillez en tapisserie , & prenez du chocolat avec moi , ... ou sans moi , ... comme vous voudrez.

P O L L Y.

Voilà un étrange original !

L I N D A N E.

O ciel ! quelle visite je reçois ! Et Mylord ne vient point ! Cet homme bizarre m'assassine , je ne pourrai m'en défaire ; comment Mr. Fabrice a-t-il pu souffrir cela ? Il faut bien s'asseoir.

( Elle s'assied , & travaille à son ouvrage. )

( Un garçon apporte du chocolat , Friport en prend sans en offrir ; il parle & boit par reprises. )

F R I P O R T.

Ecoutez. Je ne suis pas homme à complimens ; on m'a dit de vous - le plus grand bien qu'on

qu'on puisse dire d'une femme : - vous êtes pauvre & vertueuse ; - mais on ajoute que vous êtes fière , - & cela n'est pas bien.

P O L L Y.

Et qui vous a dit tout cela , Monsieur ?

F R I P O R T.

Parbleu , c'est le maître de la maison , qui est un très galant homme , & que j'en crois sur sa parole.

L I N D A N E.

C'est un tour qu'il vous joue ; il vous a trompé , Monsieur , non pas sur la fierté , qui n'est que le partage de la vraie modestie ; non pas sur la vertu , qui est mon premier devoir ; mais sur la pauvreté , dont il me soupçonne. Qui n'a besoin de rien n'est jamais pauvre.

F R I P O R T.

Vous ne dites pas la vérité , & cela est encor plus mal que d'être fière : je fais mieux que vous que vous manquez de tout , & quelquefois même vous vous dérobez un repas.

P O L L Y.

C'est par ordre du médecin.

F R I P O R T.

Taisez-vous , est-ce que vous êtes fière aussi , vous ?

P O L L Y.

Oh l'original ! l'original !

F R I P O R T.

## FRIPORT.

En un mot, ayez de l'orgueil ou non, peu m'importe. J'ai fait un voyage à la Jamaïque, qui m'a valu cinq mille guinées; je me suis fait une loi, (& ce doit être celle de tout bon Chrétien) de donner toujours le dixième de ce que je gagne; c'est une dette que ma fortune doit payer à l'état malheureux où vous êtes -- oui, où vous êtes, & dont vous ne voulez pas convenir. Voilà ma dette de cinq cent guinées payée. Point de remerciement, point de reconnaissance; gardez l'argent & le secret.

(*Il jette une grosse bourse sur la table.*)

## POLLY.

Ma foi, ceci est bien plus original encore.

LINDANE (*se levant & se détournant.*)

Je n'ai jamais été si confondue. - Hélas que tout ce qui m'arrive m'humilie! quelle générosité! mais quel outrage!

FRIPORT (*continuant à lire les gazettes, & à prendre son chocolat.*)

L'impertinent gazettier! le plat animal! peut-on dire de telles pauvretés avec un ton si emphatique? *Le Roi est venu en haute personne.* Eh malotru! qu'importe que sa personne soit haute ou petite? Di le fait tout rondement.

LINDANE (*s'approchant de lui.*)

Monfieur...

## FRIPORT.

Eh bien?

LINDANE.

L I N D A N E.

Ce que vous faites pour moi me surprend plus encor que ce que vous dites ; mais je n'accepterai certainement point l'argent que vous m'offrez : il faut vous avouer que je ne me crois pas en état de vous le rendre.

F R I P O R T.

Qui vous parle de le rendre ?

L I N D A N E.

Je ressens jusqu'au fond du cœur toute la vertu de votre procédé , mais la mienne ne peut en profiter ; recevez mon admiration ; c'est tout ce que je puis.

P O L L Y.

Vous êtes cent fois plus singulière que lui. Eh ! Madame, dans l'état où vous êtes , abandonnée de tout le monde , avez-vous perdu l'esprit , de refuser un secours que le ciel vous envoie par la main du plus bizarre & du plus galant homme du monde ?

F R I P O R T.

Eh que veux-tu dire , toi ? En quoi suis-je bizarre ?

P O L L Y.

Si vous ne prenez pas pour vous , Madame , prenez pour moi ; je vous fers dans votre malheur , il faut que je profite au moins de cette bonne fortune. Monsieur , il ne faut plus diffimuler ; nous sommes dans la dernière misère , & sans la bonté attentive du maître du café ,

nous

nous ferions mortes de froid & de faim. Ma maîtresse a caché son état à ceux qui pouvaient lui rendre service ; vous l'avez sçu malgré elle, obligez-la malgré elle à ne pas se priver du nécessaire que le ciel lui envoie par vos mains généreuses.

L I N D A N E.

Tu me perds d'honneur , ma chère Polly.

P O L L Y.

Et vous vous perdez de folie , ma chère maîtresse.

L I N D A N E.

Si tu m'aimes , pren pitié de ma gloire ; ne me rédui pas à mourir de honte pour avoir de quoi vivre.

F R I P O R T ( *toujours lisant.* )

Que disent ces bavardes-là ?

P O L L Y.

Si vous m'aimez , ne me réduisez pas à mourir de faim par vanité.

L I N D A N E.

Polly, que dirait Mylord , s'il m'aimait encore, s'il me croyait capable d'une telle bassesse ? J'ai toujours feint avec lui de n'avoir aucun besoin de secours , & j'en accepterais d'un autre, d'un inconnu ?

P O L L Y.

Vous avez mal fait de feindre , & vous faites très mal de refuser. Mylord ne dira rien , car il vous abandonne.

L I N D A N E.

## L I N D A N E.

Ma chère Polly, au nom de nos malheurs, ne nous déshonorons point ; congédie honnêtement cet homme estimable & grossier, qui fait donner, & qui ne fait pas vivre : di-lui que quand une fille accepte d'un homme de tels présens, elle est toujours soupçonnée d'en payer la valeur aux dépens de sa vertu.

FRIPORT (*toujours prenant son chocolat & lisant.*)

Hem, que dit-elle là ?

P O L L Y (*s'approchant de lui.*)

Hélas, Monsieur, elle dit des choses qui me paraissent absurdes ; elle parle de soupçons ; elle dit qu'une fille. . . .

F R I P O R T.

Ah, ah ! est-ce qu'elle est fille ?

P O L L Y.

Oui, Monsieur, & moi aussi.

F R I P O R T.

Tant mieux ; elle dit donc qu'une fille... ?

P O L L Y.

Qu'une fille ne peut honnêtement accepter d'un homme.

F R I P O R T.

Elle ne fait ce qu'elle dit ; pourquoi me soupçonner d'un dessein malhonnête, quand je fais une action honnête ?

P O L L Y.

Entendez-vous, Mademoiselle ?

L I N D A N E.

L I N D A N E.

Oui , j'entens , je l'admire , & je suis inébranlable dans mon refus. Polly , on dirait qu'il m'aime ; oui , ce méchant homme de Frélon le dirait , je ferais perdue.

P O L L Y ( *allant vers Friport.* )

Monsieur , elle craint que vous ne l'aimiez.

F R I P O R T.

Quelle idée ! comment puis-je l'aimer ? je ne la connais pas. Rassurez-vous , Mademoiselle , je ne vous aime point du tout. Si je viens dans quelques années à vous aimer par hasard , & vous aussi à m'aimer , à la bonne heure : - comme vous vous aviferez je m'aviferais. - Si vous vous en passez , je m'en passerai. - Si vous dites que je vous ennuie , vous m'ennuieriez. - Si vous voulez ne me revoir jamais , je ne vous reverrai jamais. - Si vous voulez que je revienne , je reviendrai. Adieu , adieu. ( *Il tire sa montre.* ) Mon temps se perd , j'ai des affaires , serviteur.

L I N D A N E.

Allez , Monsieur , emportez mon estime & ma reconnaissance , mais surtout emportez votre argent , & ne me faites pas rougir davantage.

F R I P O R T.

Elle est folle.

L I N D A N E.

Fabrice ! Monsieur Fabrice ! à mon secours , venez.

FABRICE (*arrivant en hâte.*)

Quoi donc, Madame ?

LINDANE (*lui donnant la bourse.*)

Tenez, prenez cette bourse que Mr. a laissée par mégarde ; remettez-la lui, je vous en charge ; assurez - le de mon estime ; & sachez que je n'ai besoin du secours de personne.

FABRICE (*prenant la bourse.*)

Ah ! Monsieur Friport , je vous reconnais bien à cette bonne action : mais comptez que Mlle. vous trompe , & qu'elle en a très grand besoin.

LINDANE.

Non , cela n'est pas vrai. Ah ! Monsieur Fabrice ! est-ce vous qui me trahissez ?

FABRICE.

Je vais vous obéir , puisque vous le voulez. (*bas à Mr. Friport.*) Je garderai cet argent , & il servira , sans qu'elle le sache , à lui procurer tout ce qu'elle se refuse. Le cœur me faigne ; son état & sa vertu me pénètrent l'ame.

FRIPORT.

Elles me font aussi quelque sensation ; mais elle est trop fière. Dites-lui que cela n'est pas bien d'être fière. Adieu.



SCÈNE

## SCÈNE VII

LINDANE, POLLY.

POLLY.

**V**ous avez là bien opéré, Madame ; le ciel daignait vous secourir ; vous voulez mourir dans l'indigence ; vous voulez que je sois la victime d'une vertu , dans laquelle il entre peut-être un peu de vanité ; & cette vanité nous perd l'une & l'autre.

LINDANE.

C'est à moi de mourir , ma chère enfant ; Mylord ne m'aime plus ; il m'abandonne depuis trois jours ; il a aimé mon impitoyable & superbe rivale ; il l'aime encor sans doute ; c'en est fait ; j'étais trop coupable en l'aimant ; c'est une erreur qui doit finir.

*( Elle écrit. )*

POLLY.

Elle paraît désespérée ; hélas ! elle a sujet de l'être ; son état est bien plus cruel que le mien ; une suivante a toujours des ressources , mais une personne qui se respecte n'en a pas.

LINDANE *( ayant plié sa lettre. )*

Je ne fais pas un bien grand sacrifice. Tien , quand je ne serai plus , porte cette lettre à celui . . .

POLLY.

Que dites-vous ?

E 2

LINDANE.

L I N D A N E.

A celui qui est la cause de ma mort : je te recommande à lui , mes dernières volontés le toucheront. Va. (*elle l'embrasse.*) Sois sûre que de tant d'amertumes, celle de n'avoir pu te récompenser moi-même , n'est pas la moins sensible à ce cœur infortuné.

P O L L Y.

Ah ! mon adorable maîtresse ! que vous me faites verser de larmes , & que vous me glacez d'effroi ! Que voulez-vous faire ? quel dessein horrible ! quelle lettre ! Dieu me préserve de la lui rendre jamais ! (*Elle déchire la lettre.*) Hélas ! pourquoi ne vous êtes-vous pas expliquée avec Mylord ? Peut-être que votre réserve cruelle lui aura déplu.

L I N D A N E.

Tu m'ouvres les yeux ; je lui aurai déplû sans doute ; mais comment me découvrir au fils de celui qui a perdu mon père & ma famille ?

P O L L Y.

Quoi , Madame , ce fut donc le père de Mylord qui.....

L I N D A N E.

Oui , ce fut lui-même qui persécuta mon père , qui le fit condamner à la mort , qui nous a dégradés de noblesse , qui nous a ravi notre existence. Sans père , sans mère , sans bien , je n'ai que ma gloire & mon fatal amour. Je devais détester le fils de Murrain ; la fortune  
qui

qui me poursuit me l'a fait connaître ; je l'ai aimé , & je dois m'en punir.

P O L L Y.

Que vois-je ! vous pâlissez , vos yeux s'obscurcissent. ....

L I N D A N E.

Puisse ma douleur me tenir lieu du poison & du fer que j'implorais !

P O L L Y.

A l'aide ! Mr. Fabrice , à l'aide ! ma maîtresse s'évanouit.

F A B R I C E.

Au secours ! que tout le monde descende , ma femme , ma servante , Mr. le gentilhomme de là haut , tout le monde. . .

( *La femme & la servante de Fabrice , & Polly , emmènent Lindane dans sa chambre.* )

L I N D A N E ( *en sortant.* )

Pourquoi me rendez-vous à la vie ?

S C E N E V I I I.

M O N R O S E , F A B R I C E.

M O N R O S E.

Q U'y a-t-il donc , notre hôte ?

F A B R I C E.

C'était cette belle Demoiselle dont je vous ai

E 3

parlé.

parlé, qui s'évanouissait; mais ce ne fera rien.

M O N R O S E.

Ces petites fantaisies de filles passent vite, & ne sont pas dangereuses: que voulez-vous que je fasse à une fille qui se trouve mal? est-ce pour cela que vous m'avez fait descendre? Je croyais que le feu était à la maison.

F A B R I C E.

J'aimerais mieux qu'il y fût, que de voir cette jeune personne en danger. Si l'Ecosse a plusieurs filles comme elle, ce doit être un beau pays.

M O N R O S E.

Quoi! elle est d'Ecosse?

F A B R I C E.

Oui, Monsieur, je ne le fais que d'aujourd'hui; c'est notre faiseur de feuilles qui me l'a dit, car il sçait tout, lui.

M O N R O S E.

Et son nom, son nom?

F A B R I C E.

Elle s'appelle Lindane.

M O N R O S E.

Je ne connais point ce nom là. - (*Il se promène.*) On ne prononce point le nom de ma patrie que mon cœur ne soit déchiré. Peut-on avoir été traité avec plus d'injustice & de barbarie? Tu es mort, cruel Murrai, indigne ennemi! ton fils reste; j'aurai justice ou vengeance!

O ma femme ! Ô mes chers enfans ! ma fille !  
j'ai donc tout perdu sans ressource ! Que de  
coups de poignard auraient fini mes jours , si la  
juste fureur de me venger ne me forçait pas à  
porter dans l'affreux chemin du monde , ce far-  
deau détestable de la vie !

F A B R I C E (*revenant.*)

Tout va mieux , Dieu merci.

M O N R O S E.

Comment ? quel changement y a-t-il dans les  
affaires ? quelle révolution ?

F A B R I C E.

Monsieur , elle a repris ses sens ; elle se porte  
très bien ; encor un peu pâle , mais toujours  
belle.

M O N R O S E.

Ah , ce n'est que cela. - Il faut que je sorte , -  
que j'aille , - que je hazarde , - oui - je le veux. -  
(*Il sort.*)

F A B R I C E.

Cet homme ne se soucie pas des filles qui s'é-  
vanouissent. S'il avait vû Lindane , il ne serait  
pas si indifférent.

*Fin du second acte.*



---

 ACTE III.
 

---

## SCENE I.

Lady ALTON, ANDRE.

LADY ALTON.

Oui, puisque je ne peux voir le traître chez lui, je le verrai ici, il y viendra sans doute. Ce barbouilleur de feuilles avait raison; une Ecoffaïse cachée ici dans ce temps de trouble! Elle conspire contre l'Etat; elle sera enlevée, l'ordre est donné: ah! du moins, c'est contre moi qu'elle conspire: c'est de quoi je ne suis que trop sûre. Voici André le laquais de Mylord; je ferai instruite de tout mon malheur. André! vous apportez ici une lettre de Mylord, n'est-il pas vrai?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

LADY ALTON.

Elle est pour moi.

ANDRÉ.

Non, Madame, je vous jure.

LADY ALTON.

Comment? ne m'en avez-vous pas apporté plusieurs de sa part?

ANDRÉ.

A N D R É.

Oui, mais celle-ci n'est pas pour vous ; c'est pour une personne qu'il aime à la folie.

L A D Y A L T O N.

Eh bien, ne m'aimait-il pas à la folie quand il m'écrivait ?

A N D R É.

Oh que non, Madame, il vous aimait si tranquillement ! mais ici ce n'est pas de même ; il ne dort ni ne mange ; il court jour & nuit ; il ne parle que de sa chère Lindane ; cela est tout différent, vous dis-je.

L A D Y A L T O N.

Le perfide ! le méchant homme ! N'importe, je vous dis que cette lettre est pour moi ; n'est-elle pas sans dessus.

A N D R É.

Oui, Madame.

L A D Y A L T O N.

Toutes les lettres que vous m'avez apportées n'étaient-elles pas sans dessus aussi ?

A N D R É.

Oui, mais elle est pour Lindane.

L A D Y A L T O N.

Je vous dis qu'elle est pour moi, & pour vous le prouver, voici dix guinées de port que je vous donne.

A N D R É.

Ah oui, Madame, vous m'y faites penser ;  
vous

vous avez raison , la lettre est pour vous , je l'avais oublié : - mais cependant , comme elle n'était pas pour vous , ne me décelez pas ; dites que vous l'avez trouvée chez Lindane.

L A D Y A L T O N .

Laisse-moi faire.

A N D R É .

Quel mal , après tout , de donner à une femme une lettre écrite pour une autre ? il n'y a rien de perdu , toutes ces lettres se ressemblent. Si Mlle Lindane ne reçoit pas sa lettre , elle en recevra d'autres : ma commission est faite. Oh ! je fais bien mes commissions , moi !

( Il sort. )

L A D Y A L T O N ( ouvre la lettre & lit. )

Lisons : *Ma chère , ma respectable , ma vertueuse Lindane - il ne m'en a jamais tant écrit - il y a deux jours , il y a un siècle que je m'arrache au bonheur d'être à vos pieds , mais c'est pour vous servir : je sais qui vous êtes , & ce que je vous dois : je périrai , ou les choses changeront. Mes amis agissent : comptez sur moi , comme sur l'amant le plus fidèle , & sur un homme digne peut-être de vous servir.*

( après avoir lu. )

C'est une conspiration , il n'en faut point douter ; elle est d'Écosse , sa famille est mal intentionnée ; le père de Murrai a commandé en Écosse ; ses amis agissent ; il court jour & nuit ; c'est une conspiration. Dieu merci , j'ai agi aussi , & si elle n'accepte pas mes offres , elle sera enlevée

levée dans une heure, avant que son indigne  
amant la secoure.

---

## S C E N E I I.

Lady ALTON , POLLY , LINDANE.

LADY ALTON ( *à Polly qui passe de la chambre  
de sa maîtresse dans une chambre du caffè.* )

**M** Ademoifelle, allez dire tout-à-l'heure à vo-  
tre maîtresse qu'il faut que je lui parle,  
qu'elle ne craigne rien, que je n'ai que des cho-  
ses très agréables à lui dire; qu'il s'agit de son  
bonheur, ( *avec emportement* ) & qu'il faut qu'el-  
le vienne tout-à-l'heure, tout-à-l'heure: enten-  
dez-vous? quelle ne craigne point, vous dis-je.

P O L L Y.

Oh Madame! nous ne craignons rien; mais  
votre physionomie me fait trembler.

L A D Y A L T O N.

Nous verrons, si je ne viens pas à bout de  
cette fille vertueuse, avec les propositions que  
je vais lui faire.

LINDANE ( *arrivant toute tremblante soutenue  
par Polly.* )

Que voulez-vous, Madame? venez-vous in-  
sulter encor à ma douleur?

L A D Y

LADY ALTON.

Non, je viens vous rendre heureuse. Je fais que vous n'avez rien ; je suis riche, je suis grande Dame ; je vous offre un de mes châteaux sur les frontières d'Ecosse, avec les terres qui en dépendent ; allez-y vivre avec votre famille, si vous en avez ; mais il faut dans l'instant que vous abandonniez Mylord pour jamais, & qu'il ignore toute sa vie votre retraite.

LINDANE.

Hélas ! Madame, c'est lui qui m'abandonne ; ne soyez point jalouse d'une infortunée ; vous m'offrez en vain une retraite ; j'en trouverai sans vous une éternelle, dans laquelle je n'aurai pas au moins à rongir de vos bienfaits.

LADY ALTON.

Comme vous me répondez, téméraire !

LINDANE.

La témérité ne doit point être mon partage ; mais la fermeté doit l'être. Ma naissance vaut bien la vôtre ; mon cœur vaut peut-être mieux ; & quant à ma fortune, elle ne dépendra jamais de personne, encor moins de ma rivale. (*elle sort.*)

LADY ALTON (*seule.*)

Elle dépendra de moi. Je suis fâchée qu'elle me réduise à cette extrémité. J'ai honte de m'être servie de ce faquin de Frélon ; mais enfin, elle m'y a forcée. Infidèle amant ! passion funeste ! Je suffoque.

SCENE

## SCÈNE III.

MR. FRIPORT , le Chevalier MONROSE paraissent dans le Caffé avec la femme de Fabrice , la servante , les garçons du Caffé , qui mettent tout en ordre. FABRICE , Lady ALTON.

LADY ALTON (à Fabrice.)

**M**onsieur Fabrice , vous me voyez ici souvent , c'est votre faute.

FABRICE.

Au contraire , Madame , nous fouhaiterions.....

LADY ALTON.

J'en suis fâchée plus que vous ; mais vous m'y reverrez encor , vous dis-je. (*elle sort.*)

FABRICE.

Tant pis. A qui en a-t elle donc ? Quelle différence d'elle à cette Lindane , si belle & si patiente !

FRIPORT.

Oui , à propos , vous m'y faites songer ; elle est , comme vous dites , belle & honnête.

FABRICE.

Je suis fâché que ce brave gentilhomme ne l'ait pas vue , il en aurait été touché.

MONROSE

MONROSE (à part.)

Ah ! j'ai d'autres affaires en tête. - Malheureux que je suis !

FRIPORT.

Je passe mon temps à la bourse ou à la Jamaïque : cependant la vûe d'une jeune personne ne laisse pas de réjouir les yeux d'un galant homme. Vous me faites songer, vous dis-je, à cette petite créature : beau maintien, conduite sage, belle tête, démarche noble. Il faut que je la voye un de ces jours encore une fois. - C'est dommage qu'elle soit si fière.

MONROSE (à Friport.)

Notre hôte m'a confié que vous en aviez agi avec elle d'une manière admirable.

FRIPORT.

Moi ? non : - n'en auriez-vous pas fait autant à ma place ?

MONROSE.

Je le crois si j'étais riche, & si elle le méritait.

FRIPORT.

Eh bien, que trouvez-vous donc là d'admirable ? (*il prend les gazettes.*) Ah ah, voyons ce que disent les nouveaux papiers d'aujourd'hui. Hom, hom, le Lord Falbrige mort.

MONROSE (*s'avançant.*)

Falbrige mort ! le seul ami qui me restait sur la terre ! le seul dont j'attendais quelque appui !

Fortune.

Fortune, tu ne cesseras jamais de me persécuter !

F R I P O R T.

Il était votre ami ? j'en suis fâché. - *D'Edimbourg le 14 Avril..... On cherche partout le Lord Monrose, condamné depuis onze ans à perdre la tête.*

M O N R O S E.

Juste ciel ! qu'entends-je ! hem, que dites-vous ? Mylord Monrose condamné à....

F R I P O R T.

Oui parbleu, le Lord Monrose : - lisez vous-même, je ne me trompe pas.

M O N R O S E ( *lit.* )

( *froidement.* )

Oui cela est vrai - ( *à part.* ) Il faut sortir d'ici, la maison est trop publique. - Je ne crois pas que la terre & l'enfer conjurés ensemble aient jamais assemblé tant d'infortunes contre un seul homme. ( *à son valet Jacq, qui est dans un coin de la salle.* ) Eh ! va faire seller mes chevaux, & que je puisse partir, s'il est nécessaire, à l'entrée de la nuit. - Comme les nouvelles courent ! comme le mal vole !

F R I P O R T.

Il n'y a point de mal à cela ; qu'importe que le Lord Monrose soit décapité ou non ? Tout s'imprime, tout s'écrit, rien ne demeure : on coupe une tête aujourd'hui, le gazetier le dit le lendemain, & le surlendemain on n'en parle plus.

plus. Si cette demoiselle Lindane n'était pas si fière, j'irais favoir comme elle se porte : elle est fort jolie, & fort honnête.

## S C E N E I V.

Les acteurs précédens, un Messager d'Etat.

**V** LE MESSAGER.  
 Vous vous appelez Fabrice ?

F A B R I C E.

Oui, Monsieur; en quoi puis-je vous servir ?

L E M E S S A G E R.

Vous tenez un café, & des appartemens ?

F A B R I C E.

Oui.

L E M E S S A G E R.

Vous avez chez vous une jeune Ecoffaïse nommée Lindane ?

F A B R I C E.

Oui, assurément, & c'est notre bonheur de l'avoir chez nous.

F R I P O R T.

Oui, elle est jolie & honnête. Tout le monde m'y fait songer.

L E M E S S A G E R.

Je viens pour m'affurer d'elle de la part du gouvernement ; voilà mon ordre.

F A B R I C E.

F A B R I C E.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

M O N R O S E ( *à part.* )

Une jeune Ecoffaïse qu'on arrête ! & le jour même que j'arrive ! Toute ma fureur renaît. O patrie ! ô famille ! Hélas ! que deviendra ma fille infortunée ? elle est peut-être ainsi la victime de mes malheurs ; elle languit dans la pauvreté ou dans la prison. Ah pourquoi est-elle née ?

F R I P O R T.

On n'a jamais arrêté les filles par ordre du gouvernement ; si que cela est vilain ! vous êtes un grand brutal , Mr. le messager d'état.

F A B R I C E.

Ouais ! mais si c'était une aventurière , comme le disoit notre ami Frélon ; cela va perdre ma maison ; - me voila ruiné. Cette dame de la cour avoit ses raisons , je le vois bien. - Non , non , elle est très honnête.

L E M E S S A G E R.

Point de raisonnement , en prison , ou caution ; c'est la règle.

F A B R I C E.

Je me fais caution , moi , ma maison , mon bien , ma personne.

L E M E S S A G E R.

Votre personne , & rien , c'est la même chose ; votre maison ne vous appartient peut-être

*Seconde Suite des Mélanges &c.* F pas ;

pas ; votre bien , où est-il ? il faut de l'argent.

F A B R I C E.

Mon bon Mr. Friport , donnerai-je les cinq cent guinées que je garde , & qu'elle a refusées aussi noblement que vous les avez offertes ?

F R I P O R T.

Belle demande ! apparemment. - M. le Messager , je dépose cinq cent guinées , mille , deux mille , s'il le faut , voilà comme je suis fait. Je m'appelle Friport. Je réponds de la vertu de la fille , - autant que je peux ; - mais il ne faudrait pas qu'elle fût si fière.

L E M E S S A G E R.

Venez , Monsieur , faire votre soumission.

F R I P O R T.

Très volontiers , très volontiers.

F A B R I C E.

Tout le monde ne place pas ainsi son argent.

F R I P O R T.

En l'employant à faire du bien , c'est le placer au plus haut intérêt. ( *Friport & le messager vont compter de l'argent , & écrire au fond du café.* )



SCENE

## SCÈNE V.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE.

**M**onsieur, vous êtes étonné peut-être du procédé de Mr. Friport, mais c'est sa façon. Heureux ceux qu'il prend tout d'un coup en amitié ! Il n'est pas complimenteur, mais il rend service en moins de temps que les autres ne font des protestations de services.

MONROSE.

Il y a de belles âmes. - Que deviendrai-je ?

FABRICE.

Gardons-nous au moins de dire à notre pauvre petite le danger qu'elle a couru.

MONROSE.

Allons, partons cette nuit même.

FABRICE.

Il ne faut jamais avertir les gens de leur danger que quand il est passé.

MONROSE.

Le seul ami que j'avais à Londres est mort. - Que fais-je ici ?

FABRICE.

Nous la ferions évanouir encor une fois.

## SCÈNE VI.

MONROSE *seul.*

ON arrête une jeune Écossaise, une personne qui vit retirée, qui se cache, qui est suspecte au gouvernement! Je ne fais, - mais cette aventure me jette dans de profondes réflexions: - tout réveille l'idée de mes malheurs, mes afflictions, mon attendrissement, mes fureurs.

## SCÈNE VII.

MONROSE (*apercevant POLLY qui passe.*)

MAdemoiselle, un petit mot, de grace. - Etes-vous cette jeune & aimable personne née en Écosse, qui,...

POLLY.

Oui, Mr., je suis assez jeune; je suis Écossaise, & pour aimable, bien des gens me disent que je le suis.

MONROSE.

Ne savez-vous aucune nouvelle de votre païs?

POLLY.

Oh non, Mr. il y a si longtems que je l'ai quitté!

MONROSE.

M O N R O S E.

Et qui sont vos parens , je vous prie ?

P O L L Y.

Mon père était un excellent boulanger , à ce que j'ai oui dire , & ma mère ait servi une dame de qualité.

M O N R O S E.

Ah , j'entends , c'est vous apparemment qui servez cette jeune personne dont on m'a tant parlé ; je me méprenais.

P O L L Y.

Vous me faites bien de l'honneur.

M O N R O S E.

Vous savez sans doute qui est votre maîtresse ?

P O L L Y.

Oui , Mr. . c'est la plus douce , la plus aimable fille , la plus courageuse dans le malheur.

M O N R O S E.

Elle est donc malheureuse ?

P O L L Y.

Oui , Mr. & moi aussi ; mais j'aime mieux la servir que d'être heureuse.

M O N R O S E.

Mais je vous demande si vous ne connaissez pas sa famille ?

P O L L Y.

Monfieur , ma maîtresse veut être inconnue ;

elle n'a point de famille ; que me demandez-vous là ? pourquoi ces questions ?

M O N R O S E.

Une inconnue ! ô ciel , si longtems impitoyable ! s'il était possible qu'à la fin je puffe ! - mais quelles vaines chimères ! dites-moi , je vous prie , quel est l'âge de votre maitresse ?

P O L L Y.

Oh pour son âge , on peut le dire ; car elle est bien au-dessus de son âge ; elle a dix-huit ans.

M O N R O S E.

Dix-huit ans ! ... hélas ce ferait précisément l'âge qu'aurait ma malheureuse Monrose , ma chère fille , seul reste de ma maison , seul enfant que mes mains ayent pû caresser dans son berceau : dix-huit ans ? ...

P O L L Y.

Oui , Mr. , & moi je n'en ai que vingt-deux , il n'y a pas une si grande différence. Je ne fais pas pourquoi vous faites tout seul tant de réflexions sur son âge ?

M O N R O S E.

Dix-huit ans , & née dans ma patrie ! & elle veut être inconnue : je ne me possède plus ; il faut avec votre permission que je la voye , que je lui parle tout-à-l'heure.

P O L L Y.

Ces dix-huit ans tournent la tête à ce bon vieux gentilhomme. Mr. , il est impossible que  
vous

vous voyiez à présent ma maîtresse ; elle est dans l'affliction la plus cruelle.

M O N R O S E.

Ah ! c'est pour cela même que je veux la voir.

P O L L Y.

De nouveaux chagrins qui l'ont accablée, qui ont déchiré son cœur, lui ont fait perdre l'usage de ses sens. Hélas ! elle n'est pas de ces filles qui s'évanouissent pour peu de chose. Elle est à peine revenue à elle, & le peu de repos qu'elle goûte dans ce moment est un repos mêlé de trouble & d'amertume ; de grace, Mr. ménagez sa faiblesse & ses douleurs.

M O N R O S E.

Tout ce que vous me dites redouble mon empressement. Je suis son compatriote ; je partage toutes ses afflictions ; je les diminuerais peut-être ; souffrez qu'avant de quitter cette ville, je puisse entretenir votre maîtresse.

P O L L Y.

Mon cher compatriote, vous m'attendrissez ; attendez encor quelques momens. Les filles qui se sont évanouies sont bien longtems à se remettre, avant de recevoir une visite. Je vais à elle. Je reviendrai à vous.



## SCÈNE VIII.

MONROSE, FABRICE.

**M**FABRICE (*le tirant par la manche.*)  
 Monsieur, n'y a-t-il personne là ?

MONROSE.

Que j'attends son retour avec des mouvemens  
 d'impatience & de trouble !

FABRICE.

Ne nous écoute-t-on point ?

MONROSE.

Mon cœur ne peut suffire à tout ce qu'il  
 éprouve.

FABRICE.

On vous cherche . . . .

MONROSE (*se retournant.*)

Qui ? quoi ? comment ? pourquoi ? que vou-  
 lez-vous dire ?

FABRICE.

On vous cherche, Monsieur. Je m'intéresse à  
 ceux qui logent chez moi. Je ne fais qui vous  
 êtes ; mais on est venu me demander qui vous  
 étiez : on rode autour de la maison , on s'infor-  
 me , on entre , on passe , on repasse , on guet-  
 te , & je ne ferai point surpris si dans peu on  
 vous fait le même compliment qu'à cette jeune  
 & chère demoiselle , qui est , dit-on , de votre  
 pays.

MON-

M O N R O S E.

Ah ! il faut absolument que je lui parle avant de partir.

F A B R I C E.

Partez vite , croyez-moi ; notre ami Friport ne ferait peut-être pas d'humeur à faire pour vous ce qu'il a fait pour une belle personne de dix-huit ans.

M O N R O S E.

Pardon. - Je ne fais - où j'étais , - je vous entendais à peine. - Que faire ? où aller , mon cher hôte ? Je ne peux partir sans la voir. - Venez , que je vous parle un moment dans quelque endroit plus solitaire , & surtout que je puisse ensuite entretenir cette jeune Ecoffaïse.

F A B R I C E.

Ah ! je vous avais bien dit que vous seriez enfin curieux de la voir. Soyez sûr que rien n'est plus beau & plus honnête.

*Fin du troisième acte.*



A C T E

---

 A C T E I V .
 

---

## S C E N E I.

FABRICE , FRELON ( *dans le café à une table.* ) FRIPORT  *une pipe à la main au milieu d'eux.*

F A B R I C E .

**J**E suis obligé de vous l'avouer , Mr. Frélon ; si tout ce qu'on dit est vrai , vous me feriez plaisir de ne plus fréquenter chez nous.

F R I P O R T .

Tout ce qu'on dit est toujours faux ; quelle mouche vous pique , Mr. Fabrice ?

F A B R I C E .

Vous venez écrire ici vos feuilles. Mon café passera pour une boutique de poisons.

FRIPORT ( *se retournant vers Fabrice.* )

Ceci mérite qu'on y pense , voyez-vous ?

F A B R I C E .

On prétend que vous dites du mal de tout le monde.

FRIPORT ( *à Frélon.* )

De tout le monde , entendez-vous ? c'est trop.

F A B R I C E .

F A B R I C E.

On commence même à dire que vous êtes un délateur, un fripon, mais je ne veux pas le croire.

F R I P O R T (à *Frélon.*)

Un fripon-entendez-vous? cela passé la raillerie.

F R E L O N.

Je suis un compilateur illustre, un homme de goût.

F A B R I C E.

De gout ou de dégout; vous me faites tort, vous dis-je.

F R E L O N.

Au contraire, c'est moi qui achalande votre café; c'est moi qui l'ai mis à la mode; c'est ma réputation qui vous attire du monde.

F A B R I C E.

Plaisante réputation! celle d'un espion, d'un malhonnête homme, (pardonnez, si je répète ce qu'on dit) & d'un mauvais auteur!

F R E L O N.

Mr. Fabrice, Mr. Fabrice, arrêtez, s'il vous plaît; on peut attaquer mes mœurs; mais pour ma réputation d'auteur, je ne le souffrirai jamais.

F A B R I C E.

Laissez-là vos écrits; savez-vous bien, puisqu'il faut tout vous dire, que vous êtes soupçonné d'avoir voulu perdre Mlle Lindane?

FRIPORT,

F R I P O R T.

Si je le croyais , je le noyerais de mes mains ; quoique je ne sois pas méchant.

F A B R I C E.

On prétend que c'est vous qui l'avez accusée d'être Ecoffaïse , & qui avez aussi accusée ce brave gentilhomme de là-haut d'être Ecoffaïs.

F R E L O N.

Eh bien ! quel mal y a-t-il à être de son pays ?

F A B R I C E.

On prétend que vous avez eu plusieurs conférences avec les gens de cette Dame si colère qui est venue ici , & avec ceux de ce Mylord qui n'y vient plus ; que vous redites tout , que vous envenimez tout.

F R I P O R T ( à Frélon. )

Seriez-vous un fripon en effet ? je ne les aime pas , au moins.

F A B R I C E.

Ah ! Dieu merci , je crois que j'aperçois enfin notre Mylord.

F R I P O R T.

Un Milord ! Adieu. Je n'aime pas plus les grands seigneurs que les mauvais écrivains.

F A B R I C E.

Celui-ci n'est pas un grand seigneur comme un autre.

F R I P O R T.

## FRIPORT.

Ou comme un autre , ou différent d'un autre , n'importe. Je ne me gêne jamais , & je fors. - Mon ami , je ne fais , il me revient toujours dans la tête une idée de notre jeune Ecoffaise : je reviendrai incessamment ; - oui , je reviendrai , - je veux lui parler sérieusement ; serviteur. - Cette Ecoffaise est belle & honnête. Adieu. (*en revenant.*) Dites-lui de ma part que je pense beaucoup de bien d'elle.

## SCÈNE II.

MYLORD MURRAI (*pensif & agité.*) FRELON , *lui faisant la révérence , qu'il ne regarde pas.* FABRICE *s'éloignant par respect.*

LORD MURRAI (*à Fabrice , d'un air distrait.*)

**J**E suis très aise de vous revoir , mon brave & honnête homme ; comment se porte cette belle & respectable personne que vous avez le bonheur de posséder chez vous ?

## FABRICE.

Mylord , elle a été très malade depuis qu'elle ne vous a vû : mais je suis sûr qu'elle se portera mieux aujourd'hui.

## LORD MURRAI.

Grand Dieu , protecteur de l'innocence , je t'implore pour elle ; daigne te servir de moi pour rendre justice à la vertu , & pour tirer  
d'op-

d'oppression les infortunés. Graces à tes bontés & à mes soins, tout m'annonce un succès favorable. Ami, (*à Fabrice*) laissez-moi parler en particulier à cet homme, (*en montrant Frélon.*)

FRELON (*à Fabrice.*)

Eh bien, tu vois qu'on t'avait bien trompé sur mon compte, & que j'ai du crédit à la Cour.

FABRICE (*en sortant.*)

Je ne vois point cela.

LORD MURRAI (*à Frélon.*)

Mon ami!

FRELON.

Monseigneur, permettez-vous que je vous dédie un tome?....

LORD MURRAI.

Non : il ne s'agit point de dédicace. C'est vous qui avez appris à mes gens l'arrivée de ce vieux gentilhomme venu d'Ecosse ; c'est vous qui l'avez dépeint, qui êtes allé faire le même rapport aux gens du ministre d'Etat.

FRELON.

Monseigneur, je n'ai fait que mon devoir.

LORD MURRAI (*lui donnant quelques guinées.*)

Vous m'avez rendu service sans le savoir : je ne regarde pas à l'intention : on prétend que vous vouliez nuire, & que vous avez fait du bien ; tenez, voilà pour le bien que vous avez fait : mais si vous vous avisez jamais de pronon-

cer

cer le nom de cet homme , & de Mademoiselle Lindane , je vous ferai jeter par les fenêtres de votre grenier. Allez.

FRELON.

Grand merci , Monseigneur. Tout le monde me dit des injures , & me donne de l'argent ; je suis bien plus habile que je ne croyais.

SCENE III.

LORD MURRAI, *seul.*

UN vieux gentilhomme arrivé d'Ecosse , Lindane née dans le même pais ! Hélas ! s'il était possible que je pusse réparer les torts de mon père ! si le ciel permettait ! - Entrons. ( *à Polly qui sort de la chambre de Lindane.* ) Chère Polly , n'es-tu pas bien étonnée que j'aye passé tant de temps sans venir ici ? deux jours entiers ! - je ne me le pardonnerais jamais , si je ne les avais employés pour la respectable fille de Mylord Monrose ; les ministres étaient à Windsor , il a falu y courir. Va , le ciel t'inspira bien quand tu te rendis à mes prières , & que tu m'appris le secret de sa naissance.

POLLY.

J'en tremble encor , ma maîtresse me l'avait tant défendu ! Si je lui donnais le moindre chagrin , je mourrais de douleur. Hélas ! votre absence qui lui a causé aujourd'hui un assez long évanouissement , & je me ferais évanouie aussi , si  
je

je n'avais pas eu besoin de mes forces pour la secourir.

L O R D M U R R A I.

Tien , voilà pour l'évanouissement où tu as eu envie de tomber.

P O L L Y.

Mylord , j'accepte vos dons ; je ne suis pas si fière que la belle Lindane , qui n'accepte rien , & qui feint d'être à son aise , quand elle est dans la plus extrême indigence.

L O R D M U R R A I.

Juste ciel ! la fille de Monrose dans la pauvreté ! malheureux que je suis ! que m'as-tu dit ? combien je suis coupable ! que je vais tout réparer ! que son sort changera ! Hélas ! pourquoi me l'a-t-elle caché ?

P O L L Y.

Je crois que c'est la seule fois de sa vie qu'elle vous trompera.

L O R D M U R R A I.

Entrons , entrons vite , jettons-nous à ses pieds , c'est trop tarder.

P O L L Y.

Ah Mylord ! gardez - vous - en bien , elle est actuellement avec un gentilhomme , si vieux , si vieux , qui est de son pais , & ils se disent des choses si intéressantes !

L O R D M U R R A I.

Quel est-il ce vieux gentilhomme , pour qui je m'intéresse déjà comme elle ?

P O L L Y.

POLLY.

Je l'ignore.

LORD MURRAI.

O destinée ! Juste ciel ! pourrais-tu faire que cet homme fût ce que je désire qu'il soit ? Et que se disaient-ils , Polly ?

POLLY.

Mylord , ils commençaient à s'attendrir ; & comme ils s'attendrissaient , ce bon homme n'a pas voulu que je fusse présente , & je suis partie.

## SCÈNE IV.

Lady ALTON , Mylord MURRAI , POLLY.

LADY ALTON.

AH ! je vous y prends enfin , perfide ! me voilà sûre de votre inconstance , de mon opprobre , & de votre intrigue.

LORD MURRAI.

Oui , Madame , vous êtes sûre de tout , ( *à part.* ) Quel contretemps effroyable !

LADY ALTON.

Monstre , perfide !

LORD MURRAI.

Je peux être un monstre à vos yeux , & je n'en suis pas fâché ; mais pour perfide , je suis très loin de l'être , ce n'est pas mon caractère.

*Seconde Suite des Mélanges &c.* G Avant

Avant d'en aimer une autre , je vous ai déclaré que je ne vous aimais plus.

L A D Y A L T O N.

Après une promesse de mariage ! scélerat , après m'avoir juré tant d'amour !

L O R D M U R R A I.

Quand je vous ai juré de l'amour , j'en avais : quand je vous ai promis de vous épouser , je voulais tenir ma parole.

L A D Y A L T O N.

Eh qui t'a empêché de tenir ta parole , parjure ?

L O R D M U R R A I.

Votre caractère , vos emportemens ; je me mariais pour être heureux , & j'ai vû que nous ne l'aurions été ni l'un , ni l'autre.

L A D Y A L T O N.

Tu me quittes pour une vagabonde , pour une avanturière.

L O R D M U R R A I.

Je vous quitte pour la vertu , pour la douceur , & pour les graces.

L A D Y A L T O N.

Traître , tu n'ès pas où tu crois en être ; je me vengerai plutôt que tu ne penfes.

L O R D M U R R A I.

Je fais que vous êtes vindicative , envieufe plutôt que jaloufe , emportée plutôt que tendre ; mais vous ferez forcée à respecter celle que j'aime.

L A D Y

L A D Y A L T O N.

Allez, lâche, je connais l'objet de vos amours mieux que vous ; je fais qui elle est, je fais qui est l'étranger arrivé aujourd'hui pour elle ; je fais tout ; des hommes plus puissans que vous sont instruits de tout ; & bientôt on vous enlèvera l'indigne objet pour qui vous m'avez méprisée.

L O R D M U R R A I.

Que veut-elle dire, Polly ? elle me fait mourir d'inquiétude.

P O L L Y.

Et moi de peur. Nous sommes perdus.

L O R D M U R R A I.

Ah ! Madame, arrêtez-vous, un mot, expliquez-vous, écoutez. . .

L A D Y A L T O N.

Je n'écoute point, je ne répons rien, je ne m'explique point. Vous êtes, comme je vous l'ai déjà dit, un inconstant, un volage, un cœur faux, un traître, un perfide, un homme abominable.

( elle sort. )



## S C E N E V.

Lord MURRAI, POLLY.

L O R D M U R R A I.

Que prétend cette furie ? Que la jalousie est affreuse ! O ciel ! fai que je sois toujours amoureux , & jamais jaloux. Que veut-elle ? elle parle de faire enlever ma chère Lindane , & cet étranger ; que veut-elle dire ? fait-elle quelque chose ?

P O L L Y.

Hélas ! il faut vous l'avouer , ma maîtresse est arrêtée par l'ordre du gouvernement ; je crois que je le suis aussi ; & sans un gros homme , qui est la bonté même , & qui a bien voulu être notre caution , nous serions en prison à l'heure que je vous parle : on m'avait fait jurer de n'en rien dire , mais le moyen de se taire avec vous ?

L O R D M U R R A I.

Qu'ai-je entendu ? quelle aventure ! & que de revers accumulés en foule ! Je vois que le nom de ta maîtresse est toujours suspect. Hélas ! ma famille a fait tous les malheurs de la sienne ; le ciel , la fortune , mon amour , l'équité , la raison , allaient tout réparer ; la vertu m'inspirait ; le crime s'oppose à tout ce que je tente , il ne triomphera pas. N'allarme point ta maîtresse ; je cours chez le ministre ; je vais tout presser , tout faire. Je m'arrache au bonheur de

la

la voir pour celui de la servir. Je cours, & je revole. Di - lui bien que je m'éloigne parce que je l'adore. (*Il sort.*)

POLLY *seule.*

Voilà d'étranges aventures ! Je vois que ce monde-ci n'est qu'un combat perpétuel des méchans contre les bons, & qu'on en veut toujours aux pauvres filles.

## SCENE VI.

MONROSE, LINDANE, (POLLY  
*reste un moment, & sort à un signe que lui fait sa maîtresse.*)

MONROSE.

CHaque mot que vous m'avez dit me perce l'ame. Vous née dans le Locaber ! & témoin de tant d'horreurs, persécutée, errante, & si malheureuse avec des sentimens si nobles !

LINDANE.

Peut-être je dois ces sentimens mêmes à mes malheurs ; peut-être si j'avais été élevée dans le luxe & la mollesse, cette ame qui s'est fortifiée par l'infortune, n'eût été que faible.

MONROSE.

O vous ! digne du plus beau sort du monde, cœur magnanime, ame élevée, vous m'avouez que vous êtes d'une de ces familles prof-

crites , dont le sang a coulé sur les échafauts dans nos guerres civiles , & vous vous obstinez à me cacher votre nom & votre naissance !

L I N D A N E .

Ce que je dois à mon père , me force au silence ; il est proscrit lui-même ; on le cherche ; je l'exposerais peut-être si je me nommais ; vous m'inspirez du respect & de l'attendrissement ; mais je ne vous connais pas ; je dois tout craindre. Vous voyez que je suis suspecte moi-même , que je suis arrêtée & prisonnière ; un mot peut me perdre.

M O N R O S E .

Hélas ! un mot ferait peut-être la première consolation de ma vie. Dites-moi du moins quel âge vous aviez quand la destinée cruelle vous sépara de votre père , qui fut depuis si malheureux ?

L I N D A N E .

Je n'avais que cinq ans.

M O N R O S E .

Grand Dieu ! qui avez pitié de moi , toutes ces époques rassemblées , toutes les choses qu'elle m'a dites , sont autant de traits de lumière qui m'éclairent dans les ténèbres où je marche. O Providence ! ne t'arrête point dans tes bontés.

L I N D A N E .

Quoi ! vous versez des larmes ! Hélas ! tout ce que je vous ai dit m'en fait bien répandre.

MONROSE

MONROSE (*s'essuiant les yeux.*)

Achevez, je vous en conjure. Quand votre père eut quitté sa famille pour ne plus la revoir, combien restâtes-vous auprès de votre mère ?

LINDANE.

J'avais dix ans quand elle mourut dans mes bras de douleur & de misère, & que mon frère fut tué dans une bataille.

MONROSE.

Ah ! je succombe ! Quel moment, & quel souvenir ! Chère & malheureuse épouse ! - fils heureux d'être mort, & de n'avoir pas vû tant de désastres ! Reconnaissez-vous ce portrait ? (*il tire un portrait de sa poche.*)

LINDANE.

Que vois-je ? est-ce un songe ? c'est le portrait même de ma mère ; mes larmes l'arrosent, & mon cœur qui se fend, s'échape vers vous.

MONROSE.

Oui, c'est là votre mère ; & je suis ce père infortuné dont la tête est prosrite, & dont les mains tremblantes vous embrassent.

LINDANE.

Je respire à peine ! Où suis-je ? Je tombe à vos genoux ! voici le premier instant heureux de ma vie. - O mon père ! . . . hélas ! comment osez-vous venir dans cette ville ? je tremble pour vous au moment que je goûte le bonheur de vous voir.

Ma chère fille , vous connaissez toutes les infortunes de notre maison ; vous savez que la maison des Murrai , toujours jalouse de la nôtre , nous plongea dans ce précipice : toute ma famille a été condamnée ; j'ai tout perdu. Il me restait un ami , qui pouvait par son crédit me tirer de l'abîme où je suis , qui me l'avait promis ; j'apprends en arrivant que la mort me l'a enlevé , qu'on me cherche en Écosse , que ma tête y est à prix ; c'est sans doute le fils de mon ennemi qui me persécute encor ; il faut que je meure de sa main , ou que je lui arrache la vie.

L I N D A N E.

Vous venez , dites-vous , pour tuer Mylord Murrai ?

M O N R O S E.

Oui , je vous vengerai , je vengerai ma famille , ou je périrai ; je ne hazarde qu'un reste de jours déjà proscrits.

L I N D A N E.

O fortune ! dans quelle nouvelle horreur tu me rejettes ! que faire ? quel parti prendre ? Ah mon père !

M O N R O S E.

Ma fille , je vous plains d'être née d'un père si malheureux.

L I N D A N E.

Je suis plus à plaindre que vous ne pensez. . . .  
Etes-vous bien résolu à cette entreprise funeste ?

M O N R O S E.

M O N R O S E.

Résolu comme à la mort.

L I N D A N E.

Mon père , je vous conjure , par cette vie fatale que vous m'avez donnée , par vos malheurs , par les miens qui font peut-être plus grands que les vôtres , de ne me pas exposer à l'horreur de vous perdre , lorsque je vous retrouve ; - ayez pitié de moi , épargnez votre vie & la mienne.

M O N R O S E.

Vous m'attendrissez , votre voix pénètre mon cœur , je crois entendre celle de votre mère. Hélas ! que voulez-vous ?

L I N D A N E.

Que vous cessiez de vous exposer , que vous quittiez cette ville si dangereuse pour vous - & pour moi. - Oui , c'en est fait , mon parti est pris. Mon père , je renoncerai à tout pour vous , - oui , à tout : - je suis prête à vous suivre : je vous accompagnerai , s'il le faut , dans quelque île affreuse des Orcades ; je vous y servirai de mes mains ; c'est mon devoir , je le remplirai. - C'en est fait , partons.

M O N R O S E.

Vous voulez que je renonce à vous venger ?

L I N D A N E.

Cette vengeance me ferait mourir ; partons , vous dis-je.

M O N R O S E.

Eh bien , l'amour paternel l'emporte , puisque

VOUS

vous avez le courage de vous attacher à ma funeste destinée ; je vais tout préparer pour que nous quittions Londres avant qu'une heure se passe ; foyez prête, & recevez encor mes embrasemens & mes larmes.

## SCENE VII.

LINDANE, POLLY.

LINDANE.

C'En est fait, ma chère Polly, je ne reverrai plus Mylord Murrai, je suis morte pour lui.

POLLY.

Vous rêvez, Mademoiselle, vous le reverrez dans quelques minutes. Il était ici tout-à-l'heure.

LINDANE.

Il était ici ! & il ne m'a point vue ! c'est là le comble. O mon malheureux père ! que ne fuis-je partie plus tôt ?

POLLY.

S'il n'avait pas été interrompu par cette détestable Mylady Alton. . . .

LINDANE.

Quoi ! c'est ici même qu'il l'a vuë pour me braver, après avoir été trois jours sans me voir, sans m'écrire ! Peut-on plus indignement se voir outrager ? Va, fois sûre que je m'arracherais la  
vie

vie dans ce moment, si ma vie n'était pas nécessaire à mon père.

P O L L Y.

Mais, Mademoiselle, écoutez-moi donc; je vous jure que Mylord. . . . .

L I N D A N E.

Lui perfide! c'est ainsi que sont faits les hommes! Père infortuné, je ne penserai désormais qu'à vous.

P O L L Y.

Je vous jure que vous avez tort, que Mylord n'est point perfide, que c'est le plus aimable homme du monde, qu'il vous aime de tout son cœur, qu'il m'en a donné des marques.

L I N D A N E.

La nature doit l'emporter sur l'amour; je ne fais où je vai; je ne fais ce que je deviendrai; mais sans doute je ne ferai jamais si malheureuse que je le suis.

P O L L Y.

Vous n'écoutez rien: reprenez vos esprits, ma chère maîtresse: on vous aime.

L I N D A N E.

Ah Polly! es-tu capable de me suivre?

P O L L Y.

Je vous suivrai jusqu'au bout du monde; mais on vous aime, vous dis-je.

L I N D A N E.

Laisse-moi: ne me parle point de Mylord:  
hélas!

hélas ! quand il m'aimerait , il faudrait partir encore. - Ce gentilhomme que tu as vu avec moi...

P O L L Y.

Eh bien ?

L I N D A N E.

Vien , tu apprendras tout : les larmes , les soupirs me suffoquent. Sui-moi , & fois prête à partir.

*Fin du quatrième acte.*



---

**A C T E V.**

---

**S C E N E I.****LINDANE, FRIPORT, FABRICE.****F A B R I C E.**

**C**Ela perce le cœur, Mademoiselle ; Polly fait votre paquet ; vous nous quittez.

**L I N D A N E.**

Mon cher hôte, & vous, Monsieur, à qui je dois tant, vous qui avez déployé un caractère si généreux, vous qui ne me laissez que la douleur de ne pouvoir reconnaître vos bienfaits, je ne vous oublierai de ma vie.

**F R I P O R T.**

Qu'est-ce donc que tout cela ? qu'est-ce que c'est que ça ? qu'est-ce que ça ? Si vous êtes contente de nous, il ne faut point vous en aller ; est-ce que vous craignez quelque chose ? vous avez tort, une fille n'a rien à craindre.

**F A B R I C E.**

Mr. Friport, ce vieux gentilhomme qui est de son pays fait aussi son paquet. Mademoiselle pleurait, & ce Monsieur pleurait aussi, & ils partent ensemble : je pleure aussi en vous parlant.

**F R I P O R T.**

F R I P O R T.

Je n'ai pleuré de ma vie ; si ! que cela est sot de pleurer ! les yeux n'ont point été donnés à l'homme pour cette besogne. Je suis affligé, je ne le cache pas ; & quoiqu'elle soit fière, comme je le lui ai dit, elle est si honnête, qu'on est fâché de la perdre. Je veux que vous m'écriviez, si vous vous en allez, Mademoiselle. Je vous ferai toujours du bien. - Nous nous retrouverons peut-être un jour, que sçait-on ? ne manquez pas de m'écrire, - n'y manquez pas.

L I N D A N E.

Je vous le jure avec la plus vive reconnaissance ; & si jamais la fortune...

F R I P O R T.

Ah ! mon ami Fabrice, cette personne là est très bien née. Je ferai très aise de recevoir de vos lettres. N'allez pas y mettre de l'esprit au moins.

F A B R I C E.

Mademoiselle, pardonnez, mais je songe que vous ne pouvez partir, que vous êtes ici sous la caution de Mr. Friport, & qu'il perd cinq cent guinées si vous nous quittez.

L I N D A N E.

Oh ciel ! autre infortune ! autre humiliation ! quoi ! il faudrait que je fusse enchainée ici, & que Mylord, - & mon père...

F R I P O R T (à Fabrice.)

Oh qu'à cela ne tienne ; quoiqu'elle ait je ne fais quoi qui me touche, - qu'elle parte si elle en a envie ;

envie ; - il ne faut point gêner les filles ; je me foucie de cinq cent guinées comme de rien. (*bas à Fabrice.*) Foure-lui encor les cinq cent autres guinées dans sa valise. . Allez , Mademoiselle , partez quand il vous plaira ; écrivez - moi ; revoyez-moi quand vous reviendrez , - car j'ai conçu pour vous beaucoup d'estime & d'affection.

## S C E N E I I.

Lord MURRAI , & ses gens *dans l'enfoncement.* LINDANE , & les Acteurs précédens *sur le devant.*

L O R D M U R R A I (*à ses gens.*)

**R** Estez ici , vous : vous , courez à la chancellerie , & raportez-moi le parchemin qu'on expédie dès qu'il sera scélé. Vous , qu'on aille préparer tout dans la nouvelle maison que je viens de louer. (*il tire un papier de sa poche & le lit.*) Quel bonheur d'affûrer le bonheur de Lindane !

L I N D A N E (*à Polly.*)

Hélas ! en le voyant je me sens déchirer le cœur.

F R I P O R T.

Ce Mylord là vient toujours mal-à-propos ; il est beau & si bien mis , qu'il me déplaît souverainement ; mais après tout , que cela me fait-il ? j'ai quelque affection , - mais je n'aime point , moi. Adieu , Mademoiselle.

L I N D A N E.

L I N D A N E.

Je ne partirai point fans vous témoigner encor ma reconnaissance & mes regrets.

F R I P O R T.

Non , non , point de ces cérémonies - là , vous m'attendriez peut-être. Je vous dis que je n'aime point : - je vous verrai pourtant encor une fois : je resterai dans la maison , je veux vous voir partir. Allons , Fabrice , aider ce bon gentil-homme de là-haut. Je me sens , vous dis - je , de la bonne volonté pour cette Demoiselle.

## S C E N E I I I.

L o r d M U R R A I , L I N D A N E.

L O R D M U R R A I.

**E**Nfin donc , je goûte en liberté le charme de votre vûe. Dans quelle maison vous êtes ! elle ne vous convient pas ! une plus digne de vous vous attend. Quoi ! belle Lindane , vous baïffez les yeux , & vous pleurez ! quel est ce gros homme qui vous parlait ? vous aurait-il causé quelque chagrin ? il en porterait la peine sur l'heure.

L I N D A N E ( *en essuyant ses larmes.* )

Hélas ! c'est un bon homme , un homme grandement vertueux , qui a eu pitié de moi dans mon cruel malheur , qui ne m'a point abandonnée , qui n'a pas insulté à mes disgraces , qui  
n'a

n'a point parlé ici longtems à ma rivale en dédaignant de me voir , qui , s'il m'avait aimée , n'aurait point passé trois jours sans m'écrire.

L O R D M U R R A I.

Ah ! croyez que jaimerais mieux mourir que de mériter le moindre de vos reproches. Je n'ai été absent que pour vous , je n'ai songé qu'à vous , je vous ai servie malgré vous. Si en revenant ici j'ai trouvé cette femme vindicative & cruelle qui voulait vous perdre , je ne me suis échapé un moment que pour prévenir ses desseins funestes. Grand Dieu ! moi ne vous avoir pas écrit !

L I N D A N E.

Non.

L O R D M U R R A I.

Elle a , je le vois bien , intercepté mes lettres ; sa méchanceté augmente encor , s'il se peut , ma tendresse : qu'elle rappelle la vôtre. Ah ! cruelle , pourquoi m'avez-vous caché votre nom illustre , & l'état malheureux où vous êtes , si peu fait pour ce grand nom ?

L I N D A N E.

Qui vous l'a dit ?

L O R D M U R R A I ( *montrant Polly.* )

Elle-même , votre confidente.

L I N D A N E.

Quoi ! tu m'as trahie ?

*Seconde Suite des Mélanges, &c.* H P O L.

P O L L Y.

Vous vous trahissez vous-même ; je vous ai servie.

L I N D A N E.

Eh bien , vous me connaissez ; vous savez quelle haine a toujours divisé nos deux maisons ; votre père a fait condamner le mien à la mort ; il m'a réduit à cet état que j'ai voulu vous cacher ; & vous son fils ! vous ! vous osez m'aimer !

L O R D M U R R A I.

Je vous adore , & je le dois ; c'est à mon amour à réparer les cruautés de mon père : c'est une justice de la providence ; mon cœur , ma fortune , mon sang est à vous. Confondons ensemble deux noms ennemis. J'apporte à vos pieds le contract de notre mariage ; daignez l'honorer de ce nom qui m'est si cher. Puissent les remors & l'amour du fils réparer les fautes du père !

L I N D A N E.

Hélas ! & il faut que je parte , & que je vous quitte pour jamais.

L O R D M U R R A I.

Que vous partiez ! que vous me quittiez ! vous me verrez plutôt expirer à vos pieds. - Hélas ! daignez-vous m'aimer ?

P O L L Y.

Vous ne partirez point , Mademoiselle , j'y mettrai bon ordre ; vous prenez toujours des résolu-

olutions desespérées. Mylord , secondez-moi bien.

L O R D M U R R A I.

Eh qui a pû vous inspirer le dessein de me fuir , de rendre tous mes soins inutiles ?

L I N D A N E.

Mon père.

L O R D M U R R A I.

Votre père ? eh où est-il ? que veut-il ? que ne me parlez-vous ?

L I N D A N E.

Il est ici ; il m'emmène , c'en est fait.

L O R D M U R R A I.

Non , je jure par vous , qu'il ne vous enlèvera pas. Il est ici , conduisez-moi à ses pieds.

L I N D A N E.

Ah ! cher amant , gardez qu'il ne vous voye ; il n'est venu ici que pour finir ses malheurs en vous arrachant la vie , & je ne fuis avec lui que pour détourner cette horrible résolution.

L O R D M U R R A I.

La vôtre est plus cruelle ; croyez que je ne le crains pas , & que je le ferai rentrer en lui-même. (*en se retournant.*) Quoi ! on n'est pas encor revenu ? Ciel , que le mal se fait rapidement , & le bien avec lenteur !

L I N D A N E.

Le voici qui vient me chercher ; si vous m'aimez , ne vous montrez pas à lui , privez-

vous de ma vue , épargnez-lui l'horreur de la vôtre , -écartez-vous , - du moins pour quelque temps.

L O R D M U R R A I.

Ah ! que c'est avec regret ! mais vous m'y forcez ; je vais rentrer , je vais prendre des armes qui pourront faire tomber les siennes de ses mains.

S C E N E I V.

MONROSE, LINDANE.

M O N R O S E.

A llons , ma chère fille , seul soutien , unique consolation de ma déplorable vie ! - partons.

L I N D A N E.

Malheureux père d'une infortunée ! - je ne vous abandonnerai jamais. Cependant daignez souffrir que je reste encore.

M O N R O S E.

Quoi ! après m'avoir pressé vous-même de partir , après m'avoir offert de me fuivre dans les déserts où nous allons cacher nos disgraces ! avez-vous changé de dessein ? avez-vous retrouvé & perdu en si peu de temps le sentiment de la nature ?

L I N D A N E.

Je n'ai point changé , - j'en suis incapable ; - je  
vous

vous suivrai ; - mais encor une fois , attendez quelque temps , accordez cette grace à celle qui vous doit des jours si remplis d'orages , - ne me refusez pas des instans précieux.

M O N R O S E .

Ils sont précieux en effet , & vous les perdez ; songez-vous que nous sommes à chaque moment en danger d'être découverts , que vous avez été arrêtée , qu'on me cherche , que vous pouvez voir demain votre père périr par le dernier supplice ?

L I N D A N E .

Ces mots sont un coup de foudre pour moi ; je n'y résiste plus. J'ai honte d'avoir tardé : - cependant j'avais quelque espoir ; - n'importe , vous êtes mon père , je vous suis. Ah malheureuse !

S C E N E V.

MR. FRIPORT & FABRICE *paraissent d'un côté , tandis que MONROSE & sa fille parlent de l'autre.*

F R I P O R T ( *à Fabrice.* )

SA suivante a pourtant remis son paquet dans sa chambre ; elles ne partiront point , j'en suis bien aise : je m'accoutumais à elle : je ne l'aime point , mais elle est si bien née , que je la voyais partir avec une espèce d'inquiétude , que je n'ai jamais sentie , une espèce de trouble , - je ne fais quoi de fort extraordinaire.

H 3

MONROSE.

MONROSE. (*à Friport.*)

Adieu, Mr. nous partons le cœur plein de vos bontés ; je n'ai jamais connu de ma vie un plus digne homme que vous. Vous me faites pardonner au genre humain.

FRIPORT.

Vous partez donc avec cette dame : je n'approuve point cela : vous devriez rester : il me vient des idées qui vous conviendront peut-être : demeurez.

SCÈNE VI.

Les acteurs précédents, le Lord MURRAI dans le fond, recevant un rouleau de parchemin de la main de ses gens.

LORD MURRAI.

AH ! je le tiens enfin ce gage de mon bonheur. Soyez béni, ô ciel ! qui m'avez fécondé.

FRIPORT.

Quoi ! verrai-je toujours ce maudit Mylord ? que cet homme me choque avec ses grâces !

MONROSE (*à sa fille, tandis que Mylord Murrain parle à son domestique.*)

Quel est cet homme, ma fille ?

LINDANE.

Mon père, c'est . . . . ô ciel ! ayez pitié de nous.

FABRICE.

F A B R I C E.

Mr. c'est Mylord Murrain , le plus galant homme de la cour , le plus généreux.

M O N R O S E.

Murrain ! grand Dieu ! mon fatal ennemi , qui vient encor insulter à tant de malheurs ! ( *il tire son épée.* ) ( il aura le reste de ma vie , ou moi la sienne.

L I N D A N E.

Que faites-vous ? mon père ! arrêtez.

M O N R O S E.

Cruelle fille , est-ce ainsi que vous me trahissez ?

F A B R I C E ( *se jettant au devant de Monrose.* )

Monseigneur , point de violence dans ma maison , je vous en conjure , vous me perdriez.

F R I P O R T.

Pourquoi empêcher les gens de se battre quand ils en ont envie ? les volontés sont libres , laissez les faire.

L O R D M U R R A I ( *toujours au fond du théâtre , à Monrose.* )

Vous êtes le père de cette respectable personne , n'est-il pas vrai ?

L I N D A N E.

Je me meurs !

M O N R O S E.

Oui , puisque tu le fais , je ne le désavoue

pas. Vien, fils cruel d'un pere cruel, achève de te baigner dans mon sang.

F A B R I C E.

Monsieur, encore une fois....

L O R D M U R R A I.

Ne l'arrêtez pas, j'ai de quoi le defarmer,  
( *Il tire son épée.* )

L I N D A N E ( *entre les bras de Polly.* )

Cruel!... vous oferiez!...

L O R D M U R R A I.

Oui, j'ose... - Père de la vertueuse Lindane,  
je suis le fils de votre ennemi : ( *il jette son épée.* )  
c'est ainsi que je me bats contre vous.

F R I P O R T.

En voici bien d'une autre !

L O R D M U R R A I.

Percez mon cœur d'une main, mais de l'autre,  
prenez cet écrit, lisez, - & connaissez-moi.  
( *Il lui donne le rouleau.* )

M O N R O S E.

Que vois-je ! ma grace ! le rétablissement  
de ma maison ! O ciel ! & c'est à vous, c'est  
à vous, Murrain, que je dois tout ? Ah mon  
bienfaiteur !... ( *il veut se jeter à ses pieds.* )  
vous triomphez de moi plus que si j'étais tombé  
sous vos coups.

L I N D A N E.

Ah que je suis heureuse ! mon amant est  
digne de moi.

L O R D

LORD MURRAI.

Embrassez-moi, mon père.

MONROSE.

Hélas! & comment reconnaître tant de générosité ?

LORD MURRAI (*en montrant Lindane.*)

Voilà ma récompense.

MONROSE.

Le père & la fille sont à vos genoux pour jamais.

FRIPORT (*à Fabrice.*)

Mon ami, je me doutais bien que cette demoiselle n'était pas faite pour moi; mais après tout, elle est tombée en bonnes mains, & cela fait plaisir.

*Fin du cinquième & dernier acte.*



**SOCRATE,**  
**OUVRAGE DRAMATIQUE;**

*Traduit de l'Anglais*

**DE FEU M. THOMPSON.**

**PREFACE**



# PREFACE

## DE MR. FATEMA

### TRADUCTEUR.

**O** N a dit dans un livre, & répété dans un autre, qu'il est impossible qu'un homme simplement vertueux, sans intrigue, sans passions, puisse plaire sur la scène. C'est une injure faite au genre humain; elle doit être repoussée, & ne peut l'être plus fortement que par la pièce de feu Mr. Thompson. Le célèbre Adisson avait balancé longtems entre ce sujet & celui de Caton. Adisson pensait que Caton était l'homme vertueux qu'on cherchait, mais que Socrate était encor au-dessus. Il disait que la vertu de Socrate avait été moins dure, plus humaine, plus résignée à la volonté de Dieu, que celle de Caton; Ce sage Grec, disait-il, ne crut pas comme le Romain, qu'il fût permis d'attenter sur soi-même, & d'abandonner le poste où Dieu nous a placés. Enfin Adisson regardait Caton comme la victime de la liberté, & Socrate comme le martyr de la sagesse. Mais le Chevalier Richard Steele lui persuada que le sujet de Caton était plus théâtral que l'autre, & surtout plus convenable à sa nation dans un temps de trouble.

*En effet , la mort de Socrate aurait fait peu d'impression , peut-être , dans un pays où l'on ne persécute personne pour sa religion , & où la tolérance a si prodigieusement augmenté la population & les richesses , ainsi que dans la Hollande ma chère patrie. Richard Steele dit expressément dans le *Tatler* , qu'on doit choisir pour le sujet des pièces de théâtre le vice le plus dominant chez la nation pour laquelle on travaille. Le succès de *Caton* ayant enhardi *Adisson* , il jeta enfin sur le papier l'esquisse de la mort de Socrate , en trois actes. La place de Secrétaire d'Etat qu'il occupa quelque temps après , lui déroba le temps dont il avait besoin pour finir cet ouvrage. Il donna son manuscrit à Mr. Thompson son élève ; celui-ci n'osa pas d'abord traiter un sujet si grave & si dénué de tout ce qui est en possession de plaire au théâtre.*

*Il commença par d'autres tragédies ; il donna *Sophonisbe* , *Coriolan* , *Tanxède* &c. & finit sa carrière par la mort de Socrate , qu'il écrivit en prose scène par scène , & qu'il confia à ses illustres amis Mr. Dodington , & Mr. Littleton , comptés parmi les plus beaux génies d'Angleterre ; ces deux hommes toujours consultés par lui , voulurent qu'il renouvelât la méthode de *Shakespear* , d'introduire des personnages du peuple dans la tragédie , de peindre *Xantippe* femme de Socrate telle qu'elle était en effet , une bourgeoise acariâtre , grondant son mari , & l'aimant ; de mettre sur la scène tout l'*Aréopage* , & de faire , en un mot , de cette pièce , une de ces représentations naïves de la vie humaine , un de ces tableaux où l'on peint toutes les conditions.*

*Cette*

Cette entreprise n'est pas sans difficulté ; & quoique le sublime continu soit d'un genre infiniment supérieur , cependant ce mélange du patétique & du familier a son mérite. On peut comparer ce genre à l'Odyssée , & l'autre à l'Iliade. Mr. Littleton ne voulut pas qu'on jouât cette pièce , parce que le caractère de Mélitus ressemblait trop à celui du sergent de loi Catbrée , dont il était allié. D'ailleurs ce drame était une esquisse , plutôt qu'un ouvrage achevé.

Il me donna donc ce drame de Mr. Thompson à son dernier voyage en Hollande. Je le traduisis d'abord en Hollandais ma langue maternelle. Cependant je ne le fis point jouer sur le théâtre d'Amsterdam , quoique , Dieu merci , nous n'ayons parmi nos pedants aucun pedant aussi odieux , & aussi impertinent que Mr. Catbrée. Mais la multiplicité des acteurs que ce drame exige , m'empêcha de le faire exécuter ; je le traduisis ensuite en Français , & je veux bien laisser courir cette traduction , en attendant que je fasse imprimer l'original.

A Amsterdam 1755.

Depuis ce temps on a représenté la mort de Socrate à Londres , mais ce n'est pas le drame de Mr. Thompson.

NB. Il y a eu des gens assez bêtes pour réfuter les vérités palpables qui sont dans cette préface. Ils prétendent que Mr. Fatéma n'a pu écrire cette préface en 1755. parce qu'il était mort , disent-ils , en 1754. Quand cela serait , voila une plaisante raison ! mais le fait est qu'il est décédé en 1757.

ACTEURS.

---

## ACTEURS.

SOCRATE.

ANITUS, Grand-Prêtre de Cérès.

MELITUS, un des Juges d'Athènes.

XANTIPPE, Femme de Socrate.

AGLAË, jeune Athénienne élevée par Socrate.

SOPHRONIME, jeune Athénien élevé par  
Socrate.

DRIXA, Marchande, } attachés à  
TERPANDRE & ACROS, } Anitus.  
Juges.

Disciples de Socrate.

Pédants protégés par Anitus, au nombre de  
trois.

SOCRATE.



SOCRATE.  
D R A M E.

---

A C T E P R E M I E R .

---

S C E N E I .

ANITUS , DRIXA , TERPANDRE , ACROS.

A N I T U S .

**M**A chère confidente , & mes chers affidés , vous savez combien d'argent je vous ai fait gagner aux dernières fêtes de Cérés. Je me marie , & j'espère que vous ferez votre devoir dans cette grande occasion.

D R I X A .

Oui sans doute , Monseigneur , pourvû que vous nous en fassiez gagner encor davantage.

A N I T U S .

A N I T U S .

Il me faudra , Madame Drixa , deux beaux tapis de Perse : vous , Terpandre , je ne vous demande que deux grands candelabres d'argent ; & à vous , une demi - douzaine de robes.

T E R P A N D R E .

Cela est un peu fort ; mais , Monseigneur , il n'y a rien qu'on ne fasse pour mériter votre sainte protection.

A N I T U S .

Vous regagnerez tout cela au centuple. C'est le meilleur moyen de mériter les faveurs des Dieux. Donnez beaucoup , & vous recevrez beaucoup : Et sur-tout ne manquez jamais d'aigreur le peuple contre tous les gens de qualité qui ne font point assez de vœux , & qui ne présentent pas assez d'offrandes.

A C R O S .

C'est à quoi nous ne manquerons jamais ; c'est un devoir trop sacré pour n'y être pas fidèles.

A N I T U S .

Allez , mes chers amis ; les Dieux vous maintiennent dans des sentimens si pieux & si justes ! & comptez que vous prospérerez , vous , vos enfans , & les enfans de vos petits - enfans.

T E R P A N D R E .

C'est de quoi nous sommes sûrs , car vous l'avez dit.

S C E N E



il est le tuteur d'Aglaé. Agaton père d'Aglaé a laissé, dit-on, de grands biens; Aglaé est adorable; j'idolâtre Aglaé; il faut que j'épouse Aglaé, & que je ménage Socrate.

## D R I X A.

Ménagez Socrate, pourvu que j'aie mon jeune homme. Mais comment Agaton a-t-il pu laisser la fille entre les mains de ce vieux nez épaté de Socrate, de cet insupportable raisonneur, qui corrompt les jeunes gens, & qui les empêche de fréquenter les courtisanes & les mystères?

## A N I T U S.

Agaton était entiché des mêmes principes. C'était un de ces sobres & sérieux extravagans, qui ont d'autres mœurs que les nôtres, qui sont d'un autre siècle & d'une autre patrie, un de nos ennemis jurés, qui pensent avoir rempli tous leurs devoirs quand ils ont adoré la Divinité, secouru l'humanité, cultivé l'amitié, & étudié la philosophie; de ces gens qui prétendent insolemment que les Dieux n'ont pas écrit l'avenir sur le foye d'un bœuf, de ces raisonneurs impitoyables qui trouvent à redire que les prêtres sacrifient des filles, ou passent la nuit avec elles selon le besoin: vous sentez que ce sont des monstres qui ne sont bons qu'à étouffer. Je voudrais avoir déjà étranglé Socrate. Cependant je vais lui parler sous ces portiques, & conclure avec lui l'affaire de mon mariage.

## D R I X A.

Le voici; vous lui faites trop d'honneur; je  
vous



ami , c'est - à - dire , beaucoup plus qu'un parent ; me confia par son testament cette aimable & vertueuse orpheline.

A N I T U S .

Avec des richesses considérables ? car on dit que c'est le meilleur parti d'Athènes.

S O C R A T E .

C'est sur quoi je ne peux vous donner aucun éclaircissement ; son père , ce tendre ami dont les volontés me sont sacrées , m'a défendu par ce même testament de divulguer l'état de la fortune de sa fille.

A N I T U S .

Ce respect pour les dernières volontés d'un ami , & cette discrétion sont dignes de votre belle ame. Mais on fait assez qu'Agaton était un homme riche.

S O C R A T E .

Il méritait de l'être , si les richesses sont une faveur de l'Être suprême.

A N I T U S .

On dit qu'un petit écervelé , nommé Sophronime , lui fait la cour à cause de sa fortune. Mais je suis persuadé que vous éconduirez un pareil personnage , & qu'un homme comme moi n'aura point de rival.

S O C R A T E .

Je fais ce que je dois penser d'un homme comme vous. Mais ce n'est pas à moi de gêner les sentimens d'Aglaé. Je lui fers de père , je  
ne

ne fais point son maître. Elle doit disposer de son cœur. Je regarde la contrainte comme un attentat. Parlez-lui ; si elle écoute vos propositions , je souscris à ses volontés.

A N I T U S.

J'ai déjà le consentement de Xantippe votre femme ; sans doute elle est instruite des sentimens d'Aglæé ; ainsi je regarde la chose comme faite.

S O C R A T E.

Je ne puis regarder les choses comme faites que quand elles le sont.

S C E N E I V.

SOCRATE, ANITUS, AGLAÉ.

S O C R A T E.

Venez, belle Aglaé, venez décider de votre fort. Voilà un homme des plus considérables qui s'offre pour être votre époux. Je vous laisse toute la liberté de vous expliquer avec lui. Cette liberté serait gênée par ma présence. Quelque choix que vous fassiez, je l'approuve. Xantippe préparera tout pour vos nœces.

( Il sort. )

A G L A É.

Ah ! généreux Socrate , c'est avec bien du regret que je vous vois partir.

A N I T U S .

Il parait , aimable Aglaé , que vous avez une grande confiance dans le bon Socrate.

A G L A É .

Je le dois ; il me fert de père , & il forme mon ame.

A N I T U S .

Eh bien , s'il dirige vos sentimens , pourriez-vous me dire ce que vous pensez de Cérès , de Cibèle , de Vénus ?

A G L A É .

Hélas ! j'en penserai tout ce que vous voudrez.

A N I T U S .

C'est bien dit , vous ferez aussi tout ce que je voudrai ?

A G L A É .

Non , l'un est fort différent de l'autre.

A N I T U S .

Vous voyez que le sage Socrate consent à notre union ; Xantippe sa femme presse ce mariage. Vous savez quels sentimens vous m'avez inspirés. Vous connaissez mon rang & mon crédit ; vous voyez que mon bonheur , & peut-être le vôtre , ne dépendent que d'un mot de votre bouche.

A G L A É .

Je vais vous répondre avec la vérité que ce grand homme qui sort d'ici m'a instruite à ne dissimuler jamais , & avec la liberté qu'il me laisse

se

fe. Je respecte votre dignité , je connais peu votre personne , & je ne peux me donner à vous.

A N I T U S.

Vous ne pouvez ! vous qui êtes libre ! Ah cruelle Aglaé , vous ne le voulez donc pas ?

A G L A É.

Il est vrai , je ne le veux pas.

A N I T U S.

Songez-vous bien à l'affront que vous me faites ? Je vois trop que Socrate me trahit ; c'est lui qui dicte votre réponse ; c'est lui qui donne la préférence à ce jeune Sophronime , à mon indigne rival , à cet impie. . . .

A G L A É.

Sophronime n'est point impie , il lui est attaché dès l'enfance ; Socrate lui sert de père comme à moi. Sophronime est plein de graces & de vertus. Je l'aime , j'en suis aimée ; il ne tient qu'à moi d'être sa femme , mais je ne serai pas plus à lui qu'à vous.

A N I T U S.

Tout ce que vous me dites m'étonne. Quoi ! vous osez m'avouer que vous aimez Sophronime ?

A G L A É.

Oui , j'ose vous l'avouer , parce que rien n'est plus vrai.

A N I T U S.

Et quand il ne tient qu'à vous d'être heureuse avec lui , vous refusez sa main ?

A G L A É.

Rien n'est plus vrai encore.

A N I T U S.

C'est sans doute la crainte de me déplaire qui suspend votre engagement avec lui ?

A G L A É.

Non assurément ; car n'ayant jamais cherché à vous plaire , je ne crains point de vous déplaire.

A N I T U S.

Vous craignez donc d'offenser les Dieux en préférant un profane comme Sophronime à un ministre des autels ?

A G L A É.

Point du tout ; je suis persuadée que l'Être suprême se soucie fort peu que je vous épouse ou non.

A N I T U S.

L'Être suprême ! ma chère fille , ce n'est pas ainsi qu'il faut parler , vous devez dire les Dieux &amp; les Déeses : Prenez garde , j'entrevois en vous des sentimens dangereux , &amp; je fais trop qui vous les a inspirés. Sachez que Cérès , dont je suis le grand prêtre , peut vous punir d'avoir méprisé son culte &amp; son ministre.

A G L A É.

Je ne méprise ni l'un ni l'autre. On m'a dit que Cérès préside aux bleds , je le veux croire , mais elle ne se mêlera pas de mon mariage.

ANITUS.

A N I T U S.

Elle se mêle de tout. Vous en savez trop ; mais enfin , j'espère vous convertir. Etes - vous bien résolue à ne point épouser Sophronime ?

A G L A É.

Oui , j'y suis très résolue ; & j'en suis très fâchée.

A N I T U S.

Je ne comprends rien à toutes ces contradictions. Ecoutez , je vous aime ; j'ai voulu faire votre bonheur & vous donner un grand rang. Croyez-moi , ne m'offensez pas , ne rejetez point votre fortune ; songez qu'il faut sacrifier tout à un établissement avantageux ; que la jeunesse passe , & que la fortune reste ; que les richesses & les honneurs doivent être votre unique but ; que je vous parle de la part des Dieux & des Déeses. Je vous conjure d'y faire réflexion. Adieu , ma chère fille ; je vais prier Cérés qu'elle vous inspire , & j'espère encor qu'elle touchera votre cœur. Adieu encor une fois ; souvenez-vous que vous m'avez promis de ne point épouser Sophronime.

A G L A É.

C'est à moi que je me le suis promis , non à vous. (*Anitus sort.*)

(*Aglaé seule.*)

Que cet homme redouble mon chagrin ! Je ne fais pourquoi je ne vois jamais ce prêtre sans frémir. Mais voici Sophronime ; hélas ! tandis que

que son rival me remplit de terreur , celui-ci redouble mes regrets & mon attendrissement.

---

## S C E N E V.

A G L A É , S O P H R O N I M E .

S O P H R O N I M E .

C Hère Aglaé , je vois Anitus , ce prêtre de Cérés , ce méchant homme , cet ennemi juré de Socrate , fortir d'auprès de vous , & vos yeux semblent mouillés de quelques larmes.

A G L A É .

Lui ! il est l'ennemi de notre bienfaiteur Socrate ? Je ne m'étonne plus de l'averfion qu'il m'inspirait avant même qu'il m'eût parlé.

S O P H R O N I M E .

Hélas ! serait-ce à lui que je dois imputer les pleurs qui obscurcissent vos yeux ?

A G L A É .

Il ne peut m'inspirer que des dégouts. Non , Sophronime , il n'y a que vous qui puissiez faire couler mes larmes.

S O P H R O N I M E .

Moi , grands Dieux ! moi qui voudrais les payer de mon sang , moi qui vous adore , qui me flatte d'être aimé de vous , qui ne vis que pour vous , qui voudrais mourir pour vous ! moi j'aurais à me reprocher d'avoir jetté un moment  
d'a-

d'amertume sur votre vie ! Vous pleurez, & j'en fais la cause ! qu'ai-je donc fait ? quel crime ai-je commis ?

A G L A É.

Vous n'en pouvez point commettre. Je pleure parce que vous méritez toute ma tendresse parce que vous l'avez, & qu'il me faut renoncer à vous.

S O P H R O N I M E.

Quels mots funestes avez-vous prononcés ! Non, je ne le puis croire ; vous m'aimez, vous ne pouvez changer. Vous m'avez promis d'être à moi, vous ne voulez point ma mort.

A G L A É.

Je veux que vous viviez heureux, Sophronime, & je ne puis vous rendre heureux. J'espérais ; mais ma fortune m'a trompée ; je jure que ne pouvant être à vous, je ne serai à personne. Je l'ai déclaré à cet Anitus qui me recherche & que je méprise ; je vous le déclare le cœur pénétré de la plus vive douleur, & de l'amour le plus tendre.

S O P H R O N I M E.

Puisque vous m'aimez, je dois vivre ; mais si vous me refusez votre main, je dois mourir. Chère Aglaé, au nom de tant d'amour, au nom de vos charmes & de vos vertus, expliquez-moi ce mystère funeste.



S C E N E

## SCÈNE VI.

SOCRATE, SOPHRONIME,  
AGLAÉ.

## SOPHRONIME.

O Socrate mon maître, mon père ! je me vois ici le plus infortuné des hommes entre les deux êtres par qui je respire ; c'est vous qui m'avez appris la sagesse ; c'est Aglaé qui m'a appris à sentir l'amour. Vous avez donné votre consentement à notre hymen : la belle Aglaé qui semblait le désirer, me refuse ; & en me disant qu'elle m'aime elle me plonge le poignard dans le cœur. Elle rompt notre hymen, sans m'apprendre la cause d'un si cruel caprice ; ou empêchez mon malheur, ou apprenez-moi, s'il est possible, à le soutenir.

## SOCRATE.

Aglaé est maîtresse de ses volontés ; son père m'a fait son tuteur, & non pas son tyran ; je faisais mon bonheur de vous unir ensemble. Si elle a changé d'avis, j'en suis surpris, j'en suis affligé. Mais il faut écouter ses raisons : si elles sont justes, il faut s'y conformer.

## SOPHRONIME.

Elles ne peuvent être justes.

## AGLAÉ.

Elles le sont du moins à mes yeux : daignez  
m'é-

m'écouter l'un & l'autre. Quand vous eûtes accepté le testament secret de mon père, sage & généreux Socrate, vous me dites qu'il me laissa fait un bien honnête avec lequel je pourrais m'établir. Je formai dès-lors le dessein de donner cette fortune à votre cher disciple Sophronime, qui n'a que vous d'appui, & qui ne possède pour toute richesse que sa vertu : vous avez approuvé ma résolution. Vous concevez quel était mon bonheur de faire celui d'un Athénien, que je regarde comme votre fils. Pleine de ma félicité, transportée d'une douce joie que mon cœur ne pouvait contenir, j'ai confié cet état délicieux de mon ame à Xantippe votre femme, & aussi-tôt cet état a disparu. Elle m'a traitée de visionnaire. Elle m'a montré le testament de mon père qui est mort dans la pauvreté, qui ne me laisse rien, & qui me recommande à l'amitié dont vous futes unis.

En ce moment, éveillée après mon songe, je n'ai senti que la douleur de ne pouvoir faire la fortune de Sophronime : je ne veux point l'accabler du poids de ma misère.

## S O P H R O N I M E.

Je vous l'avais bien dit, Socrate, que ses raisons ne vaudraient rien ; si elle m'aime, ne suis-je pas assez riche ? Je n'ai subsisté, il est vrai, que par vos bienfaits ; mais il n'est point d'emploi pénible que je n'embrasse pour faire subsister ma chère Aglaé. Je devrais, il est vrai, lui faire le sacrifice de mon amour, lui chercher moi-même un parti avantageux ; mais j'a-

voûe

voûe que je n'en ai pas la force ; & par-là j'é suis indigne d'elle. Mais si elle pouvait se contenter de mon état, si elle pouvait s'abaisser jusqu'à moi ! non, je n'ose le demander, je n'ose le souhaiter ; & je succombe à un malheur qu'elle supporte.

## S O C R A T E .

Mes enfans, Xantippe est bien indiscrette de vous avoir montré ce testament. Mais croyez, belle Aglaé, qu'elle vous a trompée.

## A G L A É .

Elle ne m'a point trompée. J'ai vû de mes yeux ma misère. L'écriture de mon père m'est assez connue. Soyez sûr, Socrate, que je ferais foutenir la pauvreté. Je fais travailler de mes mains ; c'est assez pour vivre, c'est tout ce qu'il me faut ; mais ce n'est pas assez pour Sophronime.

## S O P H R O N I M E .

C'en est trop mille fois pour moi, ame tendre, ame sublime, digne d'avoir été élevée par Socrate ; une pauvreté noble & laborieuse est l'état naturel de l'homme. J'aurais voulu vous offrir un trône : mais si vous daignez vivre avec moi, notre pauvreté respectable est au-dessus du trône de Crésus.

## S O C R A T E .

Vos sentimens me plaisent autant qu'ils m'attendrirent ; je vois avec transport germer dans vos cœurs cette vertu que j'y ai semée. Jamais mes soins n'ont été mieux récompensés ; jamais  
mon

mon espérance n'a été plus remplie. Mais encore une fois, Aglaé, croyez-moi, ma femme vous a mal instruite. Vous êtes plus riche que vous ne pensez. Ce n'est pas à elle, c'est à moi que votre père vous a confiée. Ne peut-il pas avoir laissé un bien que Xantippe ignore?

A G L A É.

Non, Socrate, il dit expressément dans son testament qu'il me laisse pauvre.

S O C R A T E.

Et moi je vous dis que vous vous trompez, qu'il vous a laissé de quoi vivre heureuse avec le vertueux Sophronime, & qu'il faut que vous veniez tous deux signer le contrat tout à l'heure.

S C E N E V I I.

SOCRATE, XANTIPPE, AGLAÉ,  
SOPHRONIME.

X A N T I P P E.

Allez, allez, ma fille, ne vous amusez point aux visions de mon mari; la philosophie est fort bonne, quand on est à son aise; mais vous n'avez rien; il faut vivre: vous philosopherez après. J'ai conclu votre mariage avec Anitus, digne prêtre, homme puissant, homme de crédit; venez, suivez-moi; il ne faut ni lenteur ni contradiction; j'aime qu'on m'obéisse,  
&

& vite ; c'est pour votre bien , ne raisonnez pas , & suivez-moi.

S O P H R O N I M E .

Ah ciel ! Ah chère Aglaé !

S O C R A T E .

Laissez la dire , & fiez - vous à moi de votre bonheur.

X A N T I P P E .

Comment , qu'on me laisse dire ? vraiment , je le prétends bien , & surtout , qu'on me laisse faire. C'est bien à vous avec votre sagesse & votre démon familier , & votre ironie , & toutes vos fadaïses qui ne sont bonnes à rien , à vous mêler de marier des filles ! Vous êtes un bon homme , mais vous n'entendez rien aux affaires de ce monde ; & vous êtes trop heureux que je vous gouverne. Allons , Aglaé , venez , que je vous établisse. Et vous qui restez là tout étonné , j'ai aussi votre affaire ; Drixa est votre fait ; vous me remercierez tous deux ; tout sera conclu dans la minute ; je suis expéditive , ne perdons point de temps. Tout cela devrait déjà être terminé.

S O C R A T E .

Ne la cabrez pas , mes enfans ; marquez - lui toute forte de déférence ; il faut lui complaire puisqu'on ne peut la corriger. C'est le triomphe de la raison de bien vivre avec les gens qui n'en ont pas.

A C T E

---

 A C T E II.
 

---

## S C E N E I.

S O C R A T E , S O P H R O N I M E .

S O P H R O N I M E .

**D**ivin Socrate , je ne peux croire mon bonheur ; comment se peut-il qu'Aglaé , dont le père est mort dans une pauvreté extrême , ait cependant une dot si considérable !

S O C R A T E .

Je vous l'ai déjà dit , elle avait plus qu'elle ne croyait. Je connaissais mieux qu'elle les ressources de son père. Qu'il vous suffisè de jouir tous deux d'une fortune que vous méritez. Pour moi je dois le secret aux morts comme aux vivans.

S O P H R O N I M E .

Je n'ai plus qu'une crainte , c'est que ce prêtre de Cérès , à qui vous m'avez préféré , ne venge sur vous les refus d'Aglaé. C'est un homme bien à craindre.

S O C R A T E .

Eh que peut craindre celui qui fait son devoir ?  
Je connais la rage de mes ennemis ; je fais tou-  
*Seconde Suite des Mélanges &c.* K tes

tes leurs calomnies ; mais quand on ne cherche qu'à faire du bien aux hommes , & qu'on n'offense point le Ciel , on ne redoute rien , ni pendant la vie , ni à la mort.

## SOPHRONIME.

Rien n'est plus vrai ; mais je mourrais de douleur , si la félicité que je vous dois portait vos ennemis à vous forcer de mettre en usage votre héroïque constance.

## SCENE II.

SOCRATE , SOPHRONIME , AGLAË.

## AGLAË.

**M**On bienfaiteur , mon père , homme au dessus des hommes , j'embrasse vos genoux. Secondez-moi , Sophronime ; c'est lui , c'est Socrate qui nous marie aux dépens de sa fortune , qui paye ma dot , qui se prive pour nous de la plus grande partie de son bien. Non , nous ne le souffrirons pas ; nous ne serons pas riches à ce prix. Plus notre cœur est reconnaissant , plus nous devons imiter la noblesse du sien.

## SOPHRONIME.

Je me jette à vos pieds comme elle , je suis saisi comme elle ; nous sentons également vos bienfaits. Nous vous aimons trop , Socrate , pour en abuser. Regardez-nous comme vos enfans , mais que vos enfans ne vous soient point à charge. Votre amitié est le plus grand des biens ,  
c'est

c'est le seul que nous voulons. Quoi ! vous n'êtes pas riche , & vous faites ce que les puissans de la terre ne feraient pas ! Si nous accep-tions vos bienfaits , nous en serions indignes.

## S O C R A T E.

Levez-vous , mes enfans , vous m'attendrifiez trop. Ecoutez-moi ; ne faut-il pas respecter les volontés des morts ? Votre père , Aglaé , que je regardais comme la moitié de moi-même , ne m'a-t-il pas ordonné de vous traiter comme ma fille ? je lui obéis ; je trahirais l'amitié & la confiance , si je faisais moins. J'ai accepté son testament , je l'exécute ; le peu que je vous donne est inutile à ma vieillesse , qui est sans besoins. Enfin , si j'ai dû obéir à mon ami , vous devez obéir à votre père. C'est moi qui le suis aujourd'hui ; c'est moi qui par ce nom sacré vous ordonne de ne me pas acçabler de douleur en me refusant. Mais retirez-vous , j'aperçois Xantippe. J'ai mes raisons pour vous conjurer de l'éviter dans ces momens.

## A G L A É.

Ah que vous nous ordonnez des choses cruelles !



## SCENE III.

SOCRATE, XANTIPPE.

XANTIPPE.

Vraiment vous venez de faire là un beau chef-d'œuvre ; par ma foi , mon cher mari , il faudrait vous interdire. Voyez , s'il vous plait , que de sottises ! Je promets Aglaé au prêtre Anitus , qui a du crédit parmi les grands ; je promets Sophronime à cette grosse marchande Drixa , qui a du crédit chez le peuple ; & vous mariez vos deux étourdis ensemble pour me faire manquer à ma parole ; ce n'est pas assez , vous les dotez de la plus grande partie de votre bien. Vingt mille dragmes ! justes Dieux ! vingt mille dragmes ! n'êtes-vous pas honteux ? De quoi vivrez-vous à l'âge de soixante & dix ans ? qui payera vos médecins quand vous ferez malade ? vos avocats quand vous aurez des procès ? Enfin , que ferai je , quand ce fripon , ce col tors d'Anitus & son parti , que vous auriez eu pour vous , s'attacheront à vous persécuter comme ils ont fait tant de fois ? Le Ciel confonde les philosophes & la philosophie , & ma sotte amitié pour vous ! Vous vous mêlez de conduire les autres , & il vous faudrait des lisières : vous raisonnez sans cesse , & vous n'avez pas le sens commun. Si vous n'étiez pas le meilleur homme du monde , vous seriez le plus ridicule & le plus insupportable. Ecoutez , il  
n'y

n'y a qu'un mot qui serve ; rompez dans l'instant cet impertinent marché , & faites tout ce que veut votre femme.

## S O C R A T E.

C'est très bien parler , ma chère Xantippe ; & avec modération ; mais écoutez-moi à votre tour. Je n'ai point proposé ce mariage. Sophronime & Aglaé s'aiment , & sont dignes l'un de l'autre. Je vous ai déjà donné tout le bien que je pouvais vous céder par les loix ; je donne presque tout ce qui me reste à la fille de mon ami ; le peu que je garde me suffit. Je n'ai ni médecin à payer , parce que je suis sobre ; ni avocats , parce que je n'ai ni prétentions ni dettes. A l'égard de la philosophie que vous me reprochez , elle m'enseigne à souffrir l'indignation d'Anitus , & vos injures ; à vous aimer malgré votre humeur.

( Il sort. )

## S C E N E I V.

X A N T I P P E seule.

**L**E vieux fou ! il faut que je l'estime malgré moi ; car , après tout , il y a je ne fais quoi de grand dans sa folie. Le sang froid de ses extravagances me fait enrager. J'ai beau le gronder , je perds mes peines. Il y a trente ans que je crie après lui , & quand j'ai bien crié , il m'en impose , & je suis toute confondue ; est-ce qu'il

y aurait dans cette ame-là quelque chose de supérieur à la mienne ?

## S C E N E V.

X A N T I P P E , D R I X A .

D R I X A .

**E**H bien , Madame Xantippe , voilà comme vous êtes maîtresse chez vous ! Fi ! que cela est lâche de se laisser gouverner par son mari ! Ce maudit Socrate m'enlève donc ce beau garçon dont je voulais faire la fortune ? il me le payera , le traître.

X A N T I P P E .

Ma pauvre madame Drixa , ne vous fâchez pas contre mon ami ; je me suis assez fâchée contre lui ; c'est un imbécille , je le fais bien ; mais dans le fonds c'est bien le meilleur cœur du monde. Cela n'a point de malice ; il fait toutes les sottises possibles sans y entendre finesse , & avec tant de probité que cela désarme. D'ailleurs , il est têtue comme une mule. J'ai passé ma vie à le tourmenter , je l'ai même battu quelquefois ; non-seulement je n'ai pu le corriger , je n'ai même jamais pu le mettre en colère. Que voulez-vous que j'y fasse ?

D R I X A .

Je me vengerai , vous dis-je : j'aperçois sous ces portiques son bon ami Anitus , & quelques-uns  
des

des nôtres ; laissez-moi faire.

## X A N T I P P E.

Mon Dieu , je crains que toutes ces gens-là ne jouënt quelque tour à mon mari. Allons vite l'avertir ; car , après tout , on ne peut s'empêcher de l'aimer.

## S C E N E V I.

ANITUS , DRIXA , TERPANDRE ,  
A C R O S.

## D R I X A.

**N**Os injures sont communes , respectable Anitus ; vous êtes trahi comme moi. Ce malhonnête homme de Socrate donne presque tout son bien à Aglaé , uniquement pour vous désespérer. Il faut que vous en tiriez une vengeance éclatante.

## A N I T U S.

C'est bien mon intention , le Ciel y est intéressé ; cet homme méprise sans doute les Dieux , puisqu'il me médaigne. On a déjà intenté contre lui quelques accusations ; il faut que vous m'aidez tous à les renouveler ; nous le mettrons en danger de sa vie ; alors je lui offrirai ma protection , à condition qu'il me cède Aglaé , & qu'il vous rende votre beau Sophronime ; par là nous remplirons tous nos-devoirs ; il sera puni par la crainte que nous lui aurons donnée :

j'obtiens ma maîtresse , & vous aurez votre  
amant.

D R I X A .

Vous parlez comme la sagesse elle-même. Il  
faut que quelque Divinité vous inspire. Instrui-  
sez-nous , que faut-il faire ?

A N I T U S .

Voici bientôt l'heure où les juges passeront  
pour aller au tribunal : Mélitus est à leur tête.

D R I X A .

Mais ce Mélitus est un petit pédant , un mé-  
chant homme , qui est votre ennemi.

A N I T U S .

Oui , mais il est encor plus l'ennemi de Socrate.  
C'est un scélerat hypocrite , qui soutient les droits  
de l'Aréopage contre moi ; mais nous nous réu-  
nissions toujours quand il s'agit de perdre ces faux  
sages capables d'éclairer le peuple sur notre con-  
duite. Ecoutez , ma chère Drixa , vous êtes dévote ?

D R I X A .

Oui assurément , Monseigneur ; j'aime l'argent  
& le plaisir de tout mon cœur : mais en fait de  
dévotion je ne cède à personne.

A N I T U S .

Allez prendre quelque dévot du peuple avec  
vous , & quand les juges passeront , criez à  
l'amitié.

T E R P A N D R E .

Y a-t-il quelque chose à gagner ? nous som-  
mes prêts.

A C R O S .

A C R O S.

Oui , mais quelle espèce d'impiété ?

A N I T U S.

De toutes les espèces. Vous n'avez qu'à l'accuser hardiment de ne point croire aux Dieux , c'est le plus court.

D R I X A.

Oh laissez-moi faire.

A N I T U S.

Vous serez parfaitement secondés. Allez sous ces portiques amener vos amis. Je vais cependant instruire quelques gazetiers de controverse qui viennent souvent dîner chez moi. Ce sont des gens bien méprisables , je l'avoue ; mais ils peuvent nuire dans l'occasion quand ils sont bien dirigés. Il faut se servir de tout pour faire triompher la bonne cause. Allez , mes chers amis , recommandez-vous à Cérés ; vous viendrez crier au signal que je donnerai. C'est le sûr moyen de gagner le ciel , & surtout de vivre heureux sur la terre.



SCENE

## SCÈNE VII.

ANITUS , GRAFIOS , CHOMOS ,  
BERTILLOS .

ANITUS .

**I**Nfatigable Grafios , profond Chomos , délicat Bertillos , avez-vous fait contre ce méchant Socrate les petits ouvrages que je vous ai commandés ?

GRAFIOS .

J'ai travaillé, Monseigneur ; il ne s'en relèvera pas.

CHOMOS .

J'ai démontré la vérité contre lui ; il est confondu.

BERTILLOS .

Je n'ai dit qu'un mot dans mon journal ; il est perdu.

ANITUS .

Prenez garde , Grafios . Je vous ai défendu la prolixité . Vous êtes ennuieux de votre naturel . Vous pourriez laisser la patience de la cour .

GRAFIOS .

Monseigneur , je n'ai fait qu'une feuille ; j'y prouve que l'ame est une quintessence infuse , que les queues ont été données aux animaux pour chasser les mouches , que Cérès fait des miracles ,

miracles , & que par conféquent Socrate est un ennemi de l'état qu'il faut exterminer.

A N I T U S.

On ne peut mieux conclure. Allez porter votre délation au fecond juge , qui est un excellent philosophe. Je vous répons que vous ferez bientôt défait de votre ennemi Socrate.

G R A F I O S.

Monfeigneur , je ne fuis point fon ennemi. Je fuis fâché feulement qu'il ait tant de réputation ; & tout ce que j'en fais est pour la gloire de Cérés & pour le bien de la patrie.

A N I T U S.

Allez , dis-je , dépêchez-vous. Eh bien , favant Chomos , qu'avez-vous fait ?

C H O M O S.

Monfeigneur , n'ayant rien trouvé à reprendre dans les écrits de Socrate , je l'accufe adroitement de penfer tout le contraire de ce qu'il a dit ; & je montre le venin répandu dans tout ce qu'il dira.

A N I T U S.

A merveille. Portez cette pièce au quatrième juge : c'est un homme qui n'a pas le fens commun , & qui vous entendra parfaitement. Et vous , Bertillos ?

B E R T I L L O S.

Monfeigneur , voici mon dernier journal fur le cahos. Je fais voir adroitement , en passant du  
cahos

cahos aux jeux olímpiques , que Socrate pervertit la jeunesse.

A N I T U S .

Admirable ! Allez de ma part chez le septième juge , & dites-lui que je lui recommande Socrate. Bon , voici déjà Mélitus le chef des onze qui s'avance. Il n'y a point de détour à prendre avec lui , nous nous connaissons trop l'un & l'autre.

S C E N E V I I I .

A N I T U S , M E L I T U S .

A N I T U S .

**M**onsieur le juge , un mot. Il faut perdre Socrate.

M E L I T U S .

Monsieur le prêtre , il y a longtemps que j'y pense ; unissons-nous sur ce point , nous n'en ferons pas moins brouillés sur le reste.

A N I T U S .

Je fais bien que nous nous haïssons tous deux ; mais en se détestant , il faut se réunir pour gouverner la république.

M E L I T U S .

D'accord. Personne ne nous entend ici ; je fais que vous êtes un fripon ; vous ne me regardez pas comme un honnête homme ; je ne  
peux

peux vous nuire , parce que vous êtes grand prêtre ; vous ne pouvez me perdre , parce que je suis grand juge ; mais Socrate peut nous faire tort à l'un & à l'autre en nous démasquant ; nous devons donc commencer vous & moi par le faire mourir , & puis nous verrons comment nous pourrons nous exterminer l'un l'autre à la première occasion.

A N I T U S (à part.)

On ne peut mieux parler. Hom ! que je voudrais tenir ce coquin d'Aréopagite sur un autel , les bras pendants d'un côté & les jambes de l'autre , lui ouvrir le ventre avec mon couteau d'or , & consulter son foye tout à mon aise !

M E L I T U S (à part.)

Ne pourrai-je jamais tenir ce pendent de sacrificateur dans la geole , & lui faire avaler une pinte de ciguë à mon plaisir ?

A N I T U S.

Or ça , mon cher ami , voilà vos camarades qui avancent ; j'ai préparé les esprits du peuple.

M E L I T U S.

Fort bien , mon cher ami , comptez sur moi comme sur vous-même dans ce moment , mais rancune tenant toujours.



SCENE

## S C E N E IX.

ANITUS , MELITUS , quelques Juges  
d'Athènes qui passent sous les portiques.  
( *Anitus parle à l'oreille de Mélitus.* )

DRIXA , TERPANDRE & ACROS *ensemble.*

**J**ustice , justice , scandale , impiété , justice ,  
justice , irréligion , impiété , justice.

A N I T U S .

Qu'est-ce donc , mes amis ? de quoi vous plaignez-vous ?

DRIXA , TERPANDRE & ACROS .

Justice au nom du Peuple.

M E L I T U S .

Contre qui ?

DRIXA , TERPANDRE & ACROS .

Contre Socrate.

M E L I T U S .

Ah ah ! contre Socrate ? ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on se plaint de lui. Qu'a-t-il fait ?

A C R O S .

Je n'en fais rien,

T E R P A N D R E .

On dit qu'il donne de l'argent aux filles pour se marier.

A C R O S .

A C R O S.

Oui , il corrompt la jeunesse.

D R I X A.

C'est un impie ; il n'a point offert de gâteaux à Cérés. Il dit qu'il y a trop d'or & trop d'argent inutiles dans le temple.

A C R O S.

Oui , il dit que les prêtres de Cérés s'enyvrent quelquefois , cela est vrai , c'est un impie.

D R I X A.

C'est un hérétique , il nie la pluralité des Dieux ; il est déiste ; il ne croit qu'un seul Dieu ; c'est un athée.

*Tous trois ensemble.*

Oui , il est hérétique , déiste , athée.

M E L I T U S.

Voilà des accusations très graves , & très vraisemblables : on m'avait déjà averti de tout ce que vous nous dites.

A N I T U S.

L'état est en danger , si on laisse de telles horreurs impunies. Minerve nous ôtera son secours.

D R I X A.

Oui , Minerve , sans doute ; je l'ai entendu faire des plaisanteries sur le hibou de Minerve.

M E L I T U S.

Sur le hibou de Minerve ! O Ciel ! n'êtes-vous pas d'avis , Messieurs , qu'on le mette en prison tout-à-l'heure ?

L E S

LES JUGES *ensemble.*

Oui , en prison , vite en prison.

MELITUS.

Huiffiers , amenez à l'instant Socrate en prison.

DRIXA.

Et qu'ensuite il soit brulé sans avoir été entendu.

UNDES JUGES.

Ah ! il faut du moins l'entendre ; nous ne pouvons enfreindre la Loi.

ANITUS.

C'est ce que cette bonne dévote voulait dire : il faut l'entendre ; mais ne se pas laisser surprendre à ce qu'il dira ; car vous savez que ces philosophes sont d'une subtilité diabolique ; ce sont eux qui ont troublé tous les états où nous apportions la concorde.

MELITUS.

En prison , en prison.

SCENE X.

Tous les acteurs précédents.

XANTIPPE , SOPHRONIME , AGLAÉ ,  
SOCRATE *enchainé* , Valets de Ville.

XANTIPPE.

**E**H miséricorde ! on traîne mon mari en prison ; n'avez-vous pas honte , Messieurs les juges ,

Juges , de traiter ainsi un homme de son âge ? quel mal a-t-il pû faire ? il en est incapable ; hélas , il est plus bête que méchant. \* Messieurs , ayez pitié de lui. Je vous l'avais bien dit , mon mari , que vous vous attireriez quelque méchante affaire. Voilà ce que c'est que de doter des filles. Que je suis malheureuse !

## S O P H R O N I M E.

Ah ! Messieurs , respectez sa vieillesse & sa vertu ; chargez-moi de ses fers. Je suis prêt à donner ma liberté , ma vie pour la sienne.

## A G L A É.

Oui , nous irons en prison au lieu de lui , nous mourrons pour lui , s'il le faut. N'attendez rien sur le plus juste & le plus grand des hommes. Prenez-nous pour vos victimes.

## M E L I T U S.

Vous voyez comme il corrompt la jeunesse.

## S O C R A T E.

Cessez , ma femme , cessez , mes enfans , de vous opposer à la volonté du Ciel : elle se manifeste par l'organe des loix. Quiconque résiste à la loi , est indigne d'être citoyen. Dieu veut que je sois chargé de fers , je me soumetts à ses décrets sans murmure. Dans ma maison , dans Athènes , dans les cachots , je suis également

*Seconde Suite des Mélanges &c.* L li-

\* On prétend que la servante de La Fontaine en dit autant de son maître : ce n'est pas la faute de Mr. Thompson si Xantippe l'a dit avant cette servante. Mr. Thompson a peint Xantippe telle qu'elle était ; il ne devait pas en faire une Cornélie.

libre : & puisque je vois en vous tant de reconnaissance , & tant d'amitié , je suis toujours heureux. Qu'importe que Socrate dorme dans sa chambre ou dans la prison d'Athènes ? Tout est dans l'ordre éternel , & ma volonté doit y être.

M E L I T U S .

Qu'on entraîne ce raisonneur.

A N I T U S .

Messieurs ; ce qu'il vient de dire m'a touché. Cet homme montre de bonnes dispositions. Je pourrais me flatter de le convertir. Laissez - moi lui parler un moment en particulier , & ordonnez que sa femme & ces jeunes gens se retirent.

U N J U G E .

Nous le voulons bien, vénérable Anitus ; vous pouvez lui parler avant qu'il comparaisse devant notre tribunal.

S C E N E X I .

A N I T U S , S O C R A T E .

A N I T U S .

**V**ertueux Socrate , le cœur me saigne de vous voir en cet état.

S O C R A T E .

Vous avez donc un cœur ?

A N I T U S .

Oui , & je suis prêt à tout faire pour vous.

S O C R A T E .

S O C R A T E.

Vraiment, je suis persuadé que vous avez déjà beaucoup fait.

A N I T U S.

Ecoutez ; votre situation est plus dangereuse que vous ne pensez : il y va de votre vie.

S O C R A T E.

Il s'agit donc de peu de chose.

A N I T U S.

C'est peu pour votre ame intrépide & sublime, c'est tout aux yeux de ceux qui chérissent comme moi votre vertu. Croyez-moi ; de quelque philosophie que votre ame soit armée, il est dur de périr par le dernier supplice. Ce n'est pas tout ; votre réputation, qui doit vous être chère, fera flétrie dans tous les siècles. Non seulement tous les dévots & toutes les dévotes riront de votre mort, vous insultent, allumeront le bucher si on vous brûle, ferreront la corde si on vous étrangle, broyeront la cigüe si on vous empoisonne ; mais ils rendront votre mémoire exécration à tout l'avenir. Vous pouvez aisément détourner de vous une fin si funeste ; je vous réponds de vous sauver la vie, & même de vous faire déclarer par les juges le plus sage des hommes, ainsi que vous l'avez été par l'oracle d'Apollon ; il ne s'agit que de me céder votre jeune pupille Aglaé, avec la dot que vous lui donnez, s'entend ; nous ferons aisément casser son mariage avec Sophronime. Vous jouirez d'une vieillesse paisible & honorée, &

les Dieux & les Déeses vous béniront.

S O C R A T E .

Huissiers , conduisez - moi en prison sans tar-  
der davantage.

( *On l'emmène.* )

A N I T U S .

Cet homme est incorrigible ; ce n'est pas ma  
faute ; j'ai fait mon devoir , je n'ai rien à me  
reprocher ; il faut l'abandonner à son sens re-  
prouvé , & le laisser mourir impénitent.



---



---

## A C T E III.

---

### S C E N E I.

LES JUGES *assis sur leur tribunal*, SOCRATE  
*debout.*

U N J U G E ( *à Anitus.* )

**V**ous ne devriez pas siéger ici. Vous êtes  
prêtre de Cérés.

A N I T U S.

Je n'y suis que pour l'édification.

M E L I T U S.

Silence. Ecoutez, Socrate ; vous êtes accusé  
d'être mauvais citoyen , de corrompre la jeunef-  
se , de nier la pluralité des Dieux , d'être hérési-  
que , déiste & athée : répondez.

\* S O C R A T E.

Juges Athéniens, je vous exhorte à être tou-  
jours bons citoyens comme j'ai toujours tâché  
de l'être , à répandre votre sang pour la patrie  
comme j'ai fait dans plus d'une bataille. A l'é-  
gard de la jeunesse dont vous parlez , ne cessez  
de la guider par vos conseils , & surtout par vos  
exemples ; aprenez-lui à aimer la véritable ver-  
tu , & à fuir la misérable philosophie de l'école.  
L'article de la pluralité des Dieux est d'une

discuffion un peu plus difficile. Mais vous m'entendrez aifément.

Juges Athéniens , il n'y a qu'un Dieu.

MELITUS & UN AUTRE JUGE.

Ah le fcélerat !

S O C R A T E .

Il n'y a qu'un Dieu , vous dis-je. Sa nature eft d'être infini ; nul être ne peut partager l'infini avec lui. Levez vos yeux vers les globes céleftes , tournez - les vers la terre & les mers , tout fe correfpond , tout eft fait l'un pour l'autre ; chaque être eft intimément lié avec les autres êtres ; tout eft d'un même deffein ; il n'y a donc qu'un feul architecte , un feul maître , un feul confervateur. Peut-être a-t-il daigné former des génies , des démons , plus puiffans & plus éclairés que les hommes ; & s'ils existent , ce font des créatures comme vous ; ce font fes premiers fujets , & non pas des Dieux ; mais rien dans la nature ne nous avertit qu'ils existent tandis que la nature entière nous annonce un Dieu & un Père. Ce Dieu n'a pas befoin de Mercure & d'Iris pour nous fignifier fes ordres. Il n'a qu'à vouloir , & c'est affez. Si par Minerve vous n'entendiez que la fageffe de Dieu , fi par Neptune vous n'entendiez que fes loix immuables qui élèvent & qui abaiffent les mers , je vous dirais , Il vous eft permis de révéler Neptune & Minerve , pourvû que dans ces emblèmes vous n'adoriez jamais que l'Être éternel , & que vous ne donniez pas occafion aux peuples de s'y méprendre.

Gardez-

Gardez-vous de tourner jamais la religion en métaphysique : la morale est son essence. Adorez & ne disputez plus. Si nos ancêtres ont dit que le Dieu suprême descendit dans les bras d'Alcmène, de Danaé, de Semelé, & qu'il en eut des enfans, nos ancêtres ont imaginé des fables dangereuses. C'est insulter la Divinité de prétendre qu'elle ait commis avec une femme, de quelque manière que ce puisse être, ce que nous appellons chez les hommes un adultère. C'est décourager le reste des hommes, d'oser dire que pour être un grand homme, il faut être né de l'accouplement mystérieux de Jupiter & d'une de vos femmes ou filles. Miltiades, Cimon, Thémistocle, Aristide, que vous avez persécutés, valaient bien, peut-être, Persée, Hercule, & Bacchus; il n'y a d'autre manière d'être les enfans de Dieu, que de chercher à lui plaire, & d'être juste. Méritez ce titre en ne rendant jamais de jugemens iniques.

M E L I T U S.

Que de blasphèmes & d'insolences !

U N A U T R E J U G E.

Que d'absurdités ! on ne fait ce qu'il veut dire.

M E L I T U S.

Socrate, vous vous mêlez toujours de faire des raisonnemens ; ce n'est pas là ce qu'il nous faut ; répondez net & avec précision. Vous êtes-vous moqué du hibou de Minerve ?

L 4

SOCRATE.

## S O C R A T E.

Juges Athéniens, prenez garde à vos hibous. Quand vous proposez des choses ridicules à croire, trop de gens alors se déterminent à ne rien croire du tout. Ils ont assez d'esprit pour voir que votre doctrine est impertinente; mais ils n'en ont pas assez pour s'élever jusqu'à la loi véritable; ils savent rire de vos petits Dieux, & ils ne savent pas adorer le Dieu de tous les êtres, unique, incompréhensible, incommunicable, éternel & tout juste, comme tout puissant.

## M E L I T U S.

Ah le blasphémateur! ah le monstre! il n'en a dit que trop. Je conclus à la mort.

## P L U S I E U R S J U G E S.

Et nous aussi.

## U N J U G E.

Nous sommes plusieurs qui ne sommes pas de cet avis; nous trouvons que Socrate a très bien parlé. Nous croyons que les hommes feraient plus justes & plus sages, s'ils pensaient comme lui; & pour moi, loin de le condamner, je suis d'avis qu'on le récompense.

## P L U S I E U R S J U G E S.

Nous pensons de même.

## M E L I T U S.

Les opinions semblent se partager.

## A N I T U S.

Messieurs de l'Aréopage, laissez-moi interroger Socrate.

Socrate. Croyez-vous que le soleil tourne, & que l'Aréopage soit de droit divin ?

S O C R A T E.

Vous n'êtes pas en droit de me faire des questions ; mais je suis en droit de vous enseigner ce que vous ignorez. Il importe peu pour la société que ce soit la terre qui tourne : mais il importe que les hommes qui tournent avec elle soient justes. La vertu seule est de droit divin. Et vous & l'Aréopage n'avez d'autres droits que ceux que la nation vous a donnés.

A N I T U S.

Illustres & équitables juges, faites sortir Socrate.

MELITUS *fait un signe. On emmène Socrate.*  
(ANITUS *continue.*)

Vous l'avez entendu, auguste Aréopage institué par le ciel ; cet homme dangereux nie que le soleil tourne, & que vos charges soient de droit divin. Si ces horribles opinions se répandent, plus de magistrats, & plus de soleil. Vous n'êtes plus ces juges établis par Minerve, vous devenez comptables de vos arrêts, vous ne devez plus juger que suivant les loix ; & si vous dépendez des loix, vous êtes perdus ; punissez la rébellion, vengez le ciel & la terre. Je fors. Redoutez la colère des Dieux, si Socrate reste en vie.

ANITUS *sort, & les Juges opinent.*

U N J U G E.

Je ne veux point me brouiller avec Anitus,  
c'est

c'est un homme trop à craindre. S'il ne s'agissait que des Dieux, encor passé.

UN JUGE à celui qui vient de parler.

Entre nous Socrate a raison ; mais il a tort d'avoir raison si publiquement. Je ne fais pas plus de cas de Cérés & de Neptune que lui ; mais il ne devait pas dire devant tout l'Aréopage ce qu'il ne faut dire qu'à l'oreille. Où est le mal après tout d'empoisonner un philosophe, surtout quand il est laid & vieux ?

UN AUTRE JUGE.

S'il y a de l'injustice à condamner Socrate, c'est l'affaire d'Anitus, ce n'est pas la mienne ; je mets tout sur sa conscience : d'ailleurs, il est tard, on perd son temps. A la mort, à la mort, & qu'on n'en parle plus.

UN AUTRE.

On dit qu'il est hérétique & athée ; à la mort, à la mort.

M E L I T U S.

Qu'on appelle Socrate. (*On l'amène.*) Les Dieux soient bénis, la pluralité est pour la mort. Socrate, les Dieux vous condamnent par notre bouche à boire de la cigue, tant que mort s'ensuive.

S O C R A T E.

Nous sommes tous mortels ; la nature vous condamne à mourir tous dans peu de temps, & probablement vous aurez tous une fin plus triste que la mienne. Les maladies qui amènent  
le

le trépas font plus douloureuses qu'un gobelet de cigüe. Au reste, je dois des éloges aux juges qui ont opiné en faveur de l'innocence ; je ne dois aux autres que ma pitié.

U N J U G E *sortant.*

Certainement cet homme là méritait une pension de l'Etat au lieu d'un gobelet de cigüe.

U N A U T R E J U G E.

Cela est vrai : mais aussi de quoi s'avisait-il de se brouiller avec un prêtre de Cérés ?

U N A U T R E J U G E.

Je suis bien aise après tout de faire mourir un philosophe ; ces gens-là ont une certaine fierté dans l'esprit, qu'il est bon de mater un peu.

U N J U G E.

Messieurs, un petit mot : ne ferions-nous pas bien, tandis que nous avons la main à la pâte, de faire mourir tous les géomètres, qui prétendent que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits ? Ils scandalisent étrangement la populace occupée à lire leurs livres.

U N A U T R E J U G E.

Oui, oui, nous le prendrons à la première session. Allons diner. \*

SCENE

\* Au seizième siècle il se passa une scène à peu près semblable, & un des Juges dit ces propres paroles : A la mort, & allons diner.

## S C E N E I I .

S O C R A T E *seul.*

**D**Epuis longtems j'étais préparé à la mort. Tout ce que je crains à présent , c'est que ma femme Xantippe ne vienne troubler mes derniers momens & interrompre la douceur du recueillement de mon ame ; je ne dois m'occuper que de l'Etre Suprême , devant qui je dois bientôt paraître. Mais la voilà , il faut se résigner à tout.

## S C E N E I I I .

S O C R A T E , X A N T I P P E , & les Disciples  
de Socrate.

X A N T I P P E .

**E**H bien , pauvre homme , qu'est-ce que ces gens de loi ont conclu ? êtes-vous condamné à l'amende ? êtes-vous banni ? êtes-vous absous ? Mon Dieu ! que vous m'avez donné d'inquiétude ! Tâchez , je vous prie , que cela n'arrive pas une seconde fois.

S O C R A T E .

Non , ma femme , cela n'arrivera pas deux fois , je vous en répons ; ne foyez en peine de rien.

rien. Soyez les biens venus, mes chers disciples, mes amis.

*CRITON à la tête des disciples de Socrate.*

Vous nous voyez aussi allarmés de votre sort que votre femme Xantippe ; nous avons obtenu des juges la permission de vous voir. Juste Ciel ! faut-il voir Socrate chargé de chaînes ? souffrez que nous baisions ces fers que vous honorez, & qui font la honte d'Athènes. Est-il possible qu'Anitus & les siens aient pu vous mettre en cet état ?

S O C R A T E.

Ne pensons point à ces bagatelles, mes chers amis ; & continuons l'examen que nous faisons hier de l'immortalité de l'âme. Nous disions, ce me semble, que rien n'est plus probable & plus consolant que cette idée. En effet la matière change & ne périt point. Pourquoi l'âme périrait-elle ? Se pourrait-il faire que nous étant élevés jusqu'à la connaissance d'un Dieu, à travers le voile du corps mortel, nous cessassions de le connaître quand ce voile sera tombé ? Non, puisque nous pensons, nous penserons toujours : la pensée est l'être de l'homme ; cet être paraîtra devant un Dieu juste, qui récompense la vertu, qui punit le crime, & qui pardonne les faiblesses.

X A N T I P P E.

C'est bien dit ; mais que nous veut ce vilain homme avec son gobelet ?

LE

LE GEOLIER, ou valet des Onze, *aportant la tasse de cigüe.*

Tenez, Socrate, voilà ce que le sénat vous envoie.

X A N T I P P E.

Quoi ! maudit empoisonneur de la république, tu viens ici tuer mon mari en ma présence ! je te dévisagerai, monstre !

S O C R A T E.

Mon cher ami, je vous demande pardon pour ma femme, elle a toujours grondé son mari, elle vous traite de même ; je vous prie d'excuser cette petite vivacité. Donnez.

( *Il prend le gobelet.* )

U N D E S D I S C I P L E S.

Que ne nous est-il permis de prendre ce poison, divin Socrate ! par quelle horrible injustice nous êtes-vous ravi ? Quoi ! les criminels ont condamné le juste ! les fanatiques ont proscrit le sage ! Vous allez mourir !

S O C R A T E.

Non, je vai vivre. Voici le breuvage de l'immortalité. Ce n'est pas ce corps périssable qui vous a aimés, qui vous a enseignés, c'est mon âme seule qui a vécu avec vous, & elle vous aimera à jamais.

( *Il veut boire.* )

LE VALET DES ONZE.

Il faut auparavant que je détache vos chaînes, c'est la règle.

SOCRATE.

S O C R A T E.

Si c'est la règle, détachez.

*( Il se gratte un peu la jambe. )*

U N D E S D I S C I P L E S.

Quoi ! vous souriez ?

S O C R A T E.

Je souris en réfléchissant que le plaisir vient de la douleur. C'est ainsi que la félicité éternelle naîtra des misères de cette vie. \*

*( Il boit. )*

C R I T O N.

Hélas ! qu'avez-vous fait ?

X A N T I P P E.

Hélas ! c'est pour je ne fais combien de discours ridicules de cette espèce, qu'on fait mourir ce pauvre homme. En vérité, mon mari, vous me fendez le cœur, & j'étrangerais tous les juges de mes mains. Je vous grondais, mais je vous aimais ; & ce sont des gens polis qui vous empoisonnent. Ah, ah ! mon cher mari, ah !

S O C R A T E.

Calmez-vous, ma bonne Xantippe : ne pleurez point, mes amis ; il ne sied pas aux disciples de Socrate de répandre des larmes.

C R I-

\* J'ai pris la liberté de retrancher ici deux pages entières d'un beau sermon de Socrate. Ces moralités qui sont devenues lieux communs sont bien ennuyeuses. Les bonnes gens qui ont cru qu'il falait faire parler Socrate longtems, ne connaissent ni le cœur humain, ni le théâtre. *Semper ad eventum festinat* : voilà la grande règle que Mr. Thompson a observée.

C R I T O N .

Et peut-on n'en pas verser après cette sentence affreuse, après cet empoisonnement juridique ?

S O C R A T E .

C'est ainsi qu'on traitera souvent les adorateurs d'un seul Dieu, & les ennemis de la superstition.

C R I T O N .

Hélas ! faut-il que vous soyez une de ces victimes ?

S O C R A T E .

Il est beau d'être la victime de la Divinité. Je meurs satisfait. Il est vrai que j'aurais voulu joindre à la consolation de vous voir, celle d'embrasser aussi Sophronime & Aglaé : je suis étonné de ne les pas voir ici ; ils auraient rendu mes derniers momens encor plus doux qu'ils ne sont.

C R I T O N .

Hélas ! ils ignorent que vous avez consommé l'iniquité de vos juges ; ils parlent au peuple, ils encouragent les magistrats qui ont pris votre parti. Aglaé révèle le crime d'Anitus ; sa honte va être publique : Aglaé & Sophronime vous sauveraient peut-être la vie. Ah, cher Socrate ! pourquoi avez-vous précipité vos derniers momens ?



## S C E N E D E R N I E R E.

Les Acteurs précédents , AGLAÉ,  
SOPHRONIME.

A G L A É.

**D**ivin Socrate , ne craignez rien ; Xantippe , consolez-vous ; dignes disciples de Socrate , ne pleurez plus.

S O P H R O N I M E.

Vos ennemis sont confondus. Tout le peuple prend votre défense.

A G L A É.

Nous avons parlé , nous avons révélé la jalousie & l'intrigue de l'impie Anitus. C'était à moi de demander justice de son crime , puisque j'en étais la cause.

S O P H R O N I M E.

Anitus se dérobe par la fuite à la fureur du peuple ; on le poursuit lui & ses complices ; on rend des graces solennelles aux juges qui ont opiné en votre faveur. Le peuple est à la porte de la prison , & attend que vous paraissiez pour vous conduire chez vous en triomphe.

X A N T I P P E.

Hélas que de peines perdues !

U N D E S D I S C I P L E S.

O Ciel ! ô Socrate ! pourquoi obéissiez vous ?  
*Seconde Suite des Mélanges &c.* M A-

AGLAÉ.

Vivez , cher Socrate , bienfaiteur de votre patrie , modèle des hommes , vivez pour le bonheur du monde.

CRITON.

Couple vertueux , dignes amis , il n'est plus temps.

XANTIPPE.

Vous avez trop tardé.

AGLAÉ.

Comment ! il n'est plus temps ? juste ciel !

SOPHRONIME.

Quoi ! Socrate aurait déjà bû la coupe empoisonnée ?

SOCRATE.

Aimable Aglaé , tendre Sophronime , la loi ordonnait que je prisse le poison ; j'ai obéi à la loi , toute injuste qu'elle est , parce qu'elle n'opprime que moi. Si cette injustice eût été commise envers un autre , j'aurais combattu. Je vais mourir : mais l'exemple d'amitié & de grandeur d'âme que vous donnez au monde ne périra jamais. Votre vertu l'emporte sur le crime de ceux qui m'ont accusé. Je bénis ce qu'on appelle mon malheur ; il a mis au jour toute la force de votre belle ame. Ma chère Xantippe , foyez heureuse , & songez que pour l'être il faut domter son humeur. Mes disciples bien-aimés , écoutez toujours la voix de la philosophie , qui méprise les persécuteurs , & qui prend

prend pitié des faiblesses humaines ; & vous , ma fille Aglaé , mon fils Sophronime , foyez toujours semblables à vous-mêmes.

A G L A É.

Que nous sommes à plaindre de n'avoir pu mourir pour vous !

S O C R A T E.

Votre vie est précieuse , la mienne est inutile : recevez mes tendres & derniers adieux. Les portes de l'éternité s'ouvrent pour moi.

X A N T I P P E.

C'était un grand homme , quand j'y songe !  
Ah ! je vais foulever la nation.

S O P H R O N I M E.

Puissions-nous élever des temples à Socrate !  
si un homme en mérite !

C R I T O N.

Puisse au moins sa sagesse apprendre aux hommes que c'est à Dieu seul que nous devons des temples !

F I N.



CANDIDE,  
OU  
L'OPTIMISME,  
*TRADUIT DE L'ALLEMAND*  
DE  
MR. LE DOCTEUR RALPH.

Avec les additions qu'on a trouvées dans la  
poche du docteur lorsqu'il mourut à Minden  
l'an de grace 1759.

E.

---

# T A B L E

## D E S C H A P I T R E S

CONTENUS DANS CANDIDE.

- C**H. I. *Comment Candide fut élevé dans un beau château, & comment il fut chassé d'icelui.*
- C**H. II. *Ce que devint Candide parmi les Bulgares.*
- C**H. III. *Comment Candide se sauva d'entre les Bulgares; & ce qu'il devint.*
- C**H. IV. *Comment Candide rencontra son ancien maître de philosophie le docteur Pangloss, & ce qui en avint.*
- C**H. V. *Tempête, naufrage, tremblement de terre, & ce qui avint du docteur Pangloss, de Candide, & de l'anabaptiste Jacques.*
- C**H. VI. *Comment on fit un bel Auto-da-fé pour empêcher les tremblement de terre, & comment Candide fut fessé.*
- C**H. VII. *Comment une vieille prit soin de Candide, & comment il retrouva ce qu'il aimait.*
- C**H. VIII. *Histoire de Cunégonde.*
- C**H. IX. *Ce qui avint de Cunégonde, de Candide, du grand Inquisiteur, & d'un Juif.*
- C**H. X. *Dans quelle détresse Candide, Cunégonde & la vieille arrivent à Cadix, & de leur embarquement.*
- C**H. XI. *Histoire de la Vieille.*
- C**H. XII. *Suite des malheurs de la vieille.*
- C**H. XIII. *Comment Candide fut obligé de se séparer de la belle Cunégonde & de la vieille.*
- C**H. XIV. *Comment Candide & Cacambo furent reçus chez les jésuites du Paraguai.*
- C**H. IV. *Comment Candide tua le frère de sa chère Cunégonde.*

- CH. XVI. *Ce qui avint aux deux voyageurs avec deux filles, deux singes, & les sauvages nommés Oreillons.*
- CH. XVII. *Arrivée de Candide & de son valet au pays d'Eldorado, & ce qu'ils y virent.*
- CH. XVIII. *Ce qu'ils virent dans le pays d'Eldorado.*
- CH. XIX. *Ce qui leur arriva à Surinam, & comment Candide fit connaissance avec Martin.*
- CH. XX. *Ce qui arriva sur mer à Candide & à Martin.*
- CH. XXI. *Candide & Martin aprochent des côtes de France & raisonnent.*
- CH. XXII. *Ce qui arriva en France à Candide & à Martin.*
- CH. XXIII. *Candide & Martin vont sur les côtes d'Angleterre, & ce qu'ils y voyent.*
- CH. XXIV. *De Paquette & de frère Grosse.*
- CH. XXV. *Visite chez le Seigneur Pococuranté noble Vénitien.*
- CH. XXVI. *D'un souper que Candide & Martin firent avec six étrangers, & qui ils étaient.*
- CH. XXVII. *Voyage de Candide à Constantinople.*
- CH. XXVIII. *Ce qui arriva à Candide, à Cunégonde, à Pangloss, à Martin, &c.*
- CH. XXIX. *Comment Candide retrouva Cunégonde & la vieille.*
- CN. XXX. *Conclusion.*





# CANDIDE,

O U

## L'OPTIMISME.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Comment Candide fut élevé dans un beau château, & comment il fut chassé d'icelui.*



L y avait en Vestphalie , dans le château de Mr. le Baron de Thunderten-tronckh , un jeune garçon à qui la nature avait donné les mœurs les plus douces. Sa physionomie annonçait son ame. Il avait le jugement assez droit , avec l'esprit le plus simple ; c'est , je crois , pour cette raison qu'on le nommait *Candide*. Les anciens domestiques de la maison soupçonnaient qu'il était fils de la sœur de Mr. le Baron , & d'un bon & honnête gentilhomme du voisinage , que cette demoiselle ne voulut jamais épouser , parce qu'il n'avait

pû prouver que soixante & onze quartiers, & que le reste de son arbre généalogique avait été perdu par l'injure du tems.

Monseigneur le Baron était un des plus puissants seigneurs de la Westphalie, car son château avait une porte & des fenêtres. Sa grande salle même était ornée d'une tapisserie. Tous les chiens de ses basses-cours composaient une meute dans le besoin; ses palfreniers étaient ses piqueurs; le vicaire du village était son grand aumônier. Ils l'appelaient tous Monseigneur, & ils riaient quand il faisait des contes.

Madame la baronne qui pesait environ trois cent cinquante livres, s'attirait par-là une très grande considération, & faisait les honneurs de la maison avec une dignité qui la rendait encore plus respectable. Sa fille Cunégonde âgée de dix-sept ans était haute en couleur, fraîche, grasse, apétissante. Le fils du baron paraissait en tout digne de son père. Le précepteur Pangloss était l'oracle de la maison, & le petit Candide écoutait ses leçons avec toute la bonne foi de son âge & de son caractère.

Pangloss enseignait la métaphisico-théologico-cosmologologie. Il prouvait admirablement qu'il n'y a point d'effet sans cause, & que dans ce meilleur des mondes possibles, le château de Monseigneur le Baron était le plus beau des châteaux, & Madame la meilleure des baronnes possibles.

Il est démontré, disait-il, que les choses ne peuvent être autrement: car tout étant fait pour une fin, tout est nécessairement pour la meilleure

re

re fin. Remarquez bien que les nez ont été faits pour porter des lunettes, aussi avons-nous des lunettes. Les jambes sont visiblement instituées pour être chaussées, & nous avons des chaussures. Les pierres ont été formées pour être taillées, & pour en faire des châteaux; aussi Monseigneur a un très beau château; le plus grand baron de la province doit être le mieux logé: & les cochons étant faits pour être mangés, nous mangeons du porc toute l'année: par conséquent, ceux qui ont avancé que tout est bien, ont dit une sottise: il falait dire que tout est au mieux.

Candide écoutait attentivement, & croyait innocemment; car il trouvait Mademoiselle Cunégonde extrêmement belle, quoiqu'il ne prit jamais la hardiesse de le lui dire: Il concluait qu'après le bonheur d'être né baron de Thunders-ten-tronckh, le second degré de bonheur était d'être Mademoiselle Cunégonde, le troisième de la voir tous les jours, & le quatrième d'entendre maître Pangloss, le plus grand philosophe de la province, & par conséquent de toute la terre.

Un jour Cunégonde en se promenant auprès du château, dans le petit bois qu'on appelait parc, vit entre des broussailles le docteur Pangloss qui donnait une leçon de physique expérimentale à la femme de chambre de sa mère, petite brune très jolie & très docile. Comme Mademoiselle Cunégonde avait beaucoup de disposition pour les sciences, elle observa, sans soufler, les expériences réitérées dont elle fut témoin;

moins ; elle vit clairement la raison suffisante du docteur , les effets & les causes ; & s'en retourna toute agitée , toute pensive , toute remplie du désir d'être suivante ; songeant qu'elle pourrait bien être la raison suffisante du jeune Candide , qui pouvait aussi être la sienne.

Elle rencontra Candide en revenant au château , & rougit ; Candide rougit aussi ; elle lui dit bonjour d'une voix entrecoupée , & Candide lui parla sans savoir ce qu'il disait. Le lendemain après le diner , comme on sortait de table , Cunégonde & Candide se trouvèrent derrière un paravent ; Cunégonde laissa tomber son mouchoir , Candide le ramassa , elle lui prit innocemment la main , le jeune homme baisa innocemment la main de la jeune demoiselle avec une vivacité , une sensibilité , une grâce toute particulière ; leurs boudoirs se rencontrèrent , leurs yeux s'enflammèrent , leurs genoux tremblèrent , leurs mains s'égarèrent. Monsieur le baron de Thunder-ten-tronckh passa auprès du paravent , & voyant cette caudie & cet effet , chassa Candide du château à grands coups de pied dans le derrière ; Cunégonde s'évanouit ; elle fut soufflée par Madame la Baronne dès qu'elle fut revenue à elle-même ; & tout fut consterné dans le plus beau & le plus agréable des châteaux possibles.



CHAPITRE SECOND.

*Ce que devint Candide parmi les Bulgares.*

Candide chassé du paradis terrestre , marcha longtems sans savoir où , pleurant , levant les yeux aux ciel , les tournant souvent vers le plus beau des châteaux qui renfermait la plus belle des baronnettes ; il se coucha sans souper au milieu des champs entre deux sillons ; la neige tombait à gros flocons. Candide tout transi se traîna le lendemain vers la Ville voisine , qui s'appelle Valdberghoff-trarbk-dikdorff , n'ayant point d'argent , mourant de faim & de lassitude. Il s'arrêta tristement à la porte d'un cabaret. Deux hommes habillés de bleu le remarquèrent : Camarade , dit l'un , voilà un jeune homme très bien fait & qui a la taille requise : ils s'avancèrent vers Candide , & le prièrent à diner très civilement. Messieurs , leur dit Candide avec une modestie charmante , vous me faites beaucoup d'honneur , mais je n'ai pas de quoi payer mon écot. Ah Monsieur ! lui dit un des bleus , les personnes de votre figure & de votre mérite ne payent jamais rien : n'avez-vous pas cinq pieds cinq pouces de haut ? Oui , Messieurs , c'est ma taille , dit-il en faisant la révérence. Ah Monsieur ! mettez-vous à table ; non-seulement nous vous défrayerons , mais nous ne souffrirons jamais qu'un homme comme vous manque d'argent ; les hommes ne sont faits que pour se secourir. les  
les

les autres. Vous avez raison, dit Candide ; c'est ce que Mr. Pangloss m'a toujours dit, & je vois bien que tout est au mieux. On le prie d'accepter quelques écus, il les prend & veut faire son billet, on n'en veut point, on se met à table ; N'aimez-vous pas tendrement... ? Oh oui ! répond-il, j'aime tendrement Mademoiselle Cunégonde. Non, dit l'un de ces Messieurs, nous vous demandons si vous n'aimez pas tendrement le roi des Bulgares ? Point du tout, dit-il, car je ne l'ai jamais vû. Comment ? c'est le plus charmant des rois, & il faut boire à sa santé. Oh ! très volontiers, Messieurs ; & il boit. C'en est assez, lui dit-on, vous voilà l'appui, le soutien, le défenseur, le héros des Bulgares ; votre fortune est faite, & votre gloire est assurée. On lui met sur le champ les fers aux pieds, & on le mène au régiment. On le fait tourner à droite, à gauche, hauffer la baguette, remettre la baguette, coucher en joue, tirer, doubler le pas, & on lui donne trente coups de bâton ; le lendemain il fait l'exercice un peu moins mal, & il ne reçoit que vingt coups ; le surlendemain on ne lui en donne que dix, & il est regardé par ses camarades comme un prodige.

Candide tout stupéfait ne démêlait pas encore trop bien comment il était un héros. Il s'avisa un beau jour de printemps de s'aller promener, marchant tout droit devant lui, croyant que c'était un privilège de l'espèce humaine, comme de l'espèce aimable, de se servir de ses jambes à son plaisir. Il n'eut pas fait deux lieues, que voilà quatre autres héros de six pieds qui l'atteignent,

gnent , qui le lient , qui le mènent dans un cachot. On lui demanda juridiquement ce qu'il aimait le mieux , d'être fustigé trente-six fois par tout le régiment , ou de recevoir à la fois douze bales de plomb dans la cervelle. Il eut beau dire que les volontés sont libres , & qu'il ne voulait ni l'un ni l'autre , il falut faire un choix ; il se détermina en vertu du don de Dieu , qu'on nomme liberté , à passer trente-six fois par les baguettes ; il essuia deux promenades. Le Régiment était composé de deux milles hommes ; cela lui composa quatre mille coups de baguette , qui , depuis la nuque du cou jusqu'au cû lui découvrirent les muscles & les nerfs. Comme on allait procéder à la troisième course , Candide n'en pouvant plus demanda en grace qu'on voulût bien avoir la bonté de lui casser la tête ; il obtint cette faveur ; on lui bande les yeux , on le fait mettre à genoux. Le roi des Bulgares passé dans ce moment , s'informe du crime du patient ; & comme ce roi avait un grand génie , il comprit par tout ce qu'il aprit de Candide que c'était un jeune métaphisicien , fort ignorant des choses de ce monde , & il lui accorda sa grace avec une clémence qui sera louée dans tous les journaux & dans tous les siècles. Un brave chirurgien guérit Candide en trois semaines avec les émollients enseignés par Dioscoride. Il avait déjà un peu de peau , & pouvait marcher , quand le roi des Bulgares livra bataille au roi des Abares.

---

## CHAPITRE TROISIEME.

*Comment Candide se sauva d'entre les Bulgares ,  
& ce qu'il devint.*

**R**ien n'était si beau , si leste , si brillant , si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes , les fifres , les haut-bois , les tambours , les canons formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté ; ensuite la mousquetterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La bayonnette fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mille ames. Candide qui tremblait comme un philosophe , se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque.

Enfin tandis que les deux rois faisaient chanter des Te-Deum , chacun dans son camp , il prit le parti d'aller raisonner ailleurs des effets & des causes. Il passa par dessus des tas de morts & de mourants , & gagna d'abord un village voisin ; il était en cendres ; c'était un village Abare que les Bulgares avaient brûlé selon les loix du droit public. Ici des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes égor-gées , qui tenaient leurs enfans à leurs mam-melles

melles sanglantes ; là des filles éventrées après avoir assouvi les besoins naturels de quelques héros , rendaient les derniers soupirs ; d'autres à demi brulées criaient qu'on achevât de leur donner la mort. Des cervelles étaient répandues sur la terre à côté de bras & de jambes coupés.

Candide s'enfuit au plus vite dans un autre village : il appartenait à des Bulgares ; & les héros Abares l'avaient traité de même. Candide toujours marchant sur des membres palpitans , ou à travers des ruines , arriva enfin hors du théâtre de la guerre , portant quelques petites provisions dans son bissac , & n'oubliant jamais Mademoiselle Cunégonde. Ses provisions lui manquèrent quand il fut en Hollande : mais ayant entendu dire que tout le monde était riche dans ce pays-là , & qu'on y était Chrétien , il ne douta pas qu'on ne le traitât aussi bien qu'il l'avait été dans le château de Mr. le baron avant qu'il en eût été chassé pour les beaux yeux de Mademoiselle Cunégonde.

Il demanda l'aumône à plusieurs graves personages , qui lui répondirent tous , que s'il continuait à faire ce métier , on l'enfermerait dans une maison de correction pour lui apprendre à vivre.

Il s'adressa ensuite à un homme qui venait de parler tout seul une heure de suite sur la charité dans une grande assemblée. Cet orateur le regardant de travers , lui dit , Que venez-vous faire ici ? y êtes-vous pour la bonne cause ? Il n'y a point d'effet sans cause , répondit modestement Candide , tout est enchainé nécessairement ,

&

& arrangé pour le mieux. Il a falu que je fuſſe chaffé d'auprès de Mademoiſelle Cunégonde , que j'aye paſſé par les baguettes , & il faut que je demande mon pain , juſqu'à ce que je puiſſe en gagner ; tout cela ne pouvait être autrement. Mon ami , lui dit l'orateur , croyez-vous que le Pape ſoit l'Ante-Chriſt ? Je ne l'avais pas encor entendu dire , répondit Candide ; mais qu'il le ſoit , ou qu'il ne le ſoit pas , je manque de pain. Tu ne mérites pas d'en manger , dit l'autre ; va , coquin , va miſérable , ne m'approche de ta vie. La femme de l'orateur ayant mis la tête à la fenêtre , & avifant un homme qui doutait que le Pape fût Ante-Chriſt , lui répandit ſur le chef un plein . . . . . O Ciel ! à quel excès ſe porte le zèle de la religion dans les dames !

Un homme qui n'avait point été batiſé , un bon anabatifte , nommé Jacques , vit la manière cruelle & ignominieufe dont on traitait ainſi un de ſes frères , un être à deux pieds ſans plumes , qui avait une ame ; il l'amena chez lui , le nettoya , lui donna du pain & de la bierre , lui fit préſent de deux florins , & voulut même lui apprendre à travailler dans ſes manufactures aux étoffes de Perſe qu'on fabrique en Hollande. Candide ſe proſternant preſque devant lui s'écriait , Maître Pangloſ me l'avait bien dit que tout eſt au mieux dans ce monde ; car je ſuis infiniment plus touché de votre extrême généroſité que de la dureté de ce Monsieur à manteau noir , & de madame ſon épouſe.

Le lendemain en ſe promenant , il rencontra

un

un gueux tout couvert de pustules , les yeux morts , le bout du nez rongé , la bouche de travers , les dents noires , & parlant de la gorge , tourmenté d'une toux violente , & crachant une dent à chaque effort.

## CHAPITRE QUATRIEME.

*Comment Candide rencontra son ancien Maître de Philosophie le Docteur Pangloss , & ce qui en advint.*

C Andide plus ému encor de compassion que d'horreur , donna à cet épouvantable gueux les deux florins qu'il avait reçus de son honnête anabatiste Jaques. Le fantôme le regarda fixement , versa des larmes , & sauta à son cou. Candide effrayé recule. Hélas ! dit le misérable à l'autre misérable , ne reconnaissez - vous plus votre cher Pangloss ? Qu'entens - je ? vous mon cher maître ! vous dans cet état horrible ! quel malheur vous est-il donc arrivé ? pourquoi n'êtes - vous plus dans le p'us beau des chateaux ? qu'est devenue Mademoiselle Cunégonde , la perle des filles , le chef-d'œuvre de la nature ? Je n'en peux plus , dit Pangloss. Aussi tôt Candide le mène dans l'étable de l'anabatiste , où il lui fit manger un peu de pain ; & quand Pangloss fut refait , Eh bien , lui dit-il , Cunégonde ? Elle est morte , recria l'autre. Candide s'éva-  
*Seconde Suite des Mélanges &c.* N nouit

noût à ce mot : son ami rappella ses sens , avec un peu de mauvais vinaigre qui se trouva par hazard dans l'étable. Candide rouvre les yeux. Cunégonde est morte ! Ah meilleur des mondes , où êtes - vous ? mais de quelle maladie est elle morte ? ne serait-ce point de m'avoir vû chasser du beau château de Mr. son père à grands coups de pied ? Non , dit Pangloss , elle a été éventrée par des soldats Bulgares , après avoir été violée autant qu'on peut l'être ; ils ont cassé la tête à Mr. le Baron qui voulait la défendre ; Madame la Baronne a été coupée en morceaux ; mon pauvre pupille traité précisément comme sa sœur ; & quant au château , il n'est pas resté pierre sur pierre , pas une grange , pas un mouton , pas un canard , pas un arbre : mais nous avons été bien vengés , car les Abares en ont fait autant dans une Baronie voisine qui appartenait à un seigneur Bulgare.

A ce discours Candide s'évanouit encore : mais revenu à foi , & ayant dit tout ce qu'il devait dire , il s'enquit de la cause & de l'effet , & de la raison suffisante qui avait mis Pangloss dans un si piteux état. Hélas , dit l'autre , c'est l'amour ; l'amour , le consolateur du genre-humain , le conservateur de l'univers , l'ame de tous les êtres sensibles , le tendre amour. Hélas ! dit Candide , je l'ai connu cet amour , ce souverain des cœurs , cette ame de notre ame ; il ne m'a jamais valu qu'un baiser & vingt coups de pieds au cû. Comment cette belle cause a-t-elle pu produire en vous un effet si abominable ?

Pan-

Pangloss répondit en ces termes : O mon cher Candide ! vous avez connu Paquette , cette jolie suivante de notre auguste Baronne ; j'ai goûté dans ses bras les délices du paradis , qui ont produit ces tourmens d'enfer dont vous me voyez dévoré ; elle en était infectée , elle en est peut-être morte. Paquette tenait ce présent d'un cordelier très savant , qui avait remonté à la source ; car il l'avait eue d'une vieille comtesse ; qui l'avait reçue d'un capitaine de cavalerie , qui la devait à une marquise , qui la tenait d'un page , qui l'avait reçue d'un jésuite , qui étant novice l'avait eue en droite ligne d'un des compagnons de Christophle Colomb. Pour moi je ne la donnerai à personne , car je me meurs.

O Pangloss ! s'écria Candide , voilà une étrange généalogie ! n'est-ce pas le Diable qui en fut la souche ? Point du tout , repliqua ce grand homme ; c'était une chose indispensable dans le meilleur des mondes , un ingrédient nécessaire ; car si Colomb n'avait pas attrapé , dans une isle de l'Amérique , cette maladie qui empoisonne la source de la génération , qui souvent même empêche la génération , & qui est évidemment l'opposé du grand but de la nature , nous n'aurions ni le chocolat , ni la cochenille ; il faut encor observer que jusqu'aujourd'hui dans notre continent , cette maladie nous est particulière comme la controverie. Les Turcs , les Indiens , les Persans , les Chinois , les Siamois , les Japonois ne la connaissent pas encore ; mais il y a une raison suffisante pour qu'ils la

connaissent à leur tour dans quelques siècles. En attendant, elle a fait un merveilleux progrès parmi nous, & surtout dans ces grandes armées composées d'honnêtes stipendiaires bien élevés, qui décident du destin des états; on peut assurer que quand trente mille hommes combattent en bataille rangée contre des troupes égales en nombre, il y a environ vingt mille vérolés de chaque côté.

Voilà qui est admirable, dit Candide, mais il faut vous faire guérir. Eh comment le puis-je? dit Pangloss, je n'ai pas le sou, mon ami; & dans toute l'étendue de ce globe on ne peut ni se faire saigner, ni prendre un lavement, sans payer, ou sans qu'il y ait quelqu'un qui paye pour nous.

Ce dernier discours déterminâ Candide; il alla se jeter aux pieds de son charitable anabatiste Jaques, & lui fit une peinture si touchante de l'état où son ami était réduit, que le bon homme n'hésita pas à recueillir le docteur Pangloss; il le fit guérir à ses dépens. Pangloss dans la cure ne perdit qu'un œil & une oreille. Il écrivait bien, & savait parfaitement l'arithmétique. L'anabatiste Jaques en fit son teneur de livres. Au bout de deux mois étant obligé d'aller à Lisbonne pour les affaires de son commerce, il mena dans son vaisseau ses deux philosophes. Pangloss lui expliqua comment tout était on ne peut mieux. Jaques n'était pas de cet avis. Il faut bien, disait-il, que les hommes ayent un peu corrompu la nature, car ils ne sont point nés loups, & ils sont devenus loups:  
Dieu

Dieu ne leur a donné ni canon de vingt-quatre, ni bayonnettes ; & ils se font fait des bayonnettes & des canons pour se détruire. Je pourrais mettre en ligne de compte les banqueroutes, & la justice qui s'empare des biens des banqueroutiers pour en frustrer les créanciers. Tout cela était indispensable, repliquait le docteur borgne, & les malheurs particuliers font le bien général ; de sorte que plus il y a de malheurs particuliers, & plus tout est bien. Tandis qu'il raisonnait, l'air s'obscurcit, les vents soufflèrent des quatre coins du monde, & le vaisseau fut assailli de la plus horrible tempête à la vue du port de Lisbonne.

---

## CHAPITRE CINQUIEME.

*Tempête, naufrage, tremblement de terre, & ce qui advint du docteur Pangloss, de Candide, & de l'anabatiste Jaques.*

**L**A moitié des passagers affaiblis, expirans de ces angoisses inconcevables que le roulis d'un vaisseau porte dans les nerfs & dans toutes les humeurs du corps agitées en sens contraires, n'avait pas même la force de s'inquiéter du danger. L'autre moitié jettait des cris & faisait des prières ; les voiles étaient déchirées, les mâts brisés, le vaisseau entr'ouvert. Travaillait qui pouvait, personne ne s'entendait,

personne ne commandait. L'anabatiste aidait un peu à la manœuvre ; il était sur le tillac ; un matelot furieux le frappe rudement & l'étend sur les planches ; mais du coup qu'il lui donna, il eut lui-même une si violente secousse qu'il tomba hors du vaisseau la tête la première. Il restait suspendu & accroché à une partie de mâc rompu. Le bon Jaques court à son secours, l'aide à remonter, & de l'effort qu'il fit il est précipité dans la mer à la vûe du matelot, qui le laissa périr sans daigner seulement le regarder. Candide approche, voit son bienfaiteur qui reparaît un moment & qui est englouti pour jamais. Il veut se jeter après lui dans la mer, le philosophe Pangloss l'en empêche, en lui prouvant que la rade de Lisbonne avait été formée exprès pour que cet anabatiste s'y noyât. Tandis qu'il le prouvait *à priori*, le vaisseau s'entr'ouvre, tout périt à la réserve de Pangloss, de Candide, & de ce brutal de matelot qui avait noyé le vertueux anabatiste ; le coquin nagea heureusement jusqu'au rivage, où Pangloss & Candide furent portés sur une planche.

Quand ils furent revenus un peu à eux, ils marchèrent vers Lisbonne ; il leur restait quelque argent, avec lequel ils espéraient se sauver de la faim après avoir échapé à la tempête.

A peine ont-ils mis le pied dans la ville en pleurant la mort de leur bienfaiteur, qu'ils sentent la terre trembler sous leurs pas, la mer s'élève en bouillonnant dans le port, & brise les vaisseaux qui sont à l'ancre. Des tourbillons de flamme & de cendres couvrent les rues &  
les

les places publiques ; les maisons s'éroulent , les toits font renversés sur les fondemens , & les fondemens se dispersent ; trente mille habitans de tout âge & de tout sexe font écrasés sous des ruines. Le matelot difait en fiffant & en jurant , Il y aura quelque chose à gagner ici. Quelle peut être la raison suffisante de ce phénomène ? difait Pangloss. Voici le dernier jour du monde , s'écriait Candide. Le matelot court incontinent au milieu des débris , affronte la mort pour trouver de l'argent , en trouve , s'en empare , s'enyvre , & ayant cuvé son vin , achète les faveurs de la première fille de bonne volonté qu'il rencontre sur les ruines des maisons détruites & au milieu des mourans & des morts. Pangloss le tirait cependant par la manche ; Mon ami , lui difait-il , cela n'est pas bien , vous manquez à la raison universelle , vous prenez mal votre tems. Tête & sang , répondit l'autre , je suis matelot & né à Batavia ; j'ai marché quatre fois sur le crucifix dans quatre voyages au Japon ; tu as bien trouvé ton homme avec ta raison universelle !

Quelques éclats de pierre avaient blessé Candide ; il était étendu dans la rue & couvert de débris. Il difait à Pangloss , Hélas ! procure-moi un peu de vin & d'huile : je me meurs. Ce tremblement de terre n'est pas une chose nouvelle , répondit Pangloss ; la ville de Lima éprouva les mêmes secouffes en Amérique l'année passée ; mêmes causes , mêmes effets ; il y a certainement une trainée de souphre sous terre depuis Lima jusqu'à Lisbonne. Rien n'est plus pro-

bable, dit Candide; mais pour Dieu, un peu d'huile & de vin. Comment probable? repliqua le philosophe, je soutiens que la chose est démontrée. Candide perdit connaissance, & Pangloss lui apporta un peu d'eau d'une fontaine voisine.

Le lendemain ayant trouvé quelques provisions de bouche en se glissant à travers des décombres, ils réparèrent un peu leurs forces. Ensuite ils travaillèrent comme les autres à soulager les habitans échappés à la mort. Quelques citoyens secourus par eux leur donnerent un aussi bon diner qu'on le pouvait dans un tel désastre: il est vrai que le repas était triste, les convives arrosaient leur pain de leurs larmes; mais Pangloss les consola, en les assurant que les choses ne pouvaient être autrement; car, dit-il, tout ceci est ce qu'il y a de mieux; car s'il y a un volcan à Lisbonne, il ne pouvait être ailleurs. Car il est impossible que les choses ne soient pas où elles sont. Car tout est bien.

Un petit homme noir, familier de l'Inquisition, lequel était à côté de lui, prit poliment la parole, & dit; Aparentment que Monsieur ne croit pas au péché originel; car si tout est au mieux, il n'y a donc eu ni chute ni punition.

Je demande très humblement pardon à votre excellence, répondit Pangloss encor plus poliment, car la chute de l'homme & la malédiction entraînent nécessairement dans le meilleur des mondes possibles. Monsieur ne croit donc pas à la liberté? dit le familier. Votre excellence m'excusera, dit Pangloss; la liberté peut  
sub.

subsister avec la nécessité absolue ; car il était nécessaire que nous fussions libres ; car enfin la volonté déterminée . . . . . Pangloss était au milieu de sa phrase , quand le familier fit un signe de tête à son estafier qui lui servait à boire du vin de Porto , ou d'Oporto.

---

## CHAPITRE SIXIEME.

*Comment on fit un bel Auto-da-fé pour empêcher les tremblemens de terre , & comment Candide fut fessé.*

**A**près le tremblement de terre qui avait détruit les trois quarts de Lisbonne , les sages du pays n'avaient pas trouvé un moyen plus efficace pour prévenir une ruine totale , que de donner au peuple un bel Auto-da-fé ; il était décidé par l'université de Coimbre , que le spectacle de quelques personnes brûlées à petit feu en grande cérémonie , est un secret infailible pour empêcher la terre de trembler.

On avait en conséquence saisi un Biscayen convaincu d'avoir épousé sa commère , & deux Portugais qui en mangeant un poulet en avaient arraché le lard : on vint lier après le dîner le docteur Pangloss , & son disciple Candide , l'un pour avoir parlé , & l'autre pour l'avoir écouté avec un air d'approbation : tous deux furent menés séparément dans des appartemens d'une extrême fraîcheur , dans  
les-

lesquels on n'était jamais incommodé du soleil : huit jours après ils furent tous deux revêtus d'un *Sanbenito*, & on orna leurs têtes de mitres de papier : la mitre & le *Sanbenito* de Candide étaient peints de flammes renversées & de Diables qui n'avaient ni queues, ni griffes : mais les Diables de Pangloss portaient griffes & queues, & les flammes étaient droites. Ils marchèrent en procession ainsi vêtus, & entendirent un sermon très patétique, suivi d'une belle musique en fauxbourdon. Candide fut fessé en cadence pendant qu'on chantait ; le Biscayen & les deux hommes qui n'avaient point voulu manger de lard furent brûlés, & Pangloss fut pendu, quoique ce ne soit pas la coutume. Le même jour la terre trembla de nouveau avec un fracas épouvantable.

Candide épouventé, interdit, éperdu, tout sanglant, tout palpitant, se disait à lui-même ; Si c'est ici le meilleur des Mondes possibles, que sont donc les autres ? passé encor si je n'étais que fessé, je l'ai été chez les Bulgares ; mais, ô mon cher Pangloss ! le plus grand des philosophes, faut-il vous avoir vû pendre sans que je sache pourquoi ! O ! mon cher anabatiste, le meilleur des hommes, faut-il que vous ayez été noyé dans le port ! O ! Mademoiselle Cunégonde, la perle des filles, faut-il qu'on vous ait fendu le ventre !

Il s'en retournait se soutenant à peine, prêché, fessé, absous & béni, lorsqu'une vieille l'aborda, & lui dit, Mon fils, prenez courage, suivez-moi.

## CHAPITRE SEPTIEME.

*Comment une vieille prit soin de Candide, & comment il retrouva ce qu'il aimait.*

Candide ne prit point courage, mais il suivit la vieille dans une mazure : elle lui donna un pot de pommade pour se frotter, lui laissa à manger & à boire ; elle lui montra un petit lit assez propre ; il y avait auprès du lit un habit complet. Mangez, buvez, dormez, lui dit-elle, & que Notre Dame d'Atocha, Monseigneur St. Antoine de Padoue, & Monseigneur St. Jacques de Compostelle prennent soin de vous : Je reviendrai demain. Candide toujours étonné de tout ce qu'il avait vu, de tout ce qu'il avait souffert, & encor plus de la charité de la vieille, voulut lui baiser la main. Ce n'est pas ma main qu'il faut baiser, dit la vieille ; je reviendrai demain. Frottez-vous de pommade, mangez & dormez.

Candide malgré tant de malheurs mangea & dormit. Le lendemain la vieille lui apporte à déjeuner, visite son dos, le frotte elle-même d'une autre pommade : elle lui apporte ensuite à dîner : elle revient sur le soir & apporte à souper. Le surlendemain elle fit encor les mêmes cérémonies. Qui êtes-vous ? lui disait toujours Candide ; qui vous a inspiré tant de bonté ? quelle graces puis-je vous rendre ? La bonne femme ne répondait jamais rien : elle revint sur le soir,

soir, & n'aporta point à souper ; Venez avec moi ; dit-elle, & ne dites mot. Elle le prend sous le bras, & marche avec lui dans la campagne environ un quart de mille : ils arrivent à une maison isolée, entourée de jardins & de canaux. La vieille frappe à une petite porte. On ouvre ; elle mène Candide par un escalier dérobé dans un cabinet doré, le laisse sur un canapé de brocard, referme la porte, & s'en va. Candide croyait rêver, & regardait toute sa vie comme un songe funeste, & le moment présent comme un songe agréable.

La vieille reparut bientôt ; elle soutenait avec peine une femme tremblante, d'une taille majestueuse, brillante de pierreries, & couverte d'un voile. Otez ce voile, dit la vieille à Candide. Le jeune homme approche ; il lève le voile d'une main timide. Quel moment ! quelle surprise ! il crut voir Mademoiselle Cunégonde, il la voyait en effet, c'était elle-même. La force lui manque, il ne peut proférer une parole, il tombe à ses pieds. Cunégonde tombe sur le canapé. La vieille les accable d'eaux spiritueuses ; ils reprennent leurs sens, ils se parlent : ce sont d'abord des mots entrecoupés, des demandes & des réponses qui se croisent, des soupirs, des larmes, des cris. La vieille leur recommande de faire moins de bruit, & les laisse en liberté. Quoi ! c'est vous, lui dit Candide, vous vivez ! Je vous retrouve en Portugal ! On ne vous a donc pas violée ? On ne vous a point fendu le ventre, comme le philosophe Pangloss me l'avait assuré ? Si-fait, dit la belle Cunégonde ; mais

on

On ne meurt pas toujours de ces deux accidens. Mais votre père & votre mère ont-ils été tués ? Il n'est que trop vrai, dit Cunégonde en pleurant. Et votre frère ? Mon frère a été tué aussi. Et pourquoi êtes vous en Portugal ? & comment avez-vous sçû que j'y étais ? & par quelle étrange aventure m'avez-vous fait conduire dans cette maison ? Je vous dirai tout cela, repliqua la dame, mais il faut auparavant que vous m'appreniez tout ce qui vous est arrivé depuis le baiser innocent que vous me donnâtes, & les coups de pied que vous reçûtes.

Candide lui obéit avec un profond respect ; & quoiqu'il fût interdit, quoique sa voix fût faible & tremblante, quoique l'échine lui fit encore un peu mal, il lui raconta de la manière la plus naïve tout ce qu'il avait éprouvé depuis le moment de leur séparation. Cunégonde levait les yeux au ciel ; elle donna des larmes à la mort du bon anabatiste, & de Pangloss ; après quoi elle parla en ces termes à Candide, qui ne perdait pas une parole, & qui la dévorait des yeux.

---

## CHAPITRE HUITIEME.

### *Histoire de Cunégonde.*

J'Étais dans mon lit & je dormais profondément, quand il plut au ciel d'envoyer les Bulgares dans notre beau château de Thunder-tronckh ; ils égorgèrent mon père & mon frère,

frère, & coupèrent ma mère par morceaux. Un grand Bulgare, haut de six pieds, voyant qu'à ce spectacle j'avais perdu connaissance, se mit à me violer, cela me fit revenir, je repris mes sens, je criai, je me débattis, je mordis, j'égratignai, je voulais arracher les yeux à ce grand Bulgare, ne sachant pas que tout ce qui arrivait dans le château de mon père était une chose d'usage : le brutal me donna un coup de couteau dans le flanc gauche dont je porte encor la marque. Hélas ! j'espère bien la voir, dit le naïf Candide. Vous la verrez, dit Cunégonde, mais continuons. Continuez, dit Candide.

Elle reprit ainsi le fil de son histoire. Un capitaine Bulgare entra, il me vit toute sanglante, & le soldat ne se dérangeait pas. Le capitaine se mit en colère du peu de respect que lui témoignait ce brutal, & le tua sur mon corps. Ensuite il me fit panser & m'emmena prisonnière de guerre dans son quartier. Je blanchifiais le peu de chemises qu'il avait, je faisais sa cuisine ; il me trouvait fort jolie, il faut l'avouer ; & je ne nierai pas qu'il ne fût très bien fait, & qu'il n'eût la peau blanche & douce ; d'ailleurs peu d'esprit, peu de philosophie ; on voyait bien qu'il n'avait pas été élevé par le docteur Pangloss. Au bout de trois mois ayant perdu tout son argent, & s'étant dégouté de moi, il me vendit à un juif nommé Don Issacar, qui trafiquait en Hollande & en Portugal, & qui aimait passionnément les femmes. Ce juif s'attacha beaucoup à ma personne, mais il ne pouvait en triompher ; je lui ai mieux résisté

sisté qu'au soldat Bulgare. Une personne d'honneur peut être violée une fois, mais sa vertu s'en affermit. Le juif pour m'aprivoiser me mena dans cette maison de campagne que vous voyez. J'avais crû, jusques-là, qu'il n'y avait rien sur la terre de si beau que le château de Tunder-ten-trunckh; j'ai été détrompée.

Le grand inquisiteur m'aperçut un jour à la messe, il me lorgna beaucoup, & me fit dire qu'il avait à me parler pour des affaires secrètes. Je fus conduite à son palais, je lui appris ma naissance; il me représenta combien il était au-dessous de mon rang d'appartenir à un Israélite. On proposa de sa part à Don Issacar de me céder à Monseigneur. Don Issacar qui est le banquier de la Cour, & homme de crédit, n'en voulut rien faire. L'inquisiteur le menaça d'un Auto-da-fé. Enfin mon juif intimidé conclut un marché, par lequel la maison & moi leur appartiendraient à tous deux en commun, que le juif aurait pour lui les lundis, mercredis & le jour du sabbat, & que l'inquisiteur aurait les autres jours de la semaine. Il y a six mois que cette convention subsiste. Ce n'a pas été sans querelles! car souvent il a été indécis si la nuit du samedi au dimanche appartenait à l'ancienne loi, ou à la nouvelle. Pour moi j'ai résisté jusqu'à présent à toutes les deux, & je crois que c'est pour cette raison que j'ai toujours été aimée.

Enfin pour détourner le fléau des tremblemens de terre, & pour intimider Don Issacar, il plut à Monseigneur l'Inquisiteur de célébrer un Auto-da-

da fé. Il me fit l'honneur de m'y inviter. Je fus tres bien placée ; on servit aux dames des rafraichissemens entre la messe & l'exécution. Je fus à la vérité faisie d'horreur en voyant bruler ces deux juifs & cet honnête Biscayen qui avait épousé sa commère : mais quelle fut ma surprise, mon effroi, mon trouble, quand je vis dans un Sanbenito, & sous une mitre, une figure qui ressembloit à celle de Pangloss ! Je me frottai les yeux, je regardai attentivement, je le vis pendre ; je tombai en faiblesse. A peine reprenais-je mes sens que je vous vis dépouillé tout nud ; ce fut là le comble de l'horreur, de la consternation, de la douleur, du désespoir. Je vous dirai, avec vérité, que votre peau est encor plus blanche, & d'un incarnat plus parfait que celle de mon capitaine des Bulgares. Cette vuë redoubla tous les sentimens qui m'accablaient, qui me dévoraient. Je m'écriai, je voulus dire, Arrêtez, barbares, mais la voix me manqua, & mes cris auraient été inutiles. Quand vous eutes été bien fessé, Comment se peut-il faire, disais-je, que l'aimable Candide & le sage Pangloss se trouvent à Lisbonne, l'un pour recevoir cent coups de fouet, & l'autre pour être pendu par l'ordre de Monseigneur l'Inquisiteur dont je suis la bien-aimée ? Pangloss m'a donc bien cruellement trompée quand il me disait que tout va le mieux du monde.

Agitée, éperduë, tantôt hors de moi-même, & tantôt prête de mourir de faiblesse, j'avais la tête remplie du massacre de mon père, de ma mère, de mon frère, de l'insolence de mon vilain  
fol-

foldat Bulgare , du coup de couteau qu'il me donna , de ma servitude , de mon métier de cuisinière , de mon capitaine Bulgare , de mon vilain Don Issacar , de mon abominable inquisiteur , de la pendaison du docteur Pangloss , de ce grand *miserere* en faux-bourdon pendant lequel on vous faisait , & surtout du baiser que je vous avais donné derrière un paravent , le jour que je vous avais vû pour la dernière fois. Je louai Dieu qui vous ramenait à moi par tant d'épreuves. Je recommandai à ma vieille d'avoir soin de vous , & de vous amener ici dès qu'elle le pourrait. Elle a très bien exécuté ma commission ; j'ai goûté le plaisir inexprimable de vous revoir , de vous entendre , de vous parler. Vous devez avoir une faim dévorante , j'ai grand appetit , commençons par souper.

Les voilà qui se mettent tous deux à table , & après le souper ils se replacent sur ce beau canapé dont on a déjà parlé ; ils y étaient quand le signor Don Issacar , l'un des maîtres de la maison , arriva. C'était le jour du sabbat. Il venait jouir de ses droits , & expliquer son tendre amour.



---

 CHAPITRE NEUVIEME.

*Ce qui advint de Cunégonde , de Candide , du grand Inquisiteur & d'un Juif.*

CET Issacar était le plus colérique Hébreu qu'on eût vû dans Israël depuis la captivité en Babilone. Quoi ! dit-il , chienne de Galiléenne , ce n'est pas assez de Mr. l'inquisiteur ? il faut que ce coquin partage aussi avec moi ? En disant cela il tire un long poignard dont il était toujours pourvû , & ne croyant pas que son adverse partie eût des armes , il se jette sur Candide : mais notre bon Westphalien avait reçu une belle épée de la vieille avec l'habit complet. Il tire son épée , quoiqu'il eût les mœurs fort douces , & vous étend l'israélite roide mort sur le carreau aux pieds de la belle Cunégonde.

Sainte Vierge ! s'écria-t-elle , qu'allons-nous devenir ? un homme tué chez moi ! si la justice vient , nous sommes perdus. Si Pangloss n'avait pas été pendu , dit Candide , il nous donnerait un bon conseil dans cette extrémité , car c'était un grand philosophe. A son défaut consultons la vieille. Elle était fort prudente , & commençait à dire son avis , quand une autre petite porte s'ouvrait. Il était une heure après minuit , c'était le commencement du dimanche. Ce jour appartenait à Monseigneur l'inquisiteur. Il entre & voit le fessé Candide l'épée à la main , un mort étendu  
par

par terre, Cunégonde effarée, & la vieille donnant des conseils.

Voici dans ce moment ce qui se passa dans l'ame de Candide & comment il raisonna : Si ce saint homme appelle du secours, il me fera infailliblement bruler ; il pourra en faire autant de Cunégonde ; il m'a fait fouetter impitoyablement ; il est mon rival ; je suis en train de tuer, il n'y a pas à balancer. Ce raisonnement fut net & rapide ; & sans donner le tems à l'inquisiteur de revenir de sa surprise, il le perce d'oultre en oultre, & le jette à côté du juif. En voici bien d'une autre, dit Cunégonde ; il n'y a plus de remission ; nous sommes excommuniés, notre dernière heure est venue. Comment avez-vous fait, vous qui êtes né si doux, pour tuer en deux minutes un juif & un prélat ? Ma belle demoiselle, répondit Candide, quand on est amoureux, jaloux & fouetté par l'inquisition, on ne se connaît plus.

La vieille prit alors la parole, & dit : Il y a trois chevaux Andalous dans l'écurie avec leurs selles & leurs brides, que le brave Candide les prépare ; Madame a des moyadors & des diamans : montons vite à cheval, quoique je ne puisse me tenir que sur une fesse, & allons à Cadiz ; il fait le plus beau tems du monde, & c'est un grand plaisir de voyager pendant la fraîcheur de la nuit.

Aussi-tôt Candide selle les trois chevaux. Cunégonde, la vieille & lui font trente milles d'une traite. Pendant qu'ils s'éloignaient, la Ste. Hermandad arrive dans la maison : on enterre Mon-

seigneur dans une belle église, & on jette Issacar à la voirie.

Candide, Cunégonde & la vieille étaient déjà dans la petite ville d'Avacéna au milieu des montagnes de la Sierra Morena; & ils parlaient ainsi dans un cabaret.

## CHAPITRE DIXIEME.

*Dans quelle détresse Candide, Cunégonde & la vieille arrivent à Cadix, & de leur embarquement.*

QUI a donc pû me voler mes pistoles & mes diamants? disait en pleurant Cunégonde; de quoi vivrons-nous? comment ferons-nous? où trouver des inquisiteurs & des juifs qui m'en donnent d'autres? Hélas! dit la vieille, je soupçonne fort un révérend père cordelier, qui coucha hier dans la même auberge que nous à Badajoz; Dieu me garde de faire un jugement téméraire, mais il entra deux fois dans notre chambre, & il partit longtems avant nous. Hélas, dit Candide, le bon Pangloss m'avait souvent prouvé que les biens de la terre sont communs à tous les hommes, que chacun y a un droit égal. Ce cordelier devait bien, suivant ces principes, nous laisser de quoi achever notre voyage. Il ne vous reste donc rien du tout, ma belle Cunégonde? Pas un maravedis, dit-elle. Quel parti prendre? dit Candide. Vendons un  
des

des chevaux , dit la vieille ; je monterai en croupe derrière Mademoiselle , quoique je ne puisse me tenir que sur une fesse , & nous arriverons à Cadiz.

Il y avait dans la même hôtellerie un prieur de Bénédictins ; il acheta le cheval bon marché. Candide, Cunégonde & la vieille passèrent par Lucena , par Chillas , par Lebrixa , & arrivèrent enfin à Cadiz. On y équipait une flotte , & on y assemblait des troupes pour mettre à la raison les révérends pères jésuites du Paraguay , qu'on accusait d'avoir fait révolter une de leurs hordes contre les rois d'Espagne & de Portugal , auprès de la ville du St. Sacrement. Candide ayant servi chez les Bulgares fit l'exercice Bulgarien devant le général de la petite armée , avec tant de grace , de célérité , d'adresse , de fierté , d'agilité , qu'on lui donna une compagnie d'infanterie à commander. Le voila capitaine ; il s'embarque avec Mademoiselle Cunégonde , la vieille , deux valets , & les deux chevaux Andalous qui avaient appartenu à Mr. le grand inquisiteur de Portugal.

Pendant toute la traversée ils raisonnèrent beaucoup sur la philosophie du pauvre Pangloss. Nous allons dans un autre univers , disait Candide ; c'est dans celui-là sans doute que tout est bien. Car il faut avouer qu'on pourrait gémir un peu de ce qui se passe dans le nôtre en physique & en morale. Je vous aime de tout mon cœur , disait Cunégonde ; mais j'ai encor l'ame toute effarouchée de ce que j'ai vû , de ce que j'ai éprouvé. Tout ira bien , repliquait Can-

dide ; la mer de ce nouveau monde vaut déjà mieux que les mers de notre Europe , elle est plus calme , les vents plus constants. C'est certainement le nouveau monde qui est le meilleur des univers possibles. Dieu le veuille , disait Cunégonde ; mais j'ai été si horriblement malheureuse dans le mien , que mon cœur est presque fermé à l'espérance. Vous vous plaignez , leur dit la vieille ; hélas ! vous n'avez pas éprouvé des infortunes telles que les miennes. Cunégonde se mit presque à rire , & trouva cette bonne femme fort plaisante , de prétendre être plus malheureuse qu'elle. Hélas ! lui dit-elle , ma bonne , à moins que vous n'avez été violée par deux Bulgares , que vous n'avez reçu deux coups de couteau dans le ventre , qu'on ait démoli deux de vos châteaux , qu'on ait égorgé à vos yeux deux mères & deux pères , & que vous n'avez vu deux de vos amans fouettés dans un Auto-da-fé , je ne vois pas que vous puissiez l'emporter sur moi ; ajoutez que je suis née baronne avec soixante & douze quartiers , & que j'ai été cuisinière. Mademoiselle , répondit la vieille , vous ne savez pas quelle est ma naissance ; & si je vous montrais mon derrière , vous ne parleriez pas comme vous faites , & vous suspendriez votre jugement. Ce discours fit naître une extrême curiosité dans l'esprit de Cunégonde & de Candide. La vieille leur parla en ces termes.



## CHAPITRE ONZIEME.

*Histoire de la Vieille.*

JE n'ai pas eu toujours les yeux éraillés & bords d'écarlate; mon nez n'a pas toujours touché à mon menton, & je n'ai pas toujours été servante. Je fus la fille du Pape Urbain dix, & de la princesse de Palestrine. On m'éleva jusqu'à quatorze ans dans un palais auquel tous les châteaux de vos barons Allemands n'auraient pas servi d'écurie; & une de mes robes valait mieux que toutes les magnificences de la Vestphalie. Je croissais en beauté, en graces, en talents, au milieu des plaisirs, des respects & des espérances. J'inspirais déjà de l'amour. Ma gorge se formait, & quelle gorge! blanche, ferme, taillée comme celle de la Vénus de Médicis; & quels yeux! quelles paupières! quels sourcils noirs! quelles flammes brillaient dans mes deux prunelles, & effaçaient la scintillation des étoiles, comme me disaient les poètes du quartier. Les femmes qui m'habillaient & qui me deshabillaient tombaient en extase en me regardant par devant & par derrière, & tous les hommes auraient voulu être à leur place.

Je fus fiancée à un prince souverain de Massa Carara. Quel prince! aussi beau que moi, patri de douceur & d'agrémens, brillant d'esprit & brulant d'amour. Je l'aimais comme on aime pour la première fois, avec idolatrie, avec

emportement. Les noces furent préparées. C'étoit une pompe , une magnificence inouïe ; c'étoient des fêtes , des carouzels , des opéra buffa continuels , & toute l'Italie fit pour moi des sonnets dont il n'y eut pas un seul de passable. Je touchais au moment de mon bonheur , quand une vieille marquise qui avait été maîtresse de mon prince l'invita à prendre du chocolat chez elle. Il mourut en moins de deux heures avec des convulsions épouvantables. Mais ce n'est qu'une bagatelle. Ma mère au désespoir , & bien moins affligée que moi , voulut s'arracher pour quelque tems à un séjour si funeste. Elle avait une très belle terre auprès de Gaïette. Nous nous embarquames sur une galère du pays , dorée comme l'autel de St. Pierre de Rome. Voilà qu'un corsaire de Salé fond sur nous & nous aborde. Nos soldats se défendirent comme des soldats du pape ; ils se mirent tous à genoux en jettant leurs armes , & en demandant au corsaire une absolution *in articulo mortis*.

Aussi-tôt on les dépouilla nuds comme des singes , & ma mère aussi , nos filles d'honneur aussi , & moi aussi. C'est une chose admirable que la diligence avec laquelle ces messieurs deshabillent le monde. Mais ce qui me surprit davantage , c'est qu'ils nous mirent à tous le doigt dans un endroit où nous autres femmes nous ne nous laissons mettre d'ordinaire que des canules. Cette cérémonie me paraissait bien étrange ; voilà comme on juge de tout quand on n'est pas sorti de son pays. J'appris bientôt que c'était pour voir si nous n'avions pas

pas caché là quelques diamants. C'est un usage établi de tems immémorial parmi les nations policées qui courent sur mer. J'ai sçu que Messieurs les religieux chevaliers de Malthe n'y manquent jamais quand ils prennent des Turcs & des Turques. C'est une loi du droit des gens à laquelle on n'a jamais dérogé.

Je ne vous dirai point combien il est dur pour une jeune princesse d'être menée esclave à Maroc avec sa mère. Vous concevez assez tout ce que nous eumes à souffrir dans le vaisseau corsaire. Ma mère était encor très belle ; nos filles d'honneur , nos simples femmes de chambre avaient plus de charmes qu'on n'en put trouver dans toute l'Afrique. Pour moi , j'étais ravissante , j'étais la beauté , la grace même , & j'étais pucelle. Je ne le fus pas longtems : cette fleur qui avait été réservée pour le beau prince de Massa Carara , me fut ravie par le capitaine corsaire. C'était un nègre abominable , qui croyait encor me faire beaucoup d'honneur. Certes il fallait que Madame la princesse de Palestrine , & moi , fussions bien fortes pour résister à tout ce que nous éprouvames jusqu'à notre arrivée à Maroc. Mais passons ; ce sont des choses si communes qu'elles ne valent pas la peine qu'on en parle.

Maroc nageait dans le sang quand nous arrivames. Cinquante fils de l'empereur Muley-Ismael avaient chacun leur parti : ce qui produisait en effet cinquante guerres civiles , de noirs contre noirs , de noirs contre bazanés , de bazanés contre bazanés , de mulâtres contre mulâtres.

C'é-

C'était un carnage continuel dans toute l'étendue de l'empire.

A peine fumes-nous débarquées , que des noirs d'une faction ennemie de celle de mon corsaire , se présentèrent pour lui enlever son butin. Nous étions , apres les diamants & l'or , ce qu'il avait de plus précieux. Je fus témoin d'un combat tel que vous n'en voyez jamais dans vos climats d'Europe. Les peuples septentrionaux n'ont pas le sang assez ardent. Ils n'ont pas la rage des femmes au point où elle est commune en Afrique. Il semble que vos Européens ayent du lait dans les veines ; c'est du vitriol , c'est du feu qui coule dans celles des habitans du mont Atlas & des pays voisins. On combattit avec la fureur des lions , des tigres & des serpens de la contrée , pour savoir à qui nous aurait. Un Maure saisit ma mère par le bras droit , le lieutenant de mon capitaine la retint par le bras gauche ; un soldat Maure la prit par une jambe , un de nos pirates la tenait par l'autre. Nos filles se trouvèrent pres-que toutes en un moment tirées ainsi à quatre soldats. Mon capitaine me tenait cachée derrière lui. Il avait le cimeterre au poing , & tuait tout ce qui s'opposait à sa rage. Enfin , je vis toutes nos Italiennes & ma mère déchirées , occupées , massacrées par les monstres qui se les disputaient. Les captifs mes compagnons , ceux qui les avaient pris , soldats , matelots noirs , bazanés , blancs , mulâtres , & enfin mon capitaine , tout fut tué , & je demurai mourante sur un tas de morts. Des scènes pareilles se passaient , comme on fait , dans l'étendue de plus de trois cent lieues , sans qu'on

qu'on manquât aux cinq prières par jour ordonnées par Mahomet.

Je me débarrassai avec beaucoup de peine de la foule de tant de cadavres fanglants entassés, & je me trainai sous un grand oranger au bord d'un ruisseau voisin; j'y tombai d'effroi, de lassitude, d'horreur, de désespoir & de faim. Bientôt après mes sens accablés se livrèrent à un sommeil qui tenait plus de l'évanouissement que du repos. J'étais dans cet état de faiblesse & d'insensibilité, entre la mort & la vie, quand je me sentis pressée de quelque chose qui s'agitait sur mon corps. J'ouvris les yeux, je vis un homme blanc & de bonne mine qui soupirait, & qui disait entre ses dents, *O che sciagura d'essere senzac. . . . .!*

## CHAPITRE DOUZIEME.

*Suite des malheurs de la Vieille.*

**E**Tonnée & ravie d'entendre la langue de ma patrie, & non moins surprise des paroles que proférait cet homme, je lui répondis qu'il y avait de plus grands malheurs que celui dont il se plaignait. Je l'instruisis en peu de mots des horreurs que j'avais essuïées, & je retombai en faiblesse. Il m'emporta dans une maison voisine, me fit mettre au lit, me fit donner à manger, me servit, me consola, me flatta, me dit qu'il

n'a-

n'avait rien vû de si beau que moi , & que jamais il n'avait tant regretté ce que personne ne pouvait lui rendre. Je suis né à Naples , me dit-il ; on y chaponne deux ou trois mille enfans tous les ans ; les uns en meurent , les autres acquièrent une voix plus belle que celle des femmes , les autres vont gouverner des états. On me fit cette opération avec un très grand succès , & j'ai été musicien de la chapelle de Madame la princesse de Palestrine. De ma mère ! m'écriai-je. De votre mère ! s'écria-t-il en pleurant. Quoi , vous seriez cette jeune Princesse que j'ai élevée jusqu'à l'âge de six ans , & qui promettait déjà d'être aussi belle que vous êtes ? C'est moi-même ; ma mère est à quatre cent pas d'ici coupée en quartiers sous un tas de morts.

Je lui contai tout ce qui m'était arrivé ; il me conta aussi ses aventures , & m'aprit comment il avait été envoyé chez le roi de Maroc par une Puissance chrétienne , pour conclure avec ce monarque un traité , par lequel on lui fournirait de la poudre , des canons , & des vaisseaux pour l'aider à exterminer le commerce des autres chrétiens. Ma mission est faite , me dit cet honnête eunuque ; je vais m'embarquer à Ceuta , & je vous ramènerai en Italie. *Ma che sciagura d'effere senza c. . . . . !*

Je le remerciai avec des larmes d'attendrissement , & au lieu de me mener en Italie , il me conduisit à Alger , & me vendit au Dey de cette province. A peine fus-je vendue , que cette peste qui a fait le tour de l'Afrique , de l'Asie & de l'Europe , se déclara dans Alger avec  
fu-

fiireur. Vous avez vû des tremblemens de terre ; mais , Mademoifelle , avez-vous jamais eu la peste ? Jamais , répondit la baronne.

Si vous l'aviez eue , reprit la vieille , vous avoueriez qu'elle eft bien au deffus d'un tremblement de terre. Elle eft fort commune en Afrique : j'en fus attaquée. Figurez-vous quelle fîtuacion pour la fille d'un Pape âgée de quinze ans , qui en trois mois de tems avoit éprouvé la pauvreté , l'efclavage , avoit été violée prefque tous les jours , avoit vû couper fa mère en quatre , avoit effuié la faim & la guerre , & mourait peftiférée dans Alger. Je n'en mourus pourtant pas. Mais mon eunuque & le Dey , & prefque tout le ferrail d'Alger périrent.

Quand les premiers ravages de cette épouvantable peste furent paffés , on vendit les efclaves du Dey. Un marchand m'acheta & me mena à Tunis. Il me vendit à un autre marchand , qui me revendit à Tripoli ; de Tripoli je fus revenduë à Alexandrie , d'Alexandrie revenduë à Smirne , de Smirne à Constantinople. J'apartins enfin à un Aga des Janifaires , qui fut bientôt commandé pour aller défendre Afof contre les Rufles qui l'afliégeaient.

L'Aga qui étoit un très galant-homme mena avec lui tout fon ferrail , & nous logea dans un petit fort fur les Palus Méotides , gardé par deux eunuques noirs & vingt foldats. On tua prodigieufement de Rufles , mais ils nous le rendirent bien. Afof fut mis à feu & à fang , & on ne pardonna ni au fexe , ni à l'âge ; il ne refta que notre petit fort ; les ennemis vou-

lurent

Iurent nous prendre par famine. Les vingt janissaires avaient juré de ne se jamais rendre. Les extrémités de la faim où ils furent réduits les contraignirent à manger nos deux eunuques, de peur de violer leur serment. Au bout de quelques jours ils résolurent de manger les femmes.

Nous avions un Iman très pieux & très compatissant, qui leur fit un beau sermon, par lequel il leur persuada de ne nous pas tuer tout-à-fait; Coupez, dit-il, seulement une fesse à chacune de ces dames, vous ferez très bonne chère; s'il faut y revenir, vous en aurez encor autant dans quelques jours; le ciel vous fera gré d'une action si charitable, & vous ferez secourus.

Il avait beaucoup d'éloquence; il les persuada. On nous fit cette horrible opération. L'Iman nous appliqua le même baume qu'on met aux enfans qu'on vient de circoncire. Nous étions toutes à la mort.

A peine les janissaires eurent-ils fait le repas que nous leur avions fourni, que les Russes arrivent sur des bateaux plats; il ne réchapa pas un janissaire. Les Russes ne firent aucune attention à l'état où nous étions. Il y a partout des chirurgiens Français; un d'eux qui était fort adroit prit soin de nous, il nous guérit; & je me souviendrai toute ma vie, que quand mes playes furent bien fermées, il me fit des propositions. Au reste, il nous dit à toutes de nous consoler; il nous assura que dans plusieurs  
sièges

siéges pareille chose était arrivée, & que c'était la loi de la guerre.

Dès que mes compagnes purent marcher, on les fit aller à Moscou. J'échus en partage à un Boyard, qui me fit sa jardinière, & qui me donnait vingt coups de fouet par jour. Mais ce seigneur ayant été roué au bout de deux ans avec une trentaine de Boyards, pour quelque tracasserie de cour, je profitai de cette aventure; je m'enfuis; je traversai toute la Russie; je fus longtemps servante de cabaret à Riga, puis à Rostok, à Vismar, à Leipfick, à Cassel, à Utrecht, à Leyde, à la Haye, à Rotterdam: j'ai vieilli dans la misère & dans l'opprobre, n'ayant que la moitié d'un derrière, me souvenant toujours que j'étais fille d'un Pape: je voulus cent fois me tuer, mais j'aimais encor la vie. Cette faiblesse ridicule est peut-être un de nos penchans les plus funestes: car y a-t-il rien de plus sot que de vouloir porter continuellement un fardeau qu'on veut toujours jeter par terre? d'avoir son être en horreur, & de tenir à son être? enfin de caresser le serpent qui nous dévore, jusqu'à ce qu'il nous ait mangé le cœur?

J'ai vu dans les pays que le sort m'a fait parcourir, & dans les cabarets où j'ai servi, un nombre prodigieux de personnes qui avaient leur existence en exécration; mais je n'en ai vû que douze qui ayent mis volontairement fin à leur misère, trois nègres, quatre Anglais, quatre Genevois & un professeur Allemand nommé Robek. J'ai fini par être servante chez le juif Don Issacar; il  
me

me mit auprès de vous , ma belle demoiselle ; je me suis attachée à votre destinée , & j'ai été plus occupée de vos aventures que des miennes. Je ne vous aurais même jamais parlé de mes malheurs , si vous ne m'aviez pas un peu piquée , & s'il n'était d'usage dans un vaisseau de conter des histoires pour se désennuyer. Enfin , Mademoiselle , j'ai de l'expérience , je connais le monde ; donnez-vous un plaisir , engagez chaque passager à vous conter son histoire ; & s'il s'en trouve un seul qui n'ait souvent maudit sa vie , qui ne se soit souvent dit à lui-même qu'il était le plus malheureux des hommes , jetez-moi dans la mer la tête la première.

---

## CHAPITRE TREIZIEME.

*Comment Candide fut obligé de se séparer de la belle Cunégonde & de la Vieille.*

**L**A belle Cunégonde ayant entendu l'histoire de la vieille , lui fit toutes les politesses qu'on devait à une personne de son rang & de son mérite. Elle accepta la proposition ; elle engagea tous les passagers l'un après l'autre à lui conter leurs aventures. Candide & elle avouèrent que la vieille avait raison. C'est bien dommage , disait Candide , que le sage Pangloss ait été pendu contre la coutume dans un *Auto-da-fé* , il nous dirait des choses admirables sur le mal physique , & sur le mal moral qui couvrent  
la

la terre & la mer , & je me sentirais assez de force pour oser lui faire respectueusement quelques objections.

A mesure que chacun racontait son histoire , le vaisseau avançait. On aborda dans Buenos-Aires. Cunégonde , le capitaine Candide & la vieille allèrent chez le gouverneur Don Fernando d'Ibaraa , y Figueora , y Mascarenes , y Lampourdos , y Souza. Ce seigneur avait une fierté convenable à un homme qui portait tant de noms. Il parlait aux hommes avec le dédain le plus noble , portant le nez si haut , élevant si impitoyablement la voix , prenant un ton si imposant , affectant une démarche si altière , que tous ceux qui le saluaient étaient tentés de le battre. Il aimait les femmes à la fureur. Cunégonde lui parut ce qu'il avait jamais vû de plus beau. La première chose qu'il fit , fut de demander si elle n'était point la femme du capitaine. L'air dont il fit cette question allarma Candide : il n'osa pas dire qu'elle était sa femme , parce qu'en effet elle ne l'était point ; il n'osa pas dire que c'était sa sœur , parce qu'elle ne l'était pas non plus ; & quoique ce mensonge officieux eût été autrefois très à la mode chez les anciens , & qu'il pût être utile aux modernes , son ame était trop pure pour trahir la vérité. Mademoiselle Cunégonde , dit-il , doit me faire l'honneur de m'épouser , & nous supplions votre excellence de daigner faire notre noce.

Don Fernando d'Ibaraa , y Figueora , y Mascarenes , y Lampourdos , y Souza , relevant sa moustache , sourit amèrement , & ordonna au

*Seconde Suite des Mélanges &c.* P capi-

capitaine Candide d'aller faire la revuë de sa compagnie. Candide obéit ; le gouverneur demeura avec Mademoiselle Cunégonde. Il lui déclara sa passion , lui protesta que le lendemain il l'épouserait à la face de l'église , ou autrement , ainsi qu'il plairait à ses charmes. Cunégonde lui demanda un quart d'heure pour se recueillir , pour consulter la vieille & pour se déterminer.

La vieille dit à Cunégonde ; Mademoiselle , vous avez soixante & douze quartiers , & pas une obole ; il ne tient qu'à vous d'être la femme du plus grand seigneur de l'Amérique méridionale , qui a une très-belle moustache ; est-ce à vous de vous piquer d'une fidélité à toute épreuve ? Vous avez été violée par les Bulgares ; un juif & un inquisiteur ont eu vos bonnes grâces. Les malheurs donnent des droits. J'avoué que si j'étais à votre place , je ne ferais aucun scrupule d'épouser Monsieur le gouverneur , & de faire la fortune de Monsieur le capitaine Candide. Tandis que la vieille parlait avec toute la prudence que l'âge & l'expérience donnent , on vit entrer dans le port un petit vaisseau ; il portait un Alcade & des alguazils , & voici ce qui était arrivé.

La vieille avait très-bien deviné , que ce fut un cordelier à la grande manche qui vola l'argent & les bijoux de Cunégonde dans la ville de Badajos , lorsqu'elle fuyait en hâte avec Candide. Ce moine voulut vendre quelques-unes des pierreries à un jouaillier. Le marchand les reconnut pour celles du grand inquisiteur. Le cordelier avant d'être pendu avoua qu'il les  
avait

avait volées. Il indiqua les personnes & la route qu'elles prenaient. La fuite de Cunégonde & de Candide était déjà connue. On les suivit à Cadix. On envoya sans perdre tems un vaisseau à leur poursuite. Le vaisseau était déjà dans le port de Buenos-Aires. Le bruit se répandit qu'un Alcade allait débarquer, & qu'on poursuivait les meurtriers de Monseigneur le grand inquisiteur. La prudente vieille vit dans l'instant tout ce qui était à faire. Vous ne pouvez fuir, dit-elle à Cunégonde, & vous n'avez rien à craindre, ce n'est pas vous qui avez tué Monseigneur; & d'ailleurs, le gouverneur qui vous aime ne souffrira pas qu'on vous maltraite; demeurez. Elle court sur le champ à Candide; Fuyez, dit-elle, ou dans une heure vous allez être brulé. Il n'y avait pas un moment à perdre; mais comment se séparer de Cunégonde, & où se réfugier?

---

## CHAPITRE QUATORZIEME.

*Comment Candide & Cacambo furent reçus chez les Jésuites du Paraguai.*

Candide avait amené de Cadix un valet tel qu'on en trouve beaucoup sur les côtes d'Espagne, & dans les colonies. C'était un quart d'Espagnol, né d'un métis dans le Tucuman; il avait été enfant de chœur, sacristain, mate-

lot, moine, facteur, soldat, laquais. Il s'appelait Cacambo, & aimait fort son maître, parce que son maître était un fort bon homme. Il sella au plus vite les deux chevaux Andalous. Allons, mon maître, suivons le conseil de la vieille, partons & courons sans regarder derrière nous. Candide versa des larmes : O ma chère Cunégonde ! faut-il vous abandonner dans le tems que Monsieur le gouverneur va faire nos nôces ! Cunégonde amenée de si loin, que deviendrez-vous ? Elle deviendra ce qu'elle pourra, dit Cacambo ; les femmes ne sont jamais embarrassées d'elles ; Dieu y pourvoit, courons. Où me mènes-tu ? où allons-nous ? que ferons-nous sans Cunégonde ? disait Candide. Par St. Jaques de Compostelle, dit Cacambo, vous alliez faire la guerre aux jésuites ; allons la faire pour eux ; je fais assez les chemins, je vous mènerai dans leur royaume, ils feront charmés d'avoir un capitaine qui fasse l'exercice à la Bulgare, vous ferez une fortune prodigieuse ; quand on n'a pas son compte dans un monde, on le trouve dans un autre. C'est un très-grand plaisir de voir & de faire des choses nouvelles.

Tu as donc été déjà dans le Paraguai ? dit Candide. Eh vraiment oui, dit Cacambo ; j'ai été cuistre dans le collège de l'Assomption, & je connais le gouvernement de Los Padres comme je connais les ruës de Cadiz. C'est une chose admirable que ce gouvernement. Le royaume a déjà plus de trois cent lieues de diarnètre ; il est divisé en trente provinces ; Los Padres y ont tout, & les peuples rien ; c'est le chef-d'œuvre  
de

de la raison & de la justice. Pour moi je ne vois rien de si divin que Los Padres , qui font ici la guerre au roi d'Espagne & au roi de Portugal , & qui en Europe confessent ces rois ; qui tuent ici des Espagnols , & qui à Madrid les envoient au ciel ; cela me ravit , avançons ; vous allez être le plus heureux de tous les hommes. Quel plaisir auront Los Padres quand ils sauront qu'il leur vient un capitaine qui fait l'exercice Bulgare !

Dès qu'ils furent arrivés à la première barrière , Cacambo dit à la garde avancée qu'un capitaine demandait à parler à Monseigneur le commandant. On alla avertir la grande garde. Un officier Paraguain courut aux pieds du commandant lui donner part de là nouvelle. Candide & Cacambo furent d'abord défarmés ; on se fit de leurs deux chevaux Andalous. Les deux étrangers font introduits au milieu de deux files de soldats : le commandant était au bout , le bonnet à trois cornes en tête , la robe retrouffée , l'épée au côté , l'esponton à la main. Il fit un signe ; aussi-tôt vingt-quatre soldats entourent les deux nouveaux venus. Un sergent leur dit qu'il faut attendre , que le commandant ne peut leur parler , que le révérend père provincial ne permet pas qu'aucun Espagnol ouvre la bouche qu'en sa présence , & demeure plus de trois heures dans le pays. Et où est le révérend père provincial ? dit Cacambo. Il est à la parade après avoir dit sa messe , répondit le sergent ; & vous ne pourrez baiser ses éperons que dans trois heures. Mais , dit Cacambo , Monsieur le capitaine qui meurt de faim comme moi , n'est point Espa-

gnol , il est Allemand ; ne pourrions nous point déjeuner en attendant sa révérence ?

Le sergent alla sur le champ rendre compte de ce discours au commandant. Dieu soit béni , dit ce seigneur ; puisqu'il est Allemand , je peux lui parler ; qu'on le mène dans ma feuillée. Aussitôt on conduit Candide dans un cabinet de verdure orné d'une très jolie colonade de marbre verd & or , & des treillages qui renfermaient des perroquets , des colibris , des oiseaux mouches , des pintades , & tous les oiseaux les plus rares. Un excellent déjeuner était préparé dans des vases d'or ; & tandis que les Paraguains mangèrent du maïs dans des écuelles de bois en plein champ à l'ardeur du soleil , le révérend père commandant entra dans la feuillée.

C'était un très beau jeune homme , le visage plein , assez blanc , haut en couleur , le sourcil relevé , l'œil vif , l'oreille rouge , les lèvres vermeilles , l'air fier , mais d'une fierté qui n'était ni celle d'un Espagnol , ni celle d'un jésuite. On rendit à Candide & à Cacambo leurs armes qu'on leur avait saisies , ainsi que les deux chevaux Andalous ; Cacambo leur fit manger l'avoine auprès de la feuillée , ayant toujours l'œil sur eux , crainte de surprise.

Candide baïsa d'abord le bas de la robe du commandant , ensuite ils se mirent à table. Vous êtes donc Allemand ? lui dit le jésuite en cette langue. Oui , mon révérend père , dit Candide. L'un & l'autre en prononçant ces paroles se regardaient avec une extrême surprise , & une émotion dont ils n'étaient pas les maîtres. Et de  
quel

quel pays d'Allemagne êtes-vous ? dit le jésuite. De la sale province de Vestphalie, dit Candide : je suis né dans le château de Tunder-ten-tronckh. O ciel ! est-il possible ! s'écria le commandant. Quel miracle ! s'écria Candide. Serait-ce vous ? dit le commandant. Ce n'est pas possible, dit Candide. Ils se laissent tomber tous deux à la renverse, ils s'embrassent, ils versent des ruisseaux de larmes. Quoi ! serait-ce vous, mon révérend père ? vous le frère de la belle Cunégonde ! vous qui futes tué par les Bulgares ! vous le fils de Mr. le baron ! vous jésuite au Paraguay ! Il faut avouer que ce monde est une étrange chose. O Pangloss ! Pangloss ! que vous seriez aise si vous n'aviez pas été pendu !

Le Commandant fit retirer les esclaves nègres & les Paraguayens qui servaient à boire dans des gobelets de cristal de roche. Il remercia Dieu & St. Ignace mille fois ; il ferrait Candide entre ses bras ; leurs visages étaient baignés de pleurs. Vous seriez bien plus étonné, plus attendri, plus hors de vous-même, dit Candide, si je vous disais que Mademoiselle Cunégonde votre sœur que vous avez cruë éventrée, est pleine de santé. Où ? Dans votre voisinage, chez Monsieur le gouverneur de Buenos-Aires ; & je venais pour vous faire la guerre. Chaque mot qu'ils prononcèrent dans cette longue conversation, accumulait prodige sur prodige. Leur ame toute entière volait sur leur langue, était attentive dans leurs oreilles, & étincelante dans leurs yeux. Comme ils étaient Allemands, ils tinrent table longtems,

en attendant le révérend père provincial ; & le commandant parla ainsi à son cher Candide.

---

## CHAPITRE QUINZIEME.

*Comment Candide tua le frère de sa chère Cynégonde.*

J'Aurai toute ma vie présent à la mémoire le jour horrible où je vis tuer mon père & ma mère, & violer ma sœur. Quand les Bulgares furent retirés, on ne trouva point cette sœur adorable, & on mit dans une charette ma mère, mon père & moi, deux servantes & trois petits garçons égorgés, pour nous aller enterrer dans une chapelle de jésuites à deux lieues du château de mes pères. Un jésuite nous jetta de l'eau bénite, elle était horriblement salée ; il en entra quelques gouttes dans mes yeux ; le père s'aperçut que ma paupière faisait un petit mouvement ; il mit la main sur mon cœur & le sentit palpiter ; je fus secouru, & au bout de trois semaines il n'y paraissait pas. Vous savez, mon cher Candide, que j'étais fort joli, je le devins encor davantage : aussi le révérend père Croust supérieur de la maison, prit pour moi la plus tendre amitié ; il me donna l'habit de novice ; quelque tems après je fus envoyé à Rome. Le père général avait besoin d'une recrue de jeunes jésuites Allemands. Les souverains de Paragui reçoivent le moins

moins qu'ils peuvent des jésuites Espagnols ; ils aiment mieux les étrangers dont ils se croient plus maîtres. Je fus jugé propre par le révérend père général pour aller travailler dans cette vigne. Nous partimes , un Polonais , un Tirolien & moi. Je fus honoré en arrivant du sôudiaco-nat & d'une lieutenance. Je suis aujourd'hui colonel & prêtre. Nous recevons vigoureu-sement les troupes du roi d'Espagne ; je vous ré-ponds qu'elles feront excommuniées & battus. La Providence vous envoie ici pour nous seconder. Mais est-il bien vrai que ma chère sœur Cunégonde soit dans le voisinage chez le gouverneur de Buenos - Aires ? Candide l'assura par serment que rien n'était plus vrai. Leurs larmes recom-mencèrent à couler.

Le baron ne pouvait se lasser d'embrasser Can-dide ; il l'appellait son frère , son fauveur. Ah ! peut-être , lui dit-il , nous pourrons ensemble , mon cher Candide , entrer en vainqueurs dans la ville , & reprendre ma sœur Cunégonde. C'est tout ce que je souhaite , dit Candide ; car je comptais l'épouser , & je l'espère encore. Vous , insolent ! répondit le baron , vous auriez l'impu-dence d'épouser ma sœur qui a soixante & douze quartiers ! je vous trouve bien effronté d'oser me parler d'un dessein si téméraire ! Candide pétrifié d'un tel discours , lui répondit ; Mon Révérend père , tous les quartiers du monde n'y font rien ; j'ai tiré votre sœur des bras d'un juif & d'un inquisiteur ; elle m'a assez d'obligations , elle veut m'épouser. Maître Pangloss m'a tou-jours dit que les hommes sont égaux , & assuré-ment

ment je l'épouferai. C'est ce que nous verrons, coquin ! dit le jésuite baron de Thunder-tronckh, & en même tems il lui donna un grand coup du plat de son épée sur le visage. Candide dans l'instant tire la sienne & l'enfonce jusqu'à la garde dans le ventre du baron jésuite ; mais en la retirant toute fumante, il se mit à pleurer : Hélas mon Dieu ! dit-il, j'ai tué mon ancien maître, mon ami, mon beau-frère ; je suis le meilleur homme du monde, & voilà déjà trois hommes que je tue ; & dans ces trois il y a deux prêtres.

Cacambo qui faisait sentinelle à la porte de la feuillée, accourut. Il ne nous reste qu'à vendre cher notre vie, lui dit son maître : on va sans doute entrer dans la feuillée, il faut mourir les armes à la main. Cacambo, qui en avait bien vû d'autres ne perdit point la tête ; il prit la robe de jésuite que portait le baron, la mit sur le corps de Candide, lui donna le bonnet quarré du mort, & le fit monter à cheval. Tout cela se fit en un clin d'œil. Galopons, mon maître, tout le monde vous prendra pour un jésuite qui va donner des ordres ; & nous aurons passé les frontières avant qu'on puisse courir après nous. Il volait déjà en prononçant ces paroles, & en criant en Espagnol, Place, place pour le révérend père colonel.



CHAPITRE SEIZIEME.

*Ce qui advint aux deux Voyageurs avec deux filles , deux singes & les sauvages nommés Oreillons.*

CAndide & son valet furent au-delà des barrières , & personne ne savait encor dans le camp la mort du jésuite Allemand. Le vigilant Cacambo avait eu soin de remplir sa valise de pain , de chocolat , de jambon , de fruit & de quelques mesures de vin. Ils s'enfoncèrent avec leurs chevaux Andalous dans un pays inconnu , où ils ne découvrirent aucune route. Enfin une belle prairie entrecoupée de ruisseaux se présenta devant eux. Nos deux voyageurs font repaître leurs montures. Cacambo propose à son maître de manger , & lui en donne l'exemple. Comment veux-tu , disait Candide , que je mange du jambon , quand j'ai tué le fils de Monsieur le baron , & que je me vois condamné à ne revoir la belle Cunégonde de ma vie ? à quoi me servira de prolonger mes misérables jours , puisque je dois les trainer loin d'elle dans les remords & dans le désespoir ? & que dira le journal de Trévoux ?

En parlant ainsi il ne laissa pas de manger. Le soleil se couchait. Les deux égarés entendirent quelques petits cris qui paraissaient poussés par des femmes. Ils ne savaient si ces cris étaient  
de

de douleur ou de joie ; mais ils se levèrent précipitamment avec cette inquiétude & cette allarme que tout inspire dans un pays inconnu. Ces clameurs portaient de deux filles toutes nues qui couraient légèrement au bord de la prairie , tandis que deux singes les suivaient en leur mordant les fesses. Candide fut touché de pitié : il avait appris à tirer chez les Bulgares , & il aurait abattu une noisette dans un buisson sans toucher aux feuilles. Il prend son fusil Espagnol à deux coups , tire , & tue les deux singes. Dieu soit loué , mon cher Cacambo , j'ai délivré d'un grand péril , ces deux pauvres créatures ; si j'ai commis un péché en tuant un inquisiteur & un jésuite , je l'ai bien réparé en sauvant la vie à deux filles. Ce sont peut-être deux demoiselles de condition , & cette aventure nous peut procurer de très grands avantages dans le pays.

Il allait continuer , mais sa langue devint percluse quand il vit ces deux filles embrasser tendrement les deux singes , fondre en larmes sur leurs corps , & remplir l'air des cris les plus douloureux. Je ne m'attendais pas à tant de bonté d'ame , dit-il enfin à Cacambo ; lequel lui repliqua ; Vous avez fait là un beau chef-d'œuvre , mon maître ; vous avez tué les deux amans de ces demoiselles. Leurs amans ! ferait-il possible ? vous vous moquez de moi , Cacambo ; le moyen de vous croire ? Mon cher maître , repartit Cacambo , vous êtes toujours étonné de tout ; pourquoi trouvez-vous si étrange que dans quelques pays il y ait des singes qui obtiennent les bonnes grâces des dames ? ils  
sont

font des quarts d'hommes, comme je suis un quart d'Espagnol. Hélas ! reprit Candide , je me souviens d'avoir entendu dire à maître Panglofs , qu'autrefois pareils accidens étaient arrivés , & que ces mélanges avaient produit des Egipans , des Faunes , des Satires , que plusieurs grands personnages de l'antiquité en avaient vûs ; mais je prenais cela pour des fables. Vous devez être convaincu à présent , dit Cacambo , que c'est une vérité , & vous voyez comment en usent les personnes qui n'ont pas reçu une certaine éducation ; tout ce que je crains , c'est que ces dames ne nous fassent quelque méchante affaire.

Ces réflexions solides engagèrent Candide à quitter la prairie , & à s'enfoncer dans un bois. Il y soupa avec Cacambo ; & tous deux après avoir maudit l'inquisiteur de Portugal , le gouverneur de Buenos-Aires , & le baron , s'endormirent sur de la mousse. A leur réveil ils sentirent qu'ils ne pouvaient remuer ; la raison en était que pendant la nuit les *Oreillons* , habitans du pays , à qui les deux dames les avaient dénoncés , les avaient garrottés avec des cordes d'écorces d'arbre. Ils étaient entourés d'une cinquantaine d'Oreillons tout nus , armés de flèches , de massues & de haches de caillou : les uns faisaient bouillir une grande chaudière ; les autres préparaient des broches , & tous criaient , c'est un jésuite , c'est un jésuite ; nous ferons vengés & nous ferons bonne chère ; mangeons du jésuite , mangeons du jésuite.

Je vous l'avais bien dit , mon cher maître , s'écria tristement Cacambo , que ces deux filles

nous

nous joueraient d'un mauvais tour. Candide apercevant la chaudière & les broches , s'écria , Nous allons certainement être rôtis ou bouillis. Ah ! que dirait maître Pangloss , s'il voyait comme la pure nature est faite ? Tout est bien ; soit , mais j'avoué qu'il est bien cruel d'avoir perdu Mademoiselle Cunégonde , & d'être mis à la broche par des Oreillons. Cacambo ne perdait jamais la tête ; Ne désespérez de rien , dit-il au désolé Candide : j'entends un peu le jargon de ces peuples ; je vais leur parler. Ne manquez pas , dit Candide , de leur représenter quelle est l'inhumanité affreuse de faire cuire des hommes , & combien cela est peu chrétien.

Messieurs , dit Cacambo , vous comptez donc manger aujourd'hui un jésuite ; c'est très bien fait ; rien n'est plus juste que de traiter ainsi ses ennemis. En effet , le droit naturel nous enseigne à tuer notre prochain , & c'est ainsi qu'on en agit dans toute la terre. Si nous n'avons pas du droit de le manger , c'est que nous avons d'ailleurs de quoi faire bonne chère ; mais vous n'avez pas les mêmes ressources que nous ; certainement il vaut mieux manger ses ennemis , que d'abandonner aux corbeaux & aux corneilles le fruit de sa victoire. Mais , Messieurs , vous ne voudriez pas manger vos amis. Vous croyez aller mettre un jésuite en broche , & c'est votre défenseur , c'est l'ennemi de vos ennemis que vous allez rôtir. Pour moi je suis né dans votre pays ; Monsieur que vous voyez est mon maître , & bien loin d'être jésuite , il vient de tuer un jésuite , il en porte les

dé,

dépouilles, voilà le fujet de votre méprife. Pour vérifier ce que je vous dis, prenez fa robe, portez-la à la première barrière du royaume de Los Padres ; informez-vous fi mon maître n'a pas tué un officier jéfuite. Il vous faudra peu de tems ; vous pourrez toujours nous manger, fi vous trouvez que je vous ai menti. Mais fi je vous ai dit la vérité, vous connaissez trop les principes du droit public, les mœurs & les loix, pour ne nous pas faire grace.

Les *Oreillons* trouvèrent ce discours très raifonnable ; ils députèrent deux notables pour aller en diligence s'informer de la vérité ; les deux députés s'acquittèrent de leur commiffion en gens d'esprit, & revinrent bientôt apporter de bonnes nouvelles. Les *Oreillons* délièrent leurs deux prifonniers, leur firent toutes fortes de civilités, leur offrirent des filles, leur donnèrent des rafraichiffemens, & les reconduifirent jufqu'aux confins de leurs états, en criant avec allégreffe, Il n'eft point jéfuite, il n'eft point jéfuite.

Candide ne fe laffait point d'admirer le fujet de fa délivrance. Quel peuple ! difait-il, quels hommes ! quelles mœurs ! Si je n'avais pas eu le bonheur de donner un grand coup d'épée au travers du corps du frère de Mademoifelle Cunégonde, j'étais mangé fans remiffion. Mais après tout, la pure nature eft bonne, puifque ces gens-ci, au lieu de me manger, m'ont fait mille honnêtetés dès qu'ils ont fçu que je n'étais pas jéfuite.

---



---

 CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

*Arrivée de Candide & de son valet au pays d'El-dorado , & ce qu'ils y virent.*

Quand ils furent aux frontières des Oreillons , Vous voyez , dit Cacambo à Candide , que cet hémisphère-ci ne vaut pas mieux que l'autre ; croyez-moi , retournons en Europe par le plus court. Comment y retourner ? dit Candide , & où aller ? Si je vais dans mon pays , les Bulgares & les Abares y égorgent tout ; si je retourne en Portugal , j'y suis brûlé ; si nous restons dans ce pays-ci , nous risquons à tout moment d'être mis en broche. Mais comment se résoudre à quitter la patrie du monde que Mademoiselle Cunégonde habite ?

Tournons vers la Cayenne , dit Cacambo , nous y trouverons des Français qui vont partout le monde ; ils pourront nous aider. Dieu aura peut-être pitié de nous.

Il n'était pas facile d'aller à la Cayenne ; ils faisaient bien à peu près de quel côté il fallait marcher ; mais des montagnes , des fleuves , des précipices , des brigands , des sauvages , étaient partout de terribles obstacles. Leurs chevaux moururent de fatigue : leurs provisions furent consumées : Ils se nourrirent un mois entier de fruits sauvages , & se trouvèrent enfin auprès d'une petite rivière bordée de cocotiers ,  
qui

qui soutinrent leur vie & leurs espérances.

Cacambo qui donnait toujours d'aussi bons conseils que la vieille , dit à Candide ; Nous n'en pouvons plus , nous avons assez marché , j'aperçois un canot vuide sur le rivage , emplifons-le de cocos , jettons-nous dans cette petite barque , laissons-nous aller au courant , une rivière méne toujours à quelque endroit habitée. Si nous ne trouvons pas des choses agréables , nous trouverons du moins des choses nouvelles. Allons , dit Candide , recommandons-nous à la Providence.

Ils voguèrent quelques lieues entré des bords tantôt fleuris , tantôt arides , tantôt unis , tantôt escarpés. La rivière s'élargissait toujours ; enfin elle se perdit sous une voûte de rochers épouvantables qui s'élevaient jusqu'au ciel. Les deux voyageurs eurent la hardiesse de s'abandonner aux flots sous cette voûte. Le fleuve referré en cet endroit les porta avec une rapidité & un bruit horrible. Au bout de vingt-quatre heures ils revirent le jour ; mais leur canot se fracassa contre les écueils. Il falut se trainer de rocher en rocher pendant une lieue entière : enfin ils découvrirent un horison immense bordé de montagnes inaccessibles. Le pays était cultivé pour le plaisir comme pour le besoin. Partout l'utile était agréable. Les chemins étaient couverts , ou plutôt ornés de voitures d'une forme & d'une matière brillante , portant des hommes & des femmes d'une beauté singulière , trainés rapidement par de gros moutons rouges qui surpassaient en vitesse les plus beaux che-

vaux d'Andalousie , de Tétuan & de Méquinez.

Voilà pourtant , dit Candide , un pays qui vaut mieux que la Vestphalie. Il mit pied à terre avec Cacambo auprès du premier village qu'il rencontra. Quelques enfans du village couverts de brocards d'or tout déchirés , jouaient au palet à l'entrée du bourg. Nos deux hommes de l'autre monde s'amusèrent à les regarder. Leurs palets étaient d'assez larges pièces rondes , jaunes , rouges , vertes , qui jetaient un éclat singulier. Il prit envie aux voyageurs d'en ramasser quelques-uns ; c'était de l'or , c'était des émeraudes , des rubis , dont le moindre aurait été le plus grand ornement du trône du Mogol. Sans doute , dit Cacambo , ces enfans sont les fils du roi du pays qui jouent au petit palet. Le magister du village parut dans ce moment pour les faire rentrer à l'école. Voilà , dit Candide , le précepteur de la famille royale.

Les petits gueux quittèrent aussi-tôt le jeu , en laissant à terre leurs palets , & tout ce qui avait servi à leurs divertissemens. Candide les ramassa , court au précepteur & les lui présente humblement , leur faisant entendre par signes que leurs alteffes royales avaient oublié leur or & leurs pierreries. Le magister du village en souriant les jeta par terre , regarda un moment la figure de Candide avec beaucoup de surprise , & continua son chemin.

Les voyageurs ne manquèrent pas de ramasser l'or , les rubis & les émeraudes. Où sommes-nous ? s'écria Candide , il faut que les enfans des rois de

ce pays soient bien élevés, puisqu'on leur apprend à mépriser l'or & les pierreries. Cacambo était aussi surpris que Candide. Ils approchèrent enfin de la première maison du village. Elle était bâtie comme un palais d'Europe. Une foule de monde s'empressait à la porte, & encor plus dans le logis. Une musique très agréable se faisait entendre, & une odeur délicieuse de cuisine se faisait sentir. Cacambo s'aprocha de la porte, & entendit qu'on parlait Péruvien; c'était sa langue maternelle; car tout le monde fait que Cacambo était né au Tucuman, dans un village où l'on ne connaissait que cette langue. Je vous servirai d'interprète, dit-il à Candide; entrons, c'est ici un cabaret.

Aussi-tôt deux garçons & deux filles de l'hôtellerie, vêtus de drap d'or, & les cheveux renoués avec des rubans, les invitent à se mettre à la table de l'hôte. On sert quatre potages garnis chacun de deux perroquets, un contour bouilli qui pesait deux cent livres, deux singes rôtis d'un gout excellent, trois cent colibris dans un plat, & six cent oiseaux mouches dans un autre; des ragouts exquis, des pâtisseries délicieuses; le tout dans des plats d'une espèce de cristal de roche. Les garçons & les filles de l'hôtellerie versaient plusieurs liqueurs faites de canne de sucre.

Les convives étaient pour la plupart des marchands & des voituriers, tous d'une politesse extrême, qui firent quelques questions à Cacambo avec la discrétion la plus circonspecte, & qui répondirent aux siennes d'une manière à le satisfaire.

Quand le repas fut fini, Cacambo crut, ainsi que Candide, bien payer son écot en jettant sur la table de l'hôte deux de ces larges pièces d'or qu'il avait ramassées; l'hôte & l'hôtesse éclatèrent de rire, & se tinrent longtems les côtés. Enfin ils se remirent. Messieurs, dit l'hôte, nous voyons bien que vous êtes des étrangers, nous ne sommes pas accoutumés à en voir. Pardonnez-nous si nous nous sommes mis à rire quand vous nous avez offert en payement les cailloux de nos grands chemins. Vous n'avez pas sans doute de la monnoie du pays, mais il n'est pas nécessaire d'en avoir pour diner ici. Toutes les hôtelleries établies pour la commodité du commerce sont payées par le gouvernement. Vous avez fait mauvaise chère ici, parce que c'est un pauvre village; mais partout ailleurs vous serez reçu comme vous méritez de l'être. Cacambo expliquait à Candide tous les discours de l'hôte, & Candide les écoutait avec la même admiration & le même égarement que son ami Cacambo les rendait. Quel est donc ce pays, disaient-ils l'un & l'autre, inconnu à tout le reste de la terre, & où toute la nature est d'une espèce si différente de la nôtre? C'est probablement le pays où tout va bien; car il faut absolument qu'il y en ait un de cette espèce. Et quoi qu'en dit maître Pangloss, je me suis souvent aperçu que tout allait assez mal en Westphalie.



CHAPITRE DIX-HUITIEME.

*Ce qu'ils virent dans le pays d'Eldorado.*

Cacambo témoigna à son hôte toute sa curiosité : l'hôte lui dit, Je suis fort ignorant, & je m'en trouve bien ; mais nous avons ici un vieillard retiré de la cour, qui est le plus savant homme du royaume, & le plus communicatif. Aussi-tôt il mène Cacambo chez le vieillard. Candide ne jouait plus que le second personnage, & accompagnait son valet. Ils entrèrent dans une maison fort simple, car la porte n'était que d'argent, & les lambris des apartemens n'étaient que d'or, mais travaillés avec tant de goût, que les plus riches lambris ne l'effaçaient pas. L'antichambre n'était à la vérité incrustée que de rubis & d'émeraudes, mais l'ordre dans lequel tout était arrangé réparait bien cette extrême simplicité.

Le vieillard reçut les deux étrangers sur un sofa matelassé de plumes de colibri, & leur fit présenter des liqueurs dans des vases de diamants ; après quoi il satisfit à leur curiosité en ces termes :

Je suis âgé de cent soixante & douze ans, & j'ai appris de feu mon père, écuyer du roi, les étonnantes révolutions du Pérou dont il avait été témoin. Le royaume où nous sommes est l'ancienne patrie des Incas qui en forti-

rent très imprudemment pour aller subjuguier une partie du monde , & qui furent enfin détruits par les Espagnols.

Les princes de leur famille qui restèrent dans leur pays natal furent plus sages ; ils ordonnèrent , du consentement de la nation , qu'aucun habitant ne sortirait jamais de notre petit royaume ; & c'est ce qui nous a conservé notre innocence & notre félicité. Les Espagnols ont eu une connaissance confuse de ce pays , ils l'ont appelé *El Dorado* , & un Anglais nommé le chevalier *Raleig* , en a même approché il y a environ cent années ; mais comme nous sommes entourés de rochers inabordables & de précipices , nous avons toujours été jusqu'à présent à l'abri de la rapacité des nations de l'Europe , qui ont une fureur inconcevable pour les cailloux & pour la fange de notre terre , & qui pour en avoir nous tueraient tous jusqu'au dernier.

La conversation fut longue ; elle roula sur la forme du gouvernement , sur les mœurs , sur les femmes , sur les spectacles publics , sur les arts. Enfin Candide qui avait toujours du goût pour la métaphisique , fit demander par *Cacambo* si dans le pays il y avait une religion.

Le vieillard rougit un peu. Comment donc , dit-il , en pouvez-vous douter ? est-ce que vous nous prenez pour des ingrats ? *Cacambo* demanda humblement quelle était la religion d'Eldorado ? Le vieillard rougit encore. Est-ce qu'il peut y avoir deux religions ? dit il ; nous avons , je crois , la religion de tout le monde ; nous adorons Dieu du soir jusqu'au matin.

N'a-

N'adorez-vous qu'un seul Dieu ? dit Cacambo , qui servait toujours d'interprète aux doutes de Candide. Apparemment, dit le vieillard, qu'il n'y en a ni deux, ni trois, ni quatre. Je vous avoué que les gens de votre monde font des questions bien singulières. Candide ne se lassait pas de faire interroger ce bon vieillard ; il voulut savoir comment on priait Dieu dans l'Eldorado. Nous ne le prions point, dit le bon & respectable sage ; nous n'avons rien à lui demander ; il nous a donné tout ce qu'il nous faut, nous le remercions sans cesse. Candide eut la curiosité de voir des prêtres ; il fit demander où ils étaient. Le bon vieillard sourit. Mes amis, dit-il, nous sommes tous prêtres ; le roi & tous les chefs de famille chantent des cantiques d'actions de grâces solennellement, tous les matins ; & cinq ou six mille musiciens les accompagnent. Quoi ! vous n'avez point de moines qui enseignent, qui disputent, qui gouvernent, qui cabalent, & qui font bruler les gens qui ne sont pas de leur avis ? Il faudrait que nous fussions fous, dit le vieillard, nous sommes tous ici du même avis, & nous n'entendons pas ce que vous voulez dire avec vos moines. Candide à tous ces discours demeurait en extase, & disait en lui-même, Ceci est bien différent de la Vestphalie & du château de Mr. le baron : si notre ami Pangloss avait vû Eldorado, il n'aurait plus dit que le château de Thunder-ten-tronckh était ce qu'il y avait de mieux sur la terre ; il est certain qu'il faut voyager.

Après cette longue conversation, le bon vieil-

Jard fit atteler un carrosse à six moutons, & donna douze de ses domestiques aux deux voyageurs pour les conduire à la cour. Excusez-moi, leur dit-il, si mon âge me prive de l'honneur de vous accompagner. Le roi vous recevra d'une manière dont vous ne serez pas mécontents, & vous pardonnerez sans doute aux usages du pays s'il y en a quelques-uns qui vous déplaisent.

Candide & Cacambo montent en carrosse; les six moutons volaient, & en moins de quatre heures on arriva au palais du roi, situé à un bout de la capitale. Le portail était de deux cent vingt pieds de haut, & de cent de large; il est impossible d'exprimer quelle en était la matière. On voit assez quelle supériorité prodigieuse elle devait avoir sur ces cailloux & sur ce sable que nous nommons or & pierreries.

Vingt belles filles de la garde reçurent Candide & Cacambo à la descente du carrosse, les conduisirent aux bains, les vêtirent de robes d'un tissu de duvet de colibri; après quoi les grands officiers & les grandes officières de la couronne les menèrent à l'appartement de Sa Majesté au milieu de deux files chacune de mille musiciens, selon l'usage ordinaire. Quand ils approchèrent de la salle du trône, Cacambo demanda à un grand officier, comment il fallait s'y prendre pour saluer sa majesté? si on se jetait à genoux ou ventre à terre? si on mettait les mains sur la tête ou sur le derrière? si on léchait la poussière de la salle? en un mot quelle était la cérémonie? L'usage, dit le grand officier,

cier , est d'embrasser le roi & de le baiser des deux côtés. Candide & Cacambo sautèrent au cou de sa majesté , qui les reçut avec toute la grace imaginable , & qui les pria poliment à souper.

En attendant on leur fit voir la ville , les édifices publics élevés jusqu'aux nués , les marchés ornés de mille colonnes , les fontaines d'eau pure , les fontaines d'eau rose , celles de liqueurs de cannes de sucre qui coulaient continuellement dans de grandes places pavées d'une espèce de pierreries qui répandaient une odeur semblable à celle du gérosfle & de la canelle. Candide demanda à voir la cour de justice , le parlement ; on lui dit qu'il n'y en avait point , & qu'on ne plaidait jamais. Il s'informa s'il y avait des prisons , & on lui dit que non. Ce qui le surprit davantage , & qui lui fit le plus de plaisir , ce fut le palais des sciences , dans lequel il vit une galerie de deux mille pas , toute pleine d'instrumens de mathématique & de physique.

Après avoir parcouru toute l'après-dinée à peu près la millième partie de la ville , on les remena chez le roi. Candide se mit à table entre sa majesté , son valet Cacambo & plusieurs dames. Jamais on ne fit meilleure chère , & jamais on n'eut plus d'esprit à souper qu'en eut sa majesté. Cacambo expliquait les bons mots du roi à Candide , & quoique traduits ils paraissaient toujours des bons mots. De tout ce qui étonnait Candide , ce n'était pas ce qui l'étonna le moins.

Ils passèrent un mois dans cet hospice. Candi-

de ne cessait de dire à Cacambo , Il est vrai ; mon ami , encor une fois , que le château où je suis né ne vaut pas le pays où nous sommes ; mais enfin , mademoiselle Cunégonde n'y est pas ; & vous avez sans doute quelque maitresse en Europe. Si nous restons ici , nous n'y serons que comme les autres ; au lieu que si nous retournons dans notre monde , seulement avec douze moutons chargés de cailloux d'Eldorado , nous serons plus riches que tous les rois ensemble , nous n'aurons plus d'inquisiteurs à craindre , & nous pourrons aisément reprendre Mademoiselle Cunégonde.

Ce discours plut à Cacambo ; on aime tant à courir , à se faire valoir chez les siens , à faire parade de ce qu'on a vû dans ses voyages , que les deux heureux résolurent de ne plus l'être , & de demander leur congé à sa majesté.

Vous faites une sottise , leur dit le roi ; je fais bien que mon pays est peu de chose ; mais quand on est passablement quelque part , il faut y rester ; je n'ai pas assurément le droit de retenir des étrangers ; c'est une tyrannie qui n'est ni dans nos mœurs , ni dans nos loix ; tous les hommes sont libres ; partez quand vous voudrez , mais la sortie est bien difficile. Il est impossible de remonter la rivière rapide sur laquelle vous êtes arrivés par miracle , & qui court sous des voutes de rochers. Les montagnes qui entourent tout mon royaume ont dix mille pieds de hauteur , & sont droites comme des murailles : elles occupent chacune en largeur un espace de plus de dix lieues , on ne peut en descendre que par des

des précipices. Cependant puisque vous voulez absolument partir , je vais donner ordre aux intendans des machines d'en faire une qui puisse vous transporter commodément. Quand on vous aura conduits au revers des montagnes , personne ne pourra vous accompagner ; car mes sujets ont fait vœu de ne jamais sortir de leur enceinte , & ils sont trop sages pour rompre leur vœu. Demandez-moi d'ailleurs tout ce qu'il vous plaira. Nous ne demandons à votre majesté , dit Cacambo , que quelques moutons chargés de vivres , de cailloux , & de la bouë du pays. Le roi rit ; Je ne conçois pas , dit-il , quel gout vos gens d'Europe ont pour notre boüe jaune : mais emportez-en tant que vous voudrez , & grand bien vous fasse.

Il donna l'ordre sur le champ à ses ingénieurs de faire une machine pour guider ces deux hommes extraordinaires hors du royaume. Trois mille bons phisiciens y travaillèrent ; elle fut prête au bout de quinze jours , & ne couta pas plus de vingt millions de livres sterling , monnoie du pays. On mit sur la machine Candide & Cacambo ; il y avait deux grands moutons rouges sellés & bridés pour leur servir de monture quand ils auraient franchi les montagnes : vingt moutons de bât chargés de vivres , trente qui portaient des présens de ce que le pays a de plus curieux , & cinquante chargés d'or , de pierreries & de diamants. Le roi embrassa tendrement les deux vagabonds.

Ce fut un beau spectacle que leur départ , & la manière ingénieuse dont ils furent hissés eux  
&

& leurs moutons au haut des montagnes. Les phisiciens prirent congé d'eux après les avoir mis en sureté, & Candide n'eut plus d'autre désir & d'autre objet que d'aller présenter ses moutons à mademoiselle Cunégonde. Nous avons, dit-il, de quoi payer le gouverneur de Buenos-Aires, si mademoiselle Cunégonde peut être mise à prix. Marchons vers la Cayenne, embarquons-nous, & nous verrons ensuite quel royaume nous pourrons acheter.

---

## CHAPITRE DIX - NEUVIEME.

*Ce qui leur arriva à Surinam, & comment Candide fit connoissance avec Martin.*

**L**A première journée de nos deux voyageurs fut assez agréable. Ils étaient encouragés par l'idée de se voir possesseurs de plus de trésors que l'Asie, l'Europe & l'Afrique n'en pouvaient rassembler. Candide transporté écrivit le nom de Cunégonde sur les arbres. A la seconde journée deux de leurs moutons s'enfoncèrent dans des marais & y furent abimés avec leurs charges; deux autres moutons moururent de fatigue quelques jours après; sept ou huit périrent ensuite de faim dans un désert; d'autres tombèrent au bout de quelques jours dans des précipices. Enfin après cent jours de marche, il ne leur resta que deux moutons. Candide dit à Cacambo,  
 Mon

Mon ami, vous voyez comme les richesses de ce monde sont périssables, il n'y a rien de solide que la vertu, & le bonheur de revoir mademoiselle Cunégonde. Je l'avoüe, dit Cacambo; mais il nous reste encor deux moutons avec plus de trésors que n'en aura jamais le roi d'Espagne, & je vois de loin une ville que je soupçonne être Surinam appartenante aux Hollandais. Nous sommes au bout de nos peines, & au commencement de notre félicité.

En aprochant de la ville ils rencontrèrent un nègre étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de son habit, c'est-à-dire d'un caleçon de toile bleüe; il manquait à ce pauvre homme la jambe gauche & la main droite. Eh mon Dieu! lui dit Candide en hollandais, que fais-tu là, mon ami, dans l'état horrible où je te vois? J'attends mon maître Monsieur Vanderdendur le fameux négociant, répondit le nègre. Est-ce Monsieur Vanderdendur, dit Candide, qui t'a traité ainsi? Oui, Monsieur, dit le nègre, c'est l'usage. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons aux sucreries, & que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main: quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe: je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe. Cependant lorsque ma mère me vendit dix écus patagons sur la côte de Guinée, elle me disait, Mon cher enfant, béni nos fétiches, adore-les toujours, ils te feront vivre heureux; tu as l'honneur d'être esclave de nos seigneurs  
les

les blancs , & tu fais par là la fortune de ton père & de ta mère. Hélas , je ne fais pas si j'ai fait leur fortune , mais ils n'ont pas fait la mienne. Les chiens , les singes & les perroquets font mille fois moins malheureux que nous : les fétiches hollandais qui m'ont converti me disent tous les dimanches que nous sommes tous enfans d'Adam , blancs & noirs. Je ne suis pas généalogiste , mais si ces prêcheurs disent vrai , nous sommes tous cousins issus de germain. Or vous m'avouerez qu'on ne peut pas en user avec ses parens d'une manière plus horrible,

O Pangloss ! s'écria Candide , tu n'avais pas deviné cette abomination ; c'en est fait , il faudra qu'à la fin je renonce à ton Optimisme. Qu'est-ce qu'Optimisme ? disait Cacambo. Hélas , dit Candide , c'est la rage de soutenir que tout est bien quand on est mal. Et il versait des larmes en regardant son nègre , & en pleurant il entra dans Surinam.

La première chose dont ils s'informent , c'est s'il n'y a point au port quelque vaisseau qu'on pût envoyer à Buenos-Aires. Celui à qui ils s'adressèrent était justement un patron Espagnol , qui s'offrit à faire avec eux un marché honnête. Il leur donna rendez-vous dans un cabaret. Candide & le fidèle Cacambo allèrent l'y attendre avec leurs deux moutons.

Candide qui avait le cœur sur les lèvres , conta à l'Espagnol toutes ses aventures , & lui avoua qu'il voulait enlever mademoiselle Cunégonde. Je me garderai bien de vous passer à Buenos-Aires , dit le patron : je serais pendu , &  
vous

vous aussi. La belle Cunégonde est la maîtresse favorite de Monseigneur. Ce fut un coup de foudre pour Candide ; il pleura longtems ; enfin il tira à part Cacambo : Voici, mon cher ami, lui dit-il, ce qu'il faut que tu fasses. Nous avons chacun dans nos poches pour cinq ou six millions de diamants ; tu es plus habile que moi ; va prendre mademoiselle Cunégonde à Buenos-Aires. Si le gouverneur fait quelques difficultés, donne lui un million ; s'il ne se rend pas, donne-lui en deux ; tu n'as point tué d'inquisiteur, on ne se défiera point de toi. J'espérerai un autre vaisseau ; j'irai t'attendre à Venise, c'est un pays libre où l'on n'a rien à craindre, ni des Bulgares, ni des Abares, ni des Juifs, ni des inquisiteurs. Cacambo applaudit à cette sage résolution. Il était au désespoir de se séparer d'un bon maître devenu son ami intime ; mais le plaisir de lui être utile l'emporta sur la douleur de le quitter. Ils s'embrassèrent en versant des larmes : Caddide lui recommanda de ne point oublier la bonne vieille. Cacambo partit dès le jour même. C'était un très-bon homme que ce Cacambo.

Candide resta encor quelque tems à Surinam, & attendit qu'un autre patron voulût le mener en Italie, lui & les deux moutons qui lui restaient. Il prit des domestiques, & acheta tout ce qui lui était nécessaire pour un long voyage ; enfin, Monsieur Vanderdendur, maître d'un gros vaisseau, vint se présenter à lui. Combien voulez-vous, demanda-t-il à cet homme, pour me mener en droiture à Venise, moi, mes gens,  
mon

mon bagage , & les deux moutons que voilà ? Le patron s'accorda à dix mille piaftres. Candide n'hésita pas.

Oh , oh , dit à part foi le prudent Vanderdendur , cet étranger donne dix mille piaftres tout d'un coup ! il faut qu'il soit bien riche. Puis revenant un moment après , il signifia qu'il ne pouvait partir à moins de vingt mille. Eh bien , vous les aurez , dit Candide.

Ouais , se dit tout bas le marchand , cet homme donne vingt mille piaftres aussi aisément que dix mille. Il revint encor , & dit qu'il ne pouvait le conduire à Venise à moins de trente mille piaftres. Vous en aurez donc trente mille , répondit Candide.

Oh , oh , se dit encor le marchand Hollandais , trente mille piaftres ne coûtent rien à cet homme-ci ; sans doute les deux moutons portent des trésors immenses ; n'insistons pas davantage : faisons-nous d'abord payer trente mille piaftres , & puis nous verrons. Candide vendit deux petits diamants , dont le moindre valait plus que tout l'argent que demandait le patron. Il le paya d'avance. Les deux moutons furent embarqués. Candide suivait dans un petit bateau pour joindre le vaisseau à la rade ; le patron prend son tems , met à la voile , démarre , le vent le favorise. Candide éperdu & stupéfait le perd bientôt de vue. Hélas ! cria-t-il , voilà un tour digne de l'ancien monde. Il retourne au rivage abimé dans la douleur ; car enfin , il avait perdu de quoi faire la fortune de vingt monarques.

Il se transporte chez le juge Hollandais ; & com-

comme il était un peu troublé, il frapa rudement à la porte ; il entre, expose son aventure ; & crie un peu plus haut qu'il ne convenait. Le juge commença par lui faire payer dix mille piaftres pour le bruit qu'il avait fait. Ensuite il l'écouta patiemment, lui promit d'examiner son affaire si-tôt que le marchand serait revenu, & se fit payer dix mille autres piaftres pour les fraix de l'audience.

Ce procédé acheva de desespérer Candide ; il avait à la vérité effuyé des malheurs mille fois plus douloureux ; mais le sang froid du juge, & celui du patron dont il était volé, alluma sa bile, & le plongea dans une noire mélancolie. La méchanceté des hommes se présentait à son esprit dans toute sa laideur ; il ne se nourrissait que d'idées tristes. Enfin un vaisseau Français étant sur le point de partir pour Bordeaux, comme il n'avait plus de moutons chargés de diamants à embarquer, il loua une chambre du vaisseau à juste prix, & fit signifier dans la ville qu'il payerait le passage, la nourriture, & donnerait deux mille piaftres à un honnête homme qui voudrait faire le voyage avec lui, à condition que cet homme ferait le plus dégouté de son état & le plus malheureux de la province.

Il se présenta une foule de prétendans qu'une flotte n'aurait pû contenir. Candide voulant choisir entre les plus aparents, il distingua une vingtaine de personnes qui lui paraisaient assez sociables, & qui toutes prétendaient mériter la préférence. Il les assambla dans son cabaret, & leur donna à souper, à condition que chacun ferait serment

de raconter fidèlement son histoire, promettant de choisir celui qui lui paraîtrait le plus à plaindre, & le plus mécontent de son état à plus juste titre, & de donner aux autres quelques gratifications.

La séance dura jusqu'à quatre heures du matin. Candide en écoutant toutes leurs aventures, se ressouvenait de ce que lui avait dit la vieille en allant à Buenos-Aires, & de la gageure qu'elle avait faite qu'il n'y avait personne sur le vaisseau, à qui il ne fût arrivé de très grands malheurs. Il songeait à Pangloss à chaque aventure qu'on lui contait. Ce Pangloss, disait-il, ferait bien embarrassé à démontrer son système. Je voudrais qu'il fût ici. Certainement si tout va bien, c'est dans Eldorado, & non pas dans le reste de la terre. Enfin, il se détermina en faveur d'un pauvre savant qui avait travaillé dix ans pour les libraires à Amsterdam. Il jugea qu'il n'y avait point de métier au monde dont on dût être plus dégoûté.

Ce savant, d'ailleurs qui était un bon homme, avait été volé par sa femme, battu par son fils, & abandonné de sa fille qui s'était faite enlever par un Portugais. Il venait d'être privé d'un petit emploi duquel il subsistait, & les prédicans de Surinam le persécutaient parce qu'ils le prenaient pour un Socinien. Il faut avouer que les autres étaient pour le moins aussi malheureux que lui; mais Candide espérait que le savant le desennuierait dans le voyage. Tous ses autres rivaux trouvèrent que Candide leur faisait une grande injustice, mais il les apaisa en leur donnant à chacun cent piastres.

## CHAPITRE VINGTIÈME.

*Ce qui arriva sur mer à Candide & à Martin.*

LE vieux favant, qui s'appellait Martin, s'embarqua donc pour Bordeaux avec Candide. L'un & l'autre avaient beaucoup vû, & beaucoup souffert; & quand le vaisseau aurait dû faire voile de Surinam au Japon par le Cap de Bonne-Espérance, ils auraient eu de quoi s'entretenir du mal moral & du mal physique pendant tout le voyage.

Cependant, Candide avait un grand avantage sur Martin, c'est qu'il espérait toujours revoir Mademoiselle Cunégonde, & que Martin n'avait rien à espérer; de plus il avait de l'or & des diamants; & quoiqu'il eût perdu cent gros moutons rouges chargés des plus grands trésors de la terre, quoiqu'il eût toujours sur le cœur la friponnerie du patron Hollandais, cependant, quand il songeait à ce qui lui restait dans ses poches, & quand il parlait de Cunégonde, surtout à la fin du repas, il penchait alors pour le système de Pangloss.

Mais, vous, Monsieur Martin, dit-il au favant, que pensez-vous de tout cela? quelle est votre idée sur le mal moral & le mal physique? Monsieur, répondit Martin, mes prêtres m'ont accusé d'être Socinien; mais la vérité du fait est que je suis Manichéen. Vous vous moquez de

moi, dit Candide, Il n'y a plus de Manichéens dans le monde. Il y a moi, dit Martin; je ne fais qu'y faire, mais je ne peux penser autrement. Il faut que vous ayez le diable au corps, dit Candide. Il se mêle si fort des affaires de ce monde, dit Martin, qu'il pourrait bien être dans mon corps comme partout ailleurs; mais je vous avoue qu'en jettant la vûe sur ce globe, ou plutôt sur ce globule, je pense que Dieu l'a abandonné à quelque être malfaisant; j'en excepte toujours Eldorado. Je n'ai guères vû de ville qui ne désirât la ruine de la ville voisine, point de famille qui ne voulût exterminer quelque autre famille. Partout les faibles ont en exécration les puissants devant lesquels ils rampent, & les puissants les traitent comme des troupeaux dont on vend la laine & la chair. Un million d'assassins enrégimentés, courant d'un bout de l'Europe à l'autre, exercent le meurtre & le brigandage avec discipline pour gagner son pain, parce qu'il n'a pas de métier plus honnête; & dans les villes qui paraissent jouir de la paix & où les arts fleurissent, les hommes sont dévorés de plus d'envie, de soins & d'inquiétudes qu'une ville assiégée n'éprouve de fléaux. Les chagrins secrets sont encore plus cruels que les misères publiques. En un mot, j'en ai tant vû, & tant éprouvé, que je suis Manichéen.

Il y a pourtant du bon, repliquait Candide. Cela peut être, disait Martin, mais je ne le connais pas.

Au milieu de cette dispute, on entendit un bruit de canon. Le bruit redouble de moment en moment. Chacun prend sa lunette. On aperçoit deux vaisseaux

vaisseaux qui combattaient à la distance d'environ trois milles. Le vent les amena l'un & l'autre si près du vaisseau Français, qu'on eut le plaisir de voir le combat tout à son aise. Enfin, l'un des deux vaisseaux lâcha à l'autre une bordée si basse & si juste, qu'il le coula à fond. Candide & Martin aperçurent distinctement une centaine d'hommes sur le tillac du vaisseau qui s'enfonçait ; ils levaient tous les mains au Ciel, & jetaient des clameurs effroyables ; en un moment tout fut englouti.

Eh bien, dit Martin, voilà comme les hommes se traitent les uns les autres. Il est vrai, dit Candide, qu'il y a quelque chose de diabolique dans cette affaire. En parlant ainsi il aperçut je ne sais quoi d'un rouge éclatant qui nageait auprès de son vaisseau. On détacha la chaloupe pour voir ce que ce pouvait être, c'était un de ses moutons. Candide eut plus de joie de retrouver ce mouton, qu'il n'avait été affligé d'en perdre cent tous chargés de gros diamants d'El-dorado.

Le capitaine Français aperçut bientôt que le capitaine du vaisseau submergeant était Espagnol, & que celui du vaisseau submergé était un pirate Hollandais ; c'était celui-là même qui avait volé Candide. Les richesses immenses dont ce scélérat s'était emparé furent ensevelies avec lui dans la mer, & il n'y eut qu'un mouton de sauvé. Vous voyez, dit Candide à Martin, que le crime est puni quelquefois ; ce coquin de patron Hollandais a eu le fort qu'il méritait. Oui, dit Martin ; mais fallait-il que les passagers qui étaient sur

son vaisseau, périclent aussi ? Dieu a puni ce fripon, le Diable a noyé les autres.

Cependant le vaisseau Français & l'Espagnol continuèrent leur route, & Candide continua ses conversations avec Martin. Ils disputèrent quinze jours de suite, & au bout de quinze jours ils étaient aussi avancés que le premier. Mais enfin ils parlaient, ils se communiquaient des idées, ils se consolait. Candide caressait son mouton. Puisque je t'ai retrouvé, dit-il, je pourrai bien retrouver Cunégonde.

## CHAPITRE VINGT - UNIEME.

*Candide & Martin approchent des côtes de France  
& raisonnent.*

ON aperçut enfin les côtes de France. Avez-vous jamais été en France, monsieur Martin ? dit Candide. Oui, dit Martin, j'ai parcouru plusieurs provinces. Il y en a où la moitié des habitans est folle, quelques-unes où l'on est trop rusé, d'autres où l'on est communément assez doux, & assez bête; d'autres où l'on fait le bel esprit; & dans toutes la principale occupation est l'amour, la seconde de médire, & la troisième de dire des sottises. Mais, monsieur Martin, avez-vous vu Paris ? Oui, j'ai vu Paris; il tient de toutes ces espèces-là; c'est un cahos, c'est une presse dans laquelle tout le monde cherche le plaisir.

plaisir, & où presque personne ne le trouve, du moins à ce qu'il m'a paru. J'y ai séjourné peu; j'y fus volé en arrivant de tout ce que j'avais par des filous à la foire St. Germain. On me prit moi-même pour un voleur, & je fus huit jours en prison; après quoi je me fis correcteur d'imprimerie pour gagner de quoi retourner à pied en Hollande. Je connus la canaille écrivante, la canaille cabalante, & la canaille convulsionnaire. On dit qu'il y a des gens fort polis dans cette ville-là, je le veux croire.

Pour moi je n'ai nulle curiosité de voir la France, dit Candide; vous devinez aisément que quand on a passé un mois dans Eldorado, on ne se soucie plus de rien voir sur la terre, que mademoiselle Cunégonde; je vais l'attendre à Venise; nous traverserons la France pour aller en Italie; ne m'accompagnez-vous pas? Très volontiers, dit Martin; on dit que Venise n'est bonne que pour les nobles Vénitiens, mais que cependant on y reçoit très bien les étrangers quand ils ont beaucoup d'argent; je n'en ai point, vous en avez, je vous suivrai par-tout. A propos, dit Candide, pensez-vous que la terre ait été originellement une mer, comme on l'assure dans ce gros livre qui appartient au capitaine du vaisseau? Je n'en crois rien du tout, dit Martin, non plus que de toutes les rêveries qu'on nous débite depuis quelque tems. Mais à quelle fin ce monde a-t-il donc été formé? dit Candide. Pour nous faire enrager, répondit Martin. N'êtes-vous pas bien étonné, continua Candide, de l'amour que ces deux filles du pays

des Oreillons avaient pour ces deux singes, & dont je vous ai conté l'aventure? Point du tout, dit Martin, je ne vois pas ce que cette passion a d'étrange; j'ai tant vu de choses extraordinaires, qu'il n'y a plus rien d'extraordinaire. Croyez-vous, dit Candide, que les hommes se soient toujours mutuellement massacrés, comme ils font aujourd'hui? qu'ils ayent toujours été menteurs, fourbes, perfides, ingrats, brigands, faibles, volages, lâches, envieux, gourmands, yvrognes, avares, ambitieux, sanguinaires, calomniateurs, débauchés, fanatiques, hypocrites & fots? Croyez-vous, dit Martin, que les éperviers ayent toujours mangé des pigeons, quand ils en ont trouvé? Oui sans doute, dit Candide. Eh bien, dit Martin, si les éperviers ont toujours eu le même caractère, pourquoi voulez-vous que les hommes ayent changé le leur? Oh! dit Candide, il y a bien de la distance, car le libre arbitre. .... En raisonnant ainsi ils arrivèrent à Bordeaux.

---

## CHAPITRE VINGT - DEUXIEME.

*Ce qui arriva en France à Candide & à Martin.*

Candide ne s'arrêta dans Bordeaux qu'autant de temps qu'il en falait pour vendre quelques cailloux du Dorado, & pour s'accommoder d'une bonne chaise à deux places; car il ne pouvait plus se passer de son philosophe Martin; il fut  
 feu-

seulement très fâché de se séparer de son mouton , qu'il laissa à l'Académie des sciences de Bordeaux, laquelle proposa pour le sujet du prix de cette année , de trouver pourquoi la laine de ce mouton était rouge ; & le prix fut adjugé à un savant du nord , qui démontra par  $A$  plus  $B$ , moins  $C$ , divisé par  $Z$ , que le mouton devait être rouge , & mourir de la clavelée.

Cependant , tous les voyageurs que Candide rencontra dans les cabarets de la route lui disaient, Nous allons à Paris. Cet empressement général lui donna enfin l'envie de voir cette capitale ; ce n'était pas beaucoup se détourner du chemin de Venise.

Il entra par le fauxbourg St. Marceau , & crut être dans le plus vilain village de la Vexthalie.

A peine Candide fut-il dans son village qu'il fut attaqué d'une maladie légère causée par ses fatigues. Comme il avait au doigt un diamant énorme , & qu'on avait aperçu dans son équipage une cassette prodigieusement pesante , il eut aussi-tôt auprès de lui deux médecins qu'il n'avait pas mandés , quelques amis intimes qui ne le quittèrent pas , & deux dévotes qui faisaient chauffer ses bouillons. Martin disait , Je me souviens d'avoir été malade aussi à Paris dans mon premier voyage ; j'étais fort pauvre ; aussi n'eus-je ni amis , ni dévotes , ni médecins , & je guéris.

Cependant , à force de médecines & de saignées , la maladie de Candide devint sérieuse. Un habitué du quartier vint avec douceur lui de-

demander un billet payable au porteur pour l'autre monde. Candide n'en voulut rien faire ; les dévotes l'assurèrent que c'était une nouvelle mode. Candide répondit qu'il n'était point homme à la mode. Martin voulut jeter l'habitué par les fenêtres. Le clerc jura qu'on n'enterrerait point Candide. Martin jura qu'il enterrerait le clerc s'il continuait à les importuner. La querelle s'échauffa , Martin le prit par les épaules & le chassa rudement ; ce qui causa un grand scandale dont on fit un procès verbal.

Candide guérit : & pendant sa convalescence il eut très bonne compagnie à souper chez lui. On jouait gros jeu. Candide était tout étonné que jamais les as ne lui vinssent : & Martin ne s'en étonnait pas.

Parmi ceux qui lui faisaient les honneurs de la ville, il y avait un petit abbé Périgourdin , l'un de ces gens empressés , toujours alertes , toujours serviables , effrontés , careffants , accommodants , qui guettent les étrangers à leur passage , leur content l'histoire scandaleuse de la ville , & leur offrent des plaisirs à tout prix. Celui-ci mena d'abord Candide & Martin à la comédie. On y jouait une tragédie nouvelle. Candide se trouva placé auprès de quelques beaux esprits. Cela ne l'empêcha pas de pleurer à des scènes jouées parfaitement. Un des raisonneurs qui étaient à ses côtés lui dit dans un entr'acte ; Vous avez grand tort de pleurer , cette actrice est fort mauvaise , l'acteur qui joue avec elle est plus mauvais encore , la pièce est encor plus mauvaise que les acteurs :  
 l'au-

l'auteur ne fait pas un mot d'Arabe, & cependant la scène est en Arabie; & de plus, c'est un homme qui ne croit pas aux idées innées: je vous apporterai demain vingt brochures contre lui. Monsieur, combien avez-vous de pièces de théâtre en France? dit Candide à l'abbé; lequel répondit, Cinq ou six mille; C'est beaucoup, dit Candide; combien y en a-t-il de bonnes? Quinze ou seize, répliqua l'autre; C'est beaucoup, dit Martin.

Candide fut très content d'une actrice qui faisait la reine Elisabeth dans une assez plate tragédie que l'on joue quelquefois. Cette actrice, dit-il à Martin, me plaît beaucoup; elle a un faux air de mademoiselle Cunégonde; je serais bien aise de la saluer. L'abbé Périgourdin s'offrit à l'introduire chez elle. Candide élevé en Allemagne demanda quelle était l'étiquette, & comment on traitait en France les reines. d'Angleterre. Il faut distinguer, dit l'abbé; en province on les mène au cabaret, à Paris on les respecte quand elles sont belles, & on les jette à la voirie quand elles sont mortes. Des reines à la voirie! dit Candide. Oui vraiment, dit Martin; Mr. l'abbé a raison; j'étais à Paris quand mademoiselle Monime passa, comme on dit, de cette vie à l'autre; on lui refusa ce que ces gens-ci appellent les honneurs de la sépulture, c'est-à-dire, de pourrir avec tous les gueux du quartier dans un vilain cimetière; elle fut enterrée toute seule de sa bande au coin de la rue de Bourgogne; ce qui dut lui faire une peine extrême, car elle pensait très noblement. Cela est bien  
impo-

impoli, dit Candide. Que voulez-vous ? dit Martin ; ces gens-ci sont ainsi faits. Imaginez toutes les contradictions, toutes les incompatibilités possibles, vous les verrez dans le gouvernement, dans les tribunaux, dans les églises, dans les spectacles de cette drole de nation. Est-il vrai qu'on rit toujours à Paris ? dit Candide. Oui, dit l'abbé, mais c'est en enrageant ; car on s'y plaint de tout avec de grands éclats de rire, même on y fait en riant les actions les plus détestables.

Quel est, dit Candide, ce gros cochon qui me difait tant de mal de la pièce où j'ai tant pleuré, & des acteurs qui m'ont fait tant de plaisir ? C'est un mal vivant, répondit l'abbé, qui gagne sa vie à dire du mal de toutes les pièces & de tous les livres ; il hait quiconque réussit, comme les eunuques haïssent les jouissants ; c'est un de ces serpents de la littérature, qui se nourrissent de fange & de venin ; c'est un folliculaire. -- Qu'appellez-vous folliculaire ? dit Candide : C'est, dit l'abbé, un faiseur de feuilles, un F.....

C'est ainsi que Candide, Martin & le Périgourdin raisonnaient sur l'escalier, en voyant défiler le monde au sortir de la pièce. Quoique je sois très-empressé de revoir mademoiselle Cunégonde, dit Candide, je voudrais pourtant souper avec mademoiselle Clairon, car elle m'a paru admirable.

L'abbé n'était pas homme à approcher de mademoiselle Clairon, qui ne voyait que bonne compagnie. Elle est engagée pour ce soir, dit-il ;  
mais

mais j'aurai l'honneur de vous mener chez une dame de qualité, & là vous connaîtrez Paris comme si vous y aviez été quatre ans.

Candide qui était naturellement curieux, se laissa mener chez la dame au fond du fauxbourg St. Honoré ; on y était occupé d'un pharaon ; douze tristes pontes tenaient chacun en main un petit livre de cartes, registre cornu de leurs infortunes. Un profond silence régnait, la pâleur était sur le front des pontes, l'inquiétude sur celui du banquier, & la dame du logis affise auprès de ce banquier impitoyable, remarquait avec des yeux de linx tous les parolis, tous les sept-&-le-va de campagne, dont chaque joueur cornait ses cartes ; elle les faisait décorner avec une attention sévère, mais polie, & ne se fâchait point, de peur de perdre ses pratiques : la dame se faisait appeler la marquise de Parolignac. Sa fille âgée de quinze ans était au nombre des pontes, & avertissait d'un clin d'œil des friponneries de ces pauvres gens, qui tâchaient de réparer les cruautés du sort. L'abbé Périgourdin, Candide & Martin entrèrent ; personne ne se leva, ni les salua, ni les regarda ; tous étaient profondément occupés de leurs cartes. Madame la baronne de Tunder-ten-tronckh était plus civile, dit Candide.

Cependant l'abbé s'approcha de l'oreille de la marquise, qui se leva à moitié, honora Candide d'un sourire gracieux, & Martin d'un air de tête tout-à-fait noble ; elle fit donner un siège & un jeu de cartes à Candide, qui perdit cinquante mille francs en deux tailles : après  
quoi

quoi on soupa très gaiement , & tout le monde était étonné que Candide ne fût pas ému de sa perte ; les laquais disaient entr'eux , dans leur langage de laquais , Il faut que ce soit quelque milord Anglais.

Le souper fut comme la plupart des soupers de Paris ; d'abord du silence , ensuite un bruit de paroles qu'on ne distingue point , puis des plaisanteries dont la plupart sont insipides , de fausses nouvelles , de mauvais raisonnements , un peu de politique & beaucoup de médifance ; on parla même de livres nouveaux. Avez-vous vû , dit l'abbé Périgourdin , le roman du Sr. Gauchat docteur en théologie ? Oui , répondit un des convives , mais je n'ai pu l'achever. Nous avons une foule d'écrits impertinents , mais tous ensemble n'approchent pas de l'impertinence de Gauchat docteur en théologie ; je suis si rassasié de cette immensité de détestables livres qui nous inondent , que je me suis mis à pointer au pharaon. - Et les mélanges de l'archidiacre T. .... qu'en dites-vous ? dit l'abbé. Ah ! dit Madame de Parolignac , l'ennuieux mortel ! comme il vous dit curieusement tout ce que le monde fait ! comme il discute pesamment ce qui ne vaut pas la peine d'être remarqué légèrement ! comme il s'approprie sans esprit l'esprit des autres ! comme il gâte ce qu'il pille ! comme il me dégoute ! mais il ne me dégoutera plus ; c'est assez d'avoir lû quelques pages de l'archidiacre.

Il y avait à table un homme savant & de goût , qui apuya ce que disait la marquise. On parla

parla ensuite de tragédies ; la dame demanda pourquoi il y avait des tragédies qu'on jouait quelquefois, & qu'on ne pouvait lire ? L'homme de goût expliqua très-bien comment une pièce pouvait avoir quelque intérêt, & n'avoir presque aucun mérite ; il prouva en peu de mots que ce n'était pas assez d'amener une ou deux de ces situations qu'on trouve dans tous les romans, & qui séduisent toujours les spectateurs, mais qu'il faut être neuf sans être bizarre, souvent sublime, & toujours naturel, connaître le cœur humain & le faire parler, être grand poète, sans que jamais aucun personnage de la pièce paraisse poète ; savoir parfaitement sa langue, la parler avec pureté, avec une harmonie continue, sans que jamais la rime coûte rien au sens. Quiconque, ajouta-t-il, n'observe pas toutes ces règles, peut faire une ou deux tragédies applaudies au théâtre ; mais il ne fera jamais compté au rang des bons écrivains ; il y a très-peu de bonnes tragédies ; les unes sont des idilles en dialogues bien écrits & bien rimés, les autres des raisonnemens politiques qui endorment, ou des amplifications qui rebutent ; les autres des rêves d'énergumène, en stile barbare, des propos interrompus, de longues apostrophes aux dieux, parce qu'on ne fait point parler aux hommes, des maximes fausses, des lieux communs empoulés.

Candide écouta ce propos avec attention, & conçut une grande idée du discoureur ; & comme la marquise avait eu soin de le placer à côté d'elle, il s'approcha de son oreille, & prit la liberté de lui demander qui était cet homme qui parlait si bien ?

C'est

C'est un favant, dit la dame, qui ne ponte point, & que l'abbé m'amène quelquefois à souper ; il se connaît parfaitement en tragédies & en livres, & il a fait une tragédie siffée, & un livre dont on n'a jamais vû hors de la boutique de son libraire qu'un exemplaire qu'il m'a dédié. Le grand homme ! dit Candide, c'est un autre Pangloss.

Alors se tournant vers lui, il lui dit, Monsieur, vous pensez sans doute que tout est au mieux dans le monde physique, & dans le moral, & que rien ne pouvait être autrement ? Moi, Monsieur, lui répondit le savant, je ne pense rien de tout cela ; je trouve que tout va de travers chez nous, que personne ne fait ni quel est son rang, ni quelle est sa charge, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire, & qu'excepté le souper qui est assez gai, & où il paraît assez d'union, tout le reste du temps se passe en querelles impertinentes ; Jansénistes contre Molinistes, gens du parlement contre gens d'église, gens de lettres contre gens de lettres, courtisans contre courtisans, financiers contre le peuple, femmes contre maris, parents contre parents ; c'est une guerre éternelle.

Candide lui repliqua ; J'ai vu pis ; mais un sage qui depuis a eu le malheur d'être pendu, m'a prît que tout cela est à merveilles ; ce sont des ombres à un beau tableau. Votre pendu se moquait du monde, dit Martin ; vos ombres sont des taches horribles. Ce sont les hommes qui sont les taches, dit Candide, & ils ne peuvent pas s'en dispenser. Ce n'est donc pas leur faute, dit Martin. La plupart des pontes, qui n'en-

n'entendaient rien à ce langage, buvaient ; & Martin raisonna avec le savant, & Candide raconta une partie de ses aventures à la dame du logis.

Après soupé, la marquise mena Candide dans son cabinet, & le fit asseoir sur un canapé. Eh bien, lui dit-elle, vous aimez donc toujours éperduément Mademoiselle Cunégonde de Thunder-tronckh ! Oui, Madame, répondit Candide. La marquise lui repliqua avec un souris tendre ; Vous me répondez comme un jeune homme de Westphalie ; un Français m'aurait dit, Il est vrai que j'ai aimé Mademoiselle Cunégonde, mais en vous voyant, Madame, je crains de ne la plus aimer. Hélas ! Madame, dit Candide, je répondrai comme vous voudrez. Votre passion pour elle, dit la marquise, a commencé en ramassant son mouchoir, je veux que vous ramassiez ma jarrettière. De tout mon cœur, dit Candide, & il la ramassa. Mais je veux que vous me la remettiez, dit la dame ; & Candide la lui remit. Voyez-vous ? dit la dame ; vous êtes étranger ; je fais quelquefois languir mes amants de Paris quinze jours, mais je me rends à vous dès la première nuit, parce qu'il faut faire les honneurs de son pays à un jeune homme de Westphalie. La belle ayant aperçu deux énormes diamants aux deux mains de son jeune étranger, les loua de si bonne foi, que des doigts de Candide ils passèrent aux doigts de la marquise.

Candide en s'en retournant avec son abbé Périgourdin, sentit quelques remords d'avoir fait une infidélité à Mademoiselle Cunégonde ; Mon-

*Seconde Suite des Mélanges &c.*      S fleur

ſieur l'abbé entra dans ſa peine ; il n'avoit qu'une légère part aux cinquante mille livres perdues au jeu par Candide , & à la valeur des deux brillants moitié donnés , moitié extorqués. Son deſſein étoit de profiter autant qu'il le pourroit , des avantages que la connoiſſance de Candide pouvoit lui procurer. Il lui parla beaucoup de Cunégonde ; & Candide lui dit qu'il demanderoit bien pardon à cette belle de ſon infidélité , quand il la verrait à Veniſe.

Le Périgourdin redoubla de politèſſes & d'attentions , & prenoit un intérêt tendre à tout ce que Candide difoit , à tout ce qu'il faiſoit , à tout ce qu'il vouloit faire.

Vous avez donc , Monsieur , lui dit - il , un rendez - vous à Veniſe ? Oui , Monsieur l'abbé , dit Candide ; il faut abſolument que j'aie trouvé Mademoiſelle Cunégonde. Alors , engagé par le plaifir de parler de ce qu'il aimoit , il conta ſelon ſon uſage une partie de ſes aventures avec cette illuſtre Veſtphalienne.

Je crois , dit l'abbé , que Mademoiſelle Cunégonde a bien de l'eſprit , & qu'elle écrit des lettres charmantes ? Je n'en ai jamais reçu , dit Candide ; car figurez-vous qu'ayant été chaffé du château pour l'amour d'elle , je ne pus lui écrire , que bientôt après j'apris qu'elle étoit morte , qu'enſuite je la retrouvai , & que je la perdis , & que je lui ai envoyé à deux mille cinq cent lieues d'ici un exprès dont j'attens la réponſe.

L'abbé écoutoit attentivement , & paroifſoit un peu rêveur. Il prit bientôt congé des deux étrangers , après les avoir tendrement embraffés.

Le

Le lendemain Candide reçut à son réveil une lettre conçue en ces termes.

» Monsieur, mon très cher amant, il y a  
 » huit jours que je suis malade en cette ville ;  
 » j'apprends que vous y êtes. Je volerais dans vos  
 » bras si je pouvais remuer. J'ai su votre pas-  
 » sage à Bordeaux ; j'y ai laissé le fidèle Cacam-  
 » bo & la vieille, qui doivent bientôt me suivre.  
 » Le gouverneur de Buenos-Aires a tout pris,  
 » mais il me reste votre cœur. Venez, votre  
 » présence me rendra la vie, ou me fera mou-  
 » rir de plaisir.

Cette lettre charmante, cette lettre inespérée, transporta Candide d'une joie inexprimable ; & la maladie de sa chère Cunégonde l'accabla de douleur. Partagé entre ces deux sentiments, il prend son or & ses diamants, & se fait conduire avec Martin à l'hôtel où mademoiselle Cunégonde demeurait. Il entre en tremblant d'émotion, son cœur palpite, sa voix sanglotte ; il veut ouvrir les rideaux du lit, il veut faire apporter de la lumière. Gardez-vous en bien, lui dit la suivante, la lumière la tue ; & soudain elle referme le rideau. Ma chère Cunégonde, dit Candide en pleurant, comment vous portez-vous ? si vous ne pouvez me voir, parlez-moi du moins. Elle ne peut parler, dit la suivante. La dame alors tire du lit une main potelée que Candide arrose longtems de ses larmes, & qu'il remplit ensuite de diamants, en laissant un sac plein d'or sur le fauteuil.

Au milieu de ses transports arrive un exempt suivi de l'abbé Périgourdin & d'une escouade.

Voilà donc, dit-il, ces deux étrangers suspects ? Il les fait incontinent faïfir, & ordonne à ses braves de les trainer en prison. Ce n'est pas ainsi qu'on traite les voyageurs dans le Dorado, dit Candide. Je suis plus Manichéen que jamais, dit Martin. Mais, monsieur, où nous menez-vous ? dit Candide ; Dans un cu de basse-fosse, dit l'exempt.

Martin ayant repris son sang-froid, jugea que la dame qui se prétendait Cunégonde, était une friponne, Mr. l'abbé Périgourdin un fripon qui avait abusé au plus vite de l'innocence de Candide, & l'exempt un autre fripon dont on pouvait aisément se débarrasser.

Plutôt que de s'exposer aux procédures de la justice, Candide éclairé par son conseil, & d'ailleurs toujours impatient de revoir la véritable Cunégonde, propose à l'exempt trois petits diamants d'environ trois mille pistoles chacun. Ah, monsieur, lui dit l'homme au bâton d'ivoire, eussiez-vous commis tous les crimes imaginables, vous êtes le plus honnête homme du monde ; trois diamants ! chacun de trois mille pistoles ! Monsieur ! je me ferais tuer pour vous, au lieu de vous mener dans un cachot. On arrête tous les étrangers, mais laissez-moi faire ; j'ai un frère à Dieppe en Normandie, je vais vous y mener ; & si vous avez quelque diamant à lui donner, il aura soin de vous comme moi-même.

Et pourquoi arrête-t-on tous les étrangers ? dit Candide. L'abbé Périgourdin prit alors la parole, & dit, C'est parce qu'un gueux du pays  
d'A-

d'Atrébatie a entendu dire des sotises , cela seul lui a fait commettre un parricide , non pas tel que celui de 1610. au mois de Mai , mais tel que celui de 1594. au mois de Décembre , & tel que plusieurs autres commis dans d'autres années & dans d'autres mois par d'autres gueux qui avaient entendu dire des sotises.

L'exempt alors expliqua de quoi il s'agissait. Ah les monstres ! s'écria Candide ; quoi ! de telles horreurs chez un peuple qui danse & qui chante ! ne pourrai-je fortir au plus vite de ce pays où des singes agacent des tigres ? J'ai vû des ours dans mon pays ; je n'ai vû des hommes que dans le Dorado. Au nom de Dieu , monsieur l'exempt , menez - moi à Venise , où je dois attendre mademoiselle Cunégonde. Je ne peux vous mener qu'en basse - Normandie , dit le Barigel. Aussi-tôt il lui fait ôter ses fers , dit qu'il s'est mépris , renvoye ses gens & emmène à Dieppe Candide & Martin , & les laisse entre les mains de son frère. Il y avait un petit vaisseau Hollandais à la rade. Le Normand , à l'aide de trois autres diamants , devenu le plus serviable des hommes , embarque Candide & ses gens dans le vaisseau qui allait faire voile pour Portsmouth en Angleterre. Ce n'était pas le chemin de Venise ; mais Candide croyait être délivré de l'enfer , & il comptait bien reprendre la route de Venise à la première occasion.



---

 CHAPITRE VINGT-TROISIEME.

*Candide & Martin vont sur les côtes d'Angleterre ;  
ce qu'ils y voyent.*

A H Panglofs ! Panglofs ! Ah Martin ! Martin ! Ah ma chère Cunégonde ! qu'est-ce que ce monde-ci ? disait Candide sur le vaisseau Hollandais. Quelque chose de bien fou & de bien abominable , répondait Martin. Vous connaissez l'Angleterre , y est-on aussi fou qu'en France ? C'est une autre espèce de folie , dit Martin ; vous savez que ces deux nations sont en guerre pour quelques arpens de neige vers le Canada , & qu'elles dépenfent pour cette belle guerre beaucoup plus que tout le Canada ne vaut. De vous dire précifément s'il y a plus de gens à lier dans un pays que dans un autre , c'est ce que mes faibles lumières ne me permettent pas. Je fais seulement qu'en général les gens que nous allons voir sont fort atrabilaires.

En caufant ainsi ils abordèrent à Portsmouth ; une multitude de peuple couvrait le rivage , & regardait attentivement un assez gros homme qui était à genoux , les yeux bandés , sur le tillac d'un des vaisseaux de la flotte ; quatre soldats postés vis-à-vis de cet homme lui tirèrent chacun trois balles dans le crâne le plus paisiblement du monde , & toute l'assemblée s'en retourna extrêmement satisfaite. Qu'est-ce donc que  
tout

tout ceci ? dit Candide , & quel démon exerce par-tout son empire ? Il demanda qui était ce gros homme qu'on venait de tuer en cérémonie ? C'est un amiral , lui répondit - on : Et pourquoi tuer cet amiral ? C'est , lui dit - on , parce qu'il n'a pas fait tuer assez de monde ; il a livré un combat à un amiral Français , & on a trouvé qu'il n'était pas assez près de lui. Mais , dit Candide , l'amiral Français était aussi loin de l'amiral Anglais que celui - ci l'était de l'autre ? Cela est incontestable , lui repliqua-t-on. Mais dans ce pays - ci il est bon de tuer de tems en tems un amiral pour encourager les autres.

Candide fut si étourdi & si choqué de ce qu'il voyait , & de ce qu'il entendait , qu'il ne voulut pas seulement mettre pied à terre , & qu'il fit son marché avec le patron Hollandais ) dût - il le voler comme celui de Surinam ) pour le conduire sans délai à Venise.

Le patron fut prêt au bout de deux jours. On cotoya la France. On passa à la vue de Lisbonne , & Candide frémit. On entra dans le détroit , & dans la Méditerranée. Enfin on aborda à Venise. Dieu soit loué , dit Candide , en embrassant Martin , c'est ici que je reverrai la belle Cunégonde. Je compte sur Cacambo comme sur moi-même. Tout est bien , tout va bien , tout va le mieux qu'il soit possible.



---

 CHAPITRE VINGT-QUATRIEME.

*De Paquette, & de frère Giroflée.*

**D**Es qu'il fut à Venise, il fit chercher Cacambo dans tous les cabarets, dans tous les caffés, chez toutes les filles de joie, & ne le trouva point. Il envoyait tous les jours à la découverte de tous les vaisseaux & de toutes les barques. Nulles nouvelles de Cacambo. Quoi ! disait-il à Martin, j'ai eu le tems de passer de Surinam à Bordeaux, d'aller de Bordeaux à Paris, de Paris à Dieppe, de Dieppe à Portsmouth, de cotoyer le Portugal & l'Espagne, de traverser toute la Méditerranée, de passer quelques mois à Venise, & la belle Cunégonde n'est point venue ! Je n'ai rencontré au lieu d'elle qu'une drolesse, & un abbé Périgourdin ! Cunégonde est morte sans doute, je n'ai plus qu'à mourir. Ah ! il valait mieux rester dans le Paradis du Dorado que de revenir dans cette maudite Europe. Que vous avez raison, mon cher Martin ! tout n'est qu'illusion & calamité.

Il tomba dans une mélancolie noire, & ne prit aucune part à l'opéra alla moda, ni aux autres divertissemens du carnaval ; pas une dame ne lui donna la moindre tentation. Martin lui dit, Vous êtes bien simple en vérité, de vous figurer qu'un valet métis, qui a cinq ou six millions dans ses poches, ira chercher votre maître

treffe

treffe au bout du monde & vous l'aménera à Venise. Il la prendra pour lui, s'il la trouve. S'il ne la trouve pas, il en prendra une autre. Je vous conseille d'oublier votre valet Cacambo & votre maîtresse Cunégonde. Martin n'était pas consolant. La mélancolie de Candide augmenta, & Martin ne cessait de lui prouver qu'il y avait peu de vertu & peu de bonheur sur la terre, excepté peut-être dans Eldorado, où personne ne pouvait aller.

En disputant sur cette matière importante, & en attendant Cunégonde, Candide aperçut un jeune théatin dans la place St. Marc, qui tenait sous le bras une fille. Le théatin paraissait frais, potelé, vigoureux; ses yeux étaient brillants, son air assuré, sa mine haute, sa démarche fière. La fille était très jolie & chantait; elle regardait amoureusement son théatin, & de tems en tems lui pinçait ses grosses joues. Vous m'avouerez du moins, dit Candide à Martin, que ces gens-ci sont heureux; je n'ai trouvé jusqu'à présent dans toute la terre habitable, excepté dans Eldorado, que des infortunés; mais pour cette fille & ce théatin, je gage que ce sont des créatures très heureuses. Je gage que non, dit Martin. Il n'y a qu'à les prier à diner, dit Candide, & vous verrez si je me trompe.

Aussi-tôt il les aborde, il leur fait son compliment; & les invite à venir à son hôtellerie manger des macaroni, des perdrix de Lombardie, des œufs d'esturgeon, & à boire du vin de Montepulciano, du Lacryma-Christi, du Chypre & du Samos. La demoiselle rougit, le théatin

accepta la partie, & la fille le suivit en regardant Candide avec des yeux de surprise & de confusion, qui furent obscurcis de quelques larmes. A peine fut-elle entrée dans la chambre de Candide, qu'elle lui dit; Eh quoi, Monsieur Candide ne reconnaît plus Pâquette! A ces mots Candide qui ne l'avait pas considérée jusques-là avec attention, parce qu'il n'était occupé que de Cunégonde, lui dit; Hélas! ma pauvre enfant, c'est donc vous qui avez mis le docteur Pangloss dans le bel état où je l'ai vu?

Hélas! Monsieur, c'est moi-même, dit Pâquette, je vois que vous êtes instruit de tout. J'ai su les malheurs épouvantables arrivés à toute la maison de Madame la baronne & à la belle Cunégonde. Je vous jure que ma destinée n'a guères été moins triste. J'étais fort innocente quand vous m'avez vuë. Un cordelier qui était mon confesseur me séduisit aisément. Les suites en furent affreuses; je fus obligée de sortir du château quelque tems après que Mr. le baron vous eut renvoyé à grands coups de pied dans le derrière. Si un fameux médecin n'avait pas pris pitié de moi, j'étais morte. Je fus quelque tems par reconnaissance la maîtresse de ce médecin. Sa femme qui était jalouse à la rage, me battait tous les jours impitoyablement, c'était une furie. Ce médecin était le plus laid de tous les hommes, & moi la plus malheureuse de toutes les créatures, d'être battue continuellement pour un homme que je n'aimais pas. Vous savez, Monsieur, combien il est dangereux pour une femme acariâtre d'être l'épouse d'un médecin.

cin. Celui-ci outré des procédés de sa femme, lui donna un jour pour la guérir d'un petit rhume, une médecine si efficace, qu'elle en mourut en deux heures de tems dans des convulsions horribles. Les parents de Madame intentèrent à Monsieur un procès criminel; il prit la fuite, & moi je fus mise en prison. Mon innocence ne m'aurait pas sauvée, si je n'avais été un peu jolie. Le juge m'élargit à condition qu'il succéderait au médecin. Je fus bientôt supplantée par une rivale, chassée sans récompense, & obligée de continuer ce métier abominable qui vous paraît si plaisant à vous autres hommes, & qui n'est pour nous qu'un abîme de misères. J'allai exercer la profession à Venise. Ah! Monsieur, si vous pouviez vous imaginer ce que c'est que d'être obligée de caresser indifféremment, un vieux marchand, un avocat, un moine, un gondolier, un abbé; d'être exposée à toutes les insultes, à toutes les avanies; d'être souvent réduite à emprunter une jupe pour aller se la faire lever par un homme dégoûtant; d'être volée par l'un de ce qu'on a gagné avec l'autre; d'être rançonnée par les officiers de justice, & de n'avoir en perspective qu'une vieillesse affreuse, un hôpital & un fumier; vous conclurriez que je suis une des plus malheureuses créatures du monde.

Pâquette ouvrait ainsi son cœur au bon Candide dans un cabinet, en présence de Martin, qui disait à Candide, Vous voyez que j'ai déjà gagné la moitié de la gageure.

Frère Giroflée était resté dans la salle à manger,

ger, & buvait un coup en attendant le diner. Mais, dit Candide à Pâquette, vous aviez l'air si gai, si content, quand je vous ai rencontrée, vous chantiez, vous caressiez le théatin avec une complaisance naturelle; vous m'avez paru aussi heureuse que vous prétendez être infortunée. Ah! Monsieur, répondit Pâquette, c'est encor là une des misères du métier. J'ai été hier volée & battue par un officier, & il faut aujourd'hui que je paraisse de bonne humeur pour plaire à un moine.

Candide n'en voulut pas davantage, il avoua que Martin avait raison. On se mit à table avec Pâquette & le théatin; le repas fut assez amusant; & sur la fin on se parla avec quelque confiance. Mon père, dit Candide au moine, vous me paraissez jouir d'une destinée que tout le monde doit envier; la fleur de la santé brille sur votre visage, votre physionomie annonce le bonheur; vous avez une très jolie fille pour votre recreation, & vous paraissez très content de votre état de théatin.

Ma foi, Monsieur, dit frère Giroflée, je voudrais que tous les théatins fussent au fond de la mer. J'ai été tenté cent fois de mettre le feu au couvent, & d'aller me faire Turc. Mes parents me forcèrent à l'âge de quinze ans d'endosser cette détestable robe, pour laisser plus de fortune à un maudit frère aîné que Dieu confonde. La jalousie, la discorde, la rage habitent dans le couvent. Il est vrai que j'ai prêché quelques mauvais sermons qui m'ont valu un peu d'argent, dont le prieur me vole la moitié, le reste

reste me sert à entretenir des filles ; mais quand je rentre le soir dans le monastere , je suis prêt de me casser la tête contre les murs du dortoir ; & tous mes confrères sont dans le même cas.

Martin se tournant vers Candide avec son sang froid ordinaire , Eh bien , lui dit - il , n'ai-je pas gagné la gageure toute entière ? Candide donna deux mille piastras à Pâquette , & mille piastras à frère Giroflée : Je vous réponds , dit-il , qu'avec cela ils feront heureux. Je n'en crois rien du tout , dit Martin ; vous les rendrez peut-être avec ces piastras beaucoup plus malheureux encore. Il en fera ce qui pourra , dit Candide : mais une chose me console , je vois qu'on retrouve souvent les gens qu'on ne croyait jamais retrouver ; il se pourra bien faire qu'ayant rencontré mon mouton rouge & Pâquette , je rencontre aussi Cunégonde. Je souhaite , dit Martin , qu'elle fasse un jour votre bonheur ; mais c'est de quoi je doute fort. Vous êtes bien dur , dit Candide. C'est que j'ai vécu , dit Martin.

Mais regardez ces gondoliers , dit Candide , ne chantent-ils pas sans cesse ? Vous ne les voyez pas dans leur ménage , avec leurs femmes & leurs marmots d'enfants , dit Martin. Le dōge a ses chagrins , les gondoliers ont les leurs. Il est vrai qu'à tout prendre le sort d'un gondolier est préférable à celui d'un dōge ; mais je crois la différence si médiocre , que cela ne vaut pas la peine d'être examiné.

On parle , dit Candide , du sénateur Pococuranté , qui demeure dans ce beau palais sur la Brenta , & qui reçoit assez bien les étrangers.

On

On prétend que c'est un homme qui n'a jamais eu de chagrin. Je voudrais voir une espèce si rare, dit Martin. Candide aussi-tôt fit demander au seigneur Pococuranté la permission de venir le voir le lendemain.

## CHAPITRE VINGT-CINQUIEME.

*Visite chez le Seigneur Pococuranté Noble Vénitien.*

Candide & Martin allèrent en gondole sur la Brenta, & arrivèrent au palais du noble Pococuranté. Les jardins étaient bien entendus, & ornés de belles statues de marbre, le palais d'une belle architecture. Le maître du logis, homme de soixante ans, fort riche, reçut très poliment les deux curieux, mais avec très peu d'empressement, ce qui déconcerta Candide, & ne déplut point à Martin.

D'abord deux filles jolies & proprement mises servirent du chocolat, qu'elles firent très-bien mousser. Candide ne put s'empêcher de les louer sur leur beauté, sur leur bonne grace & sur leur adresse; Ce sont d'assez bonnes créatures, dit le seigneur Pococuranté; je les fais quelquefois coucher dans mon lit, car je suis bien las des dames de la ville, de leurs coquetteries, de leurs jalousies, de leurs querelles, de leurs humeurs, de leurs petitesse, de leur orgueil, de leurs sottises,

ses , & des sonnets qu'il faut faire ou commander pour elles : mais après tout , ces deux filles commencent fort à m'ennuyer.

Candide après le déjeuner se promenant dans une longue galerie , fut surpris de la beauté des tableaux. Il demanda de quel maître étaient les deux premiers ? Ils sont de Raphaël , dit le sénateur , je les achetai fort cher par vanité il y a quelques années ; on dit que c'est ce qu'il y a de plus beau en Italie , mais ils ne me plaisent point du tout ; la couleur en est très rembrunie , les figures ne sont pas assez arrondies , & ne sortent point assez ; les draperies ne ressemblent en rien à une étoffe. En un mot , quoi qu'on en dise , je ne trouve point là une imitation vraie de la nature. Je n'aimerai un tableau que quand je croirai voir la nature elle-même : il n'y en a point de cette espèce. J'ai beaucoup de tableaux , mais je ne les regarde plus.

Pococuranté en attendant le dîner se fit donner un concerto. Candide trouva la musique délicieuse. Ce bruit , dit Pococuranté , peut amuser une demi-heure ; mais s'il dure plus longtems, il fatigue tout le monde , quoique personne n'ose l'avouer. La musique aujourd'hui n'est plus que l'art d'exécuter des choses difficiles , & ce qui n'est que difficile ne plait point à la longue.

J'aimerais peut-être mieux l'opéra , si on n'avait pas trouvé le secret d'en faire un monstre qui me révolte. Ira voir qui voudra de mauvaises tragédies en musique , où les scènes ne sont faites que pour amener très mal-à-propos deux ou trois chansons ridicules qui sont va-  
loir

loir le gosier d'une actrice. Se pâmera de plaisir qui voudra , ou qui pourra , en voyant un châtre fredonner le rôle de César & de Caton , & se promener d'un air gauche sur des planches. Pour moi il y a longtems que j'ai renoncé à ces pauvretés , qui font aujourd'hui la gloire de l'Italie , & que des souverains payent si chèrement. Candide disputa un peu , mais avec discrétion. Martin fut entièrement de l'avis du sénateur.

On se mit à table ; & après un excellent dîner , on entra dans la bibliothèque. Candide en voyant un Homère magnifiquement relié , loua l'illustrissime sur son bon goût. Voilà , dit-il , un livre qui faisait les délices du grand Pangloss , le meilleur philosophe de l'Allemagne. Il ne fait pas les miennes , dit froidement Pococuranté : on me fit accroire autrefois que j'avais du plaisir en le lisant ; mais cette répétition continuelle de combats qui se ressemblent tous , ces dieux qui agissent toujours pour ne rien faire de décisif , cette Hélène qui est le sujet de la guerre , & qui à peine est une actrice de la pièce ; cette Troye qu'on assiège & qu'on ne prend point ; tout cela me causait le plus mortel ennui. J'ai demandé quelquefois à des savans , s'ils s'ennuyaient autant que moi à cette lecture ? Tous les gens sincères m'ont avoué que le livre leur tombait des mains , mais qu'il fallait toujours l'avoir dans sa bibliothèque , comme un monument de l'antiquité , & comme ces médailles rouillées qui ne peuvent être de commerce.

Votre Excellence ne pense pas ainsi de Virgile ? dit Candide. Je conviens , dit Pococuranté

té, que le second, le quatrième, & le sixième livre de son *Enéide* sont excellens; mais pour son pieux *Enée*, & le fort *Cloanthe*, & l'amî *Achates*, & le petit *Ascanius*, & l'imbécille roi *Latinus*, & la bourgeoise *Amata*, & l'insipide *Lavinia*, je ne crois pas qu'il y ait rien de si froid & de plus désagréable. J'aime mieux le *Tasse*, & les contes à dormir debout de l'*Arioste*.

Oserais-je vous demander, Monsieur, dit *Candide*, si vous n'avez pas un grand plaisir à lire *Horace*? Il y a des maximes, dit *Pococuranté*, dont un homme du monde peut faire son profit, & qui étant resserrées dans des vers énergiques se gravent plus aisément dans la mémoire. Mais je me soucie fort peu de son voyage à *Brindes* & de sa description d'un mauvais diner, & de la querelle de crocheteurs entre je ne fais quel *Pupulus*, dont les paroles, dit-il, étaient pleines de pus, & un autre dont les paroles étaient du vinaigre. Je n'ai lu qu'avec un extrême dégoût ses vers grossiers contre des vieilles & contre des forcières; & je ne vois pas quel mérite il peut y avoir à dire à son ami *Mécénas*, que s'il est mis par lui au rang des poètes *liriques*, il frappera les astres de son front sublime. Les fots admirent tout dans un auteur estimé. Je ne lis que pour moi; je n'aime que ce qui est à mon usage. *Candide* qui avait été élevé à ne jamais juger de rien par lui-même, était fort étonné de ce qu'il entendait; & *Martin* trouvait la façon de penser de *Pococuranté* assez raisonnable.

*Seconde Suite des Mélanges &c.*

T Oh,

Oh , voici un Ciceron , dit Candide : pour ce grand homme là , je pense que vous ne vous laissez point de le lire ? Je ne le lis jamais , répondit le Vénitien. Que m'importe qu'il ait plaidé pour Rabirius , ou pour Cluentius ? J'ai bien assez des procès que je juge ; je me ferais mieux accommodé de ses œuvres philosophiques ; mais quand j'ai vû qu'il doutait de tout , j'ai conclu que j'en savais autant que lui , & que je n'avais besoin de personne pour être ignorant.

Ah , voilà quatre-vingt volumes de recueils d'une académie des sciences , s'écria Martin ; il se peut qu'il y ait là du bon. Il y en aurait , dit Pococuranté , si un seul des auteurs de ces fatras avait inventé seulement l'art de faire des épingles ; mais il n'y a dans tous ces livres que des vains systêmes , & pas une seule chose utile.

Que de pièces de théâtre je vois là ! dit Candide , en Italien , en Espagnol , en Français. Oui , dit le sénateur , il y en a trois mille , & pas trois douzaines de bonnes. Pour ces recueils de sermons , qui tous ensemble ne valent pas une page de Sénèque , & tous ces gros volumes de théologie , vous pensez bien que je ne les ouvre jamais , ni moi , ni personne.

Martin aperçut des rayons chargés de livres Anglais. Je crois , dit-il , qu'un républicain doit se plaire à la plupart de ces ouvrages écrits si librement. Oui , répondit Pococuranté , il est beau d'écrire ce qu'on pense ; c'est le privilège de l'homme. Dans toute notre Italie on n'écrit que ce qu'on ne pense pas ; ceux qui habitent

tent la patrie des Césars & des Antonins n'osent avoir une idée sans la permission d'un Jacobin. Je serais content de la liberté qui inspire les génies Anglais, si la passion & l'esprit de parti ne corrompaient pas tout ce que cette précieuse liberté a d'estimable.

Candide apercevant un Milton, lui demanda s'il ne regardait pas cet auteur comme un grand homme ? Qui ? dit Pococuranté, ce barbare qui fait un long commentaire du premier chapitre de la Genèse en dix livres de vers durs, ce grossier imitateur des Grecs, qui défigure la création, & qui, tandis que Moïse représente l'Etre éternel produisant le monde par la parole, fait prendre un grand compas par le Messiah dans une armoire du ciel pour tracer son ouvrage ? Moi, j'estimerais celui qui a gâté l'enfer & le diable du Tasse ; qui déguise Lucifer tantôt en crapaud, tantôt en pigmée ; qui lui fait rebattre cent fois les mêmes discours ; qui le fait disputer sur la théologie ; qui en imitant sérieusement l'invention comique des armes à feu de l'Arioste, fait tirer le canon dans le ciel par les diables ? Ni moi, ni personne en Italie n'a pu se plaire à toutes ces tristes extravagances. Le mariage du péché & de la mort, & les couleuvres dont le péché accouche, font vomir tout homme qui a le goût un peu délicat, & sa longue description d'un hôpital n'est bonne que pour un fossyeur. Ce poème obscur, bizarre & dégoûtant, fut méprisé à sa naissance ; je le traite aujourd'hui comme il fut traité dans sa patrie par les contemporains. Au reste

je dis ce que je pense , & je me foucie fort peu que les autres pensent comme moi. Candide était affligé de ces discours ; il respectait Homère , il aimait un peu Milton. Hélas ! dit-il tout bas à Martin , j'ai bien peur que cet homme-ci n'ait un souverain mépris pour nos poètes Allemans. Il n'y aurait pas grand mal à cela , dit Martin. Oh quel homme supérieur ! disait encor Candide entre ses dents ; quel grand génie que ce Pococuranté ! rien ne peut lui plaire.

Après avoir fait ainsi la revue de tous les livres , ils descendirent dans le jardin. Candide en loua toutes les beautés. Je ne fais rien de si mauvais goût , dit le maître ; nous n'avons ici que des colifichets : mais je vais dès demain en faire planter un d'un dessein plus noble.

Quand les deux curieux eurent pris congé de son excellence , Or ça , dit Candide à Martin , vous conviendrez que voilà le plus heureux de tous les hommes , car il est au-dessus de tout ce qu'il possède. Ne voyez-vous pas , dit Martin , qu'il est dégoûté de tout ce qu'il possède ? Platon a dit il y a longtems , que les meilleurs estomacs ne sont pas ceux qui rebutent tous les aliments. Mais , dit Candide , n'y a-t-il pas du plaisir à tout critiquer , à sentir des défauts où les autres hommes croient voir des beautés ? C'est-à-dire , reprit Martin , qu'il y a du plaisir à n'avoir pas de plaisir ? Oh bien ! dit Candide , il n'y a donc d'heureux que moi , quand je reverrai mademoiselle Cunégonde. C'est toujours bien fait d'espérer , dit Martin.

Cependant les jours , les semaines s'écoulaient ;

Cacambo ne revenait point, & Candide était si abimé dans sa douleur, qu'il ne fit pas même réflexion que Paquette & frère Giroflée n'étaient pas venus seulement le remercier.

---

## CHAPITRE VINGT-SIXIEME.

*D'un souper que Candide & Martin firent avec six étrangers, & qui ils étaient.*

UN soir que Candide suivi de Martin allait se mettre à table avec les étrangers qui logeaient dans la même hôtellerie, un homme à visage couleur de suie, l'aborda par derrière, & le prenant par le bras, lui dit, Soyez prêt à partir avec nous, n'y manquez pas. Il se retourne, & voit Cacambo. Il n'y avait que la vue de Cunégonde qui pût l'étonner & lui plaire davantage. Il fut sur le point de devenir fou de joie. Il embrasse son cher ami. Cunégonde est ici sans doute, où est-elle ? mène-moi vers elle, que je meure de joie avec elle. Cunégonde n'est point ici, dit Cacambo, elle est à Constantinople. Ah ciel ! à Constantinople ! Mais fût-elle à la Chine, j'y vole, partons. Nous partirons après souper, reprit Cacambo ; je ne peux vous en dire davantage ; je suis esclave, mon maître m'attend, il faut que j'aie le servir à table ; ne dites mot ; soupez & tenez-vous prêt.

Candide partagé entre la joie & la douleur,

charmé d'avoir revû son agent fidèle , étonné de le voir esclave , plein de l'idée de retrouver sa maîtresse , le cœur agité , l'esprit bouleversé , se mit à table avec Martin , qui voyait de sang froid toutes ces aventures , & avec six étrangers qui étaient venus passer le carnaval à Venise.

Cacambo qui versait à boire à l'un de ces six étrangers , s'aprocha de l'oreille de son maître sur la fin du repas , & lui dit , Sire , votre majesté partira quand elle voudra , le vaisseau est prêt. Ayant dit ces mots il sortit. Les convives étonnés se regardaient sans proférer une seule parole , lorsqu'un autre domestique s'aprochant de son maître lui dit ; Sire , la chaise de votre majesté est à Padoue , & la barque est prête. Le maître fit un signe , & le domestique partit. Tous les convives se regardèrent encor , & la surprise commune redoubla. Un troisième valet s'aprochant aussi d'un troisième étranger , lui dit , Sire , croyez-moi , votre majesté ne doit pas rester ici plus longtems , je vais tous préparer ; & aussi-tôt il disparut.

Candide & Martin ne doutèrent pas alors que ce ne fût une mascarade du carnaval. Un quatrième domestique dit au quatrième livre : Votre majesté partira quand elle voudra , & sortit comme les autres. Le cinquième valet en dit autant au cinquième maître. Mais le sixième valet parla différemment au sixième étranger qui était auprès de Candide ; il lui dit , Ma foi , Sire , on ne veut plus faire crédit à votre majesté , ni à moi non plus ; & nous pourrions bien être coffrés

cette

cette nuit vous & moi ; je vais pourvoir à mes affaires ; Adieu.

Tous les domestiques ayant disparu , les six étrangers , Candide & Martin , demeurèrent dans un profond silence. Enfin Candide le rompit ; Messieurs , dit-il , voilà une singulière plaisanterie , pourquoi êtes-vous tous rois ? pour moi je vous avoue que ni moi ni Martin nous ne le sommes.

Le maître de Cacambo prit alors gravement la parole , & dit en Italien ; Je ne suis point plaisant , je m'appelle Achmet III. J'ai été grand Sultan plusieurs années ; je détrônai mon frère ; mon neveu m'a détrôné ; on a coupé le cou à mes visirs ; j'achève ma vie dans le vieux ferrail ; mon neveu le grand Sultan Mahmoud me permet de voyager quelquefois pour ma santé , & je suis venu passer le carnaval à Venise.

Un jeune homme qui était auprès d'Achmet , parla après lui , & dit ; Je m'appelle Ivan ; j'ai été empereur de toutes les Russies ; j'ai été détrôné au berceau : mon père & ma mère ont été enfermés ; on m'a élevé en prison : j'ai quelquefois la permission de voyager , accompagné de ceux qui me gardent , & je suis venu passer le carnaval à Venise.

Le troisième dit ; Je suis Charles Edouard roi d'Angleterre ; mon père m'a cédé ses droits au royaume ; j'ai combattu pour les soutenir ; on a arraché le cœur à huit cent de mes partisans , & on leur en a battu les joues. J'ai été mis en prison ; je vais à Rome faire une visite au Roi mon père , détrôné , ainsi que moi & mon grand-père , & je suis venu passer le carnaval à Venise.

Le quatrième prit alors la parole , & dit ; Je suis roi des Polaques ; le fort de la guerre m'a privé de mes états héréditaires ; mon père a éprouvé les mêmes revers ; je me résigne à la providence comme le sultan Achmet , l'Empereur Ivan , & le roi Charles Edouard , à qui Dieu donne une longue vie ; & je suis venu passer le carnaval à Venise.

Le cinquième dit ; Je suis aussi roi des Polaques ; j'ai perdu mon royaume deux fois ; mais la providence m'a donné un autre Etat , dans lequel j'ai fait plus de bien que tous les rois des Sarmates ensemble n'en ont jamais pu faire sur les bords de la Vistule ; je me résigne aussi à la providence ; & je suis venu passer le carnaval à Venise.

Il restait au sixième monarque à parler. Messieurs , dit-il , je ne suis si grand Seigneur que vous ; mais enfin j'ai été roi tout comme un autre. Je suis Théodore ; on m'a élu roi en Corse ; on m'a appelé Votre Majesté , & à présent à peine m'appelle-t-on Monsieur. J'ai fait fraper de la monnoie , & je ne possède pas un denier ; j'ai eu deux secrétaires d'état , & j'ai à peine un valet. Je me suis vû sur un trône , & j'ai longtems été à Londres en prison , sur la paille. J'ai bien peur d'être traité de même ici , quoique je sois venu comme vos Majestés passer le carnaval à Venise.

Les cinq autres rois écoutèrent ce discours avec une noble compassion. Chacun d'eux donna vingt sequins au roi Théodore pour avoir des habits & des chemises ; Candide lui fit  
 pré-

présent d'un diamant de deux mille sequins. Quel est donc , disaient les cinq Rois , ce simple particulier qui est en état de donner cent fois autant que chacun de nous , & qui le donne ?

Dans l'instant qu'on fortait de table , il arriva dans la même hôtellerie quatre AltesSES sérénissimes , qui avaient aussi perdu leurs Etats par le sort de la guerre , & qui venaient passer le reste du carnaval à Venise. Mais Candide ne prit pas seulement garde à ces nouveaux venus. Il n'était occupé que d'aller trouver sa chère Cunégonde à Constantinople.

## CHAPITRE VINGT-SEPTIEME.

### *Voyage de Candide à Constantinople.*

**L**E fidèle Cacambo avait déjà obtenu du patron Turc qui allait reconduire le sultan Achmet à Constantinople , qu'il recevrait Candide & Martin sur son bord. L'un & l'autre s'y rendirent après s'être prosternés devant sa misérable HauteSSE. Candide chemin faisant disait à Martin , Voilà pourtant six rois détronés , avec qui nous avons soupé , & encor dans ces six Rois il y en a un à qui j'ai fait l'aumône. Peut-être y a-t-il beaucoup d'autres Princes plus infortunés. Pour moi je n'ai perdu que cent moutons , & je vole dans les bras de Cunégonde. Mon cher Martin , encor une fois , Pangloss avait raison , Tout est bien. Je le souhaite,

te , dit Martin. Mais , dit Candide , voilà une aventure bien peu vraisemblable que nous avons eue à Venise. On n'avait jamais vû ni ouï conter que six rois détrônés soupassent ensemble au cabaret. Cela n'est pas plus extraordinaire , dit Martin , que la plupart des choses qui nous sont arrivées. Il est très commun que des rois soient détrônés ; & à l'égard de l'honneur que nous avons eu de souper avec eux , c'est une bagatelle qui ne mérite pas notre attention.

A peine Candide fut-il dans le vaisseau , qu'il sauta au cou de son ancien valet , de son ami Cacambo : Eh bien , lui dit-il , que fait Cunégonde ? est-elle toujours un prodige de beauté ? m'aime-t-elle toujours ? Comment se porte-t-elle ? Tu lui as sans doute acheté un palais à Constantinople ?

Mon cher maître , répondit Cacambo , Cunégonde lave les écuelles sur le bord de la Propontide , chez un prince qui a très peu d'écuelles ; elle est esclave dans la maison d'un ancien souverain nommé Ragotsky , à qui le grand Turc donne trois écus par jour dans son azile : mais ce qui est bien plus triste , c'est qu'elle a perdu sa beauté , & qu'elle est devenue horriblement laide. Ah ! belle ou laide , dit Candide , je suis honnête homme , & mon devoir est de l'aimer toujours. Mais comment peut-elle être réduite à un état si abject avec les cinq ou six millions que tu avais aportés ? Bon , dit Cacambo , ne m'en a-t-il pas fallu donner deux millions au Senor Don Fernando d'Ibaraa , y Figueora , y Mascareñas , y Lampourdos , y Souza ,

za , Gouverneur de Buenos-Aires , pour avoir la permission de reprendre mademoiselle Cunégonde ? & un pirate ne nous a-t-il pas bravement dépouillé de tout le reste ? Ce pirate ne nous a-t-il pas menés au cap de Matapan , à Milo , à Nicarie , à Samos , à Petra , aux Dardanelles , à Marmora , à Scutari ? Cunégonde & la vieille servent chez ce prince dont je vous ai parlé , & moi je suis esclave du sultan détrôné. Que d'épouvantables calamités enchaînées les unes aux autres ! dit Candide. Mais après tout , j'ai encor quelques diamants ; je le délivrerai aisément Cunégonde. C'est bien dommage qu'elle soit devenue si laide.

Ensuite se tournant vers Martin , Que pensez-vous , dit-il , qui soit le plus à plaindre , de l'empereur Achmet , de l'empereur Ivan , du roi Charles Edouard , ou de moi ? Je n'en fais rien , dit Martin ; il faudrait que je fusse dans vos cœurs , pour le savoir. Ah , dit Candide , si Pangloss était ici , il le saurait , & nous l'apprendrait. Je ne fais , dit Martin , avec quelles balances votre Pangloss aurait pû peser les infortunes des hommes , & apprécier leurs douleurs. Tout ce que je présume , c'est qu'il y a des millions d'hommes sur la terre cent fois plus à plaindre que le roi Charles Edouard , l'empereur Ivan , & le sultan Achmet. Cela pourrait bien être , dit Candide.

On arriva en peu de jours sur le canal de la mer noire. Candide commença par racheter Camambo fort cher ; & sans perdre de tems il se jetta dans une galère , avec ses compagnons ,  
pour

pour aller sur le rivage de la Propontide , chercher Cunégonde , quelque laide qu'elle pût être.

Il y avait dans la chiourme deux forçats qui ramaient fort mal , & à qui le Lévantî patron apliquait de tems en tems quelques coups de nerf de bœuf sur leurs épaules nues ; Candide , par un mouvement naturel , les regarda plus attentivement que les autres galériens , & s'approcha d'eux avec pitié. Quelques traits de leurs visages défigurés lui parurent avoir un peu de ressemblance avec Panglofs & avec ce malheureux jésuite , ce baron , ce frère de mademoiselle Cunégonde. Cette idée l'émut & l'attrista. Il les considéra encore plus attentivement. En vérité , dit-il à Cacambo , si je n'avais pas vû pendre maître Panglofs , & si je n'avais pas eu le malheur de tuer le baron , je croirais que ce sont eux qui rament dans cette galère.

Au nom du baron & de Panglofs les deux forçats poussèrent un grand cri , s'arrêtèrent sur leur banc , & laissèrent tomber leurs rames. Le Lévantî patron accourait sur eux , & les coups de nerf de bœuf redoublaient. Arrêtez , arrêtez , Seigneur , s'écria Candide , je vous donnerai tant d'argent que vous voudrez. Quoi ! c'est Candide ! disait l'un des forçats ; Quoi ! c'est Candide ! disait l'autre. Est-ce un songe ? dit Candide ; veillai-je ? suis-je dans cette galère ? Est-ce là monsieur le baron que j'ai tué ? est-ce là maître Panglofs que j'ai vu pendre ?

C'est nous-mêmes , c'est nous-mêmes , répondaient-ils. Quoi ! c'est-là ce grand philosophe ? disait Martin. Eh ! monsieur le Lévantî patron ,  
dit

dit Candide , combien voulez-vous d'argent pour la rançon de Monsieur de Thunder-ten-tronckh , un des premiers barons de l'Empire ; & de Monsieur Panglofs , le plus profond métaphysicien d'Allemagne ? Chien de chrétien , répondit le Lévantî patron , puisque ces deux chiens de forçats chrétiens font des barons & des métaphysiciens , ce qui est sans doute une grande dignité dans leur pays , tu m'en donneras cinquante mille sequins. Vous les aurez , Monsieur ; remenez-moi comme un éclair à Constantinople , & vous ferez payé sur le champ. Mais , non , menez-moi chez Mademoiselle Cunégonde. Le Lévantî patron sur la première offre de Candide avait déjà tourné la proue vers la ville , & il faisait ramer plus vite qu'un oiseau ne fend les airs.

Candide embrassa cent fois le baron & Panglofs. Et comment ne vous ai-je pas tué , mon cher baron ? & mon cher Panglofs , comment êtes-vous en vie après avoir été pendu ? & pourquoi êtes-vous tous deux aux galères en Turquie ? Est-il bien vrai que ma chère sœur soit dans ce pays ? disait le baron. Oui , répondait Cacambo. Je revois donc mon cher Candide , s'écriait Panglofs. Candide leur présentait Martin & Cacambo. Ils s'embrassaient tous , ils parlaient tous à la fois. La galere volait , ils étaient déjà dans le port. On fit venir un juif à qui Candide vendit pour cinquante mille sequins un diamant de la valeur de cent mille , & qui lui jura par Abraham , qu'il n'en pouvait donner davantage. Il paya incontinent la rançon du baron & de Panglofs. Celui-ci se jeta aux pieds de son libérateur , & les

les baigna de larmes ; l'autre le remercia par un signe de tête , & lui promit de lui rendre cet argent à la première occasion. Mais est-il bien possible que ma sœur soit en Turquie ? disait-il. Rien n'est si possible , reprit Cacambo , puis qu'elle écuire la vaisselle chez un prince de Transilvanie. On fit aussi-tôt venir deux juifs ; Candide vendit encor des diamants ; & ils repartirent tous dans une autre galère pour aller délivrer Cunégonde.

---

## CHAPITRE VINGT - HUITIEME.

*Ce qui arriva à Candide , à Cunégonde , à Pangloss , à Martin , &c.*

Pardon , encore une fois , dit Candide au baron ; pardon , mon révérend père , de vous avoir donné un grand coup d'épée au travers du corps. N'en parlons plus , dit le baron ; je fus un peu trop vif , je l'avoüe ; mais puisque vous voulez favoir par quel hazard vous m'avez vû aux galères , je vous dirai , qu'après avoir été guéri de ma blessure par le frère apoticaire du collège , je fus attaqué & enlevé par un parti espagnol ; on me mit en prison à Buenos-Aires dans le tems que ma sœur venait d'en partir. Je demandai à retourner à Rome auprès du père général. Je fus nommé pour aller servir d'aumônier à Constantinople auprès de Monsieur l'ambassadeur de France. Il n'y avait pas huit jours  
que

que j'étais entré en fonction , quand je trouvai sur le soir un jeune Ioglan très-bien fait. Il faisait fort chaud : le jeune homme voulut se baigner ; je pris cette occasion de me baigner aussi. Je ne savais pas que ce fût un crime capital pour un chrétien , d'être trouvé tout nud avec un jeune Musulman. Un Cadi me fit donner cent coups de bâton sous la plante des pieds , & me condamna aux galères. Je ne crois pas qu'on ait fait une plus horrible injustice. Mais je voudrais bien savoir pourquoi ma sœur est dans la cuisine d'un souverain de Transilvanie réfugié chez les Turcs ?

Mais vous , mon cher Pangloss , dit Candide , comment se peut-il que je vous revoie ? Il est vrai , dit Pangloss , que vous m'avez vû pendre ; je devais naturellement être brûlé ; mais vous vous souvenez qu'il plut à versé lorsqu'on allait me cuire : l'orage fut si violent qu'on désespéra d'allumer le feu ; je fus pendu parce qu'on ne put mieux faire : un chirurgien acheta mon corps , m'emporta chez lui , & me disséqua. Il me fit d'abord une incision cruciale depuis le nombril jusqu'à la clavicule. On ne pouvait pas avoir été plus mal pendu que je l'avais été. L'exécuteur des hautes œuvres de la sainte inquisition , lequel était sous-diacre , brûlait à la vérité les gens à merveilles , mais il n'était pas accoutumé à pendre : la corde était mouillée & glissa mal , elle fut nouée ; enfin je respirais encore : l'incision cruciale me fit jeter un si grand cri , que mon chirurgien tomba à la renverse , & croyant qu'il disséquait le Diable , il s'enfuit en  
mou-

mourant de peur, & tomba encore sur l'escalier en fuyant. Sa femme accourut au bruit, d'un cabinet voisin; elle me vit sur la table étendu avec mon incision cruciale: elle eut encor plus de peur que son mari, s'enfuit & tomba sur lui. Quand ils furent un peu revenus à eux, j'entendis la chirurgienne qui difait au chirurgien, Mon bon, de quoi vous avifez-vous auffi de difléquer un hérétique? Ne savez-vous pas que le Diable est toujours dans le corps de ces gens-là? Je vais vite chercher un prêtre pour l'exorcifer. Je frémis à ce propos, & je ramaffai le peu de forces qui me restaient, pour crier, Ayez pitié de moi! Enfin le barbier Portugais s'enhardit; il recoufut ma peau; fa femme même eut soin de moi; je fus sur pied au bout de quinze jours. Le barbier me trouva une condition, & me fit laquais d'un chevalier de Malthe qui allait à Venife: mais mon maître n'ayant pas de quoi me payer, je me mis au fervice du marchand Vénitien, & je le suivis à Constantinople.

Un jour il me prit fantafie d'entrer dans une Mofquée; il n'y avait qu'un vieux Iman, & une jeune dévote très-jolie qui difait fes Patenôtres: fa gorge était toute découverte: elle avait entre fes deux tetons un beau bouquet de tulipes, de rofes, d'anémones, de renoncules, d'hyacinthes, & d'oreilles d'ours: elle laiffa tomber fon bouquet; je le ramaffai, & je le lui remis avec un empreflement très-respectueux. Je fus fi long-tems à le lui remettre, que l'Iman fe mit en colère, & voyant que j'étais chrétien, il cria à l'aide. On me mena chez le Cadi, qui me fit

don-

donner cent coups de lattes sur la plante des pieds , & m'envoya aux galères. Je fus enchainé précisément dans la même galère & au même banc que Monsieur le baron. Il y avait dans cette galère quatre jeunes gens de Marseille, cinq prêtres Napolitains , & deux moines de Corfou , qui nous dirent que de pareilles aventures arrivaient tous les jours. Monsieur le baron prétendait qu'il avait essuyé une plus grande injustice que moi : je prétendais moi , qu'il était beaucoup plus permis de remettre un bouquet sur la gorge d'une femme , que d'être tout nud avec un Ioglan. Nous disputions sans cesse , & nous recevions vingt coups de nerf de bœuf par jour , lorsque l'enchainement des événements de cet univers vous a conduit dans notre galère , & que vous nous avez rachetés.

Eh bien , mon cher Pangloss , lui dit Candide , quand vous avez été pendu , dissequé , roué de coups , & que vous avez ramé aux galères , avez-vous toujours pensé que tout allait le mieux du monde ? Je suis toujours de mon premier sentiment , répondit Pangloss ; car enfin je suis philosophe , il ne me convient pas de me dédire , Leibnitz ne pouvant pas avoir tort ; & l'harmonie préétablie étant d'ailleurs la plus belle chose du monde , aussi-bien que le plein & la matière subtile.



---

 CHAPITRE VINGT-NEUVIEME.

*Comment Candide retrouva Cunégonde & la  
vieille.*

Pendant que Candide , le baron , Pangloss , Martin & Cacambo , contaient leurs aventures , qu'ils raisonnaient sur les événements contingens , ou non contingens de cet univers , qu'ils disputaient sur les effets & les causes , sur le mal moral & sur le mal physique , sur la liberté & la nécessité , sur les consolations que l'on peut éprouver lorsqu'on est aux galères en Turquie ; ils abordèrent sur le rivage de la Propontide à la maison du prince de Transilvanie. Les premiers objets qui se présentèrent furent Cunégonde & la vieille , qui étendaient des serviettes sur des ficelles pour les faire sécher.

Le baron pâlit à cette vuë. Le tendre amant Candide en voyant sa belle Cunégonde rembrunie , les yeux éraillés , la gorge sèche , les joues ridées , les bras rouges & écaillés , recula trois pas saisi d'horreur , & avança ensuite par bon procédé. Elle embrassa Candide & son frère : on embrassa la vieille : Candide les racheta toutes deux.

Il y avait une petite métairie dans le voisinage ; la vieille proposa à Candide de s'en accommoder , en attendant que toute la troupe eût une meilleure destinée. Cunégonde ne favait  
pas

pas qu'elle était enlaidie, personne ne l'en avait avertie : elle fit souvenir Candide de ses promesses avec un ton si absolu, que le bon Candide n'osa pas la refuser. Il signifia donc au baron qu'il allait se marier avec sa sœur. Je ne souffrirai jamais, dit le baron, une telle bassesse de sa part, & une telle insolence de la vôtre ; cette infamie ne me sera jamais reprochée : les enfans de ma sœur ne pourraient entrer dans les chapitres d'Allemagne. Non, jamais ma sœur n'épousera qu'un baron de l'empire. Cunégonde se jettta à ses pieds, & les baigna de larmes ; il fut inflexible. Maître fou, lui dit Candide, je t'ai réchapé des galères, j'ai payé ta rançon, j'ai payé celle de ta sœur ; elle lavait ici des écuelles, elle est laide, j'ai la bonté d'en faire ma femme, & tu prétends encor t'y opposer ; je te retuerais si j'en croyais ma colère. Tu peux me tuer encor, dit le baron, mais tu n'épouseras pas ma sœur de mon vivant.

---

## CHAPITRE TRENTIEME.

### *Conclusion.*

Candide dans le fond de son cœur n'avait aucune envie d'épouser Cunégonde. Mais l'impertinence extrême du baron le déterminait à conclure le mariage, & Cunégonde le pressait si vivement, qu'il ne pouvait s'en dédire. Il consulta Pangloss, Martin & le fidèle Cacambo.

bo. Pangloss fit un beau mémoire, par lequel il prouvait que le baron n'avait nul droit sur sa sœur, & qu'elle pouvait selon toutes les loix de l'empire épouser Candide de la main gauche. Martin conclut à jeter le baron dans la mer; Cacambo décida qu'il falait le rendre au Lévant patron, & le remettre aux galères; après quoi on l'enverrait à Rome au père général par le premier vaisseau. L'avis fut trouvé fort bon; la vieille l'approuva; on n'en dit rien à sa sœur; la chose fut exécutée pour quelque argent, & on eut le plaisir d'attraper un jésuite, & de punir l'orgueil d'un baron Allemand.

Il était tout naturel d'imaginer qu'après tant de désastres, Candide marié avec sa maîtresse, & vivant avec le philosophe Pangloss, le philosophe Martin, le prudent Cacambo & la vieille, ayant d'ailleurs rapporté tant de diamans de la patrie des anciens Incas, ménerait la vie du monde la plus agréable; mais il fut tant friponné par les Juifs, qu'il ne lui resta plus rien que sa petite métairie; sa femme devenant tous les jours plus laide, devint acariâtre & insupportable: la vieille était infirme, & fut encor de plus mauvaise humeur que Cunégonde. Cacambo qui travaillait au jardin, & qui allait vendre des légumes à Constantinople, était excédé de travail, & maudissait sa destinée. Pangloss était au désespoir de ne pas briller dans quelque université d'Allemagne. Pour Martin, il était fermement persuadé qu'on est également mal partout; il prenait les choses en patience.

Can-

Candide , Martin & Panglofs disputaient quelquefois de métaphysique & de morale. On voyait souvent passer sous les fenêtres de la métrairie des bateaux chargés d'Effendis , de Bachas , de Cadis qu'on envoyait en exil à Lemnos , à Mitilène , à Erzerum. On voyait venir d'autres Cadis , d'autres Bachas , d'autres Effendis , qui prenaient la place des expulsés , & qui étaient expulsés à leur tour. On voyait des têtes proprement empaillées qu'on allait présenter à la sublime Porte. Ces spectacles faisaient redoubler les dissertations ; & quand on ne disputait pas , l'ennui était si excessif , que la vieille osa un jour leur dire ; Je voudrais savoir lequel est le pire , ou d'être violée cent fois par des pirates nègres , d'avoir une fesse coupée , de passer par les baguettes chez les Bulgares , d'être fouetté & pendu dans un Auto-da-fé , d'être disséqué , de ramer en galère , d'éprouver enfin toutes les misères par lesquelles nous avons tous passé , ou bien de rester ici à ne rien faire ? C'est une grande question , dit Candide.

Ce discours fit naître de nouvelles réflexions , & Martin surtout conclut , que l'homme était né pour vivre dans les convulsions de l'inquiétude , ou dans la létargie de l'ennui. Candide n'en convenait pas , mais il n'assurait rien. Panglofs avouait , qu'il avait toujours horriblement souffert ; mais ayant soutenu une fois que tout allait à merveilles , il le soutenait toujours , & n'en croyait rien.

Une chose acheva de confirmer Martin dans ses détestables principes , de faire hésiter plus

que jamais Candide , & d'embarasser Pangloss. C'est qu'ils virent un jour aborder dans leur métairie Pâquette & le frère Giroflée, qui étaient dans la plus extrême misère ; ils avaient bien vite mangé leurs trois mille piaftres , s'étaient quittés , s'étaient raccommoés , s'étaient brouillés , avaient été mis en prison , s'étaient enfuis , & enfin frère Giroflée s'était fait Turc. Pâquette continuait son métier par-tout , & n'y gagnait plus rien. Je l'avais bien prévu , dit Martin à Candide , que vos présens seraient bientôt dissipés , & ne les rendraient que plus misérables. Vous avez regorgé de millions de piaftres , vous & Cacambo , & vous n'êtes pas plus heureux que frère Giroflée & Pâquette. Ah ah , dit Pangloss à Pâquette , le ciel vous ramène donc ici parmi nous , ma pauvre enfant ! Savez-vous bien que vous m'avez coûté le bout du nez , un œil & une oreille ? Comme vous voilà faite ! & qu'est-ce que ce monde ! Cette nouvelle aventure les engagea à philosopher plus que jamais.

Il y avait dans le voisinage un Derviche très fameux , qui passait pour le meilleur philosophe de la Turquie ; ils allèrent le consulter ; Pangloss porta la parole , & lui dit , Maître , nous venons vous prier de nous dire pourquoi un aussi étrange animal que l'homme a été formé ?

De quoi te mêles-tu ? dit le Derviche , est-ce-là ton affaire ? Mais , mon révérend père , dit Candide , il y a horriblement de mal sur la terre. Qu'importe , dit le Derviche , qu'il y ait du mal ou du bien ? Quand sa Hauteſſe envoie un vaisseau en Egypte , s'embarasse-t-elle si les souris  
qui

qui sont dans le vaisseau font à leur aise ou non ? Que faut-il donc faire ? dit Pangloss. Te taire, dit le Derviche. Je me flatais, dit Pangloss, de raisonner un peu avec vous des effets & des causes, du meilleur des mondes possibles, de l'origine du mal, de la nature de l'ame, & de l'harmonie préétablie. Le Derviche à ces mots leur ferma la porte au nez.

Pendant cette conversation, la nouvelle s'était répandue qu'on venait d'étrangler à Constantinople deux visirs du banc, & le Mouphti, & qu'on avait empalé plusieurs de leurs amis. Cette catastrophe faisait partout un grand bruit pendant quelques heures. Pangloss, Candide & Martin, en retournant à la petite métairie, rencontrèrent un bon vieillard qui prenait le frais à sa porte sous un berceau d'orangers. Pangloss qui était aussi curieux que raisonneur, lui demanda comment se nommait le Mouphti qu'on venait d'étrangler. Je n'en fais rien, répondit le bon homme, & je n'ai jamais su le nom d'aucun Mouphti, ni d'aucun visir. J'ignore absolument l'avanture dont vous me parlez ; je présume qu'en général ceux qui se mêlent des affaires publiques périssent quelquefois misérablement, & qu'ils le méritent ; mais je ne m'informe jamais de ce qu'on fait à Constantinople ; je me contente d'y envoyer vendre les fruits du jardin que je cultive. Ayant dit ces mots, il fit entrer les étrangers dans sa maison : ses deux filles & ses deux fils leur présentèrent plusieurs sortes de sorbets qu'ils faisaient eux-mêmes, du kaïmak piqué d'écorces de cédra confit, des oranges, des citrons,

des limons , des ananas , des pistaches , du café de Moka qui n'était point mêlé avec le mauvais café de Baravia & des Isles. Après quoi les deux filles de ce bon Musulman parfumèrent les barbes de Candide , de Pangloss & de Martin.

Vous devez avoir , dit Candide au Turc , une vaste & magnifique terre ? Je n'ai que vingt arpens , répondit le Turc ; je les cultive avec mes enfans ; le travail éloigne de nous trois grands maux , l'ennui , le vice & le besoin.

Candide en retournant dans sa métairie , fit de profondes réflexions sur le discours du Turc. Il dit à Pangloss & à Martin ; Ce bon vieillard me parait s'être fait un fort bien préférable à celui des six rois avec qui nous avons eu l'honneur de souper. Les grandeurs , dit Pangloss , sont fort dangereuses , selon le raport de tous les philosophes. Car enfin Eglon roi des Moabites fut assassiné par Aod ; Absalon fut pendu par les cheveux & percé de trois dards. Le roi Nadab fils de Jéroboham , fut tué par Baza , le roi Ela par Zambri , Okofias par Jehu , Attalia par Joïada ; les rois Joakim , Jéconias , Sédécias furent esclaves. Vous savez comment périrent Crésus , Astiage , Darius , Dénys de Siracuse , Pyrrhus , Persée , Annibal , Jugurtha , Arioviste , César , Pompée , Néron , Othon , Vitellius , Domitien , Richard second d'Angleterre , Edouard second , Henri six , Richard trois , Marie Stuard , Charles premier , les trois Henri de France , l'Empereur Henri quatre ? Vous savez . . . . , Je fais aussi , dit Candide , qu'il faut cultiver notre jardin. Vous avez raison , dit Pangloss ; car quand l'homme fut

fut mis dans le jardin d'Éden, il y fut mis, *ut operaretur eum*, pour qu'il travaillât; ce qui prouve que l'homme n'est pas né pour le repos. Travaillons sans raisonner, dit Martin, c'est le seul moyen de rendre la vie supportable.

Toute la petite société entra dans ce louable dessein; chacun se mit à exercer ses talents. La petite terre rapporta beaucoup. Cunégonde était à la vérité bien laide; mais elle devint une excellente patissière; Paquette broda; la vieille eut soin du linge. Il n'y eut pas jusqu'à frère Grossefle qui ne rendît service; il fut un très bon menuisier, & même devint honnête homme: & Pangloss disait quelquefois à Candide, Tous les événements sont enchainés dans le meilleur des mondes possibles; car enfin, si vous n'aviez pas été chassé d'un beau château à grand coups de pied dans le derrière, pour l'amour de Mademoiselle Cunégonde, si vous n'aviez pas été mis à l'inquisition, si vous n'aviez pas couru l'Amérique à pied, si vous n'aviez pas donné un bon coup d'épée au baron, si vous n'aviez pas perdu tous vos moutons du bon pays d'Eldorado, vous ne mangeriez pas ici des cédras confits & des pistaches. Cela est bien dit, répondit Candide, mais il faut cultiver notre jardin.

F I N.



ENTRE.



## ENTRETIENS

D'UN

### SAUVAGE ET D'UN BACHELIER.

*Un gouverneur de la Cayenne amena un jour un sauvage de la Guiane, qui était né avec beaucoup de bon sens, & qui parlait assez bien le Français. Un Bachelier de Paris eut l'honneur d'avoir avec lui cette conversation.*

#### LE BACHELIER.

**M**onsieur le sauvage, vous avez vû sans doute beaucoup de vos camarades qui passent leur vie tout seuls; car on dit que c'est là la véritable vie de l'homme, & que la société n'est qu'une dépravation artificielle.

#### LE SAUVAGE.

Jamais je n'ai vû de ces gens là: l'homme me parait né pour la société, comme plusieurs espèces d'animaux: chaque espèce fuit son instinct: nous vivons tous en société chez nous.

#### LE BACHELIER.

Comment? en société! vous avez donc de belles

belles villes murées , des rois qui tiennent une cour , des spectacles , des couvents , des universités , des bibliothèques & des cabarets ?

LE SAUVAGE.

Non ; est-ce que je n'ai pas ouï dire que dans votre continent vous avez des Arabes , des Scythes , qui n'ont jamais rien eu de tout cela , & qui forment cependant des nations considérables ? Nous vivons comme ces gens-là. Les familles voisines se prêtent du secours. Nous habitons un pays chaud , où nous avons peu de besoins : nous nous procurons aisément la nourriture ; nous nous marions , nous faisons des enfans , nous les élevons , nous mourons. C'est tout comme chez vous , à quelques cérémonies près.

LE BACHELIER.

Mais , Monsieur , vous n'êtes donc pas sauvage ?

LE SAUVAGE.

Je ne fais pas ce que vous entendez par ce mot.

LE BACHELIER.

En vérité ni moi non plus ; il faut que j'y rêve ; nous appellons sauvage un homme de mauvaise humeur , qui fuit la compagnie.

LE SAUVAGE.

Je vous ai déjà dit que nous vivons ensemble dans nos familles.

*LE BACHELIER.*

Nous appellons encor sauvages, les bêtes qui ne font pas aprivoisées, & qui s'enfoncent dans les forêts; & de là nous avons donné le nom de sauvage à l'homme qui vit dans les bois.

*LE SAUVAGE.*

Je vais dans les bois comme vous autres, quand vous chassez.

*LE BACHELIER.*

Pensez-vous quelquefois?

*LE SAUVAGE.*

On ne laisse pas d'avoir quelques idées.

*LE BACHELIER.*

Je serais curieux de savoir quelles font vos idées: que pensez-vous de l'homme?

*LE SAUVAGE.*

Je pense que c'est un animal à deux pieds, qui a la faculté de raisonner, de parler & de rire, & qui se sert de ses mains beaucoup plus adroitement que le singe. J'en ai vû de plusieurs espèces, des blancs comme vous, des rouges comme moi, des noirs comme ceux qui font chez Monsieur le gouverneur de la Cayenne. Vous avez de la barbe, nous n'en avons point; les nègres ont de la laine, & vous & moi portons des cheveux. On dit que dans votre Nord tous les cheveux font blonds; ils font tous noirs dans notre Amérique: je n'en fais guères davantage.

*LE*

LE BACHELIER.

Mais , votre ame , Monsieur ? votre ame ?  
quelle notion en avez-vous ? d'où vous vient-  
elle ? qu'est-elle ? que fait-elle ? comment agit-  
elle ? où va-t-elle ?

LE SAUVAGE.

Je n'en fais rien ; je ne l'ai jamais vue.

LE BACHELIER.

A propos , croyez-vous que les bêtes soient  
des machines.

LE SAUVAGE.

Elles me paraissent des machines organisées  
qui ont du sentiment & de la mémoire.

LE BACHELIER.

Et vous , & vous , Monsieur le sauvage ,  
qu'imaginez-vous avoir par dessus les bêtes ?

LE SAUVAGE.

Une mémoire infiniment supérieure , beau-  
coup plus d'idées , & comme je vous l'ai déjà  
dit , une langue qui forme incomparablement  
plus de sons que la langue des bêtes , & des  
mains plus adroites , avec la faculté de rire  
qu'un grand raisonneur me fait exercer.

LE BACHELIER.

Et s'il vous plait , comment avez-vous tout  
cela ? Et de quelle nature est votre esprit ? com-  
ment votre ame anime-t-elle votre corps ? pen-  
sez-vous toujours ? votre volonté est-elle libre ?

## L E S A U V A G E .

Voilà bien des questions ; vous me demandez comment je possède ce que Dieu a daigné donner à l'homme : c'est comme si vous me demandiez comment je suis né ? Il faut bien , puisque je suis né homme , que j'aye les choses qui constituent l'homme ; comme un arbre a de l'écorce , des racines , & des feuilles. Vous voulez que je sache de quelle nature est mon esprit ? je ne me le suis pas donné , je ne peux le savoir : comment mon ame anime mon corps ? je n'en suis pas mieux instruit. Il me semble qu'il faut avoir vû le premier ressort de votre montre , pour juger comment elle marque l'heure. Vous me demandez si je pense toujours ? non ; j'ai quelquefois des demi-idées , comme quand je vois des objets de loin confusément : quelquefois j'ai des idées plus fortes , comme lorsque je vois un objet de plus près , je le distingue mieux : quelquefois je n'ai point d'idées du tout , comme lorsque je ferme les yeux , je ne vois rien. Vous me demandez après cela si ma volonté est libre ? Je ne vous entends point : ce sont des choses que vous savez sans doute ; vous me ferez plaisir de me les expliquer.

## L E B A C H E L I E R .

Oh vraiment oui ; j'ai étudié toutes ces matières ; je pourrais vous en parler un mois de suite , sans discontinuer , que vous n'y entendriez rien. Dites-moi un peu , connaissez-vous le bon & le mauvais , le juste & l'injuste ? savez-vous quel est le meilleur des gouvernements ?

le

le meilleur culte ? le droit des gens ? le droit public ? le droit civil ? le droit canon ? comment se nommaient le premier homme & la première femme qui ont peuplé l'Amérique ? Savez-vous à quel dessein il pleut dans la mer , & pourquoi vous n'avez point de barbe ?

LE SAUVAGE.

En vérité , Monsieur , vous abusez un peu de l'aveu que j'ai fait d'avoir plus de mémoire que les animaux : j'ai peine à retrouver les questions que vous me faites. Vous parlez du bon & du mauvais , du juste & de l'injuste : il me paraît que tout ce qui vous fait plaisir sans faire tort à personne est très bon , & très juste ; que ce qui fait du tort aux hommes sans nous faire de plaisir est abominable ; & ce qui nous fait plaisir en faisant du tort aux autres est bon pour nous dans le moment , très-dangereux pour nous-mêmes , & très mauvais pour autrui.

LE BACHELIER.

Et avec ces maximes-là vous vivez en société ?

LE SAUVAGE.

Oui , avec nos parents & nos voisins , sans beaucoup de peines & de chagrins ; nous attrapons doucement notre centaine d'années ; plusieurs même vont à cent-vingt ; après quoi notre corps fertilise la terre dont il a été nourri.

LE BACHELIER.

Vous me paraissez avoir une bonne tête , je veux vous la renverser ; dinons ensemble , après quoi nous continuerons à philosopher avec méthode.

SE-

## S E C O N D E N T R E T I E N .

## L E S A U V A G E .

J'ai avalé des aliments qui ne me paraissent pas faits pour moi , quoique j'aye un très bon estomac ; vous m'avez fait manger quand je n'avais plus faim , & boire quand je n'avais plus soif ; mes jambes ne sont plus si fermes qu'elles l'étaient avant le diner ; ma tête est plus pesante , mes idées ne sont plus si nettes. Je n'ai jamais éprouvé cette diminution de moi-même dans mon pays. Plus on met ici dans son corps , & plus on perd de son être. Dites-moi , je vous prie , quelle est la cause de ce dommage ?

## L E B A C H E L I E R .

Je vais vous le dire. Premièrement , à l'égard de ce qui se passe dans vos jambes , je n'en fais rien , mais les médecins le savent , & vous pouvez vous adresser à eux. A l'égard de ce qui se passe dans votre tête , je le fais très-bien ; écoutez ; L'ame ne tenant aucune place , est placée dans la glande pinéale , ou dans le corps calleux au milieu de la tête. Les esprits animaux qui s'élèvent de l'estomac , montent à l'ame qu'ils ne peuvent toucher , parce qu'ils sont matière , & qu'elle ne l'est pas. Or , comme ils ne peuvent agir l'un sur l'autre , cela fait que l'ame reçoit leur impression ; & comme elle est simple , & que par conséquent elle ne peut éprouver aucun changement , cela fait qu'elle change , qu'elle

le devient pesante , engourdie quand on a trop mangé , de là vient que plusieurs grans hommes dorment après diner.

LE SAUVAGE.

Ce que vous me dites me parait bien ingénieux & bien profond ; faites-moi la grace de m'en donner quelque explication qui soit à ma portée.

LE BACHELIER.

Je vous ai dit tout ce qui se peut dire sur cette grande affaire ; mais en votre faveur je vais un peu m'étendre : allons par degrés ; savez-vous que ce monde-ci est le meilleur des mondes possibles ?

LE SAUVAGE.

Comment ? il est impossible à l'être infini de faire quelque chose de mieux que ce que nous voyons ?

LE BACHELIER.

Affurément , & ce que nous voyons est ce qu'il y a de mieux. Il est bien vrai que les hommes se pillent & s'égorgent ; mais c'est toujours en faisant l'éloge de l'équité & de la douceur. On massacra autrefois une douzaine de millions de vous autres Américains ; mais c'était pour rendre les autres raisonnables. Un calculateur a vérifié que depuis une certaine guerre de Troye que vous ne connaissez pas , jusqu'à celle de l'Acadie que vous connaissez , on a tué au moins en batailles rangées , cinq cent cinquante-cinq millions si cent cinquante mille hommes , sans

*Seconde Suite des Mélanges &c.* X comp.

compter les petits enfants & les femmes écrasées dans des villes mises en cendres ; mais c'est pour le bien public : quatre ou cinq mille maladies cruelles auxquelles les hommes sont sujets, font connaître le prix de la santé ; & les crimes dont le terre est couverte , relèvent merveilleusement le mérite des hommes pieux , du nombre desquels je suis. Vous voyez que tout cela va le mieux du monde , du moins pour moi.

Or les choses ne pourraient être dans cette perfection , si l'ame n'était pas dans la glande pinéale. Car..... Mais allons pied à pied ; quelle idée avez-vous des loix , & du juste & de l'injuste , & du beau & du *to Kalon* , comme dit Platon ?

LE SAUVAGE.

Mais , Monsieur , en allant pied à pied , vous me parlez de cent choses à la fois.

LE BACHELIER.

On ne parle pas autrement en conversation. Ça , dites-moi , qui a fait les loix dans votre pays ?

LE SAUVAGE.

L'intérêt public.

LE BACHELIER.

Ce mot dit beaucoup ; nous n'en connaissons pas de plus énergique : comment l'entendez-vous , s'il vous plait ?

LE SAUVAGE.

J'entends que ceux qui avaient des cocotiers ,  
&

& du mais , ont défendu aux autres d'y toucher , & que ceux qui n'en avaient point ont été obligés de travailler pour avoir le droit d'en manger une partie. Tout ce que j'ai vû dans notre pays & dans le vôtre , m'apprend qu'il n'y a pas d'autre *esprit des loix*.

LE BACHELIER.

Mais les femmes , monsieur le sauvage , les femmes ?

LE SAUVAGE.

Eh bien , les femmes ! elles me plaisent beaucoup quand elles sont belles & douces : elles sont fort supérieures à nos cocotiers , c'est un fruit où nous ne voulons pas que les autres touchent : on n'a pas plus de droit de me prendre ma femme , que de me prendre mon enfant. Il y a , dit-on , des peuples qui le trouvent bon ; ils sont bien les maîtres , chacun fait de son bien ce qu'il veut.

LE BACHELIER.

Mais , les successions , les partages , les hoirs , les collatéraux ?

LE SAUVAGE.

Il faut bien succéder : je ne peux plus posséder mon champ quand on m'y a enterré ; je le laisse à mon fils : si j'en ai deux , ils le partagent. J'apprends que parmi vous autres , en beaucoup d'endroits , vos loix laissent tout à l'ainé , & rien aux cadets ; c'est l'intérêt qui a dicté cette loi bizarre : aparemment les aînés

l'ont faite, ou les pères ont voulu que les aînés dominaissent.

*LE BACHELIER.*

Quelles sont à votre avis les meilleures loix ?

*LE SAUVAGE.*

Celles où l'on a le plus consulté l'intérêt de tous les hommes mes semblables.

*LE BACHELIER.*

Et où trouve-t-on de pareilles loix ?

*LE SAUVAGE.*

Nulle part, à ce que j'ai ouï dire.

*LE BACHELIER.*

Il faut que vous me disiez d'où sont venus chez vous les hommes ? Qui croit-on qui ait peuplé l'Amérique ?

*LE SAUVAGE.*

Mais nous croyons que c'est Dieu qui l'a peuplée.

*LE BACHELIER.*

Ce n'est pas répondre. Je vous demande de quel pays sont venus vos premiers hommes ?

*LE SAUVAGE.*

Du pays d'où sont venus nos premiers arbres. Vous me paraissez plaisants, vous autres Messieurs les habitans de l'Europe, de prétendre que nous ne pouvons rien avoir sans vous ; nous sommes tout autant en droit de croire que nous sommes vos pères, que vous de vous imaginer que vous êtes les nôtres.

*LE*

LE BACHELIER.

Voilà un sauvage bien têtù.

LE SAUVAGE.

Voilà un Bachelier bien bavard.

LE BACHELIER.

Holà , eh , monsieur le sauvage , encor un petit mot ; croyez - vous dans la Guiane qu'il faille tuer les gens qui ne sont pas de votre avis ?

LE SAUVAGE.

Oui , pourvû qu'on les mange. -

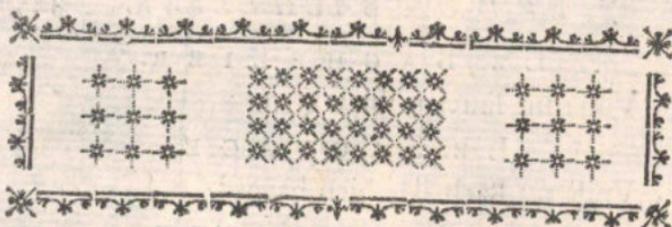
LE BACHELIER.

Vous faites le plaissant. Et la constitution , qu'en pensez-vous ?

LE SAUVAGE.

Adieu.





# ENTRETIEN

## D'ARISTE ET D'ACROTAL.

ACROTAL.

 Le bon temps que c'était quand les écoliers de l'Université, qui avaient tous barbe au menton, assommèrent le vilain mathématicien *Ramus*, & traînèrent son corps nud & sanglant à la porte de tous les collèges pour faire amende honorable!

ARISTE.

Ce *Ramus* était donc un homme bien abominable ? il avait fait des crimes bien énormes ?

ACROTAL.

Affurément : il avait écrit contre *Aristote*, & on le soupçonnait de pis. C'est dommage qu'on n'ait pas assommé aussi ce *Charon* qui s'avisa d'écrire de la sagesse, & ce *Montagne* qui osait raisonner & plaifanter. Tous les gens qui raisonnent sont la peste d'un Etat.

ARIS-

A R I S T E.

Les gens qui raisonnent mal peuvent être insupportables ; je ne vois pourtant pas qu'on doive prendre un pauvre homme pour quelques faut syllogismes ; mais il me semble que les hommes dont vous me parlez raisonnaient assez bien.

A C R O T A L.

Tant pis , c'est ce qui les rend plus dangereux.

A R I S T E.

En quoi donc , s'il vous plait ? Avez-vous jamais vû des philosophes apporter dans un pays la guerre , la famine , ou la peste ? *Bayle* , par exemple , contre qui vous déclamez avec tant d'emportement , a-t-il jamais voulu crever les digues de la Hollande , pour noyer les habitans , comme le voulait , dit-on , un grand ministre qui n'était pas philosophe ?

A C R O T A L.

Plût à Dieu que ce *Bayle* se fût noyé , ainsi que ses Hollandais hérétiques ! A-t-on jamais vû un plus abominable homme ? il expose les choses avec une fidélité si odieuse , il met sous les yeux le pour & le contre avec une impartialité si lâche , il est d'une clarté si intolérable , qu'il met les gens qui n'ont pas le sens commun en état de juger , & même de douter ; on n'y peut pas tenir ; & pour moi j'avoüe que j'entre dans une sainte fureur quand on parle de cet homme là , & de ses semblables.

A R I S T E.

Je ne crois pas qu'ils ayent jamais prétendu vous mettre en colère. . . . . mais où courez-vous donc si vite ?

A C R O T A L.

Chez monsieur *Bardo bardi*. Il y a deux jours que je demande audience, mais il est tantôt avec son page, tantôt avec la Signora *Buona roba*; je n'ai pû encor avoir l'honneur de lui parler.

A R I S T E.

Il est actuellement à l'opéra. Qu'avez-vous donc de si pressé à lui dire ?

A C R O T A L.

Je voulais le prier d'interposer son crédit pour faire bruler un petit abbé qui infinie parmi nous les sentimens de *Locke*, d'un philosophe Anglais ! figurez-vous quelle horreur !

A R I S T E.

Eh quels sont donc, s'il vous plait, les sentimens horribles de cet Anglais ?

A C R O T A L.

Que sçai-je ! c'est, par exemple, que nous ne nous donnons point nos idées ; que Dieu qui est le maître de tout, peut accorder des sensations & des idées à tel être qu'il daignera choisir ; que nous ne connaissons ni l'essence, ni les éléments de la matière ; que les hommes ne pensent pas toujours ; qu'un homme bien yvre qui s'endort n'a pas des idées nettes dans son  
som-

Sommeil ; & cent autres impertinences de cette force.

A R I S T E.

Eh bien , si votre petit abbé disciple de *Locke* est assez mal avisé pour ne pas croire qu'un yvrogne endormi pense beaucoup , faut-il pour cela le persécuter ? quel mal a-t-il fait ? a-t-il conspiré contre l'Etat ? a-t-il prêché en chaire le vol , la calomnie , l'homicide ? Entre nous , dites-moi , si jamais un philosophe a causé le moindre trouble dans la société ?

A C R O T A L.

Jamais , je l'avoüe.

A R I S T E.

Ne sont-ils pas pour la plupart des solitaires ? ne sont-ils pas pauvres , sans protection , sans appui ? & n'est-ce pas en partie pour ces raisons que vous les persécutez , parce que vous croyez pouvoir les opprimer facilement ?

A C R O T A L.

Il est vrai qu'autrefois il n'y avait guères dans cette secte que des citoyens sans crédit , des *Socrates* , des *Pomponaces* , des *Erasmes* , des *Bayles* , des *Descartes* ; mais à présent la philosophie est montée sur les tribunaux , & sur les trônes mêmes ; on se pique partout de raison , excepté dans certains pays où nous y avons mis bon ordre. C'est là ce qui est vraiment funeste ; & c'est pourquoi nous tâchons d'exterminer au moins les philosophes qui n'ont ni  
fortu-

330 *ENTRETIEN D'ARISTE*

fortune , ni puissance , ni honneurs dans ce monde , ne pouvant nous venger de ceux qui en ont.

A R I S T E .

Vous venger ! & de quoi , s'il vous plait ? ces pauvres gens - là vous ont - ils jamais disputé vos emplois , vos prérogatives , vos trésors ?

A C R O T A L .

Non , mais ils nous méprisent , puisqu'il faut tout dire ; ils se moquent quelquefois de nous , & nous ne pardonnons jamais.

A R I S T E .

S'ils se moquent de vous , cela n'est pas bien ; il ne faut se moquer de personne : mais dites - moi , je vous prie , pourquoi n'a - t - on jamais raillé les loix & la magistrature dans aucun pays , tandis qu'on vous raille vous autres si impitoyablement , à ce que vous dites ?

A C R O T A L .

Vraiment c'est ce qui échauffe notre bile : car nous sommes bien au-dessus des loix.

A R I S T E .

Et c'est justement ce qui fait que tant d'honnêtes gens vous ont tourné en ridicule. Vous vouliez que les loix fondées sur la raison universelle , & nommées par les Grecs les filles du ciel , cédassent à je ne fais quelles opinions que le caprice enfante , & qu'il détruit de même. Ne sentez-vous pas que ce qui est juste , clair , évident , est éternellement respecté de tout le monde ,

de, & que des chimères ne peuvent pas toujours s'attirer la même vénération ?

ACROTAL.

Laiſſons là les loix & les juges ; ne ſongeons qu'aux philoſophes ; il eſt certain qu'ils ont dit autrefois autant de ſotiſes que nous ; ainſi nous devons nous élever contre eux , quand ce ne ſerait que par jaloſie de métier.

ARISTE.

Plusieurs ont dit des ſotiſes , ſans doute , puis qu'ils ſont hommes ; mais leurs chimères n'ont jamais allumé de guerres civiles , & les vôtres en ont cauſé plus d'une.

ACROTAL.

Et c'eſt en quoi nous ſommes admirables. Y a-t-il rien de plus beau que d'avoir troublé l'univers avec quelques arguments ? Ne reſſemblons-nous pas à ces anciens enchanteurs qui excitaient des tempêtes avec des paroles ? Nous ferions les maîtres du monde , ſans ces coquins de gens d'eſprit.

ARISTE.

Eh bien , dites-leur , ſi vous voulez , qu'ils n'en ont point ; prouvez-leur qu'ils raiſonnent mal : ils vous ont donné des ridicules , que ne leur en donnez-vous ? Mais je vous demande grace pour ce pauvre diſciple de *Locke* que vous vouliez faire brûler ; Monſieur le docteur , ne voyez-vous pas que cela n'eſt pas à la mode ?

ACRO-

332 ENTRET. D'ARISTE ET D'ACR.

ACROTAL.

Vous avez raison ; il faut trouver quelque autre manière nouvelle d'imposer silence aux petits philosophes.

ARISTE.

Croyez-moi , gardez le silence vous-même ; ne vous mêlez plus de raisonner , foyez honnêtes gens , foyez compatissans , ne cherchez point à trouver le mal où il n'est pas ; & il cessera d'être où il est.



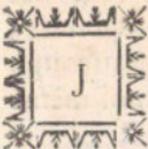
HISTOIRE



# HISTOIRE

D'UN

BON BRAMIN.

 JE rencontrai dans mes voyages un vieux Bramin , homme fort sage , plein d'esprit & très savant ; de plus il était riche , & partant il en était plus sage encor ; car ne manquant de rien , il n'avait besoin de tromper personne. Sa famille était très bien gouvernée par trois belles femmes qui s'étudiaient à lui plaire ; & quand il ne s'amusait pas avec ses femmes , il s'occupait à philosopher.

Près de sa maison , qui était belle , ornée , & accompagnée de jardins charmants , demeurait une vieille Indienne , bigote , imbécille & assez pauvre.

Le Bramin me dit un jour , Je voudrais n'être jamais né. Je lui demandai pourquoi ? Il me répondit : J'étudie depuis quarante ans , ce sont quarante années de perduës ; j'enseigne les autres , & j'ignore tout ; cet état porte dans mon ame tant d'humiliation & de dégoût , que la vie m'est insupportable : je suis né , je vis dans le tems , & je ne fais pas ce que c'est que le tems : je me trouve dans un point entre deux éternités , comme disent nos sages , & je n'ai nul

nulle idée de l'éternité : je suis composé de matière : je pense , je n'ai jamais pû m'instruire de ce qui produit la pensée : j'ignore si mon entendement est en moi une simple faculté , comme celle de marcher , de digérer , & si je pense avec ma tête comme je prends avec mes mains. Non-seulement le principe de ma pensée m'est inconnu , mais le principe de mes mouvements m'est également caché ; je ne fais pourquoi j'existe ; cependant , on me fait chaque jour des questions sur tous ces points , il faut répondre ; je n'ai rien de bon à dire ; je parle beaucoup , & je demeure confus & honteux de moi-même après avoir parlé.

C'est bien pis quand on me demande si *Brama* a été produit par *Vitsnou* , ou s'ils sont tous deux éternels. Dieu m'est témoin que je n'en fais pas un mot , & il y paraît bien à mes réponses. Ah ! mon révérend père , me dit-on , apprenez-nous comment le mal inonde toute la terre. Je suis aussi en peine que ceux qui me font cette question : je leur dis quelquefois que tout est le mieux du monde ; mais ceux qui ont la gravelle , ceux qui ont été ruinés & mutilés à la guerre , n'en croient rien , ni moi non plus : je me retire chez moi accablé de ma curiosité & de mon ignorance. Je lis nos anciens livres , & ils redoublent mes ténèbres. Je parle à mes compagnons ; les uns me répondent qu'il faut jouir de la vie , & se moquer des hommes ; les autres croient favoir quelque chose , & se perdent dans des idées extravagantes ; tout augmente le sentiment dou-  
lou-

loureux que j'éprouve. Je suis prêt quelquefois de tomber dans le désespoir, quand je songe qu'après toutes mes recherches je ne fais ni d'où je viens, ni ce que je suis, ni où j'irai, ni ce que je deviendrai.

L'état de ce bon homme me fit une vraie peine; personne n'était ni plus raisonnable, ni de meilleure foi que lui. Je conçus que plus il avait de lumières dans son entendement, & de sensibilité dans son cœur, plus il était malheureux.

Je vis le même jour la vieille femme qui demeurait dans son voisinage: je lui demandai si elle avait jamais été affligée de ne savoir pas comment son ame était faite? Elle ne comprit seulement pas ma question: elle n'avait jamais réfléchi un seul moment de sa vie sur un seul des points qui tourmentaient le Bramin: elle croyait aux métamorphoses de *Vitsnou* de tout son cœur, & pourvû qu'elle pût avoir quelquefois de l'eau du Gange pour se laver, elle se croyait la plus heureuse des femmes.

Frapé du bonheur de cette pauvre créature, je revins à mon philosophe, & je lui dis: N'êtes-vous pas honteux d'être malheureux, dans le tems qu'à votre porte il y a un vieil automate qui ne pense à rien, & qui vit content? Vous avez raison, me répondit-il, je me suis dit cent fois que je serais heureux si j'étais aussi sot que ma voisine: & cependant je ne voudrais pas d'un tel bonheur.

Cette réponse de mon Bramin me fit une plus grande impression que tout le reste; je  
m'exa-

m'examinai moi-même , & je vis qu'en effet je n'aurais pas voulu être heureux à condition d'être imbécille.

Je proposai la chose à des philosophes , & ils furent de mon avis. Il y a pourtant , disais-je , une furieuse contradiction dans cette façon de penser : car enfin , de quoi s'agit-il ? d'être heureux. Qu'importe d'avoir de l'esprit : ou d'être sot ? Il y a bien plus : ceux qui sont contents de leur être , sont bien sûrs d'être contents ; ceux qui raisonnent ne sont pas si sûrs de bien raisonner. Il est donc clair , disais-je , qu'il faudrait choisir de n'avoir pas le sens commun , pour peu que ce sens commun contribuât à notre mal-être. Tout le monde fut de mon avis , & cependant je ne trouvai personne qui voulût accepter le marché de devenir imbécille pour devenir content. De là je conclus que si nous faisons cas du bonheur , nous faisons encor plus de cas de la raison.

Mais après y avoir réfléchi , il parait que de préférer la raison à la félicité , c'est être très insensé. Comment donc cette contradiction peut-elle s'expliquer ? Comme toutes les autres. Il y a là de quoi parler beaucoup.





## DES ALLEGORIES.

**U**N jour *Jupiter*, *Neptune* & *Mercur*e voyageant en *Thrace* entrèrent chez un certain roi nommé *Hyrieis*, qui leur fit fort bonne chere. Les trois Dieux après avoir bien diné, lui demandèrent s'ils pouvaient lui être bons à quelque chose? Le bon homme qui ne pouvait plus avoir d'enfans, leur dit qu'il leur ferait bien obligé s'ils voulaient lui faire un garçon. Les trois Dieux se mirent à pisser sur le cuir d'un bœuf tout frais écorché; de là nâquit *Orion*, dont on fit une constellation, connue dans la plus haute antiquité. Cette constellation était nommée du nom d'*Orion* par les anciens *Caldéens*, le livre de *Job* en parle. Mais après tout on ne voit pas comment l'urine de trois Dieux a pû produire un garçon. Il est difficile que les *Daciens* & les *Saumaises* trouvent dans cette belle histoire une allégorie raisonnable, à moins qu'ils n'en infèrent que rien n'est impossible aux Dieux, puisqu'ils font des enfans en pissant.

Il y avait en Grèce deux jeunes garnemens, à qui un oracle dit qu'ils se gardassent du *mélampige*: un jour *Hercule* les prit, les attacha par les pieds au bout de sa massüe, suspendus tous deux le long de son dos, la tête en bas comme une paire de lapins. Ils virent le derri-

*Seconde Suite des Mélanges &c.*

X re

re d'*Hercule*. *Mélanpige* signifie *cu noir*. Ah , dirent-ils , l'oracle est accompli , voici *Cu noir*. *Hercule* se mit à rire , & les laissa aller. Les *Saumaises* & les *Daciens* encor une fois auront beau faire , ils ne pourront guère réussir à tirer un sens moral de ces fables.

Parmi les pères de la mythologie il y eut des gens qui n'eurent que de l'imagination ; mais la plupart mêlèrent à cette imagination beaucoup d'esprit. Toutes nos académies & tous nos faiseurs de devises , ceux mêmes qui composent les légendes pour les jettons du trésor royal , ne trouveront jamais d'allégories plus vraies , plus agréables , plus ingénieuses que celles des neuf Muses , de *Vénus* , des *Graces* , de l'*Amour* , & de tant d'autres qui seront les délices & l'instruction de tous les siècles , ainsi qu'on l'a déjà remarqué ailleurs.

Il faut avouer que l'antiquité s'expliqua presque toujours en allégories. Les premiers pères de l'église , qui pour la plupart était Platoniciens , imitèrent cette méthode de *Platon*. Il est vrai qu'on leur reproche d'avoir poussé quelquefois un peu trop loin ce goût des allégories & des allusions.

*St. Justin* dit dans son apologétique , que le signe de la croix est marqué sur les membres de l'homme ; que quand il étend les bras , c'est une croix parfaite , que le nez forme une croix sur le visage.

Selon *Origène* dans son explication du Lévitique , la graisse des victimes signifie l'église , & la queue est le symbole de la persévérance.

*St. Augustin* dans son sermon sur la différen-

ce & l'accord des deux généalogies , explique à ses auditeurs , pourquoi *St. Matthieu* , en comptant quarante-deux quartiers , n'en rapporte cependant que quarante & un. C'est , dit-il , qu'il faut compter *Jéconias* deux fois , parce que *Jéconias* alla de Jérusalem à Babylone. Or ce voyage est la pierre angulaire ; & si la pierre angulaire est la première du côté d'un mur , elle est aussi la première du côté de l'autre mur ; on peut compter deux fois cette pierre ; ainsi on peut compter deux fois *Jéconias*. Il ajoute qu'il ne faut s'arrêter qu'au nombre de quarante , dans les quarante-deux générations , parce que ce nombre de quarante signifie la vie. *Dix* figure la béatitude , & *dix* multiplié par quatre , qui représente les quatre élémens & les quatre saisons , produit quarante.

Les dimensions de la matière ont , dans son cinquante-troisième sermon , d'étonnantes propriétés. La largeur est la dilation du cœur ; la longueur , la longanimité ; la hauteur , l'espérance ; la profondeur , la foi. Ainsi outre cette allégorie , on compte quatre dimensions de la matière , au lieu de trois.

Il est clair & indubitable , dit-il dans son sermon sur le psaume six , que le nombre de quatre figure le corps humain , à cause des quatre élémens & des quatre qualités du chaud , du froid , du sec & de l'humide ; & comme quatre se rapportent au corps , trois se rapportent à l'ame , parce qu'il faut aimer Dieu d'un triple amour , de tout notre cœur , de toute notre ame , & de tout notre esprit. *Quatre* ont rapport au vieux Testament , & *trois* au nouveau. Qua-

tre & trois font le nombre de sept jours , & le huitième est celui du jugement.

On ne peut dissimuler qu'il règne dans ces allégories une affectation peu convenable à la véritable éloquence. Les pères qui employent quelquefois ces figures , écrivaient dans un tems & dans des pays où presque tous les arts dégénéraient ; leur beau génie & leur érudition se pliaient aux imperfections de leur siècle ; & *St. Augustin* n'en est pas moins respectable , pour avoir payé ce tribut au mauvais goût de l'Afrique & du quatrième siècle.

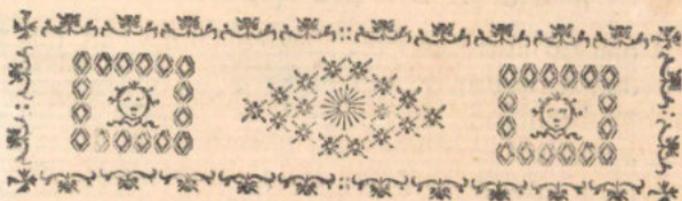
Ces défauts ne défigurent point aujourd'hui les discours de nos prédicateurs. Ce n'est pas qu'on ose les préférer aux pères ; mais le siècle présent est préférable aux siècles dans lesquels les pères écrivaient. L'éloquence qui se corrompt de plus en plus , & qui ne s'est rétablie que dans nos derniers tems , tomba après eux dans de bien plus grands excès ; on ne parla que ridiculement chez tous les peuples barbares jusqu'au siècle de *Louis XIV.* Voyez tous les anciens sermonaires , ils sont fort au dessous des pièces dramatiques de la passion qu'on jouait à l'hôtel de Bourgogne. Mais dans ces sermons barbares ; vous retrouvez toujours le goût de l'allégorie , qui ne s'est jamais perdu. Le fameux *Menot* , qui vivait sous *François premier* , a fait le plus d'honneur au stile allégorique. Messieurs de la justice , dit-il , sont comme un chat à qui on aurait commis la garde d'un fromage , de peur qu'il ne soit rongé des souris ; un seul coup de dent du chat fera plus de tort au fromage , que vingt souris ne pourraient en faire.

Voici

Voici un autre endroit assez curieux. Les buche-rons dans une forêt coupent de grosses & de petites branches, & en font des fagots ; ainsi nos ecclésiastiques avec des dispenses de Rome entassent gros & petits bénéfices. Le chapeau de cardinal est lardé d'évêchés, les évêchés lardés d'abbayes & de priorés, & le tout lardé de diables. Il faut que tous ces biens de l'église passent par les trois cordelières de l'*Avé Maria*. Car le *benedicta tu* sont grosses abbayes de Bénédictins, *in mulieribus* c'est Monsieur & Madame, & *fructus ventris* ce sont banquets & goinfrieries.

Les sermons de *Barlet* & de *Maillard* sont tous faits sur ce modèle ; ils étaient prononcés moitié en mauvais Latin, moitié en mauvais Français ; les sermons en Italie étaient dans le même goût. C'était encor pis en Allemagne ; de ce mélange monstrueux naquit le stile macaronique, c'est le chef-d'œuvre de la barbarie. Cette espèce d'éloquence digne des Hurons & des Iroquois, s'est maintenue jusques sous *Louis XIII*. Le jésuite *Garrasse*, un des hommes les plus signalés parmi les ennemis du sens commun, ne prêcha jamais autrement. Il comparait le célèbre *Théophile* à un veau, parce que *Viaud* était le nom de famille de *Théophile* ; mais d'un veau, dit-il, la chair est bonne à rôtir & à bouillir, & la tienne n'est bonne qu'à brûler.

Il y a loin de toutes ces allégories employées par nos barbares à celles d'*Homère*, de *Virgile* & d'*Ovide*, & tout cela prouve que s'il reste encor quelques Goths & quelques Vandales qui méprisent les fables anciennes, ils n'ont pas absolument raison.



## DU POLITHEISME.

**L** A pluralité des dieux est le grand reproche dont on accable aujourd'hui les Romains & les Grecs : mais qu'on me montre dans toutes leurs histoires un seul fait, & dans tous leurs livres un seul mot, dont on puisse inférer qu'ils avaient plusieurs dieux suprêmes : & si on ne trouve ni ce fait, ni ce mot ; si au contraire tout est plein de monumens & de passages qui attestent un Dieu souverain, supérieur à tous les autres dieux ; avouons que nous avons jugé les anciens aussi témérairement que nous jugeons souvent nos contemporains.

On lit en mille endroits que *Zeus, Jupiter*, est le maître des dieux & des hommes. *Jovis omnia plena*. Et *St. Paul* rend aux anciens ce témoignage : *In ipso vivimus, movemur & sumus ut quidam vestrorum poetarum dixit*. Nous avons en Dieu la vie, le mouvement & l'être, comme l'a dit un de vos poètes. Après cet aveu, oserons-nous accuser toujours nos maîtres de n'avoir pas reconnu un Dieu suprême ?

Il ne s'agit pas ici d'examiner s'il y avait eu autrefois

autrefois un *Jupiter* roi de Crète, si on en avait fait un Dieu ; si les Egyptiens avaient douze grands dieux, ou huit, du nombre desquels était celui que les Latins ont nommé *Jupiter*. Le nœud de la question est uniquement ici de savoir si les Grecs & les Romains reconnaissaient un être céleste, maître des autres êtres célestes. Ils le disent sans cesse, il faut donc le croire.

Voyez l'admirable lettre du philosophe *Maxime* de Madaure à *St. Augustin*. Il y a un Dieu sans commencement, père commun de tout, & qui n'a jamais rien engendré de semblable à lui ; quel homme est assez stupide & assez grossier pour en douter ? Ce payen du quatrième siècle dépose ainsi pour toute l'antiquité.

Si je voulais lever le voile des mystères d'Égypte, je trouverais le *Knef*, qui a tout produit, & qui préside à toutes les autres Divinités ; je trouverais *Mitra* chez les Perses, *Brama* chez les Indiens ; & peut-être je ferais voir que toute nation policée admettait un Être suprême avec des Divinités dépendantes. Je ne parle pas des Chinois, dont le gouvernement, le plus respectable de tous, n'a jamais reconnu qu'un Dieu unique depuis plus de quatre mille ans. Mais tenons-nous-en aux Grecs & aux Romains, qui sont ici l'objet de mes recherches ; ils eurent mille superstitions, qui en doute ? ils adoptèrent des fables ridicules, on le fait bien ; & j'ajoute qu'ils s'en moquaient eux-mêmes. Mais le fond de leur mythologie était très-raisonnable.

Premièrement, que les Grecs aient placé dans le ciel des héros pour prix de leurs vertus, c'est

l'acte de religion le plus sage & le plus utile. Quelle plus belle récompense pouvait-on leur donner ? & quelle plus belle espérance pouvait-on proposer ? est ce à nous de le trouver mauvais ? à nous , qui éclairés par la vérité avons saintement consacré cet usage que les anciens imaginèrent ? Nous avons cent fois plus de bienheureux , à l'honneur de qui nous avons élevé des temples , que les Grecs & les Romains n'ont eu de héros & de demi-Dieux : la différence est qu'ils accordaient l'apothéose aux actions les plus éclatantes , & nous aux vertus les plus modestes. Mais leurs héros divinifiés ne partageaient point le trône de *Zeus* , du *Demiurgos* , du Maître éternel ; ils étaient admis dans sa cour , ils jouissaient de ses faveurs. Qu'y a-t-il à cela de déraisonnable ? n'est-ce pas une ombre faible de notre hiérarchie céleste ? Rien n'est d'une morale plus salutaire , & la chose n'est pas physiquement impossible par elle-même ; il n'y a pas là de quoi se moquer des nations de qui nous tenons notre alphabet.

Le second objet de nos reproches est la multitude des Dieux admis au gouvernement du monde ; c'est *Neptune* qui préside à la mer , *Junon* à l'air , *Eole* aux vents , *Pluton* ou *Vesta* à la terre , *Mars* aux armées. Mettons à quartier les généalogies de tous ces Dieux , aussi fausses que celles qu'on imprime tous les jours des hommes ; passons condamnation sur toutes leurs aventures dignes des mille & une nuit , aventures qui jamais ne firent le fonds de la religion Grecque & Romaine : en bonne foi , où sera la bêtise d'avoir

voir adopté des êtres du second ordre , lesquels ont quelque pouvoir sur nous autres qui sommes peut-être du cent-millième ordre ? Y a-t-il là une mauvaise philosophie , une mauvaise physique ? n'avons-nous pas neuf chœurs d'esprits célestes plus anciens que l'homme ? ces neuf chœurs n'ont-ils pas chacun un nom différent ? les juifs n'ont-ils pas pris la plûpart de ces noms chez les Persans ? plusieurs anges n'ont-ils pas leurs fonctions assignées ? Il y avait un ange exterminateur qui combattait pour les juifs ; l'ange des voyageurs qui conduisait *Tobie*. *Micael* était l'ange particulier des Hébreux ; selon *Daniel* il combat l'ange des Perses , il parle à l'ange des Grecs. Un ange d'un ordre inférieur rend compte à *Micael* , dans le livre de *Zacharie* , de l'état où il avait trouvé la terre. Chaque nation avait son ange. La version des septante dit dans le Deuteronomie que le Seigneur fit le partage des nations suivant le nombre des anges. *St. Paul* dans les actes des Apôtres parle à l'ange de la Macédoine. Ces esprits célestes sont souvent appellés *Dieux* dans l'Écriture , *Eloïm*. Car chez tous les peuples le mot qui répond à celui de *Théos* , *Deus* , *Dieu* , ne signifie pas toujours le Maître absolu du ciel & de la terre ; il signifie souvent Etre céleste , Etre supérieur à l'homme , mais dépendant du Souverain de la nature : il est même donné quelquefois à des princes , à des juges.

Puis donc qu'il est vrai , puisqu'il est réel pour nous qu'il y a des substances célestes chargées du soin des hommes & des empires , les peuples qui ont admis cette vérité sans révélation ,  
sont

sont bien plus dignes d'estime que de mépris.

Ce n'est donc pas dans le polithéisme qu'est le ridicule ; c'est dans l'abus qu'on en fit , c'est dans les fables populaires , c'est dans la multitude de Divinités impertinentes que chacun se forgeait à son gré.

La Déesse des tetons , *Dea Rumilia* ; la Déesse de l'action du mariage , *Dea Pertunda* ; le Dieu de la chaise percée , *Deus Stercutius* ; le Dieu pet , *Deus Crepitus* , ne sont pas assurément bien vénérables. Ces puérités , l'amusement des vieilles & des enfans de Rome , servent seulement à prouver que le mot *Deus* avait des acceptions bien différentes. Il est sûr que *Deus Crepitus* , le Dieu pet , ne donnait pas la même idée que *Deus divum & hominum sator* , la source des dieux & des hommes. Les pontifes Romains n'admettaient point ces petits magots dont les bonnes femmes remplissaient leurs cabinets. La religion Romaine était au fond très-sérieuse , très-sévère. Les sermens étaient inviolables. On ne pouvait commencer la guerre sans que le collège des Féciales l'eût déclarée juste. Une Vestale convaincue d'avoir violé son vœu de virginité était condamnée à mort. Tout cela nous annonce un peuple austère plutôt qu'un peuple ridicule.

Je me borne ici à prouver que le sénat ne raisonnait point en imbécille , en adoptant le Polithéisme. L'on demande comment ce sénat , dont deux ou trois députés nous ont donné des fers & des loix , pouvait souffrir tant d'extravagances dans le peuple , & autoriser tant de fables chez les pontifes ? Il ne serait pas difficile de répondre

dre à cette question. Les sages de tout tems se font servis des fous. On laisse volontiers au peuple ses lupercales, ses saturnales, pourvu qu'il obéisse; on ne met point à la broche les poulets sacrés qui ont promis la victoire aux armées. Ne soyons jamais surpris que les gouvernemens les plus éclairés aient permis les coutumes, les fables les plus insensées. Ces coutumes, ces fables existaient avant que le gouvernement se fût formé; on ne veut point abattre une ville immense & irrégulière pour la rebâtir au cordeau.

Comment se peut-il faire, dit-on, qu'on ait vû d'un côté tant de philosophie, tant de science, & de l'autre tant de fanatisme? C'est que la science, la philosophie, n'étaient nées qu'un peu avant *Cicéron*, & que le fanatisme occupait la place depuis des siècles. La politique dit alors à la philosophie & au fanatisme, Vivons tous trois ensemble comme nous pourrons.





O D E  
S U R L A M O R T  
D E  
S O N A L T E S S E R O Y A L E  
M A D A M E L A P R I N C E S S E  
D E  
B A R E I T H.

I.

**L** Orsqu'en des tourbillons de flamme & de fumée,  
Cent tonnerres d'airain précédés des éclairs,  
De leurs globes brulans renversent une armée,  
Quand de guerriers mourans les fillons sont couverts,  
Tous ceux qu'épargna la foudre,  
Voyant rouler dans la poudre  
Leurs compagnons massacrés,  
Sourds à la pitié timide,  
Marchent d'un pas intrépide  
Sur leurs membres déchirés.

## 2.

Ces féroces humains plus durs, plus inflexibles  
Que l'acier qui les couvre au milieu des combats,  
S'étonnent à la fin de devenir sensibles,  
D'éprouver la pitié qu'ils ne connaissaient pas;

Lorsque la mort en silence  
D'un pas terrible s'avance  
Vers un objet plein d'attraits;  
Quand ces yeux qui dans les ames  
Lançaient les plus douces flammes,  
Vont s'éteindre pour jamais :

## 3.

Une famille entière interdite, éplorée,  
Se presse en gémissant vers un lit de douleurs;  
La victime l'attend, pâle, défigurée,  
Tenant une main faible à ses amis en pleurs;

Tournant en vain la paupière  
Vers un reste de lumière  
Qu'elle gémit de trouver,  
Elle présente sa tête;  
La faux redoutable est prête;  
Et la mort va la lever.

## 4.

Le coup part, l'ame fuit, c'en est fait, il ne reste,  
De tant de dons heureux, de tant d'attraits si chers,  
De ces sens animés d'une flamme céleste,  
Qu'un cadavre glacé, la pâture des vers.

Ce spectacle lamentable ,  
 Cette perte irréparable ,  
 Vous frappe d'un coup plus fort ,  
 Que cent mille funeraillles  
 De ceux qui dans les batailles  
 Donnaient & souffraient la mort.

5.

O BAREITH ! ô vertu ! ô graces adorées !  
 Femme fans préjugés , fans vice & fans erreur ,  
 Quand la mort t'enleva de ces tristes contrées ,  
 De ce séjour de fang , de rapine & d'horreur ;

Les nations acharnées  
 De leurs haines forcenées  
 Suspendirent les fureurs :  
 Les discordes s'arrêtèrent ;  
 Tous les peuples s'accordèrent  
 A t'honorer de leurs pleurs.

6.

De la douce vertu tel est le sûr empire ;  
 Telle est la digne offrande à tes Mânes sacrés ;  
 Vous qui n'êtes que grands , vous qu'un flatteur admire ,  
 Vous traitons-nous ainfi lorsque vous expirez ?

La mort que Dieu vous envoie ,  
 Est le seul moment de joye  
 Qui console nos esprits.  
 Emportez , ames cruelles ,  
 Ou nos haines éternelles ,  
 Ou nos éternels mépris.

7.

Mais toi dont la vertu fut toujours secourable ,  
Toi , dans qui l'héroïsme égala la bonté ,  
Qui pensais en grand-homme , en philosophe aimable ,  
Qui de ton sexe enfin n'avais que la beauté :

Si ton insensible cendre  
Chez les morts pouvait entendre  
Tous les cris de notre amour ,  
Tu dirais dans ta pensée ,  
Les Dieux m'ont récompensée ,  
Quand ils m'ont ôté le jour.

8.

C'est nous tristes humains, nous qui sommes à plaindre ;  
Dans nos champs désolés & sous nos boulevards ,  
Condamnés à souffrir , condamnés à tout craindre  
Des serpens de l'envie & des fureurs de Mars.

Les peuples foulés gémissent ,  
Les arts , les vertus périssent ;  
On assassine les Rois :  
Tandis que l'on ose encore ,  
Dans ce siècle que j'abhorre ,  
Parler de mœurs & de loix !

9.

Hélas ! qui désormais dans une Cour paisible ,  
Retiendra sagement la superstition ,  
Le sanglant Fanatisme , & l'Athéisme horrible ,  
Enchainés sous les pieds de la religion ?

Qui

Qui prendra pour son modèle  
 La loi pure & naturelle  
 Que Dieu grava dans nos cœurs !  
 Loi sainte , aujourd'hui proscrite  
 Par la fureur hypocrite  
 D'ignorans persécuteurs.

## 10.

Des tranquilles hauteurs de la Philosophie ;  
 Ta pitié contemplait avec des yeux fereins  
 Ces fantômes changeans du songe de la vie ,  
 Tant de travaux détruits , tant de projets si vains.  
 Ces factions indociles ,  
 Qui tourmentent dans nos villes  
 Nos citoyens obstinés ;  
 Ces intrigues si cruelles ,  
 Qui font des cours les plus belles  
 Un séjour d'infortunés.

## 11.

Du temps qui fuit toujours tu fis toujours usage ;  
 O combien tu plaignais l'infame oisiveté  
 De ces esprits sans goût , sans force & sans courage ,  
 Qui meurent pleins de jours , & n'ont point existé !  
 La vie est dans la pensée.  
 Si l'ame n'est exercée ,  
 Tout son pouvoir se détruit ;  
 Ce flambeau sans nourriture  
 N'a qu'une lueur obscure  
 Plus affreuse que la nuit.

12.

Illustres meurtriers , victimes mercenaires ;  
Qui redoutent la honte & maitrisant la peur ,  
L'un par l'autre animés aux combats sanguinaires ;  
Fuyiez si vous l'osiez , & mourez par honneur :  
    Une femme , une princesse ,  
    Dans sa tranquille sagesse ,  
    Du fort dédaignant les coups ,  
    Souffrant ses maux sans se plaindre ;  
    Voyant la mort sans la craindre ,  
    Etait plus brave que vous.

13.

Mais qui célébrera l'amitié courageuse ;  
Première des vertus , passion des grands cœurs ;  
Feu sacré dont brula ton ame généreuse ,  
Qui s'épurait encor au creuset des malheurs ?  
    Rougissez , ames communes ,  
    Dont les diverses fortunes  
    Gouvernent les sentimens ;  
    Frêles vaisseaux sans bouffole  
    Qui tournez au gré d'Eole ,  
    Plus légers que ses enfans.

14.

Cependant elle meurt , & Zoïle respire !  
Et des lâches Séjans un lâche imitateur ,  
A la vertu tremblante insulte avec empire ,  
Et l'hypocrite en paix sourit au délateur !

*Seconde Suite des Mélanges , &c.*

Z Le

Le troupeau faible des sages  
 Dispersé par les orages ,  
 Va périr sans successeurs ;  
 Leurs noms , leurs vertus s'oublent ;  
 Et les enfers multiplient  
 La race des oppresseurs.

15.

Tu ne chanteras plus , solitaire Silvandre ,  
 Dans ce palais des arts , où les sons de ta voix  
 Contre les préjugés osaient se faire entendre ,  
 Et de l'humanité faisaient parler les droits.

Mais dans ta noble retraite ,  
 Ta voix , loin d'être muette ,  
 Redouble ses chants vainqueurs ,  
 Sans flatter les faux critiques ,  
 Sans craindre les fanatiques ,  
 Sans chercher des protecteurs.

16.

Vils tyrans des esprits , vous serez mes victimes ;  
 Je vous verrai pleurer à mes pieds abattus ;  
 A la postérité je peindrai tous vos crimes ,  
 De ces mâles crayons dont j'ai peint les vertus.

Craignez ma main rafermie :  
 A l'opprobre , à l'infamie ,  
 Vos noms seront consacrés ,  
 Comme le sont à la gloire  
 Les enfans de la victoire ,  
 Que ma Muse a célébrés.

RE.

---

## REFLEXIONS.

**L**A princesse à qui on a élevé ce monument , en méritait un plus beau , & les monstres dont on daigne parler à la fin de cette Ode , méritent une punition plus sévère.

Dans les beaux jours de la littérature , il y avait à la vérité de plats critiques comme aujourd'hui ; *Claveret* écrivait contre *Corneille* ; *Subligni* & *Visé* attaquaient toutes les pièces de *Racine* ; chaque siècle a eu ses *F*..... Mais on ne vit jamais ( que dans nos jours ) une troupe infame de délateurs vomir hardiment leurs impostures , & en inventer encor de nouvelles , quand les premières ont été confondues ; cabaler insolemment , en accusant de cabales les plus paisibles des hommes ; attaquer jusques dans les tribunaux des gens de lettres , dont ils ne peuvent attaquer la gloire ; porter l'audace de la calomnie jusqu'à les accuser de penser en secret tout le contraire de ce qu'ils écrivent en public ; & vouloir rendre odieux par leurs imputations le nom respectable de philosophe.

La manie de ces délations a été poussée au point de dire & d'imprimer , que les philosophes sont dangereux dans un état.

Et qui sont ces hardis délateurs ? Tantôt c'est un pédant qui compromet la société dont il est , & qui ose parler de morale , tandis que ses confrères sont accusés & punis d'un parricide. Tantôt c'est le factieux auteur d'une gazette nommée

ecclésiastique , qui pour quelques écus par mois a calomnié les *Buffons* , les *Montesquieu* , & jusqu'à un ministre d'état , auteur d'un livre excellent sur une partie du droit public. C'est une troupe d'écrivains affamés , qui se vantent de défendre le christianisme à quinze sous par tome , & qui accusent d'irrégion le sage & savant auteur des essais sur Paris , & qui enfin sont forcés de lui demander pardon.

C'est surtout le misérable auteur d'un libelle intitulé *l'Oracle des Philosophes* , qui prétend avoir été admis à la table d'un homme qu'il n'a jamais vû , & dans l'antichambre duquel il ne serait pas souffert ; qui se vante d'avoir été dans un château , lequel n'a jamais existé ; & qui pour prix du bon accueil qu'il dit avoir reçu dans cette seule maison , divulgue les secrets qu'il suppose lui avoir été confiés . . . Ce polisson , nommé *Guyon* , se donne ainsi lui-même de gayeté de cœur pour un mal-honnête homme. N'ayant point d'honneur à perdre , il ne songe qu'à regagner , par le débit d'un mauvais libelle , l'argent qu'il a perdu à l'impression de ses mauvais livres. L'opprobre le couvre , & il ne le sent pas ; il ne sent que le dépit honteux de n'avoir pû même vendre son libelle. C'est donc à cet excès de turpitude , qu'on est parvenu dans le métier d'écrivain !

Ces valets de libraires , gens de la lie du peuple , & de la lie des auteurs , les derniers des écrivains inutiles , & par conséquent les derniers des hommes , sont ceux qui ont attaqué le Roi , l'état & l'église dans leurs feuilles scandaleuses

daleuses écrites en faveur des convulsionnaires. Ils fabriquent leurs impostures, comme les filous commettent leurs larcins, dans les ténèbres de la nuit, changeant continuellement de nom & de demeure, affociés à des receleurs, fuyant à tout moment la justice, & pour comble d'horreur se couvrant du manteau de la religion, & pour comble de ridicule se persuadant qu'ils rendent service.

Ces deux partis, le Janséniste & le Moliniste, si fameux longtems dans Paris, & si dédaignés dans l'Europe, fournissent des deux côtés les plumes vénales dont le public est si fatigué; ces champions de la folie, que l'exemple des sages & les soins paternels du souverain n'ont pû reprimer, s'acharnent l'un contre l'autre avec toute l'absurdité de nos siècles de barbarie, & tout le raffinement d'un temps également éclairé dans la vertu & dans le crime; & après s'être ainsi déchirés, ils se jettent sur les philosophes. Ils attaquent la raison comme des brigands réunis volent un honnête homme pour partager ses dépouilles.

Qu'on me montre dans l'histoire du monde entier un philosophe qui ait ainsi troublé la paix de sa patrie: en est-il un seul depuis *Confucius* jusqu'à nos jours, qui ait été coupable, je ne dis pas de cette rage de parti & de ces excès monstrueux, mais de la moindre cabale contre les puissances, soit séculières, soit ecclésiastiques? Non, il n'y en eut jamais, & il n'y en aura point. Un philosophe fait son premier devoir d'aimer son prince & sa patrie; il est at-

taché à sa religion, sans s'élever outrageusement contre celles des autres peuples ; il gémit de ces disputes insensées & fatales qui ont coûté autrefois tant de sang, & qui excitent aujourd'hui tant de haines. Le fanatique allume la discorde, & le philosophe l'éteint ; il étudie en paix la nature, il paye gayement les contributions nécessaires à l'état, il regarde ses maîtres comme les députés de Dieu sur la terre, & ses concitoyens comme ses frères ; bon mari, bon père, bon maître, il cultive l'amitié ; il fait que si l'amitié est un besoin de l'ame, c'est le plus noble besoin des ames les plus belles ; que c'est un contract entre les cœurs, contract plus sacré que s'il était écrit, & qui nous impose les obligations les plus chères ; il est persuadé que les méchans ne peuvent aimer.

Ainsi le philosophe fidèle à tous ses devoirs se repose sur l'innocence de sa vie. S'il est pauvre, il rend la pauvreté respectable ; s'il est riche, il fait de ses richesses un usage utile à la société. S'il fait des fautes comme tous les hommes en font, il s'en repent & il se corrige ; s'il a écrit librement dans sa jeunesse comme *Platon*, il cultive la sagesse comme lui dans un âge avancé ; il meurt en pardonnant à ses ennemis, & en implorant la miséricorde de l'Etre suprême.

Qu'il soit du sentiment de *Leibnitz* sur les monades & sur les indiscernables, ou du sentiment de ses adversaires ; qu'il admette les idées innées avec *Descartes*, ou qu'il voye tout dans le Verbe avec *Mallebranche* ; qu'il croye au plein, qu'il croye au vuide : ces innocentes spéculations exercent  
son

son esprit , & ne peuvent nuire en aucun tems à aucun homme ; mais plus il est éclairé , plus les esprits contentieux & absurdes redoutent son mépris. Et voilà la source secrète & véritable de cette persécution qu'on a suscitée quelquefois aux plus pacifiques & aux plus estimables des mortels. Voilà pourquoi les factieux , les entoufiastes , les fourbes , les pédants orgueilleux ont si souvent étourdi le public de leurs clameurs. Ils ont frappé à toutes les portes ; ils ont pénétré chez les personnes les plus respectables , ils les ont séduites ; ils ont animé la vertu même contre la vertu ; & un sage a été quelquefois tout étonné d'avoir persécuté un sage.

Quand l'évêque Irlandais *Barklay* se fut trompé sur le calcul différentiel , & que le célèbre *Jurini* eut confondu son erreur , *Barklay* écrivit que les géomètres n'étaient pas chrétiens ; quand *Descartes* eut trouvé de nouvelles preuves de l'existence de Dieu , *Descartes* fut accusé juridiquement d'athéisme ; dès que ce même philosophe eut adopté les idées innées , nos théologiens l'anathématisèrent , pour s'être écarté de l'opinion d'*Aristote* & de l'axiome de l'école : *Que rien n'est dans l'entendement qui n'ait été dans les sens*. Cinquante ans après , la mode changea ; ils traitèrent de matérialistes ceux qui revinrent à l'ancienne opinion d'*Aristote* , & de l'école.

A peine *Leibnitz* eut-il proposé son système , rédigé depuis dans la *Théodicée* , que mille voix crièrent qu'il introduisait le fatalisme , qu'il renversait la créance de la chute de l'homme , qu'il détruisait les fondemens de la religion chrétien-

ne. D'autres philosophes ont-ils combattu le système de *Leibnitz* ? on leur a dit , Vous insultez la providence.

Lorsque Milord *Shaftsbury* assura que l'homme était né avec l'instinct de la bienveillance pour ses semblables , on lui imputa de nier le péché originel : d'autres ont-ils écrit que l'homme est né avec l'instinct de l'amour-propre ? on leur a reproché de détruire toute vertu.

Ainsi quelque parti qu'ait pris un philosophe , il a toujours été en bute à la calomnie , fille de cette jalousie secrète , dont tant d'hommes sont animés , & que personne n'avoue ; enfin , de quoi pourra-t-on s'étonner depuis que le jésuite *Hardouin* a traité d'athées les *Pascals* , les *Nicoles* , les *Arnauds* & les *Mallebranches* ?

Qu'on fasse ici une réflexion. Les Romains , ce peuple le plus religieux de la terre , nos vainqueurs , nos maîtres , & nos législateurs , ne connurent jamais la fureur absurde qui nous dévore ; il n'y a pas dans l'histoire Romaine un seul exemple d'un citoyen Romain opprimé pour ses opinions ; & nous , fortis à peine de la barbarie , nous avons commencé à nous acharner les uns contre les autres , dès que nous avons appris , je ne dis pas à penser , mais à balbutier les pensées des anciens. Enfin depuis les combats des Réalistes & des Nominiaux , depuis *Ramus* assassiné par des écoliers de l'université de Paris pour venger *Aristote* , jusqu'à *Galilée* emprisonné , & jusqu'à *Descartes* banni d'une ville Batave , il y a de quoi gémir sur les hommes , & de quoi déterminer à les fuir.

Ces

Ces coups ne paraissent d'abord tomber que sur un petit nombre de sages obscurs , dédaignés , ou écrasés pendant leur vie , par ceux qui ont acheté des dignités à prix d'or ou à prix d'honneur. Mais il est trop certain que si vous rétrécissez le génie , vous abatardissez bientôt une nation entière. Qu'était l'Angleterre avant la reine *Elizabeth* , dans le tems qu'on employait l'autorité sur la prononciation de l'*Epsilon* ? L'Angleterre était alors la dernière des nations policées en fait d'arts utiles & agréables , sans aucun bon livre , sans manufactures , négligeant jusqu'à l'agriculture , & très faible même dans sa marine : mais dès qu'on laissa un libre essor au génie , les Anglais eurent des *Spencer* , des *Shakespear* , des *Bacons* , & enfin des *Lokes* & des *Newtons*.

On fait que tous les arts sont frères , que chacun d'eux en éclaire un autre , & qu'il en résulte une lumière universelle. C'est par ces mutuels secours que le génie de l'invention s'est communiqué de proche en proche ; c'est par là qu'enfin la philosophie a secouru la politique , en donnant de nouvelles vues pour les manufactures , pour les finances , pour la construction des vaisseaux. C'est par-là que les Anglais sont parvenus à mieux cultiver la terre qu'aucune nation , & à s'enrichir par la science de l'agriculture comme par celle de la marine ; le même génie entreprenant & persévérant , qui leur fait fabriquer des draps plus forts que les nôtres , leur fait écrire aussi des livres de philosophie plus profonds. La devise du célèbre ministre d'état *Walpole* , *fari quæ sentiat* , est la devise des philosophes Anglais. Ils  
mar-

marchent plus ferme & plus loin que nous dans la même carrière ; ils creusent à cent pieds le sol que nous effleurons. Il y a tel livre Français qui nous étonne par sa hardiesse , & qui paraîtrait écrit avec timidité , s'il était confronté avec ce que vingt auteurs Anglais ont écrit sur le même sujet.

Pourquoi l'Italie , la mère des arts , de qui nous avons appris à lire , a-t-elle languï près de deux cent ans dans une décadence déplorable ? C'est qu'il n'a pas été permis jusqu'à nos jours à un philosophe Italien d'oser regarder la vérité à travers son télescope ; de dire , par exemple , que le soleil est au centre de notre monde , & que le bled ne pourrit point dans la terre pour y germer. Les Italiens ont dégénéré jusqu'au tems de *Muratori* , & de ses illustres contemporains. Ces peuples ingénieux ont craint de penser ; les Français n'ont osé penser qu'à demi , & les Anglais qui ont volé jusqu'au ciel , parce qu'on ne leur a point coupé les ailes , sont devenus les précepteurs des nations. Nous leur devons tout , depuis les loix primitives de la gravitation , depuis le calcul de l'infini , & la connaissance précisée de la lumière , si vainement combattues , jusqu'à la nouvelle charrue , & à l'insertion de la petite vérole , combattues encore.

Il faudrait savoir un peu mieux distinguer le dangereux & l'utile , la licence & la sage liberté , abandonner l'école à son ridicule , & respecter la raison. Il a été plus facile aux Erules , aux Vandales , aux Goths & aux Francs , d'empêcher la raison de naître , qu'il ne le serait aujourd'hui  
de

de lui ôter sa force quand elle est née. Cette raison épurée, soumise à la religion & à la loi, éclaire enfin ceux qui abusent de l'une & de l'autre; elle pénètre lentement, mais sûrement; & au bout d'un demi-siècle une nation est surprise de ne plus ressembler à ses barbares ancêtres.

Peuple nourri dans l'oisiveté & dans l'ignorance, peuple si aisé à enflammer, & si difficile à instruire, qui courez des farces du cimetière de *St. Médard* aux farces de la foire, qui vous passionnez tantôt pour un *Quesnel*, & tantôt pour une actrice de la comédie Italienne, qui élevez une statue en un jour, & le lendemain la couvrez de boué; peuple qui dansez & chantez en murmurant, sachez que vous vous feriez égorgez sur la tombe du diacre ou sous-diacre *Paris*, & dans vingt autres occasions aussi belles, si les philosophes n'avaient depuis environ soixante ans adouci un peu les mœurs en éclairant les esprits par degrés; sachez que ce sont eux (& eux-seuls) qui ont éteint enfin les buchers, & détruit les échafauts où l'on immolait autrefois & le prêtre *Jean Hus*, & le moine *Savonarole*, & le chancelier *Thomas Morus*, & le conseiller *Anne du Bourg*, & le médecin *Michel Servet*, & l'avocat général de Hollande *Barneveldt*, & tant d'autres, dont les noms seuls feraient un immense volume: registre sanglant de la plus infernale superstition, & de la plus abominable démenée.



---

## AVERTISSEMENT.

**S**Oit que l'Ecclésiaste ait été effectivement composé par Salomon, soit qu'un autre auteur inspiré ait fait parler ce sage ; ce livre a toujours été regardé comme un monument précieux, & l'est d'autant plus, qu'on y trouve plus de philosophie. Il montre le néant des choses humaines ; il conseille en même tems l'usage raisonnable des biens que Dieu a donnés aux hommes. Il ne fait pas de la sagesse un fantôme hideux & révoltant ; c'est un cours de morale fait pour les gens du monde. C'est pourquoi on a cru ce livre de l'écriture préférable à tout autre, pour en donner un précis en vers, & pour le présenter à la personne respectable à qui on a l'honneur de l'adresser.

Il n'aurait pas été possible de le traduire d'un bout à l'autre avec succès. Le style oriental est trop différent du nôtre. L'esprit divin qui s'élève au-dessus de nos idées, néglige la méthode : il ne fait point difficulté de répéter souvent les mêmes pensées & les mêmes expressions. Il passe rapidement d'un objet à un autre ; il revient sur ses pas : il ne craint, ni les contradictions apparentes que notre esprit borné est obligé de concilier, ni les grandes hardiesses que notre faiblesse est dans la nécessité d'adoucir.

Le sentiment de sa propre insuffisance a forcé le traducteur à rassembler en un corps les idées qui sont répandues dans ce livre avec une subli-

AVERTISSEMENT. 365

me profusion ; à y mettre une liaison nécessaire pour nous , & un ordre qui était inutile à l'Esprit saint ; & enfin , à prendre un vol moins hardi , convenable à un laïque , qui donne l'abrégé d'un livre divin.

NB. On a attribué ce précis à Mr. de Voltaire ; mais il n'est pas de lui ; il est de Mr. Eratou Conseiller de S. A. S. M. le Landgrave.



PRECIS



P R E C I S  
D E L' E C C L E S I A S T E .

✱ ✱ ✱  
D  
✱ ✱ ✱  
Ans ma bouillante jeunesse  
J'ai cherché la volupté ;  
J'ai favouré son yvresse ;  
De mon bonheur dégouté ,  
Dans sa coupe enchanteresse  
J'ai trouvé la vanité.

La grandeur & la richesse  
Dans l'âge mûr m'ont flatté :  
Les embarras , la tristesse ,

L'ennui ,

---

T E X T E .

Vanité des vanités , & tout est vanité. J'ai dit dans mon cœur , Je vai me plonger dans les délices , & j'ai trouvé encor que cela est vanité. Je me suis proposé d'examiner tout ce qui est sous le soleil , & c'est une très-mauvaise occupation.... J'ai voulu connaître la doctrine & les erreurs... & c'est une affliction d'esprit. J'ai entrepris de grandes choses ; j'ai bâti des palais &c..... j'ai eu des esclaves ; j'ai fait de grands amas d'or.... & j'ai vû en tout cela vanité & affliction d'esprit,

L'ennui , la fatiété ,  
 Ont averti ma vieillesse ,  
 Que tout était vanité.

J'ai voulu de la science  
 Pénétrer l'obscurité.  
 O nature , abime immense !  
 Tu me laisses sans clarté ;  
 J'ai recours à l'ignorance ,  
 Le favior est vanité.

De quoi m'aura servi ma suprême puissance ,  
 Qui ne dit rien aux sens , qui ne dit rien au cœur ?  
 Brillante opinion , fantôme de bonheur ,  
 Dont jamais en effet on n'a la jouissance.

J'ai cherché ce bonheur , qui fuyait de mes bras ,  
 Dans mes palais de cèdre , aux bords de cent fontaines ;  
 Je le redemandais aux voix de mes syrènes ;  
 Il n'était point dans moi ; je ne le trouvais pas.

J'accu-

---

T E X T E.

J'ai fait de grands amas d'or. J'ai accumulé les substances des provinces. J'ai eu des musiciens & des musiciennes.... J'ai construit des palais & j'ai planté des jardins.... Je ne me suis refusé à aucun désir.... j'ai reconnu qu'il n'y avait que vanité & affliction d'esprit..... La vie m'est devenue insupportable..... J'ai regardé ensuite avec détestation mes applications..... après avoir cherché en vain la doctrine & la sagesse.

J'accablai mon esprit de trop de nourriture ;  
 A prévenir mon goût j'épuisai tous mes soins ;  
 Mais mon goût s'émouffait en fuyant la nature.  
 Il n'est de vrais plaisirs qu'avec de vrais besoins.

Je me suis fait une étude  
 De connaître les mortels ;  
 J'ai vû leurs chagrins cruels ,  
 Et leur vague inquiétude ,  
 Et la secrète habitude  
 De leurs penchans criminels.

L'artiste le plus habile  
 Fut le moins récompensé ;  
 Le serviteur inutile  
 Etais le plus careffé ;  
 Le juste fut traversé ,  
 Le méchant parut tranquille.

Tu viens de trahir l'amour ,  
 Et tu ris , beauté volage ;  
 Un nouvel amant t'engage ,

T'aime

T E X T E .

J'ai tourné mes pensées ailleurs. J'ai vû que sous le soleil le prix n'était point pour celui qui avait le mieux couru , ni le triomphe pour le plus courageux , ni la faveur pour l'artiste le plus habile &c. ....

T'aime & te quitte en un jour ,  
 Et dans l'instant qu'il t'outrage  
 On le trahit à son tour.

J'entens fisper partout les serpens de l'envie :  
 Je vois par ses complots le mérite immolé.  
 L'innocent confondu traîne une affreuse vie ;  
 Il s'écrie en mourant , nul ne m'a consolé.

Le travail , la vertu , pleurent sans récompense ;  
 La calomnie insulte à leurs cris douloureux ;  
 Et du riche amolli la stupide insolence  
 Ne fait pas seulement s'il est des malheureux,

Il l'est pourtant lui-même ; un éternel orage  
 Promène de son cœur les desirs inquiets ;  
 Il hait son héritier , qui le hait davantage ;  
 Il vit dans la contrainte , & meurt dans les regrets.

Dans leur course vagabonde  
 Les mortels sont entraînés ;  
 Frêles vaisseaux que sur l'onde

Battent

T E X T E.

J'ai porté mon esprit ailleurs ; j'ai vû les calomnies , l'innocent en larmes sans secours & sans consolateur ..... Un étranger dévorera toutes vos richesses après vous , & c'est là encor une très grande misère...

*Seconde Suite des Mélanges &c.*      A a

Battent les vents mutinés,  
Et dans l'océan du monde  
Au naufrage destinés.

D'espérances menfongères  
Nous vivons préoccupés ;  
Tous les malheurs de nos pères  
Ne nous ont point détrompés ;  
Nous éprouvons les misères  
Dont nos fils seront frappés.

Rien de nouveau sur la terre ;  
On verra ce qu'on a vû,  
Le droit affreux de la guerre,  
Par qui tout est confondu,  
Et le vice & la vertu  
En bute aux coups du tonnerre.

Le sage & l'imprudent, & le faible, & le fort ;  
Tous sont précipités dans les mêmes abîmes ;  
Le cœur juste & sans fiel, le cœur patri de crimes,  
Tous sont également les vains jouets du sort.

Le

---

T E X T E.

Qu'est-ce qui a été ? Ce qui fera. Qu'est-ce  
qui s'est fait ? Ce qui se fera encore ; rien de  
nouveau sous le soleil. Ne dites point que les pre-  
miers temps ont été meilleurs que ceux d'au-  
jourd'hui, c'est le discours d'un fou.

Le même champ nourrit la brebis innocente,  
 Et le tigre odieux, qui déchire son flanc :  
 Le tombeau réunit la race bienfaisante,  
 Et les brigands cruels enivrés de son sang.

En vain par vos travaux vous courez à la gloire,  
 Vous mourez : c'en est fait, tout sentiment s'éteint ;  
 Vous n'êtes ni chéri, ni respecté, ni plaint ;  
 La mort ensevelit jusqu'à votre mémoire.

Que la vie a peu d'appas !  
 Cependant on la désire.  
 Plus de plaisirs, plus d'empire  
 Dans les horreurs du trépas.  
 Un lion mort ne vaut pas  
 Un moucheron qui respire.

---

 T E X T E.

Le juste périt dans sa justice, & le méchant vit longtemps dans sa malice.... Tout arrive également au juste & à l'injuste, au pur & à l'impur, à celui qui offre des sacrifices & à celui qui n'en offre pas. Le parjure est traité comme l'homme ami de la vérité.... Les vivans savent qu'ils doivent mourir ; mais les morts ne connaissent plus rien ; il ne leur reste plus de récompense. L'amour, la haine, l'envie, périssent avec eux.....

O mortel infortuné !  
 Soit que ton ame jouisse  
 Du moment qui t'est donné ,  
 Soit que la mort le finisse ,  
 L'un & l'autre est un supplice ;  
 Il vaut mieux n'être point né.

Le néant est préférable  
 A nos funestes travaux ,  
 Au mélange lamentable  
 Des faux biens & des vrais maux ;  
 A notre espoir périssable  
 Qu'engloutissent les tombeaux.

Quel homme a jamais sçu par sa propre lumière ;  
 Si lorsque nous tombons dans l'éternelle nuit ,  
 Notre ame avec nos sens se dissoud toute entière ;  
 Si nous vivrons encor , ou si tout est détruit ?

Des

---

 T E X T E .

Qu'un homme ait eu cent enfans , qu'il ait vécu longtems , & qu'il n'ait pas joui de ses richesses , je prononce qu'un avorton vaut mieux que lui : c'est en vain qu'il est né ; il va dans les ténèbres , & son nom dans l'oubli . . . . Et j'ai préféré l'état des morts à celui des vivans , & j'ai estimé plus heureux celui qui n'est pas né encore , & qui n'a point vû les maux qui sont sous le soleil . . . . Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort.

Des plus vils animaux Dieu soutient l'existence ,  
 Ils sont ainsi que nous les objets de ses soins ;  
 Il borna leur instinct, & notre intelligence ;  
 Ils ont les mêmes sens & les mêmes besoins.

Ils naissent comme nous, ils expirent de même ;  
 Que deviendra leur ame au jour de leur trépas ?  
 Que deviendra la nôtre à ce moment suprême ?  
 Humains, faibles humains, vous ne le savez pas.

Cepen-

---

T E X T E.

J'ai dit en mon cœur, Dieu met en probation  
 les enfans des hommes. Il montre qu'ils sont sem-  
 blables aux bêtes. Les hommes meurent comme  
 les bêtes, leur sort est égal ; ils respirent de mê-  
 me ; l'homme n'a rien de plus que la bête. Tout  
 est vanité ; tout tend au même lieu : ils ont tous  
 été tirés de la terre ; ils iront tous en terre. Qui  
 connaît si l'ame des hommes monte en haut,  
 & si l'ame des bêtes descend en bas ?

*NB.* L'Ecclésiaste semble s'exprimer ici avec une  
 dureté qui convenait sans doute à son temps, & qui  
 doit être adoucie dans le nôtre. Aussi l'auteur du *pré-  
 cis* ne dit point, *l'homme n'a rien de plus que la bête* ;  
 mais qui fait, par sa propre lumière, si l'homme n'a  
 rien de plus que la bête ? C'est le sens de l'Ecclésiaste.  
 L'homme ne fait rien par lui-même, il a besoin de  
 la foi.

Cependant l'homme s'égare  
 Dans ses travaux infensés.  
 Les biens donc l'Inde se pare ;  
 Avec fureur amassés ,  
 Sont vainement entassés  
 Dans les trésors de l'avare.

Ce monarque ambitieux  
 Menaçait la terre entière ;  
 Il tombe dans sa carrière ;  
 Et ce géant sourcilleux ,  
 Ce front qui touchait aux cieus ,  
 Est caché dans la poussière.

La beauté dans son printemps  
 Brille pompeuse & chérie ,  
 Semblable à la fleur des champs ,  
 Le matin épanouie ,  
 Le soir livide & flétrie ,  
 En horreur à ses amans.

Ainsi

---

 T E X T E .

Un homme quelquefois domine pour son propre malheur. Un homme est seul sans enfans ni frère : Cependant il travaille sans cesse. Il est infatigable de richesses ; il ne lui vient point dans l'esprit de se dire , Pour qui est-ce que je travaille ? ... La femme est plus amère que la mort.

Ainsi tout se corrompt , tout se détruit , tout passe ;  
 Mon oreille bientôt fera sourde aux concerts.  
 La chaleur de mon sang va se tourner en glace :  
 D'un nuage épaissi mes yeux seront couverts.

Des vins du mont Liban la sève nourrissante ;  
 Ne pourra plus flatter mes languissans dégoûts ;  
 Courbé , traînant à peine une marche pesante ,  
 J'approcherai du terme où nous arrivons tous.

Je ne vous verrai plus , beautés , dont la tendresse  
 Consola mes chagrins , enchantâ mes beaux jours.  
 O charme de la vie ! ô précieuse yvresse !  
 Vous fuyez loin de moi , vous fuyez pour toujours.

Du

---

T E X T E.

Lorsque les gardes de la maison ( c'est-à-dire les jambes ) commenceront à trembler ; quand celles qui doivent moudre ( c'est-à-dire les dents ) seront en petit nombre & oisives ; quand l'aman-dier fleurira ( c'est-à-dire quand la tête sera chauve ) ; que les capres se dissipent ( c'est-à-dire que les cheveux seront tombés ) ; quand la chaîne d'argent sera rompue , que le ruban d'or se retirera , que la cruche se cassera sur la fontaine , ( c'est-à-dire , quand on ne sera plus propre aux plaisirs ) &c.

Du tems qui périt sans cesse  
 Saififions donc les momens ;  
 Possédons avec sagesse ,  
 Go tons sans emportemens ,  
 Les biens qu'à notre jeunesse  
 Donnent les cieus indulgens.

Que les plaisirs de la table ,  
 Les entretiens amusans ,  
 Prolongent pour nous le temps ;  
 Et qu'une compagnie aimable ,  
 M'inspire un amour durable ,  
 Sans trop régner sur mes sens.

Mortel,

T E X T E .

Et j'ai reconnu qu'il n'y a rien de meilleur à l'homme que de se réjouir dans ses œuvres , & que c'est là son partage ; car qui le ramènera de la mort pour connaître l'avenir ? . . . Ne vaut-il pas mieux manger & boire , & faire plaisir à son cœur avec le fruit de ses travaux ? cela même est de Dieu. J'ai donc cr  qu'il est bon que l'homme mange & boive , & qu'il jouisse gaiement du fruit de son travail pendant sa vie ; car c'est là sa portion. Et quand Dieu lui a donné biens & richesses & pouvoir d'en jouir , c'est un don de Dieu . . . Et j'ai reconnu qu'il n'y a rien de meilleur que de se réjouir & de bien faire.

Mortel, voilà ton partage  
 Par les destins accordé ;  
 Sur ces biens , sur leur usage  
 Ton vrai bonheur est fondé :  
 Qu'ils soient possédés du sage ,  
 Sans qu'il en soit possédé.

Usez , n'abusez point , ne foyez point en proie  
 Aux désirs effrénés , au tumulte , à l'erreur.  
 Vous m'avez affligé , vains éclats de la joie ,  
 Votre bruit m'importune , & le rire est trompeur.

Dieu nous donna des biens , il veut qu'on en jouisse ;  
 Mais n'oubliez jamais leur cause & leur auteur ,

Et

---

T E X T E.

J'ai réputé le rire une erreur , & j'ai dit à la joie , Pourquoi t'es-tu trompée ? Marchez selon les voies de votre cœur & de vos yeux ; mais sachez que Dieu vous demandera compte. Eloignez le mal de vous . . . . Mangez votre pain , buvez votre vin avec joye ; jouissez de la vie avec la femme que vous aimez . . . . car c'est là votre portion dans la vie , & dans le travail qui vous exerce sous le soleil.

Réjouissez-vous donc , jeune homme , dans votre jeunesse ; que votre cœur soit dans l'allégresse &c . . . Craignez Dieu , observez ses loix , car c'est là le tout de l'homme.

Et lorsque vous goûtez sa divine faveur ,  
O mortels , gardez-vous d'oublier sa justice.

Aimez ses biens pour lui , ne l'aimez point pour eux ;  
Ne pensez qu'à ses loix , car c'est là tout votre être.  
Grand , petit , riche , pauvre , heureux ou malheureux ,  
Etranger sur la terre , adorez votre maître ,

N'affectez point les éclats  
D'une vertu trop austère ;  
La sagesse atrabilaire  
Nous irrite & n'instruit pas.  
C'est à la vertu de plaire ,  
Le vice a bien moins d'appas.

Indulgent pour la faiblesse  
Que vous voyez en autrui ,  
Qu'il trouve en vous un appui ,  
Que son sort vous intéresse,  
Hélas ! malgré la sagesse ,  
Vous tomberez comme lui,

Favori

T E X T E .

Ne foyez pas plus juste & plus sage qu'il ne faut , de peur d'être stupide. Il est bon de soutenir le juste ; mais ne retirez pas votre main de celui qui ne l'est pas. Il n'y a point de juste sur la terre qui ne pèche &c. . .

Favori de la nature ,  
 Le climat le plus vanté ,  
 Par les vents , par la froidure ,  
 Voit son espoir avorté ;  
 Et la vertu la plus pure  
 A ses tems d'iniquité.

Répandez vos bienfaits avec magnificence ,  
 Même aux moins vertueux ne les refusez pas ;  
 Ne vous informez point de leur reconnaissance ;  
 Il est grand , il est beau de faire des ingrats.

Laissez parler les cours , & crier le vulgaire :  
 Leur langue est indiscrette , & leurs yeux sont jaloux ,  
 De leurs suffrages faux dédaignez le salaire.  
 Dieu vous voit , il suffit. Qu'il régne seul sur vous.

L'homme est un vil atôme , un point dans l'étendue :  
 Cependant du plus haut des palais éternels ,  
 Dieu sur notre néant daigne abaisser sa vue :  
 C'est lui seul qu'il faut craindre , & non pas les mortels.

## T E X T E.

Répandez votre pain sur les eaux qui passent ,  
 c'est-à-dire , faites également du bien à tout le  
 monde &c. . . . Ne faites point attention aux cho-  
 ses qui se disent de vous. Dieu vous fera rendre  
 compte en sa justice de ce que vous avez fait  
 en bien ou en mal.

---

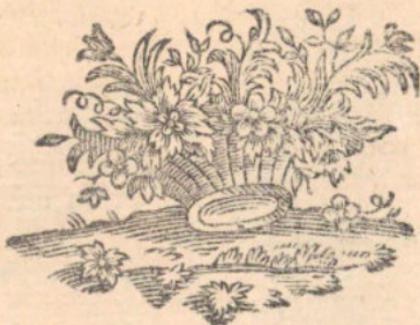
AVERTISSEMENT  
DE L'ÉDITEUR.

**A**près avoir donné le Précis de l'Ecclésiaste, qui est l'ouvrage le plus philosophique de l'ancienne Asie, voici le Précis du Cantique des cantiques, par le même Mr. Eratou. C'est le poème le plus tendre, & même le seul de ce genre qui nous soit resté de ces tems reculés. Tout y respire une simplicité de mœurs, qui seule rendrait ce petit poème précieux. On y voit même une esquisse de la poésie dramatique des Grecs. Il y a des chœurs de jeunes filles & de jeunes hommes qui se mêlent quelquefois au dialogue des deux personnages. Les deux interlocuteurs sont le Chaton & la Sulamith. Chaton est le mot hébreu, qui signifie l'amant ou le fiancé. La Sulamith est le nom propre de la fiancée. Plusieurs savans hommes ont attribué cet ouvrage à Salomon; mais on y voit plusieurs versets qui ont fait douter qu'il en puisse être l'auteur.

On a rassemblé les principaux traits de ce poème pour en faire un petit ouvrage régulier, qui en conservât tout l'esprit. Les répétitions & le désordre, qui étaient peut-être un mérite dans le stile oriental, n'en sont point un dans le nôtre. On s'est abstenu surtout scrupuleusement de toucher aux sublimes & respectables allégories, que les plus graves docteurs ont tirées de cet ancien poème; & on s'en est tenu à la simplicité non moins respectable

AVERTISSEMENT. 381

pectable du texte. Nous autres Editeurs nous ne pouvons donner une idée plus claire de ces choses, qu'en imprimant la lettre de Monsieur Eratou à Monsieur Clopicre Aumonier de S. A. S. M. le Landgrave.



LETTRE

---

## L E T T R E

De Mr. *Eratou*, à Mr. *Clopicre*, Aumô-  
nier de S. A. S. M. le Landgrave.

*Monsieur & cher ami,*

J'Apprends avec mépris que le précis du Cantique des Cantiques a encouru la censure de quelques ignorans, qui font les entendus. Ces pauvres gens ont jugé un ouvrage hébreu, qui a environ trois mille ans d'antiquité, comme ils jugeraient un bouquet à *Iris*, ou une jouissance de l'abbé *Tétu*, ou une chançon de l'abbé de *l'Atteignan*, imprimée dans le *Mercure galant*; ils ne connaissent que nos petits amours de ruelle, ce qu'on appelle des conquêtes; ils ne peuvent se faire une idée des tems héroïques, ou patriarchaux; ils s'imaginent que la nature a été au fond de l'Asie, ce qu'elle est dans la paroisse de St. André des Arts, ou des Arcs, & dans la cour du palais.

Il faut apprendre à ces pedans petits-maitres, qu'il y a toujours eu une grande différence entre les mœurs des Asiatiques qui n'ont jamais changé, & celles des badauts de Paris qui changent tous les jours. Ils doivent se mettre dans la tête que la princesse *Nausicaa*, fille du Roi *Alcinoüs*, & l'épouse du Cantique des cantiques, & la naïve parente de *Boos*, & *Lia*, & *Rachel*, n'ont rien de commun

mun avec la femme ou la fille d'un marguillier.

Les chastes amours, la propagation de l'espèce humaine, ne faisaient point rougir; on ne célébrait point l'adultère en chansons; on ne mettait point sur un théâtre d'opéra les amours les plus lascifs, avec l'approbation d'un censeur, & la permission de lieutenant de police de Jérusalem.

Si les amours respectables de l'époux & de l'épouse commencent par ces mots, *Isaguni minschot pihô Kytobem dodeka me yayin: Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche, car sa gorge est meilleure que du vin*: c'est que l'auteur de ce cantique n'était pas né à Paris; c'est que ni notre galanterie, ni notre petit esprit critique, ni notre insolence pédantesque, n'étaient pas connus à Jérusalem.

Vous qui insultez à l'antiquité sans la connaître, vous qui n'êtes savans que dans la langue de l'opéra de Paris, du barreau de Paris, & des brochures de Paris; vous qui voulez que l'esprit divin emprunte votre stîle, osez lire le livre d'*Ezéchiël*; vous ferez scandalisés que Dieu ordonne au prophète de manger son pain couvert d'excrémens humains, & qu'ensuite il change cet ordre en celui de manger son pain avec de la fiente de vache. Mais sachez que dans toute l'Arabie déserte, on ne cuit pas aujourd'hui son pain autrement; surtout que les plus vils excréments, & le bourgeois le plus fier qui achète un office, sont absolument égaux aux yeux du Créateur, & même aux yeux du sage; que rien n'est ni dégoutant, ni vil, ni odieux devant la sagesse, sinon l'esprit d'ignorance & d'orgueil, qui juge de tout suivant ses petits usages & ses petites idées.

Ceux

Ceux qui ont osé regarder les expressions naturelles d'un amour légitime comme des expressions profanes, seraient bien étonnés s'ils lisaient le seizième & le vingt-troisième chapitre d'Ezéchiel, qu'ils n'ont jamais lû; ils verront dans le seizième, que Dieu même compare Jérusalem à une jeune fille, pauvre, mal-propre, dégoûtante. J'ai eu pitié de vous, dit-il, je vous ai fait croître comme l'herbe des champs. *Et ubera tua intumuerunt, & pilus tuus germinavit, & eras nuda, & transivi per te, & vidi te, & ecce tempus amantium, & extendi amictum meum super te, & facta es mihi, & te lavavi aquâ, & vestiui te discoloribus — & ornavi te ornamentis, & dedi armillas & torquem . . . sed habens fiduciam in pulchritudine tua — fornicata es cum omni transeuntî — & fecisti tibi simulacra masculina, & fornicata es cum eis — & fecisti tibi lupanar, & fornicata es cum vicinis magnarum — carniû & dona donabas eis ut intrarent ad te undique ad fornicandum.*

Le vingt-troisième chapitre est encor beaucoup plus fort. Ce sont les deux sœurs Oolla & Oliba, qui se sont abandonnées aux plus infâmes prostitutions; Oolla a aimé avec fureur de jeunes officiers & de jeunes magistrats. *Oliba insanivit amore super concubitum eorum qui habent membra asinorum, & sicut fluxus equorum fluxus eorum.*

Vous voyez évidemment que dans ces temps-là on ne faisait point scrupule le découvrir ce que nous voilons, de nommer ce que nous n'osons dire, & d'exprimer les turpitudes par les noms des turpitudes.

D'où vient notre délicatesse? C'est que plus  
les

les mœurs sont dépravées , plus les expressions deviennent mesurées. On croit regagner en langage ce qu'on a perdu en vertu. La pudeur s'est enfuie des cœurs , & s'est réfugiée sur les lèvres. Les hommes sont enfin parvenus à vivre ensemble , sans se dire jamais un seul mot de ce qu'ils sentent , & de ce qu'ils pensent ; la nature est partout déguisée , tout est un commerce de tromperie.

Rien de plus naturel , de plus ingénu , de plus simple , de plus vrai que le Cantique des Cantiques ; donc il n'est pas fait pour notre langue , disent ces hypocrites qui lisent l'*Aloisia* , & qui prennent des airs graves en sortant des lieux que fréquentait *Ooliba*.

La traduction que j'ai faite de cette ancienne églogue Hébraïque , n'est point indécente ; elle est tendre , elle est noble , elle n'est point recherchée , comme celle de *Théodore de Beze* :

*Ecce tu bellissima*  
*His columbis preedita*  
*Petulis ocellulis*  
*Hinc & indè pendulis*  
*Crispullis cincinnulis.*

J'ai eu surtout l'attention de ne point traduire les endroits dont l'esprit licentieux de quelques jeunes gens abuse quelquefois. Plusieurs Interprètes n'ont fait aucune difficulté de traduire littéralement ce passage. *Misit manum ad foramen* , & *intremuit venter meus* : & cet autre : *Absque eo quod intrinsecus latet.*

*Calmet* même en adoptant le sens dans lequel *St. Jérôme* entend ces paroles , ne craint point de

*Seconde Suite des Mélanges &c.*      B b      les

les expliquer par ce demi-vers d'*Ovide*.

... *Si qua latent meliora putat.*

*Calmet* était comptable aux favans des diverses traductions de ses passages. Il devait rappeler les usages anciens de l'Orient. Il n'écrivait ni pour les mauvais plaifans, ni pour les mauvais critiques de nos jours. Mais le devoir d'un commentateur, & celui d'un poëte ne font pas les mêmes. J'imite, je rédige, & je ne commente pas. J'ai dû retrancher ces images, qui autrefois n'étaient que naïves, & peuvent aujourd'hui paraître trop hardies.

Je n'ai donc rendu que les idées tendres; j'ai supprimé celles qui vont plus loin que la tendresse, & qui peuvent paraître trop phisiques; de même que j'ai adouci dans l'*Ecclésiaste*, ce qui pouvait paraître d'une métaphisique trop dure. Ceux qui me reprochent d'avoir supprimé les choses hardies, n'ont pas fait assez d'attention au tems présent; & ceux qui me reprochent d'avoir fidèlement exprimé les autres, n'ont aucune connaissance des tems passés.

En un mot, l'esprit du texte est entièrement conservé dans mon ouvrage. C'est ainsi que les princes de l'église de Rome en ont jugé, & leur approbation a un peu plus de poids que les censures de quelques laïcs qui n'entendent ni l'Hébreu, ni le Grec, savent très-peu le Latin, parlent très-mal Français, & se mêlent toujours de dire leur avis sur ce qui ne les regarde point.



P R E C I S  
 D U  
 C A N T I Q U E  
 D E S  
 C A N T I Q U E S.

I N T E R L O C U T E U R S.

LE CHATON , LA SULAMITH.

*Les compagnes , les amis du Chaton ne parlent pas.*

L E C H A T O N .



Ue les baisers ravissans ,  
 De ta bouche demi close ,  
 Ont enyvré tous mes sens !  
 Les lys , les boutons de rose ,

De

T E X T E .

Qu'il me baise , ou qu'elle me baise des baisers  
 de

R E M A R Q U E .

*Quoique plusieurs grands personnages ayent crié  
 B b 2 que*

De tes deux globes naissans,  
 Sont à mon ame enflammée  
 Comme les vins bienfaisans  
 De la fertile Idumée,  
 Et comme le pur encens  
 Dont Tadmor est parfumée :  
 Sous les murs des Pharaons,  
 A travers les beaux vallons,  
 Les cavales bondissantes

Ont

---

*T E X T E.*

de sa bouche ; car vos mammelles sont meilleures que le vin ; elles ont l'odeur du meilleur baume ; & votre nom est une huile répandue.

*R E M A R Q U E.*

*que c'était la Sulamite qui parlait dans ces deux premiers versets ; cependant , comme il s'agit de mammelles , il a paru plus convenable de mettre ces paroles dans la bouche du Chaton. De plus , la comparaison des mammelles avec les grappes de raisin & avec du vin , se retrouve plusieurs fois dans le cantique ; & c'est toujours le Chaton qui parle. Les hébraïsans disent que le terme qui répond à mammelle , est d'une beauté énergique en Hébreu. Ce mot n'a pas en Français la même grace. Teton est trop peu grave. Sein est trop vague. Les savans croient qu'il est difficile d'atteindre à la beauté de la langue Hébraïque.*

Ont moins de légèreté ;  
 Les colombes careffantes ,  
 Dans leurs ardeurs innocentes ,  
 Ont moins de fidélité.

## LA SULAMITE.

J'ai peu d'éclat, peu de beauté , mais j'aime ;  
 Mais je suis belle aux yeux de mon amant.

Lui

## T E X T E.

Mon amie , je te compare aux chevaux attelés aux chars de *Pharaon*. Ah que vous êtes belle ! vos yeux font comme des yeux de colombe.

Je suis noire , mais je suis belle comme les tabernacles de *Cédar* , & comme les pelisses de *Salomon* . . . . . Ne considérez pas que je suis trop brune , car c'est le soleil qui m'a halée. Mes parens m'ont fait garder les vignes. Hélas ! je n'ai pû garder ma propre vigne.

## R E M A R Q U E.

*Ces paroles semblent prouver que la Sulamite est une bergère , une villageoise , qui dit naïvement qu'elle se croit belle comme les tapisseries du Roi , & que par conséquent ce Cantique n'est pas l'épithalame de Salomon & d'une fille du Roi d'Egypte , comme d'illustres commentateurs l'ont dit. Les princesses Egyptiennes n'étaient pas noires , & ne gardaient pas les vignes.*

390    P R E C I S   D U   C A N T I Q U E

Lui seul il fait ma joie & mon tourment.  
 Mon tendre cœur n'aime en lui que lui-même.  
 De mes parens la sévère rigueur  
 Me commanda de bien garder ma vigne ;  
 Je l'ai livrée au maître de mon cœur ;  
 Le vendangeur en était assez digne.

L E   C H A T O N .

Non tu ne te connais pas ,  
 O ma chère Sulamite !

Ren

T E X T E .

Si tu ne te connais pas la plus belle des femmes , va paître tes moutons & tes chevreaux.....  
 Il y a soixante Reines , quatre-vingt concubines ,  
 &

R E M A R Q U E .

*Ces soixante Reines & ces quatre-vingt concubines ont fait penser à plusieurs commentateurs que ce n'est pas Salomon qui composa ce Cantique , puisque Salomon avait sept cent femmes & trois cent concubines , selon le texte sacré . Peut-être n'avait-il alors que soixante femmes . Il se peut aussi que l'auteur parle ici d'un autre roi que Salomon . Les commentateurs qui ne croient pas que le Cantique des cantiques soit de ce roi Juif , prétendent qu'il n'est guères vraisemblable que Salomon dise à sa bien-aimée , Tu es plus belle que toutes*

Ren justice à tes appas ,  
 N'ignore plus ton mérite.  
 Salomon dans son palais  
 A cent femmes , cent maîtresses ,  
 Seul objet de leurs tendresses ,  
 Et seul but de tous leurs traits.  
 Mille autres sont renfermées  
 Dans ce palais des plaisirs ,  
 Et briguent par leurs soupirs ,  
 L'heureux moment d'être aimées.  
 Je ne possède que toi.  
 Mais ce ferrail d'un grand roi ,  
 Ces compagnes de sa couche ,  
 Ces objets si glorieux ,  
 N'ont point d'attrait qui me touche.

Rien

## T E X T E.

& de jeunes filles sans nombre. Tu es seule ma colombe, ma parfaite. Les reines & les concubines t'ont admirée.

## R E M A R Q U E.

*tes les maîtresses du roi. C'est une expression qui semble convenir aux hommes d'un ordre inférieur, comme il est d'usage parmi nous d'appeler une femme ma reine. Cependant il est tout aussi naturel que Salomon dise à sa nouvelle femme, Tu es plus belle que toutes mes femmes & mes maîtresses.*

Rien n'approche sous les cieux  
 D'un sourire de ta bouche ,  
 D'un regard de tes beaux yeux.  
 Sais-tu que ces grandes reines ,  
 Dans leurs pompes si hautaines ,  
 A ton aspect ont pâli ?  
 Leur éclat s'en est terni.  
 Défaites , humiliées ,  
 Malgré leur orgueil jaloux ,  
 Toutes se font écriées ,  
 Elle est plus belle que nous !

L A S U L A M I T E .

Le Maître heureux de mes sens , de mon ame ,  
 De tous mes vœux , de tous mes sentimens ,  
 Me fait goûter de fortunés momens.  
 Soutenez-moi , je languis , je me pâme ,  
 Je meurs d'amour , versez sur moi des fleurs ,  
 Inondez moi des plus douces odeurs.  
 Que sur mon sein mon tendre amant repose ,  
 Qu'en

T E X T E .

Mon bien-aimé est comme un bouquet de mirthe ; il demeurera entre mes mammelles . . . Soutenez-moi avec des fleurs , fortifiez-moi avec des fruits ; car je languis d'amour. Qu'il mette sa main gauche sur ma tête , & que sa main droite m'embrasse.

Qu'en s'endormant , de moi-même il dispose ;  
 Qu'il soit à moi dans les bras du sommeil ;  
 Que de ses mains il me tienne embrassée ;  
 Que son image occupe ma pensée ,  
 Et qu'il m'embrasse encor à son réveil.

Chère idole que j'adore ,  
 Mon cœur a veillé toujours ;  
 Je me lève avant l'aurore ,  
 Je demande mes amours.  
 Lit sacré , dépositaire  
 Des mouvemens de mon cœur ,  
 Des amours doux sanctuaire ,  
 Qu'as-tu fait de mon bonheur ?  
 Eveillez-vous , mes compagnes ,  
 Venez plaindre mon tourment ;  
 Prés , ruisseaux , forêts , montagnes ,  
 Rendez-moi mon cher amant.

Je l'ai perdu , le seul bien qui m'enchanté.  
 Ah ! je l'entends , j'entends sa voix touchante ;

II

---

 T E X T E .

Je dors , mais mon cœur veille.

## R E M A R Q U E .

*Il est difficile d'expliquer comment à la fois on dort & on veille. C'est une figure asiatique qui exprime un songe.*

Il vient , il ouvre , il entre. Ah je te voi !  
 Mon cœur s'échappe & s'envole après toi.

Hélas ! une fausse image  
 Trompe mes yeux égarés ;  
 Je ne vois plus qu'un nuage ;  
 Les regrets font le partage  
 De mes sens désespérés.  
 O mes compagnes fidèles ,  
 Voyez mes craintes cruelles ,  
 Adoucissez ma douleur ;  
 Dites-moi quelle contrée ,  
 Quelle terre est honorée  
 De l'objet de mon ardeur ,  
 Quel Dieu m'en a séparée ?

L E S

*T E X T E.*

J'ai cherché durant la nuit celui qu'aime mon  
 ame ; je l'ai cherché , & je ne l'ai point trouvé.  
 Mon bien-aimé a passé sa main par le trou , &  
 mon ventre tressaillit à ce tact. J'ai ouvert la  
 porte à mon bien-aimé , mais il n'y était plus ;  
 mon ame s'est liquéfiée. Je l'ai cherché , & je ne  
 l'ai point trouvé &c.

*La Sulamite dit ensuite qu'elle a cherché son Chaton aux  
 portes de la ville , & que les gardes l'ont battue , ce qui ne  
 conviendrait guère à une épouse de Salomon.*

## LES COMPAGNES DE LA SULAMITE.

Apprenez-nous quel est l'amant heureux ,  
 Qui vous retient dans de si douces chaînes.  
 Nous partageons votre joye & vos peines ,  
 Nous chercherons cet objet de vos vœux.

## LA SULAMITE.

Le vainqueur que j'idolâtre  
 Est le plus beau des humains ,

L'amour

## TEXTE.

Je vous conjure , filles de Jérusalem , si vous  
 trouvez mon bien-aimé , de lui dire que je lan-  
 guis d'amour . . . .

## LES FILLES.

Quel est le bien-aimé que vous aimez d'amour ,  
 Ô la plus belle des femmes ? &c.

## LA SULAMITE.

Mon bien-aimé est blanc & rouge , choisi en-  
 tre mille ; ses cheveux sont comme des feuilles  
 de palmier , noirs comme un corbeau. Ses yeux  
 sont comme des pigeons sur le bord des eaux la-  
 vés dans du lait. Ses joues sont comme des par-  
 terres d'aromates ; sa poitrine est comme un  
 yvoire marqueté de saphirs , &c.

## LES FILLES.

Où est allé votre bien-aimé ? nous l'irons  
 chercher avec vous.

L'amour forma de ses mains  
 Son sein plus blanc que l'albâtre ;  
 L'ébène de ses cheveux  
 Ombre son front d'ivoire ;  
 Ce front noble & gracieux ,  
 Ce front couronné de gloire ;  
 Un feu pur est dans ses yeux.  
 Sous une telle figure  
 Descendent du haut des cieux  
 Les maîtres de la nature ,  
 Ministres du Dieu des Dieux.  
 Mais de son cœur vertueux  
 Si je faisais la peinture ,  
 Vous le connaîtriez mieux.

## L E C H A T O N .

Je vous retrouve , ô maîtresse chérie ;  
 Je vous revois , je vous tiens dans mes bras.

Dans

## T E X T E .

## L E C H A T O N .

Je suis descendu dans le jardin des noyers ,  
 pour voir les fruits des vallées... Votre nez est  
 comme la tour du mont Liban qui regarde vers  
 Da-

## R E M A R Q U E .

*C'était un usage commun dans les pays chauds , de  
 ne point boire son vin pur . On le mêlait souvent  
 avec*

Dans mes jardins j'avais porté mes pas ;  
 Mais près de vous toute fleur est flétrie.  
 Charmant palmier , tige aimable & fleurie ,  
 Je viens cueillir vos fruits délicieux.  
 Ciel , que le tems est un bien précieux !  
 Tout le consume , & l'amour seul l'emploie.  
 Mes chers amis , qui partagez ma joie ,  
 Buvez , chantez , célébrez ses attraits ;  
 Dans les bons vins que votre ame se noie ;  
 Je vais goûter des plaisirs plus parfaits.

## LA S U L A M I T E.

Paix du cœur , volupté pure ,  
 Doux & tendre emportement ,  
 Vous guérissez ma blessure.

Ne

## T E X T E.

Damas... votre taille est semblable à un palmier.  
 J'ai dit , Je monterai sur le palmier , & j'en prendrai les fruits ; car vos mammelles sont comme des grapes de raisin &c.

J'ai bû mon vin avec mon lait. Mangez , mes amis , buvez , enyvrez-vous , mes très-chers amis.

## R E M A R Q U E.

*avec du lait. Dans l'Odyssée on y infuse des racines de fromage. Les anciens diffèrent de nous en tout.*

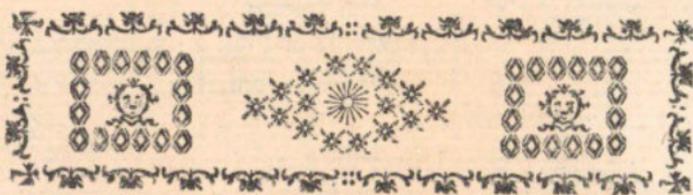
Ne souffrez pas que j'endure  
 Un nouvel éloignement.  
 L'absence d'un seul moment  
 Est un moment de parjure,  
 Allons voir, allons tous deux  
 Voir nos mirtes amoureux;  
 Prenons soin de leur culture;  
 Redoublons nos tendres nœuds  
 Sur nos tapis de verdure.  
 Fuyons le bruyant séjour  
 De cette superbe ville.  
 Le village est plus tranquille,  
 Et la nature & l'amour  
 L'ont choisi pour leur azile.

---

*T E X T E.*

Je suis à mon bien-aimé, & son cœur se re-  
 tourne vers moi. Venez, sortons dans les champs,  
 demeurons au village; levons-nous matin pour  
 aller aux vignes. C'est là que je vous donnerai  
 mes mammelles.





L E

## PAUVRE DIABLE.

**Q**UEL parti prendre ? où suis-je ? & qui  
dois-je être ?

Né dépourvu , dans la foule jetté,  
Germe naissant par les vents emporté ;

Sur quel terrain puis-je espérer de croître ?

Comment trouver un état , un emploi ?

Sur mon destin de grace instruisez-moi.

— Il faut s'instruire & se fonder soi-même ;

S'interroger , ne rien croire que soi ,

Que son instinct ; bien savoir ce qu'on aime ;

Et sans chercher des conseils superflus ,

Prendre l'état qui vous plaira le plus.

J'aurais aimé le métier de la guerre. :

Qui vous retient ? allez ; déjà l'hiver

A disparu ; déjà gronde dans l'air

L'airain bruyant , ce rival du tonnerre ;

Du duc de Broglie osez suivre les pas ;

Sage en projets , & vif dans les combats ,

Il a transmis sa valeur aux soldats ;

Il va venger les malheurs de la France :  
 Sous ses drapaux marchez dès aujourd'hui ;  
 Et méritez d'être aperçu de lui.

— Il n'est plus tems ; j'ai d'une lieutenance  
 Trop vainement demandé la faveur ,  
 Mille rivaux briguaient la préférence ;  
 C'est une presse ! En vain Mars en fureur  
 De la patrie a moissonné la fleur ,  
 Plus on en tue , & plus il s'en présente :  
 Ils vont trotant des bords de la Charente ,  
 De ceux du Lot , des côteaux Champenois ,  
 Et de Provence , & des monts Francomtois ,  
 En botte , en guêtre , & surtout en guenille ,  
 Tous assiégeant la porte de Crémille ,  
 Pour obtenir des maîtres de leur sort  
 Un beau brevet qui les mène à la mort.  
 Parmi les flots de la foule empressée ,  
 J'allai montrer ma mine embarrassée ;  
 Mais un Commis me prenant pour un sot ,  
 Me rit au nez , sans me répondre un mot ;  
 Et je voulus , après cette aventure ,  
 Me retourner vers la magistrature.

— Eh bien ! la robe est un métier prudent ;  
 Et cet air gauche , & ce front de pédant ,  
 Pourront encor passer dans les enquêtes ;  
 Vous verrez là de merveilleuses têtes !  
 Vite achetez un emploi de Caton ;  
 Allez juger ; êtes-vous riche ? — Non ,  
 Je n'ai plus rien , c'en est fait. — Vil atôme !  
 Quoi ! point d'argent ? Et de l'ambition !

Pauvre impudent , apprends qu'en ce royaume  
 Tous les honneurs sont fondés sur le bien.  
 L'antiquité tenait pour axiome ,  
 Que rien n'est rien , que de rien ne vient rien.  
 Du genre humain connais quelle est la trempe ;  
 Avec de l'or je te fais président ,  
 Fermier du Roi , conseiller , intendant.  
 Tu n'as point d'aile , & tu veux voler ! rampe.

— Hélas ! Monsieur , déjà je rampe assez.  
 Ce fol espoir qu'un moment a fait naître ,  
 Ces vains désirs pour jamais sont passés :  
 Avec mon bien j'ai vû périr mon être.  
 Né malheureux , de la crasse tiré ,  
 Et dans la crasse en un moment rentré ,  
 A tous emplois on me ferme la porte.  
 Rebut du monde , errant , privé d'espoir ;  
 Je me fais moine , ou gris , ou blanc , ou noir ,  
 Rasé , barbu , chauffé , déchaux , n'importe.  
 De mes erreurs déchirant le bandeau ,  
 J'abjure tout ; un cloître est mon tombeau ;  
 J'y vai descendre ; oui , j'y cours. — Imbécille ;  
 Va donc pourrir au tombeau des vivans.  
 Tu crois trouver le repos , mais apprends  
 Que des soucis c'est l'éternel azile ,  
 Que les ennuis en font leur domicile ,  
 Que la discorde y nourrit ses serpens ,  
 Que ce n'est plus ce ridicule tems  
 Où le capuce , & la toque à trois cornes ;  
 Le scapulaire & l'imprudent cordon  
 Ont extorqué des hommages sans bornes.

Du vil berceau de son illusion  
 La France arrive à l'âge de raison ;  
 Et les enfans de *François & d'Ignace*  
 Bien reconnus sont remis à leur place.  
 Nous faisons cas d'un cheval vigoureux,  
 Qui déployant quatre jarrets nerveux,  
 Frappe la terre & bondit sous son maître ;  
 J'aime un gros bœuf, dont le pas lent & lourd,  
 En sillonnant un arpent dans un jour,  
 Forme un gueret où mes épics vont naître ;  
 L'âne me plaît, son dos porte au marché  
 Les fruits du champ que le rustre a bêché ;  
 Mais pour le finge, animal inutile,  
 Malin, gourmand, saltimbanque indocile,  
 Qui gâte tout, & vit à nos dépens,  
 On l'abandonne aux laquais fainéans.  
 Le fier guerrier, dans la Saxe en Thuringe,  
 C'est le cheval : un \* Pequet, un † Plenens,  
 Un trafiquant, un commis est le bœuf,  
 Le peuple est l'âne, & le moine est le finge.

— S'il est ainsi, je me décroître. O Ciel !  
 Faut-il rentrer dans mon état cruel !  
 Faut-il me rendre à ma première vie !

— Quelle était donc cette vie ? — Un enfer,  
 Un piège affreux tendu par Lucifer.  
 J'étais sans biens, sans métier, sans génie,  
 Et j'avais lû quelques méchans auteurs ;

Je

\* Premier Commis, grand travailleur.

† Intendant des vivres, grand travailleur aussi.

Je croyais même avoir des protecteurs.

Mordu du chien de la métromanie ,

Le mal me prit , je fus auteur aussi.

— Ce métier-là ne t'a pas réussi ,

Je le vois trop. Ça , fai-moi , pauvre Diable ,

De ton désastre un récit véritable.

Que faisais-tu sur le Parnasse ? — Hélas !

Dans mon grenier , entre deux sales draps ,

Je célébrais les faveurs de Glicère ,

De qui jamais n'approcha ma misère ;

Ma triste voix chantait d'un gosier sec

Le vin mouffeux , le Frontignan , le Grec ;

Buvant de l'eau dans un vieux pot à bière ;

Faute de bas passant le jour au lit ,

Sans couverture , ainsi que sans habit ,

Je fredonnais des vers sur la paresse :

D'après Chaulieu je vantais la mollesse.

Enfin un jour qu'un surtout emprunté

Vêtit à crû ma triste nudité ,

Après midi , dans l'autre de Procope ,

( C'était le jour que l'on donnait Mérope )

Seul dans un coin , pensif & consterné ,

Rimant une ode , & n'ayant point diné ,

Je m'accostai d'un homme à lourde mine ;

Qui sur sa plume a fondé sa cuisine ,

Grand écumeur des bourbiers d'Hélicon ,

De Loyola chassé pour ses fredaines ,

Vermisseau né du cu de Des Fontaines ,

Digne en tout sens de son extraction ,

Lâche Zoïle , autrefois laid Giron.

Cet animal se nommait Jean Fréron.  
J'étais tout neuf, j'étais jeune, sincère,  
Et j'ignorais son naturel félon.  
Je m'engageai sous l'espoir d'un salaire,  
A travailler à son hebdomadaire,  
Qu'aucuns nommaient alors patibulaire.  
Il m'enseigna comment on dépéçait  
Un livre entier, comme on le recoufait,  
Comme on jugeait du tout par la préface,  
Comme on louait un sot auteur en place,  
Comme on fondait avec lourde roideur  
Sur l'écrivain pauvre & sans protecteur.  
Je m'enrôlai, je servis le corsaire;  
Je critiquai, sans esprit & sans choix,  
Impunément le théâtre, la chaire,  
Et je mentis pour dix écus par mois.  
Quel fut le prix de ma plate manie ?  
Je fus connu, mais par mon infamie,  
Comme un gredin, que la main de Thémis  
A diapré de nobles fleurs de lys,  
Par un fer chaud, gravé sur l'omoplate.  
Triste & honteux, je quittai mon pirate,  
Qui me vola, pour fruit de mon labeur,  
Mon honoraire en me parlant d'honneur.  
M'étant ainsi sauvé de sa boutique,  
Et n'étant plus compagnon fatirique,  
Manquant de tout dans mon chagrin poignant,  
J'allai trouver Le Franc de Pompignan,  
Ainsi que moi natif de Montauban,  
Lequel jadis a brodé quelque phrase

Sur la Didon qui fut de Métafaste.  
 Je lui contai tous les tours du croquant;  
 Mon cher pays, secourez-moi, lui dis-je,  
 Fréron me vole, & pauvreté m'afflige.  
 De ce boubier vos pas feront tirés,  
 Dit Pompignan, votre dur cas me touche;  
 Tenez, prenez mes cantiques sacrés;  
 Sacrés ils font, car personne n'y touche;  
 Avec le tems un jour vous les vendrez:  
 Plus, acceptez mon chef-d'œuvre tragique  
 De Zoraïd, la scène est en Afrique;  
 A la Clairon vous le présenterez:  
 C'est un trésor: allez & prospérez.  
 Tout ranimé par son ton didactique,  
 Je cours en hâte au parlement comique,  
 Bureau de vers où maint auteur pelé  
 Vend mainte scène à maint acteur siflé.  
 J'entre, je lis d'une voix fausse & grêle  
 Le triste drame écrit pour la Denèle.  
 Dieu paternel, quels dédains, quel accueil!  
 De quelle œillade altière, impérieuse,  
 La Duménil rabattit mon orgueil!  
 La d'Angeville est plaisante & moqueuse;  
 Elle riait; Grandval me regardait  
 D'un air de prince, & Sarrazin dormait;  
 Et renvoyé penaut par la cohue,  
 J'allai gronder & pleurer dans la rue.  
 De vers, de prose & de honte étouffé,  
 Je rencontrai Gresset dans un café,  
 Gresset doiïé du double privilège

D'être au collège un bel esprit mondain ;  
 Et dans le monde un homme de collège ;  
 Gresset dévot ; longtemps petit badin ,  
 Sanctifié par ses palinodies ;  
 Il prétendait avec componction  
 Qu'il avait fait jadis des comédies ,  
 Dont à la vierge il demandait pardon.  
 — Gresset se trompe , il n'est pas si coupable ;  
 Un vers heureux & d'un tour agréable  
 Ne suffit pas ; il faut une action ,  
 De l'intérêt , du comique , une fable ,  
 Des mœurs du tems un portrait véritable ,  
 Pour consommer cette œuvre du démon.  
 Mais que fit-il dans ton affliction ?  
 — Il me donna les conseils les plus sages ;  
 Quittez , dit-il , les profanes ouvrages ;  
 Faites des vers moraux contre l'amour ;  
 Soyez dévot , montrez-vous à la cour.  
 Je crois mon homme , & je vais à Verfaille ;  
 Maudit voyage ! hélas chacun se raille  
 En ce pays d'un pauvre auteur moral ;  
 Dans l'antichambre il est reçu bien mal ,  
 Et les laquais insultent sa figure ,  
 Par un mépris pire encor que l'injure.  
 Plus que jamais confus , humilié ,  
 Devers Paris je m'en revins à pié.  
 L'Abbé Trublet alors avait la rage  
 D'être à Paris un petit personnage ,  
 Au peu d'esprit que le bon homme avait  
 L'esprit d'autrui par supplément servait ;

Il entassait adage sur adage ,  
 Il compilait, compilait, compilait ;  
 On le voyait sans cesse écrire, écrire  
 Ce qu'il avait jadis entendu dire ,  
 Et nous lassait sans jamais se lasser.  
 Il me choisit pour l'aider à penser.  
 Trois mois entiers ensemble nous pensâmes ,  
 Lumes beaucoup, & rien n'imaginâmes.

L'Abbé Trublet m'avait pétrifié ;  
 Mais un bâtard du sieur de la Chauffée  
 Vint ranimer ma cervelle épuisée ;  
 Et tous les deux nous fîmes par moitié  
 Un drame court & non versifié ,  
 Dans le grand goût du larmoyant comique ,  
 Roman moral, roman métaphisique.

— Eh bien, mon fils, je ne te blâme pas ;  
 Il est bien vrai que je fais peu de cas  
 De ce faux genre, & j'aime assez qu'on rie ;  
 Souvent je bâille au tragique bourgeois,  
 Aux vains efforts d'un auteur amphibie,  
 Qui défigure & qui brave à la fois,  
 Dans son jargon, Melpomène & Thalie.  
 Mais après tout, dans une comédie,  
 On peut par fois se rendre intéressant,  
 En empruntant l'art de la tragédie,  
 Quand par malheur on n'est point né plaisant.  
 Fus-tu joué ? ton drame hétéroclite  
 Eut-il l'honneur d'un peu de réussite ?

— Je cabalai ; je fis tant qu'à la fin  
 Je comparus au tripot d'Arlequin.

Je fus hué : ce dernier coup de grace  
 M'allait sans vie étendre sur la place ;  
 On me porta dans un logis voisin ,  
 Prêt d'expirer de douleur & de faim ,  
 Les yeux tournés , & plus froid que ma pièce.

— Le pauvre enfant ! son malheur m'intéresse ;  
 Il est naïf ! Allons , poursui le fil  
 De tes récits : ce logis quel est-il ?

— Cette maison d'une nouvelle espèce ,  
 Où je restai longtems inanimé ,  
 Était un antre , un repaire enfumé ,  
 Où s'assembloient six fois en deux semaines  
 Un reste impur de ces energumènes ,  
 De Saint Médard effrontés charlatans ,  
 Trompeurs , trompés , monstres de notre temps.  
 Missel en main la cohorte infernale  
 Psalmodiait en ce lieu de scandale ,  
 Et s'exerçait à des contorsions ,  
 Qui feraient peur aux plus hardis démons.  
 Leurs hurlemens en sursaut m'éveillèrent ;  
 Dans mon cerveau mes esprits remontèrent ;  
 Je soulevai mon corps sur mon grabat ,  
 Et m'avivai que j'étais au sabat.  
 Un gros rabin de cette sinagogue ,  
 Que j'avais vû ci-devant pédagogue ,  
 Me reconnut ; le bouc s'imagina  
 Qu'avec ses saints je m'étais couché là.  
 Je lui contai ma honte & ma détresse.  
 Maître Abraham , après cinq ou six mots  
 De compliment , me tint ce beau propos :

„ J'ai

„ J'ai comme toi croupi dans la bassesse ,  
 „ Et c'est le lot des trois quarts des humains ;  
 „ Mais notre fort est toujours dans nos mains ,  
 „ Je me suis fait Auteur disant la Messe ,  
 „ Persécuteur , délateur , espion ;  
 „ Chez les dévots je forme des cabales ;  
 „ Je cours , j'écris , j'invente des scandales ,  
 „ Pour les combattre & pour me faire un nom ,  
 „ Pieusement semant la zizanie ,  
 „ Et l'arrofant d'un peu de calomnie ,  
 „ Imite-moi , mon art est assez bon ;  
 „ Sui comme moi les méchants à la piste ;  
 „ Crie à l'impie , à l'athée , au déiste ,  
 „ Au géomètre , & surtout prouve bien  
 „ Qu'un bel esprit ne peut être chrétien ,  
 „ Du rigorisme embouche la trompette ;  
 „ Sois hypocrite , & ta fortune est faite .

A ce discours saisi d'émotion ,  
 Le cœur encor aigri de ma disgrâce ,  
 Je répondis en lui couvrant la face  
 De mes cinq doigts , & la troupe en besace ,  
 Qui fut témoin de ma vive action ,  
 Crut que c'était une convulsion .

A la faveur de cette opinion  
 Je m'esquivai de l'antre de Mégère .

— C'est fort bien fait ; si ta tête est légère ,  
 Je m'apperçois que ton cœur est fort bon ,  
 Où courus-tu présenter ta misère ?

— Las ! où courir dans mon destin maudit ?  
 N'ayant ni pain , ni gîte , ni crédit ,

Je réfolus de finir ma carrière,  
 Ainfi qu'on fait, au fond de la rivière,  
 Des gens de bien, lesquels n'en ont rien dit:  
 O changement ! ô fortune bizarre !  
 J'apprends foudain qu'un oncle trépassé,  
 Vieux Jansenifte & docteur de Navarre,  
 Des vieux docteurs certes le plus avare,  
*Ab intestat* malgré lui m'a laiffé  
 D'argent comptant un immense héritage.  
 Bientôt changeant de mœurs & de langage,  
 Je me décaffé, & m'étant dérobé  
 A cette fange où j'étais embourbé,  
 Je prens mon vol ; je m'élève, je plane ;  
 Je veux tâter des plus brillans emplois,  
 Etre officier, signaler mes exploits,  
 Puis de Thémis endoffier la foutane,  
 Et moyennant vingt mille écus tournois,  
 Etre appellé le tuteur de nos rois.  
 J'ai des amis, je leur fais grande chère ;  
 J'ai de l'efprit alors, & tous mes vers  
 Ont comme moi l'heureux talent de plaire :  
 Je fuis aimé des dames que je fers.  
 Pour compléter tant d'agrémens divers,  
 On me propofe un très bon mariage ;  
 Mais les confeils de mes nouveaux amis,  
 Un grain d'amour ou de libertinage,  
 La vanité, le bon air, tout m'engage  
 Dans les filets de certaine Laïs,  
 Que Belzébut fit naître en mon pays,  
 Et qui depuis a brillé dans Paris.

Elle danfait à ce tripot lubrique ,  
 Que de l'église un ministre impudique  
 ( Dont Marion \* fut servie assez mal , )  
 Fit élever près du palais royal.

Avec éclat j'entretins donc ma belle ;  
 Croyant l'aimer , croyant être aimé d'elle ,  
 Je prodiguai les vers & les bijoux :  
 Billets de change étaient mes billets doux :  
 Je conduifais ma Laïs triomphante ,  
 Les foirs d'été , dans la lice éclatante  
 De ce rempart , azile des amours ,  
 Par † Outrequin rafraichi tous les jours.  
 Quel beau vernis brillait fur fa voiture !  
 Un petit peigne orné de diamans  
 De fon chignon furmontait la parure ;  
 L'Inde à grands frais tiffut fes vêtements ,  
 L'argent brillait dans la cuvette ovale ,  
 Où fa peau blanche & ferme autant qu'égale ,  
 S'embelliffait dans des eaux de jafmin.  
 A fon fouper un furtout de Germain  
 Et trente plats chargeaient fa table ronde  
 Des doux tributs des forêts & de l'onde.  
 Je voulus vivre en fermier général :  
 Que voulez-vous , hélas ! que je vous dife ?  
 Je payai cher ma brillante foife ,  
 En quatre mois je fus à l'hôpital.

Voilà

\* Marion Delorme , fille très - respectée en fon tems.

† Mr. Outrequin qui fait arrofer le rempart fort proprement.

Voilà mon fort, il faut que je l'avouë,  
 Conseillez-moi. — Mon ami, je te louë  
 D'avoir enfin déduit sans vanité  
 Ton cas honteux, & dit la vérité;  
 Prête l'oreille à mes avis fidelles.  
 Jadis l'Egypte eut moins de sauterelles  
 Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris  
 De malotrus, soi-disant beaux esprits,  
 Qui dissertant sur les pièces nouvelles,  
 En font encor de plus sifflables qu'elles:  
 Tous l'un de l'autre ennemis obstinés,  
 Mordus, mordans, chansonneurs, chansonnés,  
 Nourris de vent au temple de mémoire,  
 Peuple crotté qui dispense la gloire.  
 J'estime plus ces honnêtes enfans,  
 Qui de Savoye arrivent tous les ans,  
 Et dont la main légèrement essuie  
 Ces longs canaux engorgés par la suie;  
 J'estime plus celle qui dans un coin  
 Tricotte en paix les bas dont j'ai besoin;  
 Le cordonnier qui vient de ma chaussure  
 Prendre à genoux la forme & la mesure,  
 Que le métier de tes obscurs Frérons.  
 Maître Abraham, & ses vils compagnons,  
 Sont une espèce encor plus odieuse.  
 Quant aux Catins, j'en fais assez de cas;  
 Leur art est doux, & leur vie est joyeuse;  
 Si quelquefois leurs dangereux appas  
 A l'hôpital mènent un pauvre Diable,  
 Un grand benêt, qui fait l'homme agréable,

Je leur pardonne, il l'a bien mérité.

Ecoute, il faut avoir un poste honnête :

Les beaux projets dont tu fus tourmenté,

Ne troublent plus ta ridicule tête ;

Tu ne veux plus devenir conseiller ;

Tu n'as point l'air de te faire officier,

Ni courtifan, ni conseiller, ni prêtre.

Dans mon logis il me manque un portier ;

Pren ton parti, répon-moi, veux-tu l'être ?

Oui - da, Monsieur. — Quatre fois dix écus

Seront par an ton salaire ; & de plus,

D'assez bon vin chaque jour une pinte

Rajustera ton cerveau qui te tinte ;

Va dans ta loge ; & sur-tout, garde-toi

Qu'aucun Fréron n'entre jamais chez moi.

— J'obéirai sans réplique à mon maître,

En bon portier : mais en secret, peut-être,

J'aurais choisi, dans mon fort malheureux,

D'être plutôt le portier des chartreux.





## LA VANITÉ.

U'AS-TU , petit bourgeois d'une petite ville ?  
Q Quel accident étrange , en allumant ta bile ,  
A sur ton large front répandu la rougeur ?  
D'où vient que tes gros yeux pétillent de fureur ?  
Répon donc. — \* L'univers doit venger mes injures ;  
L'univers me contemple , & les races futures  
Contre mes ennemis déposeront pour moi.  
— L'univers , mon ami , ne pense point à toi ,  
L'avenir encor moins : condui bien ton ménage ,  
Diverti-toi , boi , dors , sois tranquille , sois sage.  
De quel nuage épais ton crane est offusqué !  
— Ah ! j'ai fait un discours , & l'on s'en est moqué !  
Des plaisans de Paris j'ai senti la malice ;  
Je vais me plaindre au Roi qui me rendra justice ;  
Sans doute il punira ces ris audacieux ,

Va ,

\* Un provincial dans un mémoire , a imprimé ces mots :  
*Il faut que tout l'univers sache que leurs Majestés se sont occupées de mon discours , le Roi l'a voulu voir , toute la cour l'a voulu voir , les Messieurs & les Dames sont priés de le voir.* Il dit dans un autre endroit , *que sa naissance est encor au-dessus de son discours.* Un frère de la doctrine chrétienne a trouvé peu d'humilité chrétienne dans les passages de ce Monsieur , & pour le corriger il a mis en lumière ces vers chrétiens , applicables à tous ceux qui ont plus de vanité qu'il n'en faut.

— Va , le roi n'a point lâ ton discours ennuyeux ,  
 Il a trop peu de tems , & trop de soins à prendre ,  
 Son peuple à soulager , ses amis à défendre ,  
 La guerre à soutenir. En un mot les bourgeois  
 Doivent très rarement importuner les rois.  
 La cour te croira fou ; reste chez toi , bon homme.  
 — Non , je n'y puis tenir ; de brocards on m'assomme ;  
 Les *quand* , les *qui* , les *quoi* pleuvant de tous côtés ,  
 Sifflent à mon oreille , en cent lieux répétés.  
 On méprise à Paris mes chansons judaïques ,  
 Et mon *Pater* Anglais , & mes rimes tragiques ,  
 Et ma prose aux quarante ! Un tel renversement  
 D'un état policé détruit le fondement :  
 L'intérêt du public se joint à ma vengeance ;  
 Je prétends des plaifans réprimer la licence.  
 Pour trouver bons mes vers il faut faire une loi ,  
 Et de ce même pas je vais parler au roi.

Ainsi nouveau venu sur les rives de Seine ,  
 Tout rempli de lui-même un pauvre énergumène  
 De son plaifant délire amufait les passans.  
 Souvent notre amour propre éteint notre bon sens ;  
 Souvent nous ressemblons aux grenouilles d'Homère ,  
 Implorant à grands cris le fier Dieu de la guerre ,  
 Et les Dieux des enfers , & Bellone & Pallas ,  
 Et les foudres des cieus , pour se venger des rats.  
 Voyez dans ce réduit ce crasseux Janseniste ,  
 Des nouvelles du tems infidèle copiste ,  
 Vendant sous le manteau ces mémoires sacrés  
 De bedeaux de paroisse , & de clerics tonsurés ;  
 Il pense fermement , dans sa superbe extase ,

Reffusciter les tems des combats d'Athanafe.  
 Ce petit bel esprit, orateur du barreau,  
 Allignant froidement ses phrases au cordeau,  
 Citant mal à propos des auteurs qu'il ignore,  
 Voit voler son beau nom, du couchant à l'aurore;  
 Ses flatteurs à diner l'appellent Ciceron.  
 Bertier dans son collège est surnommé Varron.  
 Un vicaire à Chaillot croit que tout homme sage  
 Doit penser dans Pekin comme dans son village:  
 Et la vieille badaude au fond de son quartier,  
 Dans ses voisins badauts voit l'univers entier.  
 Je suis loin de blâmer le soin très-légitime  
 De plaire à ses égaux, & d'être en leur estime.  
 Un conseiller du Roi, sur la terre inconnu,  
 Doit dans son cercle étroit chez les siens bien venu,  
 Etre approuvé du moins de ses graves confrères;  
 Mais on ne peut souffrir ces bruians téméraires,  
 Sur la scène du monde ardents à s'étaler.  
 Veux-tu te faire acteur? on voudra te siffler.  
 Gardons-nous d'imiter ce fou de Diogène,  
 Qui pouvant chez les siens, en bon bourgeois d'Athènes,  
 A l'étude, au plaisir doucement se livrer;  
 Vécut dans un tonneau, pour se faire admirer.  
 Malheur à tout mortel ( & sur-tout dans notre âge )  
 Qui se fait singulier pour être un personnage !  
*Piron* seul eut raison, quand dans un goût nouveau  
 Il fit ce vers heureux, digne de son tombeau,  
*Ci git qui ne fut rien.* — Quoi que l'orgueil en dise,  
 Humains, faibles humains, voila votre devise  
 Combien de rois, grands Dieux ! jadis si révéés,

Dans

Dans l'éternel oubli sont en foule enterrés !  
 La terre a vû passer leur empire & leur trône.  
 On ne fait en quel lieu florissait Babilone.  
 Le tombeau d'Alexandre aujourd'hui renversé ;  
 Avec sa ville altière a péri dispersé.  
 César n'a point d'azile où son ombre repose ;  
 Et l'ami Pompignan pense être quelque chose !

## L E

## RUSSE A PARIS.

**V**OUS avez donc franchi les mers hyperborées ,  
 Ces immenses déserts , & ces froides contrées ,  
 Où le fils d'Alexis instruisant tous les rois ,  
 A fait naître les arts , & les mœurs , & les loix ?  
 Pourquoi vous dérober aux sept astres de l'ourse ?  
 Beaux lieux où nos Français dans leur savante course  
 Allèrent de Borée arpentant l'horizon ,  
 Geler auprès du pole aplati par Newton ,  
 Et dans ce grand projet utile à cent couronnes ;  
 Avec un quart de cercle enlever deux Laponnes.  
 Est-ce un pareil dessein qui vous conduit chez nous ?  
 — Non , je viens m'éclairer , m'instruire auprès de vous ,  
 Voir un peuple fameux , l'observer & l'entendre.  
 — Aux bords de l'occident que pouvez-vous apprendre ?  
 Dans vos vastes états vous touchez à la fois  
 Au pays de Christine , à l'empire Chinois ;  
*Seconde Suite des Mélanges , &c.*

Le héros de Narva sentit votre vaillance ;  
 Le brutal janissaire a tremblé dans Bizance ;  
 Les hardis Prussiens ont été terrassés ;  
 Et vainqueurs en tous lieux , vous en savez assez.  
 — J'ai voulu voir Paris : les fastes de l'histoire  
 Célébrent ses plaisirs & consacrent sa gloire.  
 Tout mon cœur tressaillait à ces récits pompeux  
 De vos arts triomphans , de vos aimables jeux.  
 Quels plaisirs ! quand vos jours marqués par vos conquêtes  
 S'embellissaient encor à l'éclat de vos fêtes !  
 L'étranger admirait dans votre auguste cour  
 Cent filles de héros conduites par l'amour ;  
 Ces belles Montbazons , ces Châtillons brillantes ,  
 Ces piquantes Bouillons , ces Némours si touchantes ,  
 Dansant avec Louis sous des berceaux de fleurs ,  
 Et du Rhin subjugué couronnant les vainqueurs ;  
 Perrault du Louvre auguste élevant la merveille ;  
 Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille ;  
 Tandis que plus aimable , & plus maître des cœurs  
 Racine , d'Henriette exprimant les douleurs ,  
 Et voilant ce beau nom du nom de Bérénice ,  
 Des feux les plus touchans peignait le sacrifice.  
 Cependant un Colbert en vos heureux remparts  
 Ranimait l'industrie , & rassemblait les arts ;  
 Tous ces arts en triomphe amenaient l'abondance.  
 Sur cent châteaux ailés les pavillons de France ,  
 Bravant ce peuple altier , complice de Cromwel ,  
 Effrayaient la Tamise , & les ports du Texel.  
 Sans doute les beaux fruits de ces âges illustres  
 Accrus par la culture & meuris par vingt lustres ,

Sous vos savantes mains ont un nouvel éclat ;  
 Le temps doit augmenter la splendeur de l'Etat ;  
 Mais je la cherche en vain dans cette ville immense.

— Aujourd'hui l'on étale un peu moins d'opulence.

Nous nous sommes défaits d'un luxe dangereux ;  
 Les esprits sont changés , & les temps sont fâcheux.

— Et que vous reste-t-il de vos magnificences ?

— Mais — nous avons souvent de belles remontrances ;  
 Et le nom d'Ysabeau \* sur un papier timbré ,  
 Est dans tous nos périls un secours assuré.

— C'est beaucoup , mais enfin , quand la riche Angleterre  
 Epuise ses trésors à vous faire la guerre ,  
 Les papiers d'Ysabeau ne vous suffiront pas ;  
 Il faut des matelots , des vaisseaux , des soldats . . .

— Nous avons à Paris de plus grandes affaires.

— Quoi donc ? — Jansénius — la bulle — ses mystères ,  
 De deux fages partis les cris & les efforts ,  
 Et des billets sacrés payables chez les morts ,  
 Et des convulsions & des réquisitoires ,  
 Rempliront de nos temps les brillantes histoires.

Le Franc de Pompignan , par ses divins écrits ,  
 Plus que Palissot même occupe nos esprits ;

Nous quittons & la foire , & l'opéra comique ,  
 Pour juger de Le Franc le stile académique.

Le Franc de Pompignan dit à tout l'univers ,  
 Que le Roi lit sa prose , & même encor ses vers.

L'univers cependant voit nos apoticares  
 Combattre en parlement les jésuites leurs frères ;

Car chacun vend sa drogue , & croit sur son paillier ,

Dd 2

Fixer

\* Greffier du Parlement de Paris.

Fixer comme le Franc les yeux du monde entier,  
Que dit-on dans Moscou de ces nobles querelles ?

— En aucun lieu du monde on ne m'a parlé d'elles,  
Le Nord, la Germanie, où j'ai porté mes pas,  
Ne savent pas un mot de ces fameux débats.

— Quoi ! du clergé Français la gazette \* prudente,  
Cet ouvrage immortel que le pur zèle enfante,  
Le journal du chrétien, le journal de Trévoux,  
N'ont point passé les mers, & volé jusqu'à vous ?

— Non. — Quoi ! vous ignorez des mérites si rares,

— Nous n'en avons jamais rien appris. — Les Barbares !  
Hélas en leur faveur mon esprit abusé,  
Avait crû que le Nord était civilisé.

— Je viens pour me former sur les bords de la Seine ;  
C'est un Scythe grossier voyageant dans Athènes,  
Qui vous conjure ici, timide & curieux,  
De dissiper la nuit qui couvre encor ses yeux.  
Les modernes talens que je cherche à connaître ;  
Devant un étranger craignent-ils de paraître ?  
Le cigne de Cambrai, l'aigle brillant de Meaux,  
Dans ce tems éclairé n'ont-ils pas des égaux ?  
Leurs disciples nourris de leur vaste science,  
N'ont-ils pas hérité de leur noble éloquence ?

— Oui, le flambeau divin qu'ils avaient allumé,  
Brille d'un nouveau feu, loin d'être consumé.  
Nous avons parmi nous des pères de l'église,

— Nommez-moi donc les saints que le ciel favorise.

— Maître Abraham Chaumeix, Hayer le recollet,  
Et Bertier le jésuite, & le diacre Trublet,

Et

\* Les Nouvelles ecclésiastiques.

Et le doux Caveirac , & Grizel , & tant d'autres ;  
 Ils font tous parmi nous ce qu'étaient les apôtres ,  
 Avant qu'un feu divin fût descendu sur eux :  
 De leur siècle prophane instructeurs généreux ,  
 Cachant de leur savoir la plus grande partie ,  
 Ecrivant sans esprit par pure modestie ,  
 Et par piété même ennuiant les lecteurs.

— Je n'ai point encor lû ces solides auteurs ;  
 Il faut que je vous fasse un aveu condamnable.  
 Je voudrais qu'à l'utile on joignit l'agréable ;  
 J'aime à voir le bon sens sous le masque des ris ;  
 Et c'est pour m'égaier que je viens à Paris.  
 Ce peintre ingénieux de la nature humaine ,  
 Qui fit voir en riant la raison sur la scène ,  
 Par ceux qui l'ont suivi serait-il éclipse ?

— Vous parlez de Molière ! oh son règne est passé ;  
 Le siècle est bien plus fin ; notre scène épurée ,  
 Du vrai beau qu'on cherchait est enfin décorée.  
 Nous avons les *remparts* \* , nous avons *Ramponneau* ;  
 Au lieu du Misantrope on voit Jaques Rousseau ,  
 Qui marchant sur ses mains , & mangeant sa laitue ,  
 Donne un plaisir bien noble au public qui le hue.  
 Voilà nos grands travaux , nos beaux arts , nos succès ,  
 Et l'honneur éternel de l'empire Français.  
 A ce brillant tableau connaissez ma patrie.

— Je vois dans vos propos un peu de raillerie ;  
 Je vous entends assez ; mais parlons sans détour ;  
 Votre nuit est venue après le plus beau jour.  
 Il en est des talens comme de la finance ;

La

\* Les comédies qu'on joue sur le boulevard.

La disette aujourd'hui succède à l'abondance ;  
 Tout se corrompt un peu , si je vous ai compris.  
 Mais n'est-il rien d'illustre au moins dans vos débris ?  
 Minerve de ces lieux serait-elle bannie ?  
 Parmi cent beaux esprits n'est-il plus de génie ?  
 — Un génie ? ah grand Dieu ! puisqu'il faut m'expliquer ;  
 S'il en paraissait un que l'on pût remarquer ,  
 Tant de témérité serait bientôt punie.  
 Non , je ne le tiens pas assuré de sa vie.  
 Les Bertiers , les Chaumeix , & jusques aux Frérons ,  
 Déjà de l'imposture embouchent les clairons.  
 L'hypocrite fourit , l'énergumène aboie ;  
 Les chiens de Saint Médard s'élancent sur leur proie :  
 Un petit magistrat à peine émancipé ,  
 Un pédant sans honneur à Biffêtre échapé ,  
 S'il a du bel esprit la jalouse manie ,  
 Intrigue , parle , écrit , dénonce , calomnie ;  
 En crimes odieux travestit les vertus ;  
 Tous les traits sont lancés , tous les rêts sont tendus ;  
 On cabale à la cour , on ameute , on excite  
 Ces petits protecteurs sans place , & sans mérite ,  
 Ennemis des talens , des arts , des gens de bien ,  
 Qui se sont faits dévots , de peur de n'être rien.  
 N'osant parler au Roi qui hait la médifance ,  
 Et craignant de ses yeux la sage vigilance ,  
 Ces oiseaux de la nuit rassemblés dans leurs trous ;  
 Exhalent les poisons de leur orgueil jaloux :  
 Pourfuiyons , disent-ils , tout citoyen qui pense.  
 Un génie ! il aurait cet excès d'insolence !  
 Il n'a pas demandé notre protection !

A P A R I S.

Sans doute il est sans mœurs & sans religion ;  
Il dit que dans les cœurs Dieu s'est gravé lui-même ;  
Qu'il n'est point implacable, & qu'il suffit qu'on l'aime,  
Dans le fond de son ame il se rit des Fantins ,  
De Marie à la Coque & de la fleur des saints.  
Aux erreurs indulgent, & sensible aux misères ,  
Il a dit, on le fait, que les humains sont frères ;  
Et dans un doute affreux lâchement obstiné,  
Il n'osa convenir que Newton fût damné.  
Le bruler est une œuvre & sage & méritoire.  
Ainsi parle à loisir ce digne confesseur.  
Des vieilles à ces mots au ciel levant les yeux ;  
Demandent des fagots pour cet homme odieux ;  
Et des petits péchés commis dans leur jeune âge  
Elles font pénitence en opprimant un sage.

— Hélas ! ce que j'apprends de votre nation ,  
Me remplit de douleur & de compassion,

— J'ai dit la vérité, vous la vouliez sans feinte ;  
Mais n' imaginez pas que tristement éteinte ,  
La raison sans retour abandonne Paris ;  
Il est des cœurs bien faits, il est de bons esprits,  
Qui peuvent des erreurs où je la vois livrée,  
Ramener au droit sens la patrie égarée.  
Les aimables Français sont bientôt corrigés.  
— Adieu, je reviendrai quand ils seront changés.

F I N.



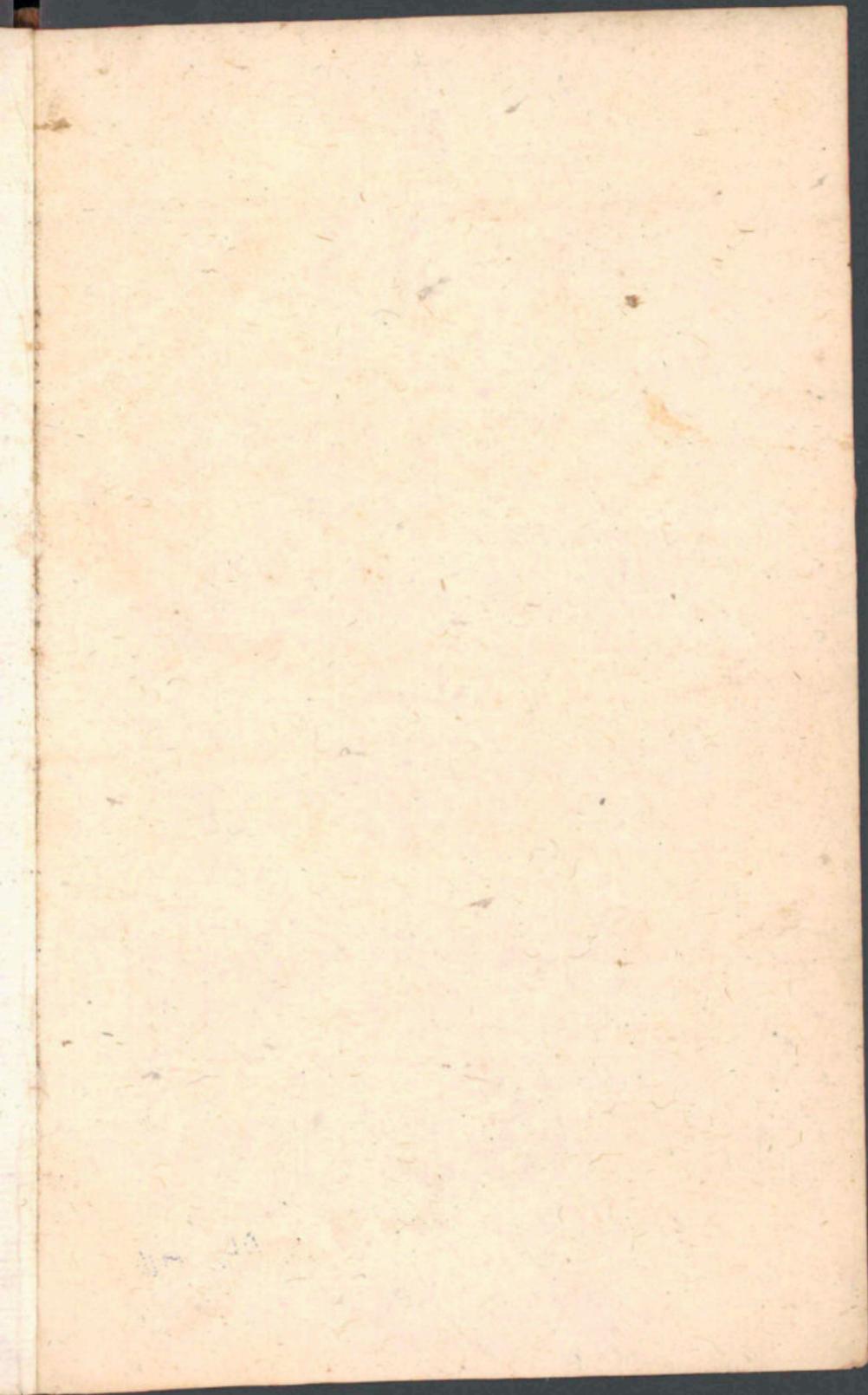
TABLE

# T A B L E

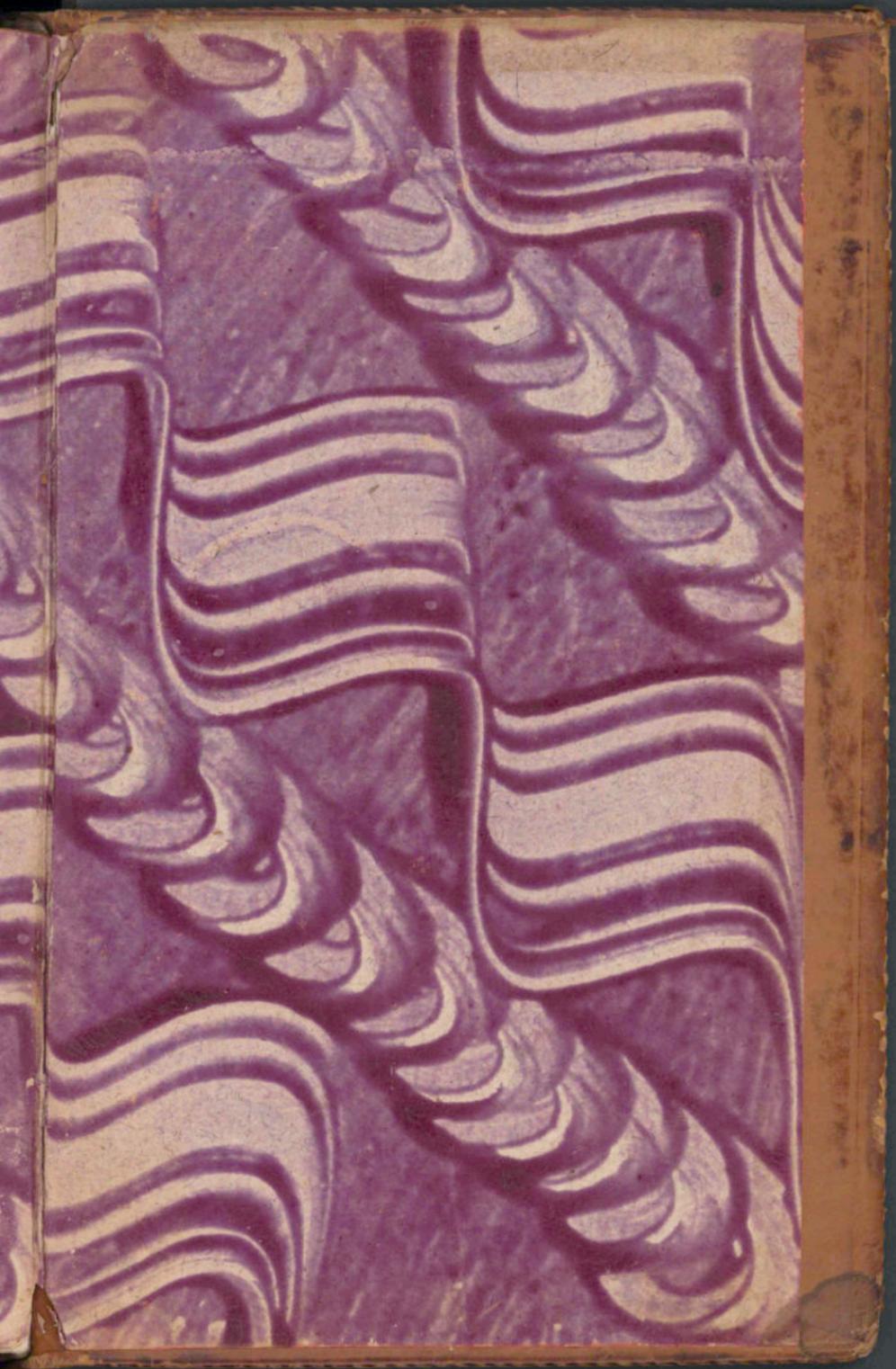
## D E S P I E C E S

contenues dans ce Volume.

<b>E</b> Pitre dédicatoire du traducteur de l'ECOSSAISE, à Monsieur le comte de Lauraguais.	pag. 5
A Messieurs les Parisiens.	9
Avertissement.	13
Préface.	17
LE CAFFÉ, ou l'ECOSSAISE, comédie.	23
SOCRATE, ouvrage dramatique, traduit de l'Anglais de feu Mr. THOMPSON.	122
Préface de Mr. FATEMA traducteur.	123
Acteurs.	126
CANDIDE, ou l'OPTIMISME, traduit de l'Alle- mand de Mr. le docteur RALPH.	180
Table des chapitres.	181
Deux entretiens d'un sauvage & d'un bachelier.	314
Entretien d'ARISTE & d'ACROTAL.	326
Histoire d'un bon Bramin.	333
Des Allégories.	337
Du Politheïsme.	342
Ode sur la mort de la princesse de Bareith.	348
Réflexions.	355
Avertissement sur la pièce suivante.	364
Précis de l'Ecclésiaste.	366
Avertissement sur le précis du Cantique des Cantiques.	380
Lettre de Monsieur ERATOU à M. CLOPICRE, aumônier de S. A. S. M. le Landgrave.	382
Précis du Cantique des Cantiques.	387
Le Pauvre Diable.	399
La Vanité.	414
Le Russe à Paris.	417







**XXVIII**

**Wydawnictwa  
do 1945 r.**

**Biblioteka Gł. AP w Siedlcach**  
nr inw.: KG - 49153



49153

